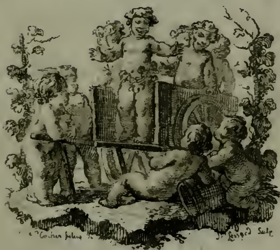


LE THEATRE DES GRECS,

Par le R. P. BRUMOY, *de la Compagnie de* JESUS.

TOME CINQUIÉME.



A PARIS,

Chez CHARLES ROBUSTEL, Libraire, rue du Hurpois.

M. DCCXLIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

TABLE DES PIECES.



LE

THEATRE DES GRECS.



LES BACCHANTES, TRAGEDIE D'EURIPIDE.



OVIDE * dans le troiſiéme livre de ſes Métamorphoſes a décrit fort en détail l'arrivée de Bacchus à Thébes, l'aventure de Penthée, & ſa mort cauſée par ſa mere & par ſa ſœur

* La Fontaine a imité ce morceau : voyez les Filles de Minée.

qui le mirent en piéces. C'eſt le ſujet de cette Tragédie dont le caractere eſt fort différent des autres d'Euripide.

Elle tient quelque choſe du Spectacle Satyrique, ſi elle n'en eſt pas un, auſſi-bien que le Cyclope *. Il eſt vrai que dans les *Bacchantes* il n'y a point de Satyre qui joue ; mais cette piéce peut n'en être pas moins ce qu'on appelloit autrefois une piéce Satyrique, puiſque dans l'une & l'autre eſpéce le ſujet roule également ſur l'éloge de Bacchus & du vin, outre que les Bacchantes animées de la fureur que leur inſpire ce Dieu, ſont des perſonnages qui ſuppléent en quelque maniere à la liberté des Satyres. Les Corybantes ont pû également donner lieu à ces ſortes de piéces. D'un autre côté l'on ne trouvera pas dans les *Bacchantes* les mêmes bouffonneries ni la même liberté de paroles qui regnent dans le Cyclope, & qu'il n'eſt pas permis d'expoſer. Ainſi quelque nom qu'on veuille donner à cette piéce, (car ce ſeroit une pure queſtion de nom,) je n'inſiſte pas ſur ma conjecture ; & je me borne à dire que le Poëme des Bacchantes ſe raproche de ceux

* Voyez le Diſcours ſur le ſpectacle ſatyrique, & la piéce nommée *le Cyclope* à la fin du Tome VI.

qui furent l'origine de la Tragédie. En effet il ne s'agit d'un bout à l'autre que de Bacchus, & les Chœurs ne célébrent que lui. On verra assez que ce Poëme n'en est pas meilleur, & que la Tragédie ne devint bonne, qu'à mesure qu'elle sçut s'éloigner de l'objet qui lui avoit donné la naissance, pour y substituer de plus nobles sujets. On n'y revenoit apparemment que pour célébrer les Fêtes de Bacchus : & je crois pouvoir conjecturer plausiblement que le Poëme en question fut fait & joué dans cette conjoncture, aussi-bien que le *Penthée* d'Eschyle qui est perdu.

Les personnages d'Euripide sont le nouveau Dieu Bacchus, Penthée Roi de Thébes, le Devin Tiréfias, Cadmus pere de la Reine Agavé mere de Penthée, Agavé elle-même, deux ou trois Officiers, & un Chœur de Bacchantes. La Scène est dans le vestibule du Palais de Penthée.

ACTE PREMIER.

Bacchus dit d'abord ce qu'il est, d'où il vient & quel est son dessein. Fils de Sémélé Princesse Thébaine que son amant Jupiter foudroya, il en fait remarquer le sepulchre dans une chapelle voisi-

ne du Palais & entourée de vignes. Il a quitté les Lydiens, les Phrygiens, les Perses, les Bactriens *, les Médes **, l'Arabie *** heureuse où il a établi son culte, & il arrive pour la premiere fois dans la Gréce afin d'y faire reconnoître son pouvoir & sa divinité. Il vient en effet d'y manifester sa puissance par une vengeance bien marquée de l'insulte qu'il a reçûe. Les sœurs même de Sémélé lui refusoient l'honneur d'être aimée de Jupiter, & par une raillerie aussi sanglante pour le fils que pour la mere, elles vouloient que leur sœur abusée eût été le jouet d'un mortel qui s'étoit dit Jupiter, & que ce Dieu en eût puni Sémélé par le feu céleste. Bacchus outré de cet affront a versé une fureur divine dans le sein des Princesses & des Dames Thébaines ; de maniere qu'elles sont sorties de Thébes couvertes de peaux de bêtes, le Thyrse à la main, & la couronne Bac-

* L'ancienne Bactriane étoit une Province de Perse, entre la Margiane, la Scythie, l'Inde, & le pays des Massagetes.

** Médie, Royaume d'Asie, différent de la Perse. Les anciens ne laissoient pas d'appeller les Perses du nom de Médes.

*** Arabie heureuse grande Province de l'Asie, entre la mer Rouge & le Golfe Persique. Elle est bornée au midi par l'Océan.

chique en tête, pour aller célébrer les Bacchanales dans les forêts qu'elles font retentir de leurs hurlemens. Par cette punition le Dieu veut apprendre aux Thébains à le respecter, & particulierement à Penthée qui refuse de le reconnoître en qualité de Dieu. Pour accomplir sa vengence, il ordonne à une troupe de femmes étrangeres qui l'entourent, (ce sont ses Prêtresses) de mener des danses Phrygiennes, avec leurs tambours de basque, à la porte même du palais, afin d'éprouver quel sera le procédé des Thébains, à la vûë de ces cérémonies en l'honneur du Dieu de la treille. Pour lui il se retire un moment pour aller trouver les Bacchantes Thébaines sur le Mont Cithéron.

Tout cela annonce une cérémonie sacrée, & confirme mon opinion sur la destination de cette piéce aux Fêtes de Bacchus, & de quelques autres à d'autres solemnités. Car comme le Théâtre devoit son origine à la religion, la religion rappelloit le Théâtre à son origine. En effet, la seconde scène d'Euripide, qui est l'Interméde du Chœur, n'est qu'une hymne plus que Pindarique en l'honneur de Bacchus. Le Chœur impose un religieux silence aux assistans, écarte les profanes, & dé-

clare qu'il ne veut chanter déformais que Bacchus. Dès la premiere ftrophe on releve le bonheur de quiconque eft véritablement initié dans les myfteres de ce Dieu & de Cybele : car on les réunit toujours, & ce font des Phrygiennes qui parlent, c'eft-à-dire, des Prêtreffes de l'une & de l'autre Divinité, & par conféquent imitatrices des Corybantes.

» Heureux, difent-elles, ceux qui, » fanctifiant leur vie & fe confacrant par » un culte fi beau, fçavent les fecrets des » Orgies facrées, la maniere d'agiter le » Thyrfe, & l'art de fe couronner de lier» re pour honorer Bacchus! » On invite à grands cris les Bacchantes à le conduire de Phrygie dans la Gréce. C'eft le but de ce poëme, & tout retentit des noms de *Denis*, & de *Bromien*, jadis fi chers au bon Ronfard.

Dans le fecond couplet on remonte jufqu'à la naiffance du fils de Sémélé. On y dit qu'elle fut foudroyée par la jaloufie de Junon, & que Jupiter fauva fon fruit qu'il enferma dans fa cuiffe en la recoufant de fil d'or.

Dans le troifiéme, on enfeigne aux Dames Thébaines quels font les ornemens qui conviennent à des Bacchantes. On les anime à s'en revêtir & à donner

un exemple de fureur Bacchique; exemple ſi efficace (ajoute-t'on) que bien-tôt toute la Gréce ſera ſaiſie de cette contagieuſe fureur.

Au quatriéme, on attribue nettement aux Corybantes l'origine des Orgies de Bacchus. C'eſt à ces Prétres de Cybele, dit-on, qu'eſt duë l'invention du tambour nommé depuis tambour de baſque, & des airs de la flûte Phrygienne. Les cérémonies de Cybele ſont devenues celles de Bacchus.

L'épode, ou le dernier couplet, eſt une deſcription fort animée de la marche des Bacchantes, ou plutôt de leur courſe rapide par les montagnes & les forêts, de leur maniere de vivre durant cette folie ſacrée, des viandes cruës & ſanglantes dont elles ſe nourriſſent, des acclamations d'Evoé, & de choſes pareilles. On y repréſente la terre par où elles paſſent à la ſuite de Bacchus, comme un païs heureux d'où coulent le lait, le vin & le miel. On y peint ce Dieu portant en main une torche qu'il branle en courant pour ſervir de guide à ſes Prêtreſſes, qu'il anime du geſte & de la voix. Il ſemble qu'on les voye voler çà & là, les cheveux épars, & l'œil enflammé, dès qu'elles ont entendu la voix de leur chef:

car on y fait parler Bacchus avec un désordre que Ronsard eût mieux exprimé autrefois qu'on ne peut le faire aujourd'hui. Nous sommes en effet arrivés, ou peu s'en faut, au point où l'antiquité n'est qu'un songe.

Tel est le canevas de cette hymne, sur lequel je me suis un peu étendu, pour montrer le génie de ce poëme si différent des autres d'Euripide. A la vérité c'est une Tragédie, & une Tragédie conduite comme celles du même auteur; mais son sujet & le tour de plusieurs scènes, me portent de plus en plus à croire que c'est une Tragédie sacrée, dont la représentation se faisoit dans la joye des Fêtes de Bacchus.

Le Devin Tirésias (soit le même, soit autre que dans l'Œdipe & les piéces qui le concernent) arrive & demande à voir Cadmus fils d'Agenor. Ce Cadmus est le fondateur de Thébes. Sa vieillesse l'avoit déterminé à remettre le timon de l'Etat entre les mains de Penthée, fils de sa fille. Tirésias & lui frappés de la même fantaisie pieuse que les Bacchantes, s'étoient donné parole de les imiter, malgré leur grand âge, afin d'autoriser par un éxemple fameux le culte de Bacchus dans la Gréce.

Cadmus ſort de ſon palais, déja tout équipé en buveur, couronné de lierre, & revêtu de peaux de cerf marqueté, pour honorer, dit-il, le fils de ſa fille devenu Dieu. Tiréſias eſt équipé de la même maniere ; mais leur embarras eſt le poids de l'âge, & de plus Tiréſias eſt aveugle. Il faut, à en croire les Poëtes qu'il ait été long-tems aveugle & long-tems vieux, puiſqu'il n'eſt point de piéce ſur Thébes où il ne joue ſon perſonnage ſous cette double qualité.

Malgré ces obſtacles le vieux Devin ne veut point de char. Il lui ſuffit que Bacchus & Cadmus lui ſervent de guide, & le nom ſeul de Bacchus le rajeunit. Cela eſt traité fort ſérieuſement & avec un reſpect très-religieux. Mais il n'eſt pas poſſible d'apprivoiſer nos idées avec des ſuperſtitions, qui, malgré tous nos efforts, ne peuvent nous paroître que ridicules, témoins les tournoyemens des Derviches Turcs. Ceux-ci, pour être nos contemporains, n'en ſont pas moins riſibles ſur nos Théâtres, quand on y expoſe leurs cérémonies, comme dans le *Bourgeois-Gentilhomme*. Malgré la reſſemblance de mille ans & de mille lieuës également propres à attirer le reſpect du ſpectateur, Racine ſe ſeroit bien gardé de nous pein-

dre les superstitions des Mosquées, comme il a représenté les intrigues du Serrail. Or on doit juger des cérémonies Grecques, comme des Turques par rapport à nous. L'on passera bien celles qui ont quelque chose d'auguste, comme les sacrifices : mais pour les Orgies Bacchiques, comment les passerions-nous, surtout à deux vieillards vénérables par leur âge & leur rang, qui se disposent d'un grand sérieux à danser & à courir en masque? Eux-mêmes dans Euripide, aux yeux des Athéniens, sont obligés de prévenir l'objection qu'on leur peut faire sur la disproportion qu'il y a entre la vieillesse & l'yvresse de leurs danses. Mais Bacchus ne mérite pas moins l'hommage des vieillards que des jeunes gens. Voilà leur réponse ; & ils croïent que l'on doit s'en païer.

Sur ces entrefaites arrive Penthée, il s'étoit absenté de Thébes depuis quelques jours. Il entre fort courroucé des nouvelles qu'il vient d'apprendre & de l'équipée des Dames Thébaines. Il en a rencontré une partie à son retour, & il les a jettées dans les prisons. Il assure que sous le pieux prétexte d'honorer Bacchus, il a appris qu'elles se livroient à des excès de vin & de débauche qui

l'ont fait frémir d'horreur. Il jure qu'il punira du même traitement sa mere Agavé & les Princesses. Enfin sur les bruits qu'il a entendus il attribue cette folie universelle à un jeune imposteur (c'est Bacchus) qui a fasciné tous les yeux, & enyvré tous les esprits du culte de je ne sçai quelle Divinité dont il emprunte le nom. Il traite ce Dieu d'une façon très-cavaliere, & il ne se propose rien moins que de le faire pendre.

Aussi-tôt il apperçoit Cadmus pere d'Agavé, & le Devin Tiréssias dans l'équipage que j'ai dit. Il ne peut s'empêcher de leur reprocher en face une action qui les deshonore à ses yeux. Il l'impute à la foiblesse de l'âge. Il entreprend de leur faire quitter ces ornemens indignes de leur rang. C'est surtout contre Tiréssias qu'il s'emporte, parce qu'il le regarde comme l'auteur de cette extravagance ; auteur intéressé, ajoute-t'il, qui veut tirer parti des fêtes nouvelles, qu'il prétend établir en l'honneur d'un nouveau Dieu. A ce reproche sanglant il joint même des menaces, & il ne lui épargne les fers & la prison, qu'en faveur de son grand âge. La principale raison de Penthée, c'est que ces cérémonies lui paroissent pernicieuses, & que les festins & les

débauches de vin qui en font l'ame, sont à son gré des pieges pour l'innocence. Son raisonnement est très-sensé : aussi ne voyoit-il pas que tout ce qui se passoit alors n'étoit qu'une punition que Bacchus tiroit des mépris de Penthée & des Thébains : c'est pourquoi l'on verra dans la suite que les discours du Roi sont regardés comme autant d'impiétés, qu'il payera bien cherement.

Le Chœur en effet se récrie d'abord. Il est effrayé de cette harangue qui lui semble également injurieuse aux Dieux, à Cadmus, & à Echion pere du Roi. Tirésias prend la chose avec plus de sang froid, & commence son discours par des sentences qui tendent à montrer que Penthée a parlé d'une maniere ébloüissante, mais sans raison. Puis il releve la grandeur du Dieu Bacchus, & il prédit combien il sera un jour revéré dans la Gréce. Il fonde sa prédiction sur ce que Cérès & Bacchus sont les deux divinités les plus nécessaires à la vie. L'une fournit du bled, l'autre du vin. Le vieillard fait l'éloge de cette liqueur, comme d'une chose qui ne lui est pas indifférente. » Le vin, dit-» il, charme les soucis, & procure avec » le sommeil l'heureux oubli des maux ; » bien si doux pour les hommes. »

A l'égard de l'aventure de Bacchus caché dans la cuisse de Jupiter, jusqu'à ce qu'il arrivât au terme des neuf mois, Tirésias explique cette énigme : ce qui montre bien que les Payens ne prenoient pas leurs fables à la lettre ; mais seulement comme des symboles, qui cachoient toutefois d'autres erreurs, ou du moins une ignorance assez commune des véritables idées de la Divinité. Il dit que cela ne signifie autre chose ; sinon que Jupiter voulant dérober cet enfant aux fureurs de la jalouse Junon, le plaça dans un nuage d'air, où il le mit comme en ôtage. C'est ici un pur jeu de mots qui ne sçauroit s'exprimer en François. Il roule sur les termes de *partie d'air* *, *d'ôtage*, & *de cuisse* qui ont quelque rapport en Grec. Eustathe dit que cette fable tira son origine d'une montagne des Indes nommée *Méros*, où fut élevé Bacchus. Le Devin, pour ne rien omettre de ce qui peut relever les cérémonies des Bacchanales, ajoute que la fureur qu'on y puise est prophétique, & que le vin dévoile l'avenir. Il est beaucoup plus vrai qu'il découvre le présent & le passé suivant le proverbe *in vino veritas*. Enfin à entendre Tirésias, Bacchus a quel-

Voiez la conclusion générale, à la fin du vol. VI.

* μηρὸς *cuisse*, μέρος *part*, ὅμηρος *ôtage*. *Méros, mont des Indes.*

qu'air du Dieu Mars. Il met ſouvent des armées en fuite.

Il n'eſt pas difficile de voir que tout cela eſt allégorique, & que les effets du vin étoient regardés comme autant d'attributs du Dieu Bacchus. Il eſt, ce ſemble, moins aiſé de répondre à l'objection de Penthée ſur l abus qu'il craint des fêtes Bacchiques. Auſſi Tiréſias n'y répond-il que légerement. „ La chaſteté „ des femmes, dit-il, dépend de leur ca- „ ractere. Les Bacchanales ne le chan- „ geront ni en bien ni en mal. „ Cadmus ſe joint à Tiréſias pour gagner Penthée, & pour l'engager à rendre à Bacchus les honneurs qu'il attend de la Gréce. Il le prend par l'intérêt même de l'amour propre. „ Bacchus, dit-il, (ne „ fût-il pas Dieu) doit être honoré „ comme tel par ſes proches. Il nous „ touche de trop près, pour ne pas nous „ intéreſſer à lui rendre des honneurs di- „ vins. „ Cadmus tâche enfin d'intimider le Roi par la crainte d'un ſort ſemblable à celui d'Actéon, qui fut dévoré par les chiens de Diane, parce qu'il avoit eu la vanité de ſe dire plus habile qu'elle dans l'art de chaſſer. Ovide apporte une autre raiſon du ſupplice d'Actéon.

Penthée, loin de ſe rendre aux rai-

ſonnemens, aux prieres, & à la crainte, entre dans un grand courroux contre Tiréſias, & pour le punir il donne ordre à ſes officiers de pénétrer de force dans la maiſon du prophête, & de tout renverſer ſans épargner les couronnes & les ornemens ſacrés. Il ordonne en même tems qu'on cherche avec ſoin le nouveau venu qui a infecté Thébes de cette fureur Bacchique, & de le lui amener lié : Tiréſias ſe contente de plaindre Penthée, ſans lui prédire encore le malheur qu'il éprouvera ; & il s'en va accompagné de Cadmus pour prier le Dieu d'épargner Thébes & ſon aveugle Roi.

L'on ne ſçait pourquoi Penthée qui s'eſt ſi violemment emporté contre ſon ayeul, contre un prophête & contre l'étranger qu'il n'a point encore vû, ne dit rien à cette troupe de femmes qui compoſent le Chœur, & qui prennent hautement la défenſe de Bacchus. Eſt-ce une faute ? ou plutôt n'ignoroit-il point que ces femmes étoient des Bacchantes ? Il vaut mieux le croire ainſi ; puiſqu'en effet le Chœur eſt devenu tranquille. Mais à peine Penthée eſt-il parti que ces femmes font l'Intermede ſur les prétendus blaſphêmes qu'elles viennent d'entendre. Leur morale eſt aſſurément bien moins

févére que celle de Penthée. Car elles font confifter la fageffe, non à être trop fage, mais à fçavoir jouir du préfent. Elles portent même leurs fouhaits vers l'île de Chypre, demeure de Venus & des Amours, ou vers Paphos, ou vers le mont Olympe, afyle de Cupidon & des Graces. Là, difent-elles, on peut en liberté célébrer le Dieu Bacchus. Enfin tous leurs vœux paroiffent tendre à unir Bacchus & Cupidon; morale d'Opéra voilée du prétexte de la piété.

ACTE II.

Les Officiers de Penthée lui amenent Bacchus. Ils racontent avec étonnement que cet étranger s'eft offert de lui-même à eux d'un air tranquille & ferein; que fa douceur les a défarmés; & qu'ils ont obéï à regret. Ils ajoûtent un fecond prodige; c'eft que les Bacchantes emprifonnées par l'ordre du Roi ont vû tomber leurs fers, & les portes s'ouvrir; qu'elles fe font retirées fans violence; qu'enfin cet étranger eft un homme extraordinaire qui remplit Thébes de merveilles.

Penthée ne laiffe pas de lui infulter. Il lui dit avec une raillerie amere qu'il eft

venu ſans doute à Thébes à deſſein d'y faire des conquêtes ; mais qu'à en juger par ſes graces & ſon air, il n'eſt rien moins que Héros. Il l'interroge ſur ſa naiſſance. Bacchus répond, ſans toutefois ſe découvrir. Il ſe confeſſe Lydien & initié par Bacchus dans ſes myſteres. Mais il refuſe de les dévoiler. A l'égard des Orgies, il dit qu'elles ſont célébrées par toutes les Nations, & qu'il vient les introduire chez les Grecs. Sur le tems de les célébrer qui eſt la nuit, (tems plus ſacré, dit Bacchus, parce que les ténebres ont quelque choſe d'auguſte & de propre à répandre dans les cœurs une ſainte horreur,) Penthée inſiſte & prétend que c'eſt un piege pour l'innocence du ſexe. Le Dieu répond comme a fait Tiréſias, que le jour ou la nuit ſont indifférens pour des cœurs corrompus. Le Roi s'emporte. Bacchus le traite d'impie, & plein d'une noble aſſurance il ne répond à ſes menaces, qu'en lui déclarant qu'il ſçaura bien échaper de ſes mains & le punir. Le Roi ordonne qu'on le lie, & qu'on le mette dans un cachot. Il menace même les femmes de ſa ſuite, c'eſt-à-dire le Chœur, d'une pareille deſtinée ou de l'eſclavage. Pourquoi ne leur avoit-il rien dit dans

l'Acte précédent ? Le Roi se retire aussitôt ; & ses Officiers emmenent Bacchus comme prisonnier d'Etat.

Cet Acte n'est presque, comme on le voit, qu'une simple Scène où Bacchus se jouë de la colere & de la curiosité de Penthée. Le Chœur pour Intermede se plaint élégamment des Thébains en adressant la parole à leur fontaine Dircé. » Pourquoi chassez-vous Bacchus ? Ah ! » un jour viendra qu'environnée de vi- » gnes vous rendrez des honneurs à ce » Dieu que vous traitez si inhumaine- » ment aujourd'hui » Ces femmes prient les Dieux de confondre Penthée. Elles rappellent Bacchus à grands cris en quelque lieu qu'il puisse être. Car elles ignorent que l'étranger emprisonné par Penthée est le véritable Bacchus qui s'est rendu visible sous une forme humaine.

Leurs chants sont interrompus par une voix céleste. C'est Bacchus qui les appelle sans être vû. Incontinent la terre tremble, le Palais de Penthée est ébranlé, & l'on en voit une partie s'écrouler, pour faire connoître la présence du Dieu, & pour punir le Roi par le même arrêt qu'il avoit prononcé contre Tirésias. Le Chœur devenu furieux par ce spectacle & par les cris de Bacchus, anime ce tu-

multe. » Brûlez, brûlez, dit-il, le Pa-» lais d'un Roi impie. » La flamme brille en effet de toutes parts ; & l'on fait remarquer au Spectateur qu'elle sort du tombeau de Sémélé offensée dans la personne de son fils.

ACTE III.

Cependant l'effroi l'avoit emporté sur la colere dans les cœurs des Bacchantes, & cette épouvante bacchique les avoit fait tomber presque pâmées. Bacchus reparoît à leurs yeux sous la forme de Lydien. Il les rassure. Surprises de revoir celui qu'elles avoient pris pour un homme ordinaire elles lui demandent avec une frayeur mêlée de joye, comment il a pû échaper des mains du Tyran. » Aisément, répond-il. La fureur lui » fascinoit les yeux, & l'a trompé. » En effet, suivant le récit de Bacchus qui se donne toujours au Chœur pour un simple mortel ami de ce Dieu, Penthée avoit lié un taureau qu'il prenoit pour lui, tant il étoit transporté de courroux. Sur cela le Dieu Bacchus s'est emparé du Palais, & a ébranlé les colonnes. On a même crû voir un grand incendie. Penthée a volé pour éteindre le feu. Un spectre s'est présenté à ses yeux. Il l'a pour-

ſuivi l'épée à la main, comme ſi c'eût été Bacchus, & il va revenir, ſans doute, avec la rage dans le cœur. Mais je le crains peu, ajoûte le Dieu déguiſé. Incontinent on voit Penthée moins affligé du déſordre arrivé dans ſon Palais, que déſeſperé de la fuite de ſon captif. Etonné de le revoir, il lui demande comment il s'eſt échapé. » Ne vous l'avois-je pas » prédit, répond-il, que Bacchus me dé-» livreroit? Environnez-moi de murs » & de tours; ce ſera avec auſſi peu de » ſuccès. Mais non: écoutez cet Officier » qui vient: je ne fuirai pas. »

C'eſt un Berger qui arrive du Mont Cithéron pour raconter à Penthée les merveilles qu'ont operé les Orgies des Bacchantes. Il témoigne toutefois quelque frayeur. Il craint d'irriter un Roi facile à s'aigrir, & à s'emporter; ce qui marque de plus en plus le caractere du Souverain de Thébes. Penthée l'encourage & lui permet de parler librement. Il parle; & ſon récit eſt un tiſſu de prodiges incroïables, comme on va le voir. » Il menoit ſes troupeaux ſur le ſommet » du mont Cithéron dès l'aurore. Il ap-» perçoit trois troupes de femmes. Anti-» noé mere de l'infortuné Actéon étoit » à la tête de la premiere. La ſeconde

» avoit pour chef Agavé mere du Roi*,
» & la troisiéme étoit conduite par sa
» sœur Ino. Toutes étoient endormies aux
» pieds des arbres, mais avec beaucoup
» de modestie, & sans nulle apparence
» de débauche de vin ni rien enfin qui
» pût justifier les soupçons de Penthée.
» Agavé s'éveille la premiere, & par des
» hurlemens, elle dissipe le sommeil
» qui arrêtoit ses Compagnes trop long-
» tems après l'aurore. Elles se frottent
» les yeux; elles se levent. La bienséance
» regne dans toutes leurs manieres. (C'est
» ce que le Berger fait sur tout observer
» pour détromper le Roi.) Les plus jeu-
» nes ne le cédent point en modestie à cel-
» les qu'un âge plus avancé rend plus sé-
» véres. » Le Berger commence ici à dé-
crire leur toilette, qui est fort singuliere.
» Ces femmes laissent d'abord flotter
» leurs cheveux sur leurs épaules. Elles se
» revêtent de peaux de cerf tachetées &
» nouées légérement. Elles s'entourent la
» tête de serpens tout vifs. Celles qui
» étoient en état d'allaiter leur enfant
» portent snr leur sein les unes des che-
» vreaux, d'autres des louveteaux à qui el-
» les présentent la mammelle. Toutes se
» couronnent de lierre mêlé de branches
» de chêne & de lézéron fleuri. Une d'elles

» frappe du Thyrse un rocher. A l'inſ-
» tant il en ſort une ſource d'eau. Une
» autre donne de ſa torche ſur la terre
» qui s'ouvre auſſi-tôt pour faire jaillir
» une fontaine de vin. Celles qui préfe-
» rent le lait, en font ſortir de terre en
» la grattant. Les Thyrſes même devien-
» nent féconds entre leurs mains; & le
» miel en découle avec abondance. »
Ces Thyrſes, comme on ſçait, n'étoient que des bâtons entourés de longs rameaux de lierre. Au reſte tous ces prodiges, ſur tout celui de la ſource d'eau, ont fait croire à bien des ſçavans que le Bacchus des Grecs étoit Moyſe même dont ils avoient défiguré l'hiſtoire, témoin le rocher frappé par la baguette de ce Conducteur du peuple de Dieu. Il n'eſt pas queſtion de nous arrêter ici à ces ſorres de paralleles qui ne font rien au but que nous nous propoſons.

Le Berger continuë, & dit que ſes Compagnons étonnés de ces prodiges ſe ſont raſſemblés pour conférer leurs penſées : qu'un d'entr'eux avoit propoſé de prendre ces Bacchantes & de les amener au Roi, parce que ce ſeroit lui rendre un ſervice ſignalé : que la choſe étant réſoluë dans leur conſeil, ils avoient concerté l'éxécution durant les danſes bacchi-

ques : que s'étant cachés pour être ſpectateurs de ce bal, où tout leur paroiſſoit danſer ; * la montagne même & les bêtes féroces, ils s'étoient jettés tout-à-coup

* LONGIN ch. 13. de la trad. de DESPRE'AUX, dit au ſujet d'un morceau des ſept Chefs à Thébes que nous avons cité, dans le Tom. III. » Au reſte, bien que ce Poëte (ESCHY- » LE) pour vouloir trop s'elever, tombe aſ- » ſez ſouvent dans des penſées rudes, groſſie- » res & mal polies, EURIPIDE néanmoins » par une noble émulation s'expoſe quelquefois » aux mêmes périls : par éxemple dans ESCHY- » LE ; le Palais de Lycurgue eſt émû & entre » en fureur à la vûë de Bacchus : »

Le Palais en fureur mugit à ſon aſpect.

Ou comme le veut Mr. DACIER :

Du palais en fureur les combles ébranlés
Tremblent en mugiſſant.

» EURIPIDE emploïe cette même penſée d'u- » ne autre maniere, en l'adouciſſant néan- » moins : »

La montagne à leurs cris répond en mugiſſant.

Ou ſelon Mr. DACIER.

La Montagne s'ébranle & répond à leurs cris. Il y a dans le Grec D'EURIPIDE. Πᾶν δὲ συνεβάκχευ᾽ ὄρος. *Totus mons bacchabatur ſimul.* EURIPIDE a voulu marquer l'yvreſſe, qui fait que tout ſemble tourner ou s'ébranler.

ſur Agavé ; mais qu'elle avoit pouſſé un cri effroïable , & que ſes Compagnes étoient accouruës à ſon ſecours avec tant de férocité que tous les Bergers avoient fui : que les Bacchantes en fureur avoient aſſouvi leur rage ſur un troupeau de taureaux. Il décrit ici un prodige plus merveilleux que ceux qu'on a vûs. Car, à l'en croire, on voyoit l'une traîner un taureau, l'autre mettre en piéces un de ces formidables animaux, & en jetter les membres épars. Tout le champ étoit jonché de leurs corps, & abbreuvé de ſang ; & tout cela ſe faiſoit en un clin d'œil. » Après cet exploit, les Bacchan-
» tes ſemblables à une troupe d'oiſeaux
» volent d'un pied léger juſques dans
» une plaine au bas du mont Cithéron,
» vers les villes d'Yſia, & d'Erythra, où
» elles mettent tout à feu & à ſang. Avi-
» des de dépouilles, nul fardeau ne les
» épouvante, pas même le fer & l'airain.
» Elles enlevent juſqu'aux enfans. Leurs
» têtes paroiſſent entourées de flammes
» qui ne les conſument pas. Les habitans
» prennent les armes. Leurs traits s'émouſ-
» ſent, tandis que les Thyrſes de celles-ci
» portent des coups certains & inévita-
» bles. En un mot, des femmes remportent
» la victoire ſur des hommes, témoignage
aſſuré

» assuré de la puissance du Dieu qui les » protege & qui combat pour elles. Vic» torieuses elles retournent aux sources » qu'elles ont fait jaillir du sein de la ter» re. Elles prennent un peu de repos, & » lavent le sang dont elles sont couvertes. » Les serpens même qui les environnent » se repaissent de ces goûtes de sang. »

Tout le narré du Berger, dont voici à peu près le tour, le porte à conclure que Penthée ne sçauroit se dispenser de recevoir dans ses Etats un Dieu si puissant qui opere de si grandes merveilles. » N'eût» il donné aux mortels que le vin, ce » présent seul mérite des autels pour le » bienfacteur. Car sans le vin, ajoûte-t'il, » plus d'amour, plus de joie ». Ce mot scandaleux fait bien voir que la piété Grecque n'étoit pas toujours fort sévére en fait de morale, & que l'impiété de Penthée avoit quelque chose de plus vertueux. Cela me feroit presque penser que le caractere de cette Tragédie est celui d'un véritable Opéra, & qu'il y en a eû apparemment plus d'un modele dans l'Antiquité. En effet on voit tant de rapport entre nos Opéra & cette Piéce, que cela seul pourroit servir à justifier ma pensée; & d'ailleurs quel inconvénient y auroit-il à croire que la Tragédie & l'O-

péra eussent pris naissance en même-tems dans les hymnes composées en l'honneur de Bacchus ? Cette antiquité de l'Opéra ne le rendra pas plus innocent à nos yeux, sur tout tant que le vice paré des plus brillantes couleurs y triomphera impunément de la vertu.

Tout ce que le Berger vient de raconter ne sert qu'à enflammer davantage le courroux de l'incrédule Penthée. Il est outré de l'insolence des Bacchantes ; & il regarde leur audace comme une tache faite au nom Thébain, tache qu'il croit nécessaire de laver dans le sang. Son premier mouvement le pousse à arrêter par les supplices un mal si contagieux dès sa naissance. Il donne ordre d'assembler des Soldats pour aller châtier cette troupe insensée, & pour couper la racine du mal.

Le Berger revient à la charge, & lui remontre qu'il va s'armer contre un Dieu puissant & implacable. Quoi donc, reprend le Roi, deviendrai-je l'esclave du caprice de mes sujets ? Non, dit le Berger : je me charge moi de ramener les Bacchantes sans violence. Penthée paroît surpris de cette proposition. Il croit y entrevoir une trahison couverte, & un concert dans ses Sujets à fouler aux pieds

ſon autorité. Enfin, le Berger lui propoſe d'être témoin lui-même de ces Orgies.

Le Roi accepte ce parti ; & l'on voit par-là que ſa raiſon commence à ſe troubler par le pouvoir ſecret de Bacchus. Car attaché à cette penſée qu'il a ſaiſie tout-à-coup, il brûle d'un déſir inſenſé de voir ces cérémonies qu'il déteſte. On lui dit qu'il faut ſe déguiſer comme les Bacchantes. Cette condition le choque d'abord : mais l'envie de tout voir & de ſe venger l'emporte. Il part avec le Berger, & Bacchus dit en le voyant partir : » Vas, malheureux, tu cours à ta per-» te. » Il avertit le Chœur que Penthée va être privé de la raiſon, & que Bacchus qui le réduit en cet état l'expoſera bien-tôt à la riſée de ſon peuple ſous un habit de Bacchante, afin de le punir de ſes impiétés & de ſes blaſphêmes. Il prévient même une partie du dénoument. Car il dit nettement, que Penthée va être la victime de ſa mere. » Alors, ajoû-» te-t'il, il avoura, mais trop tard, que » Bacchus eſt le plus doux & en même » tems le plus redoutable des Dieux. »

Les Bacchantes du Théâtre ſont dans l'impatience de célébrer les Orgies ſacrées & de dompter leurs ennemis, com-

me l'ont fait les Thébaines. De-là, elles passent au souvenir de la punition qui menace Penthée. » Les Dieux, disent-» elles, poursuivent toujours les impies ; » & le supplice pour être lent n'en est pas » moins assuré ». Enfin, elles ne regardent comme heureux que ceux qui menent une vie tranquille & pieuse. C'est l'Ode de l'Intermede.

ACTE IV.

Penthée reparoît, mais dans un équipage bien différent de celui de Roi, & dans une situation d'esprit bien contraire à celle où il étoit auparavant. Bacchus l'appelle avec dérision, & dit qu'il croit reconnoître en lui une des filles de Cadmus. En effet, le Roi de Thébes est revêtu de la longue robbe, avec la ceinture qui l'entoure, & la releve. Il a sur la tête une espece de mitre bacchique avec la couronne de lierre. Il porte sur le dos le manteau de peau mouchetée, & le Thyrse en main*: *Quantùm mutatus ab illo!* Dans l'égarement d'esprit où il se trou-

* *C'est à peu près l'habit d'une Suivante de Bacchus gravée à la fin du VI. Tome. Voyez le Cyclope.*

ve, » Je crois, s'écrie-t'il, voir deux Soleils & deux Thébes ». C'eſt ce bel endroit d'Euripide que Virgile a traduit ainſi preſque mot pour mot :

Eumenidum veluti demens videt agmina Pentheus Eneid. l. 4. v. 464.
Et geminum Solem & duplices ſe oſtendere Thebas.

Il ſemble même à Penthée que Bacchus eſt un taureau armé de cornes ; & Bacchus lui répond, qu'il voit à préſent très-juſte, & qu'il mérite d'être aſſocié aux partiſans des Orgies. C'eſt que Bacchus avoit, ſuivant la Fable, l'ornement des taureaux, comme un ſymbole de ſa force, & non pour un indice d'une certaine raillerie Françoiſe, abſolument inconnuë aux Grecs & aux Latins.

PENTHÉE. Quel air me trouvez-vous ? celui d'Ino ou d'Agavé ?

BACCHUS. Je crois les voir elles-mêmes en vous voyant. Mais ſouffrez que j'arrange ces cheveux. Ce n'eſt pas ainſi que je les avois mis ſous la coëffure qui vous ceint le front.

PENTHÉE C'eſt en m'agitant comme vous l'avez-vû, dans une danſe bacchique, que cette boucle s'eſt dérangée.

BACCHUS. Hé bien, c'eſt à moi de la rétablir dans ſon lieu, puiſque je me ſuis

chargé de votre ajuſtement Levez donc la tête

Penthée. Prénez ce ſoin. Car je vous ſuis déſormais dévoué.

Bacchus. Votre ceinture flotte, & les plis de votre robbe ne deſcendent pas avec grace juſqu'aux pieds.

Penthe'e Oui, de ce côté-ci. Pour l'autre, cela va bien,

Bacchus. Ne me regarderez-vous pas comme ami, lorſqu'heureuſement déſabuſé vous ſerez témoin de la modeſtie des Bacchantes ?

Penthe'e. Oui; mais pour les imiter mieux, dois-je tenir le Thyrſe de la main droite ou de la gauche ?

Bacchus. C'eſt de la droite, en l'élevant en même-tems du pied droit. Je vous félicite d'avoir ſi promptement rappellé votre raiſon en ma faveur.

Cette Scène Comique montre trop que Penthée l'a perduë, la raiſon; & il eſt aſſez étonnant qu'un Dieu jouë ſérieuſement cette cruelle Comédie : je dis cruelle; car la fin en doit étre bien ſanglante pour un Roi déja dèshonoré par l'état où l'a mis Bacchus. Ce Dieu a même la barbarie de parer de ſes mains ſa victime, pour lui ôter en même-tems le Sceptre, l'honneur, & la vie. Comment les Païens

pouvoient-ils ſoutenir un pareil ſpectacle? La Fable avoit pris le deſſus *. Penthée étoit coupable à leurs yeux; & il faut ſe monter à ces étranges idées, ou dire que les anciens n'avoient pas le ſens commun. Alternative néceſſaire, dont la ſeconde partie n'eſt pas ſoutenable après les grands traits que nous avons vûs d'eux.

Au reſte, Penthée dit encore bien d'autres extravagances. Il demande s'il ne pourra pas enlever le mont Cithéron, & les Bacchantes ; queſtion Pantagruelique : & on lui répond, qu'il le peut; mais qu'il doit par pitié épargner cette demeure des Nymphes & de Pan. Cela détermine Penthée à ſe contenter d'uſer d'artifice pour ſurprendre les Bacchantes, tandis qu'elles ſeront endormies, ainſi que des oiſeaux dans leurs nids. » Oui, dit malignement Bacchus, vous

* Ils ne conſidéroient en ceci que la Fable, dont ils ſentoient mieux l'allégorie que nous. Car il ne faut pas croire que ce détail fabuleux tel qu'il eſt expoſé dans les Métamorphoſes fût l'eſſence ou l'acceſſoire de leur religion. Ce n'étoit-là qu'une religion de Poëſie, comme nous le ferons voir ailleurs. Ce qu'il y a de difficile, c'eſt d'allier le Paganiſme réel avec les Fables qu'ils ſe permettoient ſur les mêmes Dieux qu'ils adoroient.

» les prendrez, si vous-même n'êtes pris ».
Penthée porte la folie & l'égarement jusqu'à vouloir passer ainsi équippé au travers de toute la ville pour faire voir qu'il ose seul entreprendre une si belle action. Il avoit oublié qu'avant sa manie, il avoit eû honte de se déguiser en femme, & qu'il vouloit du moins être conduit secrettement sur le mont Cithéron. Le cruel de cette bizarre cérémonie, c'est que Bacchus a l'inhumanité de lui dire » qu'il vole à un grand combat, qui le » couvrira d'une immortelle gloire; & » qu'il reviendra porté sur les bras de sa » mere. Je veux vous conduire moi-mê» me, ajoûte-t'il, & nous serons vain» queurs, aussi-bien que le Dieu Bac» chus ».

Le Chœur congédie Penthée à peu près de la même sorte, c'est-à-dire, qu'il prie les Furies d'aller en foule animer les filles de Cadmus à massacrer ce malheureux Roi devenu leür espion. Le Chœur imagine même la chose d'une maniere prophétique, comme s'il la voyoit de ses yeux. » Agavé (disent ces femmes) » appercevra son fils en embuscade. In» continent elle criera à l'attentat, & les » Ménades le sacrifieront à leur rage ». Cela est étendu & vivement écrit, aussi-

bien que les vœux du Chœur qui ſemble immoler Penthée par ſes paroles, tandis que les Bacchantes l'immolent en effet.

L'intervalle entre le projet & l'éxécution eſt court. Un homme vient annoncer la mort de Penthée. Le Chœur en triomphe hautement & releve le pouvoir de Bacchus. L'Officier cependant fait en entier ſon récit, que j'abbrege. » Penthée accompagné de ce domeſtique & » de l'étranger étoit arrivé au mont Cithéron. Il ſe gliſſe dans un petit bois » afin de n'être pas apperçu des Bacchantes qui étoient dans une vallée prochaine. Là, elles s'occupoient, les unes » à parer leurs Thyrſes de nouvelles » branches de lierre, & les autres à chanter alternativement des hymnes bacchiques en danſant. Penthée qui ne les » voyoit pas aſſez à ſon gré, veut monter ſur une hauteur & grimper ſur un » arbre. Mais l'étranger lui épargne une » partie de la peine. Il ſaiſit une des branches les plus élevées d'un chêne, la plie » ſans effort juſqu'à terre, & ayant placé le Roi, il l'éleve doucement juſqu'en » haut. Mais, dit l'Officier, il eſt plutôt » vû des Bacchantes qu'il ne les voit. Pour » l'étranger, il diſparoît comme un

» éclair. A l'inſtant, on entend un cri
» dont le ſon imitoit la voix de Bac-
» chus. *Cheres Compagnes, je vous livre le*
» *traître qui ſe rit de nos Orgies. Vengez-*
» *moi, vengez-vous.* Un feu ſacré brille
» auſſi-tôt & s'éleve de la Terre aux
» Cieux. Les vents ſe taiſent : l'air eſt
» tranquille ; les feuilles ne ſont plus
» agitées : & un ſilence religieux regne
» dans les bois d'alentour. Les Bacchan-
» tes qui n'avoient entendu qu'à demi les
» premiers cris, jettent les yeux de tou-
» tes parts, & animées par une ſeconde
» voix, elles reconnoiſſent le ſignal de
» Bacchus leur maître. Plus promptes
» que le vol des colombes, on les voit
» accourir toutes, Agavé & ſes ſœurs à
» leur tête, à travers les rochers & les
» torrens, comme ſi le Dieu les eût pouſ-
» ſées de ſon ſouffle puiſſant. Au milieu
» de leur courſe, elles voyent Penthée.
» Elles s'arrêtent, leur fureur redouble :
» les pierres volent ſur ce malheureux
» Roi. Les Thyrſes même lancés avec
» force tiennent lieu d'autres armes. Mais
» en vain. Penthée ſe défendoit par ſa
» ſituation. Enfin, elles ſe mettent à dé-
» raciner l'arbre. Agavé les y excite. Pre-
» nons, s'écrie-t'elle, ce profane témoin
» de nos myſteres ſecrets, & gardons

» qu'il ne les révele. Toutes mettent la » main à l'œuvre. L'arbre après plusieurs » secousses est renversé ; Penthée tombe » avec lui. Il veut se dérober au sort qui » l'attend. Il quitte la mitre qui lui cou- » vre le front ; pour tâcher de se faire » connoitre à sa mere. Il a recours aux » supplications : O ma mere, reconnoissez » votre sang. Mon erreur me coûteroit- » elle la vie, & la perdrois-je par vos » mains ? L'écume coule des lévres d'A- » gavé. Ses yeux sanglans roulent d'une » maniere horrible. Remplie du Dieu » Bacchus, elle n'entend, elle ne voit » rien, elle n'est plus mere. Agavé loin » de sentir ses entrailles émûës, abbat » Penthée, & lui prenant un bras, elle le » détache & l'enleve sans presque aucun » effort. Bacchus lui inspiroit une force » secrette. Ino de son côté déchire cet » infortuné Prince. Antinoé & toute la » troupe l'entoure & s'élance sur lui avec » des cris épouventables. Il a gémi tant » qu'il a eû un reste de vie : mais son sup- » plice a peu duré. Mis en piéces dans un » instant, à peine son corps a-t'il suffi à » la rage de ces Furies. Ses membres sont » dispersés çà & là. Agavé porte la tête » attachée à son Thyrse : gage affreux, » qui va lui coûter bien des larmes ».

L'Officier ajoûte, qu'elle revient au Palais chargée de ce trifte trophée, & que pour lui il va fe retirer, pour n'être pas encore témoin de cet horrible fpectacle Il conclut qu'il faut craindre & honorer les Dieux; & il s'en va. Pour le Chœur, il triomphe de joye en apprenant la victoire de Bacchus & la mort de Penthée.

ACTE V.

Agavé paroît fur la Scène avec les reftes de fon fils qu'elle prend pour un lion déchiré de fes mains. Elle vante cette victoire aux Bacchantes Phrygiennes, qui ont la cruauté de l'en féliciter. Cette Princeffe qui n'eft pas revenuë de fon enthoufiafme bacchique, les invite au feftin où elle veut leur fervir cette proye. Elle foupire après le moment où elle recevra le compliment de Penthée fur cet exploit, dont elle veut lui faire hommage dans la joye du feftin. Ce qu'il y a d'horrible, c'eft que cette équivoque ne laiffe pas d'être longue. Car le Chœur prie Agavé de faire voir fa proye aux Citoyens; & Agavé les appelle pour être les fpectateurs de fon triomphe. Elle appelle même derechef Cadmus & Pen-

thée, en montrant de toutes parts la tête du lion qu'elle croit avoir dompté.

Cadmus arrive suivi de ses Officiers, & chargé de quelques restes de son petit-fils, qu'il vient de recueillir lui-même sur le mont Cithéron. Il y étoit allé, comme on sait; mais dans un autre espoir que celui d'y trouver Penthée déchiré. Il vient de rencontrer ses deux filles Ino & Antinoé encore furieuses, & il retrouve Agavé leur sœur dans le même état. » Jouissez, mon pere s'écrie-t'elle: » jouissez du plaisir d'avoir mis au mon- » de des filles aussi capables que nous de » signaler votre nom, & de quitter l'é- » cheveau pour de nobles exploits. C'est » moi, sur tout, que vous devez félici- » ter, en voyant le prix de mon courage. » Je l'apporte à vos pieds. Recevez cette » tête pour la suspendre dans le Palais, » & fier du triomphe de votre fille, fai- » tes un festin pompeux pour vos amis. » Car enfin, pouvez-vous ne pas goûter » une joye bien flatteuse, quand vous » nous voyez après un si grand ex- » ploit » ?

CADMUS. O douleur sans mesure! O Dieux, il me manquoit de voir que mes filles fussent coupables de cet exécrable attentat! Cruelle, à quel sacrifice invi-

tez-vous les Dieux ? A quel festin m'invitez-vous moi-même avec les Thébains ? Malheureuses filles, & trop malheureux pere ! O Bacchus, que ta vengeance est juste, mais qu'elle est terrible ! Tu n'as pas épargné ton propre sang.

Agavé. La vieillesse est toujours austere. La tristesse est son appanage. Puisse au moins mon fils me ressembler, & marcher sur les traces d'une mere belliqueuse ! Mais, hélas, il ne sçait que braver les Dieux: O mon pere, avertissons-le sérieusement de donner moins à sa dangereuse Philosophie. Mais où est-il ? Que ne l'appelle-t'on pour prendre part à ma gloire.

Cadmus Ah, que vous serez toutes à plaindre, quand vous connoîtrez vos maux ! Que ne pouvez-vous demeurer dans l'heureuse erreur où je vous vois !

Agavé. Qoi donc, quel mal avons-nous fait ?

Cadmus. Levez les yeux au Ciel, Madame.

Agave'. Hé bien !

Cadmus. Paroît-il le même à vos re-regards ?

Agave'.Il me paroît plus serain que jamais.

CADMUS. Ah, vous n'étes pas encore rendue à vous-même.

AGAVE'. Moi ? Je ne comprens rien à vos paroles. Je m'apperçois seulement que mes sens se calment peu à peu.

CADMUS Ecoutez donc & répondez.

AGAVE'. Revenuë à moi il ne me souvient plus de tout ce que je viens de vous dire.

CADMUS. Qui vous ai-je donné pour époux ?

AGAVE'. Echion, cet homme né des dents du serpent de Mars.

CADMUS. Quel gage de votre hymen en avez-vous reçû ?

AGAVE'. Penthée. Mais à quoi tend ce discours.

CADMUS. Voyez donc ce que vous portez entre vos bras.

AGAVE'. C'est la tête d'un lion redoutable. Croyez-en mes compagnes.

CADMUS. Encore une fois, jettez les yeux sur cet objet. Un regard ne vous coûtera pas.

AGAVE'. (*reconnoissant la tête de Penthée..*) Ah Ciel !

CADMUS. Voilà le lion que vous avez égorgé.

AGAVE'. Ah, Penthée !

CADMUS. Hélas, vous le reconnoissez trop tard.

AGAVE'. Qui l'a tué ? Comment est-il tombé entre mes mains ?

CADMUS. Affreuse verité, faut-il porter ton flambeau dans son esprit ?

AGAVE'. Parlez, mon pere. Je frémis : mon cœur est agité : n'importe, expliquez-vous.

CADMUS. C'est vous & vos sœurs qui l'avez tué.

AGAVE'. Dieux ! Mais où ? Est-ce dans le Palais ? Est-ce ailleurs ?

CADMUS. Au lieu fatal où fut déchiré Actéon.

AGAVE'. Hé, qui attiroit mon malheureux fils sur le mont Cithéron ?

CADMUS. Le désir de braver Bacchus & vos cérémonies.

AGAVE'. Et comment nous y sommes-nous transportées nous-même ?

CADMUS. Par une fureur bacchique qui a saisi toute la ville aussi-bien que vous.

AGAVE'. Ah, Bacchus, c'est donc toi qui m'as perduë ?

CADMUS. Vous l'aviez offensé

Agavé demande où est le corps de son fils. Cadmus dit qu'il en a avec peine rassemblé tous les restes sanglans. Il blâ-

me l'impiété de Penthée ; il le plaint, il le pleure ; il voit les ſuites funeſtes de ſa mort. Contraint de s'exiler expoſé aux derniers malheurs avec ſes filles, il gémit ſur le renverſement de ſa fortune & de ſon Thrône. Le Chœur même lui donne des pleurs. Enfin, l'on voit paroître le Dieu Bacchus qui ſe déclare l'auteur de tous ces maux. Il annonce à Cadmus ſa deſtinée, c'eſt-à-dire un banniſſement des courſes en Illyrie *, des conquêtes, & ſa métamorphoſe en ſerpent, en un mot, ce que décrit élégamment Ovide au quatriéme Livre des Métamorphoſes, vers 562.

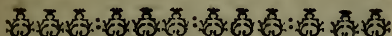
Le pere & la fille à la vûë de tant de malheurs s'abandonnent aux plaintes ; & contraints de ſe ſéparer, l'un pour quitter entierement la Grece, l'autre pour ſortir de Thébes avec ſes ſœurs, ils ſe font les plus tendres adieux. Agavé incertaine du lieu qu'elle choiſira pour ſon aſyle, eſt du moins réſoluë d'aller ſi loin qu'elle puiſſe perdre de vûë le mont impur de Cithéron, qu'elle a arroſé du ſang de ſon déplorable fils.

* Illyrie, grand païs de l'Europe, borné anciennement au Nord par les deux Pannonies, au Couchant par l'Iſtrie, au Midi par la mer Adriatique, & au Levant par la haute Myſie & la Macédoine.

LE CYCLOPE, Piéce Satyrique.

Ce ſeroit ici ſon lieu, ſuivant l'ordre des Editions. Mais j'ai crû devoir le rejetter à la fin du ſixiéme Volume.





LES

HERACLIDES,

TRAGEDIE D'EURIPIDE.

CETTE piéce eſt aſſez ſemblable pour la diſpoſition des faits à celle des *Suppliantes*, & à celle d'*Hercule furieux*, quoique l'hiſtoire en ſoit fort différente : car il s'agit ici des enfans d'Hercule. Mais de part & d'autre ce ſont des perſonnes réduites à la derniere affliction, qu'on dérobe à la pourſuite de leurs ennemis. Euryſthée, non content de voir Hercule mort, voulut exterminer les reſtes d'un nom ſi odieux pour lui. Il pourſuivit les enfans de ce héros de climats en climats, & juſques dans le ſein de la Grece, c'eſt-à-dire, à Athènes. Ils s'y étoient réfugiés autour d'un autel *. Les

* C'étoit l'autel de Jupiter. Ils avoient recours à ce Dieu pour contrebalançer Junon, qui avoit animé Euryſthée contre Hercule & ſa

Athéniens prirent leur défenſe ; & Euryſthée fut la victime de la vengeance qu'il ſe préparoît à faire tomber ſur eux.

ACTEURS.

Iolas. Coprée, envoyé d'Euryſthée. Démophon, Roi d'Athènes. Acamas, ſon frere, perſonnage muet. Macarie, fille d'Hercule. Alcmene, mere d'Hercule. Un eſclave. Un Officier, Euryſthée Roi d'Argos. Chœur.

ACTE I.

Iolas. Ecuyer d'Hercule & ſon parent ſe montre au milieu d'une troupe d'enfans en bas âge. Ils environnent un autel de Jupiter. Ce ſpectacle fait d'abord connoître une partie du ſujet. Iolas prend la parole & explique le reſte en forme de monologue. » Qu'un homme, dit-il, qui » n'aime que lui-même, eſt odieux ! La » nature & l'équité veulent qu'on ſe ſa» crifie pour ſes proches. C'eſt cette loi » naturelle qui me fit quitter Argos & » toutes les douceurs de la vie, pour » m'aſſocier aux travaux d'Hercule. C'eſt

race, parce qu'Hercule étoit né d'un commerce furtif de Jupiter avec Alcmene.

» elle qui m'engage à veiller au ſalut de ſes » enfans, ſans ſonger que j'ai beſoin moi-» même d'un libérateur. Hélas, à peine » Hercule eſt-il monté aux Cieux, qu'Eu-» ryſthée a attenté ſur nos jours. Heu-» reux de racheter notre vie par l'éxil, » nous fuyons. Mais le cruel ne ceſſe de » nous pourſuivre. Il répand la terreur » dans toutes les villes, & en bannit la pi-» tié. Fier du pouvoir dont il les ména-» ce, il les contraint d'épouſer ſes fu-» reurs, & de nous interdire les aſyles » ſacrés. Leur politique intéreſſée préfe-» re ſon amitié à la juſtice, & compte » pour rien Hercule mort, Iolas ſans ar-» mée, & des enfans orphelins. Seul tou-» ché de leurs malheurs, & compagnon » de leur fuite, j'ai du moins la conſo-» lation d'éviter de juſtes reproches. Nous » voici à Marathon. Ainſi à l'ombre de » cet autel, nous n'avons d'eſpoir que » dans les fils de Théſée. Le ſang qui les » unit à Hercule leur fera ſans doute reſ-» pecter dans les enfans la mémoire du » pere; & ces objets doivent les atten-» drir ». En effet, outre ceux que mon-tre Iolas hors du temple, il fait entendre qu'Alcmene tient les filles d'Hercule ca-chées dans l'intérieur du temple même, & que Hyllus l'aîné de tous, accompa-

gné de quelques-uns de ſes freres, eſt allé chercher une autre reſſource, en cas que l'aſyle d'Athènes leur ſoit refuſé.

Iolas interrompt ſes plaintes, parce qu'il apperçoit Coprée député d'Euryſthée qui vient droit à lui » Chers enfans, » s'écrie-t'il auſſi-tôt, accourez vers moi, » attachez-vous à mes vêtemens : voici » votre perſécuteur ». L'ennui de tant d'erreurs coup ſur coup ſans pouvoir jouir d'un moment de repos, tire de la bouche d'Iolas des imprécations contre Coprée & celui qui l'envoye. Le Député inſulte aux fugitifs. » Croyez-vous, » leur dit-il, qu'il y ait un peuple aſſez » inſenſé pour ſe charger de toute la co- » lere du Roi d'Argos en ſoutenant vo- » tre foibleſſe ? Partez, & venez recevoir » le ſupplice qui vous attend ». Il s'agiſſoit de les lapider. Iolas allégue en ſa faveur l'autel qu'il embraſſe, & la liberté de l'Attique qui ne dépend en rien de l'Argolide. L'autre menace d'en venir à la force ouverte ; & comme il s'y diſpoſe, Iolas implore à grands cris le ſecours de Jupiter & des habitans.

Il en paroît quelques-uns qui compoſent le Chœur. Ce ſont des vieillards de l'Attique. Cette ſcène ſert à les inſtruire de la qualité des ſuppliants & de la violen-

ce qu'on leur fait. Le Chœur en retarde l'effet jusqu'à ce que le Roi vienne. Il les suivoit de près, & on le voit paroître avec son frere Acamas. Démophon demande au Chœur d'où viennent les cris qu'il a entendus, & qui sont les enfans qui entourent l'autel?

Instruit de tout il écoute Coprée, qui lui déclare avec beaucoup de hauteur les volontés d'Eurysthée. A l'en croire, Démophon ne fera pas ce que n'ont osé faire les autres peuples de la Grece; il aimera mieux s'attirer l'amitié que le courroux du Roi d'Argos. Cette harangue est plutôt une menace & une déclaration de guerre, qu'une priere; mais Démophon sans se laisser gagner par les offres, ni effrayer par les menaces de l'Ambassadeur, répond, en Roi équitable, qu'il ne sçauroit juger de cette affaire sans entendre les raisons des deux partis.

» Heureux pays, dit Iolas, où du » moins l'on nous accorde ce qu'on nous » a refusé ailleurs, la liberté de nous jus- » tifier! Mais, que dis-je? Nous n'avons » plus rien désormais à démêler avec le » Roi d'Argos. Nous ne sommes plus Ar- » giens. Le décret qui nous bannit de no- » tre patrie nous rend la liberté. Nous » sommes étrangers à son égard. Que

» veut-il de plus ? Faut-il donc qu'un » Argien éxilé de ſon pais, le ſoit auſſi » de toute la Gréce ? Athènes ſera du » moins exceptée. Elle nous donnera un » aſyle, & la crainte de déplaire à Euryſthée ne l'empêchera pas de rendre » ce qu'elle doit aux enfans d'Hercule. » Non, Athènes n'eſt point une de ces » villes timides que le nom du Roi d'Argos fait trembler. C'eſt un état libre ; » & il ceſſeroit de l'être, s'il écoutoit Euryſthée. Le Génie des Athéniens m'eſt » trop connu pour ne pas me perſuader » qu'ils préféreront la mort à la tache éternelle qu'ils feroient à leur nom ».

Il s'interrompt en cet endroit par la réfléxion naturelle qui vient à l'eſprit, à ſçavoir que de pareils éloges ſont interreſſés. Il ſe contente donc de faire obſerver aux deux Princes que les enfans d'Hercule étant Pélopides, ſont par conſéquent leurs parens. Il ajoute, comme en paſſant, que la reconnoiſſance doit agir encore plus que la nature, puiſqu'Hercule a tiré des enfers Théſée, pere des deux Rois d'Athènes. » Le retour que ces enfans attendent de vous, continue Iolas, » c'eſt de ne pas les livrer à leur ennemi ; c'eſt de ne pas ſouffrir qu'il les arrache de cet autel. Quelle honte ſeroit-

» ce

» ce pour vous & pour Athènes ! Jettez » les yeux sur eux ; ce sont des supplians, » des éxilés, des parens qui vous implorent : ce sont des enfans d'Hercule : » c'est pour eux que j'embrasse vos genoux : daignez leur tenir lieu de parent ou d'ami, de pere ou de frere, & » si vous l'aimez mieux de maitre : mais » enfin dérobez-les au trépas. »

Le Chœur est attendri par ce discours, & Démophon répond avec beaucoup de grandeur. » Je suis engagé par bien des » raisons à ne pas rebuter des hôtes si » chéris. Le respect dû à Jupiter, (motif supérieur à tout autre) le sang, la » reconnoissance duë à leur pere, l'honneur enfin qu'on doit préférer au reste, » tout m'oblige à vous secourir. » Il déclare donc à l'Ambassadeur qu'il peut reporter cette réponse à son maître. Qu'au reste si Eurysthée a quelque sujet de se plaindre des Princes fugitifs, il sçaura lui faire justice, mais que jusques-là il ne souffrira pas que Coprée ose les enlever à force ouverte dans le sein d'un pays libre. L'Ambassadeur conteste, & s'emporte jusqu'à tenter la violence. Démophon de son côté le menace de repousser la force. Le Chœur blâme l'emportement de l'un & de l'autre : & le député

revenu à lui se retire après avoir déclaré la guerre aux Athéniens. » L'armée, » dit-il, est toute prête ; bien-tôt vous » verrez Eurysthée à la tête des Argiens. » Le Chœur insinue qu'on va faire les préparatifs nécessaires pour la défense des enfans d'Hercule ; & le reste de l'Acte se passe en remercimens fort tendres de la part d'Iolas, & en protestations obligeantes du côté de Démophon. Iolas appelle les petits Princes, & leur fait embrasser leur libérateur. » Souvenez-» vous, dit-il ensuite à ces enfans, si » jamais vous retournez dans votre pa-» trie, si vous parvenez un jour à la gloi-» re & aux grands biens de votre pere, » alors souvenez-vous que les Athéniens » furent vos fidéles amis ; & pour prix » de cette insigne faveur, gardez-vous » de porter les armes contre une ville » que vous devez chérir tant que vous » vivrez. Hé, quoi de plus juste que » d'honorer un peuple qui n'a pas ap-» préhendé d'attirer sur soi toutes les » forces de Mycenes pour protéger vo-» tre enfance, tandis qu'il n'a vû dans » vous que l'image de la foiblesse, de la » misere & de l'éxil. Pour moi, grand » Prince, j'étendrai ma reconnoissance » au-delà même du trépas, & descendu

„ aux enfers je raconterai vos bienfaits à „ Théſée, &c „.

Démophon, pour mériter davantage ces éloges, ſe propoſe de raſſembler ſes troupes, d'envoyer ſes eſpions, & avant toutes choſes de faire un ſacrifice pour conſulter les Dieux. Cependant il invite ſes nouveaux hôtes à entrer dans ſon Palais. Mais Iolas ne veut point quitter l'autel juſqu'à ce que le combat ſoit terminé. L'Intermede que fait le Chœur n'eſt autre choſe qu'une expreſſion des ſentimens naturels du peuple d'Athènes, au ſujet de l'injuſtice d'Euryſthée, de la violence faite par ſon Ambaſſadeur, & de la vengeance qu'on ſe promet d'en tirer par un heureux combat.

ACTE II.

Iolas, entre la crainte & l'eſpérance, voit entrer Démophon d'un air triſte & embarraſſé. Comme les malheureux ſont portés à tout interpréter en mauvaiſe part, il ſe croit perdu, & il fait vivement pluſieurs queſtions qui expriment ſes frayeurs. „ Que me préſage cette triſteſſe „ peinte dans vos yeux? Venez-vous „ m'apprendre des nouvelles de l'armée „ ennemie? Eſt-elle arrivée; ne l'eſt-elle „ pas? Que m'annoncerez-vous? Hé-

» las ! L'Ambaſſadeur ennemi n'aura dit » que trop vrai. Son maître a les Dieux » pour lui : je ne le ſçai que trop par » mon expérience. Ses airs menaçans » contre Athènes le font aſſez voir. Mais » enfin (ajoute - t'il dans la crainte » de réfroidir le Roi) Jupiter ſçait con- » fondre l'orgueil ». Voilà des traits de l'Antiquité. C'eſt la nature elle-même & ſans fard. La réponſe de Démophon eſt conforme à ces traits : car il ne répond pas tout d'un coup de maniere à ſuſpendre les craintes d'Iolas. Il les entretient au contraire, ainſi que l'on va voir. » L'armée ennemie eſt arrivée, dit- » il ; Euryſthée la commande ; j'en ſuis » témoin oculaire. Car ce n'eſt point » par les yeux d'autrui qu'un Roi guer- » rier doit voir l'ennemi. Toutefois les » Argiens ne ſe ſont point encore répan- » dus dans la campagne. Campés ſur une » colline, ils tâchent de nous reconnoî- » tre. C'eſt à eux de voir comment & par » où ils pourront nous attaquer. Pour » moi, j'ai mis ordre à tout. La ville eſt » en armes, & les victimes ſont prêtes. » Les ſacrificateurs s'occupent à faire au- » tour de nos murs des expiations ſalu- » taires pour nous & funeſtes aux enne- » mis. Pour moi, j'ai raſſemblé tous les » devins & conſulté nos oracles. Les ſen-

» timens ſont partagés ſur beaucoup » d'articles ; mais tous conviennent en » un point. C'eſt qu'on m'oblige d'im- » moler à Cérès une fille née d'un pere » illuſtre. Vous voyez mon ardeur à pren- » dre en main vos intérêts. Mais je ſuis » pere & Roi. Je ne puis ni ſacrifier ma » fille, ni contraindre aucun de mes ſu- » jets de faire un pareil ſacrifice. Trou- » verez-vous un pere qui le faſſe volon- » tairement ? Je ne vous celerai pas les » murmures que cette nouvelle excite. » La ville ſe partage. Il eſt des citoyens » qui conviennent que rien n'eſt plus » juſte que de ſecourir des ſupplians : » mais il en eſt auſſi qui commencent à » m'accuſer de témérité. Du reſte les » choſes ſont au point, que ſi le ſacrifice » ſe fait au dépens de l'Etat, je vois naî- » tre une guerre civile. C'eſt à vous de » ſonger comment l'on peut accorder » votre ſalut & ma gloire. Il faut vous » délivrer ; mais ſans m'expoſer à la hai- » ne de mon peuple. Car enfin je ne ſuis » pas un Tyran tel que ceux des barba- » res. La juſtice, & non ma volonté, eſt » la régle de mon pouvoir. »

» Chers Princes, dit Iolas, en s'a- » dreſſant aux enfans d'Hercule, nous » avons le deſtin d'un vaiſſeau échappé

» de la tempête & qui fait naufrage au
» port. Eſpoir ſéducteur, pourquoi m'as-
» tu ſi fort flatté, puiſque tu devois t'é-
» vanouir? Car, hélas, ce n'eſt point à
» Démophon que je dois m'en prendre.
» Eſt-il blâmable d'épargner le ſang de
» ſon peuple? Il n'en eſt pas moins notre
» bienfacteur, & je ne ſerai pas ingrat:
» mais tout m'abandonne, & je ne ſçai
» quel parti choiſir. Quels Dieux n'avons-
» nous pas implorés? Quel aſyle n'avons
» nous pas inutilement cherché? C'en eſt
» fait, mes enfans, il faut nous réſoudre à
» nous livrer à nos ennemis. Pour moi, je
» compte pour rien ce que la mort a d'af-
» freux, ſi ce n'eſt le plaiſir que leur cau-
» ſera mon trépas. Mais ce qui me dé-
» chire, c'eſt votre deſtinée: c'eſt celle
» d'Alcmene trop malheureuſe, hélas,
» d'avoir ſurvêcu à ſon fils. Que m'ont
» ſervi tant de fatigues pour vous ſau-
» ver? Ah, qu'il eût mieux valu pour
» nous, périr tout d'un coup par le der-
» nier ſupplice! Mais, grand Roi, vous
» pouvez nous ſecourir: car je ne perds
» point encore l'eſpérance de ſauver ces
» chers Princes. Livrez-moi pour eux
» aux Argiens. Par-là vous garantirez vo-
» tre Etat d'une guerre, & vous les ſau-
» verez. La vie ne m'eſt rien; & je ſçai

» qu'Euryſthée en veut ſur toutes cho-
» ſes au fidéle compagnon d'Alcide. »

Je paſſe les réfléxions du Chœur dans les intervalles, parce qu'elles ſont meilleures dans le ſpectacle même, que dans la ſuite d'une lecture. Démophon qui voit bien que la ſeule envie de ſauver les reſtes d'Hercule a ſuggeré à Iolas un conſeil ſi peu recevable, lui répond qu'à la vérité ce deſſein eſt noble & digne de ſon grand cœur : mais qu'Euryſthée n'eſt pas aſſez peu politique pour ſe contenter de verſer le ſang de l'ami d'Hercule; que le Roi d'Argos craint ſur tout la vengeance des jeunes Princes devenus en âge de venger leur pere; que c'eſt ce danger qu'il veut prévenir par leur mort; qu'enfin c'eſt à Iolas même de trouver un dénoument à cet embarras, & que pour lui il ne voit aucun conſeil propre à être propoſé. C'eſt qu'il eût été contre la décence de propoſer la mort d'une des filles d'Hercule, & qu'Iolas devoit bien voir que l'oracle tomboit ſur elles.

Iolas ſeul s'abandonne à la douleur; & ſes cris attirent Macarie une des filles d'Alcide. Elle ſort du temple avec cette bienſéance que nous avons tant de fois remarquée chez les Grecs. Elle s'excuſe d'abord de ſa hardieſſe à paroître en pu-

blic. Ce ſont les cris d'Iolas, & l'incertitude de la deſtinée de ſes freres, qui l'obligent de ſe montrer. Iolas lui dit en peu de mots la ſituation de leurs affaires, & l'embarras que cauſent les Dieux en demandant une illuſtre victime.

Macarie inſtruite de cet incident, reprend auſſi-tôt, » Notre ſalut dépend-il » de cela ſeul ? »

IOLAS. De cela ſeul : car du reſte, tout nous eſt favorable.

MACARIE *. Hé bien, ne craignez

* Macarie s'offre à la mort. EURIPIDE a pris cet Epiſode ainſi que le reſte, dans les traditions anciennes, dont PAUSANIAS parle ainſi, (*in Atticis.*) » Il y a encore à Marathon une fontaine » nommée Macarie, dont ont rapporte cette » particularité. Hercule fuyant de Tirynthe » pour ſe dérober à la fureur d'Euryſthée, ſe » retira chez Ceyx, Roi de Trachine & ſon ami. » Après la mort d'Hercule, Euryſthée recher- » chant les enfans de ce héros, Ceyx ſe crut trop » foible pour les défendre, & les envoya à Thé- » ſée, qui étoit en état de le faire. Ces ſupplians » arrivent à Athènes. Euryſthée les redemande. » Théſée refuſe de les livrer. Les Péloponné- » ſiens font la guerre aux Athéniens. L'oracle » ayant déclaré que les Athéniens ne pourroient » remporter la victoire, ſi un des enfans d'Her- » cule ne s'offroit volontairement à la mort, » Macàrie, fille d'Alcide & de Déjanire, ſe dé- » voua. Par ſa mort elle donna la victoire aux » Athéniens, & ſon nom à la Fontaine. »

donc plus l'armée d'Argos. Voici la victime : c'est moi. Je me livre volontairement à la mort, & je vous épargne l'embarras de déterminer votre choix. Rien n'est plus juste. Hé que diroit-on de nous, si l'on voyoit d'un côté un peuple entier s'exposer en notre faveur au péril, dont il ne tient qu'à nous de le préserver, & de l'autre, des fugitifs ingrats qui redouteroient la mort ? Il n'en sera pas ainsi. Il seroit beau de voir les enfans d'Hercule assez malheureux pour gémir au pied des autels, & assez lâches pour craindre le trépas. Il seroit beau qu'Athènes fût vaincuë, & qu'il lui en coutât encore une victime, sans que nous échapassions aux mains des ennemis. Mais quoi ; je veux qu'en fuyant nous pûssions espérer un autre asyle. Quelle honte seroit-ce pour moi de m'entendre dire : Que venez-vous faire avec ces rameaux de supplians ? Retirez-vous, & ne nous rendez point complices de votre lâcheté & de vos malheurs ; la pitié ne s'étend point sur des cœurs lâches. Que dis-je ? Si je sauvois mes jours aux dépens de mes freres, en serois-je plus heureuse ? J'aurois le sort de ceux qui en usent ainsi. Quel époux voudroit s'unir à mon infortune ? Je mérite une autre destinée

Tout autre qui ne feroit pas fille d'Hercule pourroit peutêtre prendre un parti contraire. Mais je fçai trop à quoi m'engage mon nom. Conduifez-moi à l'autel; couronnez-moi en victime, & foyez vainqueurs; c'eft tout ce que je veux. Mon cœur eft prêt : je m'en fais honneur, & je déclare que je meurs librement pour le falut de mes freres, & pour ma gloire. Pourrois-je prendre un deffein plus glorieux ?

IOLAS. Je reconnois le fang d'Hercule. Son feu divin anime votre courage, comme fon fang coule dans vos veines. Je ne puis ni blâmer votre difcours, ni foufcrire à votre deffein. Voici une penfée qui me paroît plus jufte. Faifons venir vos fœurs, & que le fort décide de la victime.

MACARIE. Que parlez-vous de fort ? S'il eft notre arbitre, le trépas n'eft plus volontaire, & la victime perd fon prix. Je m'offre moi-même à mourir. Acceptez, fi vous le jugez à propos, une mort volontaire : mais j'y renonce, s'il faut la fubir par l'arrêt du deftin.

IOLAS. Dieux ! Quels fentimens ! Elle fe furpaffe elle-même en générofité. Hé bien, vous fauverez vos freres en mourant, je le vois; mais je n'ofe ni vous le prefcrire, ni vous en détourner.

MACARIE. Ce ſilence eſt ſage, & il me vaut un ordre. Ne craignez point que mon ſang retombe ſur vous. C'eſt de mon plein gré que je vole à l'autel. Suivez-moi ſeulement. Je veux expirer dans vos bras. C'eſt à vous de me revêtir des ornemens funébres, puiſque je me fais victime pour ne pas faire rougir le héros qui m'a donné le jour.

IOLAS. Non, ma fille, je ne puis être témoin de ta mort.

MACARIE. Du moins faites que je meure entre les mains des femmes.

IOLAS. Princeſſe infortunée! Allez; vos vœux ſeront ſatisfaits. Je ſerois le dernier des humains, ſi votre pompe funébre ne répondoit pas à la grandeur de votre courage. Vit-on jamais une Princeſſe plus déplorable? Approchez, & du moins recevons vos dernieres paroles.

MACARIE. Recevez donc mes adieux, ſage vieillard. Inſpirez à mes freres une ſageſſe égale à la vôtre. Seule elle ſuffira pour leur bonheur. Vivez & ne ſongez qu'à garantir leurs jours en ménageant les vôtres. Ils ſont vos enfans. Vous leur avez ſervi de pere; & c'eſt pour eux que je meurs. Et vous, chers enfans, puiſſiez-vous être plus heureux, & puiſſe ma mort vous procurer une félicité confor-

me à mes ſouhaits. Honorez Iolas, Alcmene, & les Athéniens. Egalez, s'il ſe peut, votre reconnoiſſance à leurs bienfaits : & ſi les Dieux touchés de vos malheurs, vous rétabliſſent un jour dans votre patrie, rappellez-vous alors quels honneurs funébres mérite une ſœur, dont le ſacrifice aura procuré votre conſervation. Les monumens dont vous honorerez mon Ombre, me tiendront lieu d'époux & d'enfans, ſi pourtant il y a quelque douceur parmi les morts. Au moins puiſſai-je y trouver l'éxemption des maux. Car, hélas, ſi étant deſtinés à la mort, nous ſommes encore malheureux au-delà du trépas, que deviendront les humains, puiſque le tombeau paſſe pour l'unique aſyle des infortunés!

IOLAS. Trop généreuſe fille, comptez ſur une gloire qui ne mourra point. Nos ſoins ſçauront l'éterniſer. Adieu, je ne vous parle plus, & je crains de profaner par un plus long entretien une victime conſacrée à Proſerpine. *

* Ces dernieres paroles ſont remarquables. Elles juſtifient bien ce que j'ai dit d'Achille (dans Iphigénie en Aulide) il laiſſe mourir celle qu'il aimoit, parce qu'elle s'étoit conſacrée à Pluton. Achille joue à proportion le même rôle

Macarie se retire & Iolas poursuit.

Mes enfans, je ſuccombe à la violence que je me ſuis faite; ſoutenez-moi: Couvrez mes yeux de mes vêtemens, & laiſſez moi en proye à ma douleur. Cruelle néceſſité! Je livre votre ſœur à la mort: mais il falloit vous ſauver.

Le Chœur s'entretient ſur ce qu'il vient de voir, matiere à refléxions, ſurtout pour les Grecs qui attribuoienr tout à la deſtinée. Il tâche enſuite de conſoler Iolas par le ſouvenir de la gloire dont Macarie va ſe couvrir par une action ſi belle & ſi héroïque.

ACTE III.

Un eſclave demande où ſont Iolas & Alcmene. C'eſt qu'il n'apperçoit pas le premier qui eſt couché à terre, ni la Princeſſe qui eſt reſtée dans le temple. Iolas toujours attentif au moindre bruit, comme ſi l'on venoit lui annoncer de nouveaux malheurs, ſe leve & répond à à l'eſclave. Mais celui-ci montre de la ſurpriſe de voir ce vieillard plongé dans

qu'Iolas. Il en coutoit à ſon cœur; mais il falloit obéir, & reſpecter un dévoûment volontaire.

une si profonde tristesse. En vain il tâche de pénétrer le sujet. Iolas ne déclare point que c'est le sacrifice de Macarie. Il affecte même de cacher son chagrin, d'en alléguer des causes générales, & d'éluder les questions de l'esclave. Cela est apparemment ménagé pour cacher la mort de la Princesse, & pour justifier ce qu'on verra dans la suite, à sçavoir que dans les trois autres Actes il n'est plus question de Macarie. On n'en parle plus en effet & il faut convenir qu'il est bien difficile de deviner d'où vient ce silence profond. A la vérité Alcmene est censée ignorer ce fait : mais se peut-il faire qu'elle l'ignore jusqu'à la fin ? La difficulté est grande : mais que ce soit un défaut, ou non, l'esclave est aussi peu instruit qu'Alcmene sur le sujet du chagrin qui dévore Iolas.

Le courrier se fait connoître pour un homme à Hyllus fils aîné d'Hercule, & il vient, dit-il, annoncer d'heureuses nouvelles. Cela engage Iolas à inviter Alcmene à sortir du temple, afin de calmer ses inquiétudes touchant Hyllus. Elle sort; mais elle craint tout à cause des cris qu'elle a entendus, tant la mauvaise fortune est soupçonneuse ! Elle s'imagine voir dans l'esclave un nouveau

député d'Eurysthée prêt à enlever ses petits-fils. Détrompée de cette erreur ; elle apprend qu'Hyllus revient des païs voisins avec une armée qu'il a trouvé moyen d'assembler. Elle est déja rangée avec celle des Athéniens, & les victimes sont déja loin des rangs ? Mot remarquable pour excuser le silence des acteurs sur Macarie. L'esclave ignore que c'est elle qu'on va sacrifier ; il ne peut donc en instruire Alcmene. Mais pourquoi Alcmene, si inquiète sur le sort d'Hyllus, n'a-t'elle aucune inquiétude sur sa fille, qui l'a quittée depuis, & qu'elle ne revoit plus ? Elle suppose apparemment qu'elle n'est pas éloignée, & elle ne soupçonne pas qu'elle se soit dévouée pour le salut de ses freres.

Quoiqu'il en soit, comme l'esclave se dispose à retourner vers son maître, Iolas dit qu'il veut l'accompagner & combattre. Son extrême vieillesse oblige les autres acteurs à l'en détourner. Mais en vain. Il ordonne qu'on lui apporte des armes qui sont suspendues dans le temple. Cependant Alcmene tâche de le retenir par un motif plus fort. » Voulez-vous, dit-elle, me laisser sans appui avec ces enfans ? »

Iolas. C'est à moi de combattre, & à vous de les protéger.

ALCMENE. Mais si vous mourez, que devenons-nous ?

IOLAS. Vous tiendrez lieu de mere à ceux qui me survivront.

ALCMENE. Et si le destin est contraire ?

IOLAS. Ne craignez rien. Les Athéniens ne vous livreront pas.

ALCMENE. C'est donc là le seul espoir que vous me laissez.

Iolas assure à la Reine que Jupiter son amant veille sur elle, & qu'il ne lui est pas permis d'en douter. C'est une espéce d'inspiration qui le saisit, & qui l'engage à se trouver au combat malgré sa vieillesse.

L'esclave revient avec toute l'armure nécessaire, pour en charger le vieillard ; mais il l'avertit qu'il n'aura pas le loisir de s'armer, si ce n'est dans le lieu même du combat; que les ennemis pressent, & qu'il est temps de s'avancer. Iolas se rend à cette raison : mais il est si accablé du poids des années, qu'il faut le soutenir pour le conduire au champ de bataille. Tout cela prépare un prodige qui entrera dans le dénoument. Iolas se retire en faisant le même souhait qu'Evandre dans Virgile.

O mihi præteritos referat si Jupiter annos,
Qualis eram, &c!

» O si les dieux me rendoient la force » que j'avois dans mes premieres années, &c ! Le Chœur finit cet Acte par des vœux qu'il adresse à Minerve & à Jupiter, pour le succès du combat. C'est une hymne à l'ordinaire avec les mêmes cérémonies. L'on voit que cet Acte n'est ménagé que pour donner une vrai-semblance au combat qui se prépare, & dont les préparatifs demandoient quelqu'intervalle. ÆNEID. l. 8. v. 560.

ACTE IV.

L'esclave d'Hyllus s'empresse d'aborder Alcmene pour lui dire des nouvelles de la bataille. » Nous sommes vainqueurs, s'écrie-t'il; & l'on dresse déja les trophées ». Alcmene au comble de sa joye, promet la liberté à cet esclave en faveur d'une nouvelle si intéressante: Puis elle entre dans le détail: Elle s'informe sur tout d'Iolas. » Je vais, » dit l'esclave, vous éclaircir ces prodi»ges. Les deux armées étoient rangées » en bataille, quand Hyllus, descendu » de son char, s'est avancé. Eurysthée, » a-t'il dit, pourquoi exposer pour vous

» seul tant de braves soldats ? Mycenes
» perdra peu en se privant d'un seul.
» Combattons vous & moi. Ma vie ou
» la vôtre termineront la querelle. Ou
» vous enléverez les enfans d'Hercule,
» ou je jouirai avec eux des biens & des
» honneurs de mon pere. Les Argiens
» y consentent ; ils trouvent ce parti di-
» gne du courage d'Hyllus ; mais le
» lâche Eurysthée, sans égard à sa gloire,
» & aux sentimens de ses soldats, re-
» fuse de se commettre ; tandis qu'il ne
» rougit pas de poursuivre des Princes
» plus courageux que lui. Hyllus lassé
» d'attendre, se voit contraint de se re-
» tirer vers ses troupes. On immole la
» victime. Le sang ruisselle, & annonce
» la victoire. On monte sur les chars ;
» on se couvre de boucliers. »

Il est à remarquer que l'esclave ne dit pas quelle est la victime. Il marque seulement que c'est une victime humaine ; & le spectateur devoit sentir que c'étoit Macarie : mais comme la victime étoit loin des rangs, ainsi qu'on l'a dit, l'esclave ignoroit qui ce pouvoit être : & le secret étoit entre Iolas & le Chœur. En effet, si Alcmene en eût sçu quelque chose, Euripide seroit inexcusable de donner tant d'insensibilité à cette

Princeſſe. Il eſt déja trop étonnant qu'un ſacrifice ſi capable d'intéreſſer, n'occupe qu'un Acte ſans qu'il en ſoit mention depuis.

» Le Roi d'Athènes (continuë l'eſcla» ve) a parlé en Roi à ſes ſujets. Ci» toyens, leur a-t'il dit, c'eſt à vous » de défendre le païs qui vous a vû naî» tre. Euryſthée à l'envi en diſoit autant » à ſon armée. Au ſon des trompettes » Tyrrhéniennes on s'approche, on ſe » choque. Le bruit des boucliers & les » cris confus retentiſſent dans l'air. Le » premier choc nous ébranle. Mais les » Argiens ſe retirent. On ſe mêle, & » l'on commence les combats d'homme » à homme. Le carnage eſt grand de » part & d'autre. Cependant on n'entend » que ces mots : *vengez Athènes, ven-* » *gez l'Argolide*. Enfin, après mille ef» forts redoublés, nous mettons en fui» te les ennemis. Alors Iolas voyant » Hyllus s'expoſer hors de ſon rang, » le preſſe à grands cris de le recevoir » ſur ſon char. Iolas prend les rênes & » pouſſe les courſiers droit à Euryſthée. » D'autres vous parleront ſur les bruits » publics : mais voici ce que j'ai vû moi» même. Iolas paſſoit proche de Palle» ne, lieu conſacré à Minerve ; il ap-

» perçoit le char du Roi d'Argos. Incon-
» tinent il invoque Jupiter & la Déesse
» Hébé; il les prie de le rajeunir pour
» un jour, afin de venger Hercule.
» Prodige incroyable! On voit à l'in-
» stant deux astres s'arrêter sur le char
» d'Hyllus, & le couvrir d'un nuage
» épais. C'étoient (disent les sages)
» Hercule lui-même & son épouse Hé-
» bé. Le nuage se dissipe, & l'on voit
» Iolas en sortir sous la forme d'un jeu-
» ne homme plein de vigueur & de feu.
» Il vole vers Eurysthée. Il le rencontre
» aux rochers de Sciron. Il le saisit dans
» son char, & lui liant les mains, il
» amene captif ce Prince auparavant si
» fier & en apparence si heureux, com-
» me pour apprendre aux mortels à
» craindre les revers, & à ne prononcer
» sur le bonheur d'un homme qu'après
» son trépas. »

Le Chœur & la mere d'Hercule transportés de joie par le récit d'une victoire si complette, rendent des actions de graces à Jupiter. Alcmene sur-tout, que l'excès de ses malheurs avoit portée à accuser ce Dieu de lenteur à la secourir, après l'avoir aimée autrefois, le remercie en goûtant sa liberté, quoique tardive, comme Tytire dans Virgile.

Libertas quæ sera tamen respexit inertem.

Elle demande cependant à l'esclave pourquoi Iolas n'a pas tué leur ennemi. Il répond que c'est par égard pour Alcmene, à qui on le veut présenter vivant, & par haine pour Eurysthée, à qui cette confusion sera moins supportable que n'eût été une mort précipitée. L'esclave sort content, parce que la Reine le rend libre, suivant sa promesse; & le Chœur occupe le reste de la scène, en marquant la part qu'il prend au bonheur de ses nouveaux hôtes, à l'apothéose d'Hercule, & à l'humiliation du superbe Eurysthée. VIRG. Eclog. I.

ACTE V

Un Officier amene Eurysthée chargé de chaines. Hyllus & Iolas l'envoyent à Alcmene, afin qu'elle en dispose au gré de sa vengeance. Cet Acte n'a rien qui nous intéresse aujourd'hui. Il étoit fait pour Athènes, aussi-bien que toute la piéce, dans laquelle cette République est extrêmement flattée. Voici ce dont il s'agit.

Alcmene, après des reproches capables de couvrir Eurysthée de honte, le

condamne à la mort: mais le Chœur Athénien s'y oppose, parce que suivant la coutume d'Athènes, on se faisoit scrupule de tuer de sang froid un prisonnier de guerre, coutume bien conforme à l'humanité.

La Reine, suivant les principes des Païens, devoit souhaiter & poursuivre la mort de son plus cruel ennemi, dont la vie étoit entre ses mains: mais suivant les loix de l'Etat, Eurysthée devoit être épargné en qualité de captif. Cela cause une contestation entre Alcmene & le Chœur, desorte qu'Eurysthée prend la parole & fait en sa faveur un discours artificieux. Il proteste qu'il ne craint point la mort, & qu'il ne prétend pas sauver ses jours au dépens de sa gloire; que s'il se justifie, c'est uniquement pour mettre son honneur à couvert; que, c'est à Junon plus qu'à lui qu'on doit imputer sa haine pour Hercule & pour ses enfans. Car telle est l'excuse ordinaire des Anciens. Le destin ou les Dieux étoient toujours coupables des forfaits des hommes. * Hélène s'excuse de cette maniere dans la Tragédie des *Troyennes*; & Phedre

* Voyez les *Troyennes*, Tom. IV. & l'*Hippolyte*, Tom. II.

en use de même dans celle d'*Hippolyte*. Mais il paroît que ces mêmes Anciens ne se payoient point de cette excuse. Car, quoiqu'Eurysthée concluë assez bien qu'ayant eû le malheur de ne pas recevoir la mort qu'il cherchoit dans le combat, il est à couvert du supplice, selon l'usage d'Athènes: cependant Alcmene persiste à le condamner, tandis que le Chœur l'absout. Elle trouve donc le moyen d'accorder ce qu'elle doit aux Athéniens & à sa vengeance. » Qu'il » meure, dit-elle, & je rendrai son » corps aux Argiens». Eurysthée furieux y consent, & par un trait de désespoir prophétique, il déclare aux Athéniens qu'ils n'ont qu'à laisser agir le courroux d'Alcmene; que s'il meurt, ils l'inhumeront proche de la Minerve de Pallene; que son tombeau sera fatal aux Héraclides, & favorable aux Athéniens, quand la postérité d'Hercule, oubliant les bienfaits d'Athènes, osera un jour l'attaquer.

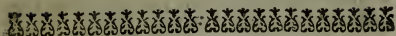
Nous avons parlé de cette fatalité des tombeaux au sujet d'Œdipe à Colone. Cet intérêt superstitieux & po-

* Cette piéce a le même but, & apparemment les mêmes allusions d'intérêts d'Etat, que celle des *Suppliantes* d'EURIPIDE, Tom. IV.

litique eſt le but de la Tragédie des Héraclides. Alcmene plus fidelle à ſa vengeance que touchée des menaces d'Euryſthée, dit au Chœur. » Pourquoi ba-» lancez-vous à le ſacrifier, puiſque les » deſtins vous feront tirer de ſi grands » avantages de ſa mort »? Le Chœur abandonne la victime, perſuadé que ſon ſang ne retombera point ſur Athènes, & l'on enleve Euryſthée pour l'immoler.

Il eſt moins néceſſaire de faire ſentir ici ce qui doit choquer tout lecteur François, que de l'engager à ſe rappeller ce qu'on a dit tant de fois ſur la néceſſité indiſpenſable de ſe monter, autant qu'il eſt poſſible, aux idées Athéniennes.





HELENE, TRAGEDIE D'EURIPIDE.

CE n'eſt plus ici Hélène à Troye. C'eſt Hélène en Egypte. Pour déveloper cette étrange hiſtoire, & le ſujet de la Piéce, je vais ſuivre le Prologue, où Hélène elle-même en fait l'expoſé; le reſte ſe connoîtra peu à peu par la ſuite des Actes.

Cette hiſtoire eſt fort confuſe. Hérodote la rapporte fort au long. (*Euterpe ou lib.* 2.) telle qu'il l'avoit appriſe des Prêtres d'Egypte. Euripide y ajoute des traditions fabuleuſes. Pour faire voir la différence de l'hiſtorien avec le Poëte, je ne puis mieux faire que d'alléguer ici l'extrait que Mr. Rollin a donné de ce morceau d'Hérodote, dans ſon excellent abrégé de l'*Hiſtoire ancienne des Egyptiens*, &c. Paris 1730 à l'article de Protée, pag. 141.

» *Protée* étoit de Memphis, où du » tems d'Hérodote, on voyoit encore ſon » Temple, dans lequel il y avoit une cha-

» pelle dédiée à Vénus l'étrangere. On » conjecture que c'étoit Hélène. Du » tems de ce Roi, Pâris le Troyen re- » tournant chez lui avec Hélène qu'il » avoit ravie, fut poussé par la tempête à » une des embouchures du Nil, appellée » Canope. De-là il fut conduit à Mem- » phis devant Protée, qui lui repro- » cha fortement le crime & la lâche » perfidie dont il s'étoit rendu coupa- » ble, en enlevant la femme de son hô- » te, & avec elle tous les biens qu'il » avoit trouvés dans sa maison. Il ajoû- » ta, qu'il ne s'abstenoit de le faire » mourir, comme son crime le méri- » toit, que parce que les Egyptiens » évitoient de souiller leurs mains dans » le sang des étrangers: qu'il retien- » droit Hélène avec toutes ses richesses, » pour les restituer à leur légitime pos- » sesseur: que pour lui, il eût à sortir » de ses Etats dans l'espace de trois » jours, faute de quoi, il seroit traité » comme ennemi. Pâris continua sa rou- » te & arriva à Troye. L'armée des » Grecs l'y suivit de près. Elle com- » mença par sommer les Troyens de » leur rendre Hélène & toutes les ri- » chesses qu'on avoit emportées avec » elle. Ils répondirent que ni cette Prin-

» cesse, ni ses biens n'étoient point dans » cette ville. Quelle apparence en effet » remarque Hérodote, que Priam, ce » Vieillard si sage, eût mieux aimé voir » périr sous ses yeux ses enfans & sa » Patrie, que de donner aux Grecs une » satisfaction aussi juste que celle qu'ils » lui demandoient? Mais ils eurent beau » affirmer avec serment qu'Hélène n'é- » toit point dans la ville. Les Grecs » persuadés qu'on se moquoit d'eux, » persisterent opiniâtrément à ne les » point croire: la Divinité, ajoûte en- » core le même Historien, voulant que » les Troyens par la destruction entie- » re de leur Empire, apprissent à l'U- » nivers, *que les Dieux vengent les grands* » *crimes d'une maniere éclatante.* Méné- » las à son retour passa en Egypte chez » le Roi Protée, qui lui rendit Hélè- » ne avec toutes ses richesses. Hérodote » prouve par quelques passages d'Ho- » mere, que le voyage de Pâris en Egy- » pte n'étoit point inconnu à ce Poëte.

ACTE PREMIER.

La Scène représente un Palais sur les bords d'un fleuve. Hélène fait d'abord entendre que ce fleuve est le Nil; que la terre qu'elle habite est l'Isle de Pha-

ros *; que Protée ancien Roi d'Egypte avoit fixé ſa demeure dans cette Iſle; qu'il avoit épouſé une Néréide nommée Pſamathé, après qu'elle eut quitté Eole; & qu'il avoit eû de cette Déeſſe le Prince Théoclymene nouveau Roi d'Egypte, & la Princeſſe Théonoé Prophéteſſe, ainſi que le déclare ſon nom Grec.

Hélène ſe fait connoître à ſon tour, comme fille de Tyndare & de Léda. Elle raconte même l'hiſtoire de Pâris; mais d'une maniere un peu différente de la Fable ordinaire. Car après le jugement de ce berger ſur la beauté des trois Déeſſes, on ſçait que, pour récompenſe d'avoir donné le prix à Vénus, Pâris devoit épouſer Hélène, & qu'il la ravit à Ménélas; ce qui fut l'origine de la guerre de Troye. Ici ce n'eſt plus cela. Car Hélène proteſte que ce n'eſt point elle qui fut enlevée, mais un fantôme tout ſemblable à elle: & cela parce que Junon piquée de voir Vénus remporter la palme de la beauté voulut tromper Pâris par cette fauſſe apparence d'Hélène. Cette erreur, dit-elle, devint toutefois bien funeſte à la Grece & à la Phrygie. Car il n'y a eû

* Pharaos, Iſle d'Egypte, vis-à-vis d'Alexandrie.

ni Phrygien, ni Grec qui n'ait crû voir Hélène dans Troye. Cependant des milliers d'hommes ont été les victimes d'une guerre de dix ans; Troye est devenuë la proïe des flammes, & toute la Grece a été bouleversée par un fantôme *.

Hélène touchée des maux que cette erreur a causés & de la tache qui rend son nom exécrable à toute la terre, se plaint d'être obligée de voir encore le jour. Mais le Dieu Mercure lui a promis que son mari la reverroit & lui rendroit son amitié; cet Oracle la soutient encore. Ce qui l'accable c'est l'amour que le fils de Protée sent pour elle. Tant que Protée a vécu, il a respecté la vertu d'Hélène. Mais le fils moins respectueux que le pere ne la laisse plus jouir de sa liberté. Il veut en faire son épouse; & c'est pour prévenir ce malheur, & pour conserver une fidélité inviolable à Ménélas, qu'elle se jette sur le tombeau de Protée pour prier

* PLATON l. 9. de la République, compare les hommes qui courent après des plaisirs vains & passagers, aux Troyens qui combattoient, (selon STESICHORE qu'il cite,) pour le fantôme d'Hélène, croyant avoir la vraye Hélène qu'ils n'avoient pas.

l'Ombre de ce Prince de la dérober à la passion de son fils Théoclymene qui regne après lui. Voilà ce que nous n'avons point encore vû chez les Poëtes Grecs, Hélène vertueuse. Cette seconde tradition venoit apparemment des Lacédémoniens qui étoient intéressés à faire croire cette Fable, pour sauver l'honneur d'Hélène si décriée par toute la Grece, & de Ménélas qui avoit eû la foiblesse de se raccommoder avec elle après l'avoir recouvrée. Ces sortes de traditions étoient bonnes pour le Théâtre, quoiqu'on sçût bien à quoi s'en tenir quant à l'histoire. C'étoit en partie pour les Athéniens ce que la Fable est pour nous sans restriction.

Tandis qu'Hélène se plaint, un étranger s'arrête, & demande quel est ce Palais. Puis appercevant la Princesse: » Dieux, dit-il, quel objet vient de » frapper ma vûë? Est-ce une seconde » Hélène »? Il se sent saisi de la même indignation que le fut Enée, quand il la rencontra au milieu de Troye en flammes. Ce n'est que le respect qu'il a pour une terre étrangere qui l'empêche de la tuer. La Princesse lui dit, » pourquoi, ô étranger, me haïssez-» vous comme l'épouse de Ménélas?

» Suis-je coupable de lui reſſembler » ? L'étranger lui demande pardon de ce premier mouvement. » Mais que vou- » lez-vous, ajoute-t'il ? L'épouſe de Mé- » nélas eſt ſi odieuſe à tous les Grecs » que vous devez excuſer mon emporte- » ment qui n'a pas été libre ». Hélène profite de ce moment pour lier la converſation. Elle ſe fait vers à vers ; mais non *a coups de ſentences*, comme dit P. Corneille *.

Il a raiſon de blâmer cette affectation de Sénéque. Mais je m'étonne qu'il mette Euripide de la partie, puiſque ce Poëte dans ces ſortes d'entretiens ne met preſque jamais de ſentences. Du reſte, quand la Scène n'eſt pas trop longue, ce n'eſt pas un défaut que chaque Acteur ne diſe qu'un vers à la fois. C'eſt plutôt une beauté véritable, puiſque la Scène imite alors la vivacité des converſations intéreſſantes : & Corneille lui-même a trop bien employé cet art pour avoir droit de le blâmer ici dans Euripide.

La converſation dont nous parlons intéreſſe extrêmement. Car Hélène ne ſe fait pas connoître, au lieu que l'é-

* *Voyez l'examen de la* Suivante *Comédie de* P. CORNEILLE.

tranger lui apprend qu'il eſt un Prince Grec; exilé de ſa patrie, & contraint de chercher un aſyle en Egypte. C'eſt Teucer frere d'Ajax. Il raconte non-ſeulement l'hiſtoire de ſon frere, que le dépit d'avoir perdu les armes d'Achille, avoit porté à ſe donner la mort, les ſuites de cette mort, & ſon exil; mais encore toute l'hiſtoire de Troye qui étoit inconnuë à la vraye Hélène.

Comme cette Princeſſe garde toujours l'*incognito* avec Teucer, elle a le plaiſir de s'entendre conter à elle-même les aventures de la fauſſe Hélène. Teucer aſſure qu'il l'a vûë traînée violemment par ſon époux, & placée dans un vaiſſeau pour aller en Grece Mais il ne ſçait ce que Ménélas eſt devenu, parce que les vents contraires ont diſperſé la flotte ſur la mer Egée. » La renommée, dit-il, publie que ce Prince eſt » mort ». Cela fait ſoupirer Hélène. Mais elle cache ſa douleur pour ne ſe pas découvrir. Elle apprend encore que Léda ſa mere a terminé ſes jours par ſes mains; & que Caſtor & Pollux après un ſemblable Deſtin ont été mis aux rangs des Aſtres. Enfin, Teucer déclarant que le but de ſon voyage à Pharos eſt de conſulter la Prophéteſſe Théo-

noé fur l'expédition à laquelle il fe difpofe, (car Apollon lui avoit prédit qu'il bâtiroit à Chypre une autre Salamine *,) Hélène lui fouhaite un heureux fuccès: mais en même tems, elle l'avertit qu'il ait à profiter de l'abfence de Théoclymene pour s'écarter promptement de Pharos, parce que ce Roi barbare immole tous les Grecs qui abordent à fon Ifle.

Teucer la remercie de cet avis important, & après lui avoir défiré autant de félicité qu'il fouhaite de maux à l'époufe de Ménélas, il la quitte pour retourner à fon vaiffeau. En effet il ne reparoît plus du tout fur la Scène: mais l'on verra bien que ce perfonnage n'étoit pas tout-à-fait inutile. Car quoiqu'il ne contribuë en rien par lui-même à l'action principale, il ne laiffe pas d'inftruire Hélène de beaucoup de chofes, qu'il lui importoit de fçavoir pour le dénoument.

L'époufe de Ménélas libre de faire éclater fa douleur s'y livre toute entiere, & s'abandonne au défefpoir, qu'elle exprime par des Strophes tragiques.

* Différente de celle qui étoit dans le Golphe Saronique, & dont nous avons fouvent parlé.

Le Chœur arrive attiré par ses cris. Il est composé de filles Grecques qui avoient été prises par des Pirates Egyptiens. C'est pourquoi la Princesse ne fait point difficulté de leur confier le secret de son chagrin, & de leur dire qu'un Grec vient de lui apprendre les malheurs dont la fausse Hélène est la cause, & dont la véritable est la victime, à sçavoir le renversement d'Ilion, la mort de Leda, celle de ses freres, & le destin de son mari qu'elle croit submergé dans les eaux. Le Chœur entre dans ses peines, & mêle ses pleurs à ceux de cette malheureuse Princesse qui perd toute esperance de retourner dans sa patrie. Comme cet unique espoir l'avoit soutenue dans sa captivité, elle ne veut recevoir aucune consolation. C'est par le moyen de ces éloquentes plaintes que le spectateur est instruit de la maniere dont elle fut enlevée à Pharos. Ce fut Mercure qui par l'ordre de Junon la prit tandis qu'elle cueilloit des roses, & la transporta dans l'Egypte.

Voici une partie des plaintes qu'elle adresse au Chœur. ,, Chers Compagnes, ,, quelle est ma destinée! Faut-il s'é- ,, tonner que ma naissance * soit un

* Elle étoit sortie d'un œuf suivant la Fable.

» prodige, puisque ma vie en est un
» encore plus grand. Beauté fragile, que
» ne m'es-tu enlevée, comme les cou-
» leurs d'un tableau! C'est toi qui fais
» oublier aux Grecs le prix de ma ver-
» tu, & qui leur rappelle des forfaits
» que je n'ai pas commis. Ah! S'il est
» des malheureux, qu'ils comparent
» leurs maux aux miens; ils les trou-
» veront supportables ».

Elle se représente tous ses malheurs. Le plus sensible, c'est de voir sa gloire flétrie, & son nom détesté malgré son innocence. L'exil auquel les Dieux l'ont condamnée, son séjour dans un païs barbare, les suites de l'esclavage, tout concourt à l'affliger. » Une seule espé-
» rance m'empêchoit de succomber,
» continuë-t'elle; c'étoit de revoir quel-
» que jour mon libérateur dans mon
» époux; & le voilà perdu pour moi.
» Ma mere n'est plus, & c'est moi qui
» suis la cause de sa mort, cause inno- *Hermione.*
» cente, il est vrai; mais non moins
» infortunée. Le cher gage* de mon
» hymen languit dans la solitude, &
» sans l'appui d'un époux. Castor &
» Pollux ne vivent plus. Pour comble

étant fille de Léda & de Jupiter transformé en Cygne.

» de maux, je suis morte pour ma patrie;
» & je vis malheureusement pour moi ».
Retournera-t'elle en Grece? Quel traitement lui feroit-on, puisque Ménélas, qui seul pourroit la reconnoître, est chez les morts; prendra-t'elle le parti d'épouser un barbare? Elle aime mieux mourir. La mort est l'unique ressource qui lui reste; & elle ne délibere que sur le choix, c'est-à-dire entre le poignard, & le nœud fatal. Cette derniere façon de sortir de la vie lui paroît ignominieuse, même dans les esclaves. Ce qui montre que malgré les exemples de Jocaste, de Phedre, de Léda, & de plusieurs autres, il y avoit quelque honte attachée à ce genre de mort. » Après
» tout », reprend Hélène, qu'importe
» par quelle voye un malheureux sorte
» de la vie? Il faut que mes malheurs
» soient extrêmes, puisque la beauté qui
» fait le bonheur des autres femmes a
» causé ma perte & mon désespoir. »

La principale personne du Chœur lui apporte une raison assez bonne pour la consoler. Car enfin, Hélène doit-elle croire son mari mort sur un simple bruit? La crainte & le chagrin sont trop crédules. Elle doit s'en défier. Il vaut mieux pour elle s'assurer du sort de Mé-

nélas en consultant Théonoé, à qui rien n'est caché. » Alors, continuë la » confidente, instruite de votre destin » vous pourrez vous abandonner à la » joïe ou à la tristesse. Que sert de s'af» fliger avant le tems; croyez-moi, » quittez ce tombeau de Protée. Allez » trouver la Prophétesse : si vous demeu» rez en ces lieux comment éclaircirez» vous votre doute ? Pourquoi balancez» vous encore. Entrons, je ne vous » quitte point; je veux moi-même être » témoin des Oracles qu'on vous ren» dra. Une femme doit s'intéresser aux » peines de ses pareilles. »

HELENE. Hé bien, cheres amies, vous le voulez, j'obéïs. Venez dans ce Palais, & soyez témoins des maux que je vais entendre.

LE CHŒUR. Nous voici prêtes à vous suivre.

HELENE. O jour malheureux ! Quelle affreuse sentence on va me prononcer !

LE CHŒUR. Quel plaisir prenez-vous à prévenir ainsi vos malheurs ?

HELENE. Qu'est devenu mon époux ! Cruelle incertiude ! Voit-il encore la lumiere du jour ? Est-il habitant de la région des morts ?

LE CHŒUR. Jugeons toujours de l'avenir en notre faveur.

HELENE. Hélas, j'ai ſupplié avec larmes le fleuve Eurotas de m'éclaircir ſur le deſtin de mon époux: quelle lumiere en ai-je reçuë? Non, non, je le vois; mon ſort eſt de hâter mon trépas. Victime deſtinée aux Parques dès le tems que Pâris commença d'être épris de mes foibles charmes, il faut que je m'immole.

LE CHŒUR. Vivez heureuſe; & puiſſe retomber ſur autrui ces funeſtes préſages.

HELENE. O déplorable Troye, c'eſt pour moi que tu péris! Que Vénus à mon ſujet a fait répandre de ſang & de larmes! Que d'horreurs! Quel carnage! Les meres ont vû mourir leurs fils; & les filles ont porté leur chevelure ſur les bords du Scamandre pour en couvrir les tombeaux de leurs freres morts. La Grece éplorée a fait retentir l'air de ſes cris. Elle s'eſt frappée le ſein; & ſon viſage enſanglanté porte les marques de ſon déſeſpoir.

Voilà apparemment les traits que Madame Dacier appelle le langage des Prophetes. C'eſt du moins celui de la nature, qui eſt merveilleuſement exprimée par ces retours fréquens d'Hélène ſur ſa douleur, & par la peinture vive

qu'elle fait des malheurs de Troye & des siens.

ACTE II.

Hélène est entrée dans le Palais avec tout le Chœur. C'est une adresse du Poëte, pour introduire Ménélas seul & pour ne pas brusquer la reconnoissance d'Hélène & de son époux. On voit donc paroître un Grec en assez mauvais équipage *. En déplorant sa mauvaise fortune, il fait entendre qu'il est Ménélas. Car il voudroit que Pélops après le funeste repas des Dieux n'eût point mis au monde Atrée à qui il doit le jour. » Hélas, dit-il, tandis » que les débris de la Grece & les restes de Troye vont porter ailleurs les » noms & la mémoire de ceux que cette » guerre a fait périr, malheureux, j'erre de mers en mers, & je ne puis obtenir des Dieux le retour dans ma patrie qui fait l'unique objet de mes » vœux! J'ai parcouru tous les bords » de la Libye **; & quand j'approche de

* Voyez dans la troisiéme Partie ARISTOPHANE, au sujet de ce personnage & des autres qu'EURIPIDE affectoit de faire paroître revêtus de méchans habits.

** Libye, partie considérable de l'Afrique,

» la Grece, un vent contraire m'en écar-
» te toujours. Pour ſurcroît de maux
» je fais naufrage ſur ce rivage inconnu;
» je perds preſque tous mes compa-
» gnons, & je me ſauve à peine ſur le
» débris raſſemblé de mon vaiſſeau avec
» Hélène que j'ai arrachée des mains des
» Troyens ».

Ménélas ignore quelle eſt la contrée où la tempête l'a jetté. La honte attachée à ſon malheur lui a fait prendre des voyes détournées pour ne pas ſe montrer. Cependant le beſoin de ſecours l'oblige à en chercher tant pour lui que pour Hélène & ſes compagnons qui la gardent, dit-il, dans une grotte, où il vient de les laiſſer après le naufrage. Il frappe donc à la porte du Palais. Une Vieille qui ouvre le rebute d'abord. L'état fâcheux où il eſt, & la qualité de Grec, ſont la cauſe de ce mauvais traitement. Cette Scène commence par une conteſtation entre Ménélas & l'Eſclave, choſe naïve pour les Athéniens, mais à notre égard peu digne du Théâtre Tragique. Cependant c'eſt par ce moyen que Ménélas eſt in-

ainſi appellée, dit-on, du nom de Libye fille d'Epaphus. Les Grecs nommoient Libye toute l'Afrique,

ſtruit qu'il eſt en Egypte; & qu'il y a dans le Palais une Princeſſe Grecque nommée Hélène. L'embarras de Ménélas eſt intéreſſant. Car ce nom redouble ſa curioſité. Mais la Vieille répond ſi juſte à ſes queſtions, qu'il ne ſçait plus que penſer. Elle lui dit, que cette Princeſſe eſt fille de Tyndare & iſſuë de Jupiter, qu'elle eſt de Sparte, & qu'elle étoit en Egypte avant la guerre de Troye. Enfin, elle le congédie beaucoup moins par inhumanité que par une piété fondée ſur ce que le Roi d'Egypte fait mourir tous les Grecs qui mettent le pied dans Pharos.

Ménélas ſurpris autant qu'on le peut croire, d'une aventure ſi nouvelle fait ſes réflexions quand il ſe voit ſeul. Il ſçait qu'il vient de laiſſer ſa femme dans une grotte, & il en retrouve une autre dans le Palais. » Y auroit-il dans » le monde deux Jupiters, deux Tyn- » dares, deux Spartes, deux Hélènes? » Cette conformité de noms lui ſemble poſſible, bien qu'extraordinaire; mais pour la choſe, elle lui paroît incroyable. A l'égard de la cruauté du Roi d'Egypte, il ne peut s'imaginer qu'elle aille juſqu'à le ſacrifier. » Les » flammes de Troye ſont trop connues;

» dit-il, & le nom de Ménélas qui les
» alluma, eſt célebre dans tous les cli-
» mats. »

Æneid. l. 1. v. 460. *Quæ regio in terris noſtri non plena laboris?*

Sur cette aſſurance, Ménélas prend le parti d'attendre le Roi Théoclymene, & s'il le trouve auſſi inhumain qu'on le dit, il retrouvera du moins ſa barque pour s'échaper.

Le Chœur ſort du Palais avec Hélène: & il annonce d'abord en général l'Oracle de Théonoé, qui déclare nettement, que Ménélas n'eſt point mort, mais qu'il n'a pû encore aborder à ſa patrie. Hélène ajoûte par réflexion: » Théonoé aſſure que Ménélas arrivera » quand il ſera parvenu à la fin de ſes » maux: mais elle n'a point dit s'il ar- » riveroit ſain & ſauf, & la joïe de » ſçavoir mon époux vivant m'a fait ou- » blier ce point. Il a fait naufrage ſur » un rivage peu éloigné de nous. Cher » Ménélas, hate-toi de te rendre à mes » ſouhaits ». Ce retour ſur l'Oracle eſt bien naturel, & marque bien le caractere d'une ſeconde Andromaque. Hélène en achevant ces mots s'avance vers le tombeau de Protée. Car ce tombeau,

comme elle le dit, eſt ſon autel, ſon aſyle, & le gage de ſa fidélité pour Ménélas : puiſqu'elle a mis ſa vertu ſous la protection du pere, pour ſe garantir des pourſuites du fils.

Mais en approchant de ce lieu ſacré ; elle apperçoit un homme qui la ſuit. C'eſt Ménélas dans un équipage bien capable de le rendre méconnoiſſable aux yeux d'Hélène. Elle fuit, & croit que c'eſt un raviſſeur qui veut l'enlever. Ménélas tâche envain de l'arrêter. L'étonnement qui paroît ſur ſon viſage à la vûë de ſa femme qu'il reconnoît, la confirme de plus en plus dans le ſoupçon qu'elle a conçû de cet homme, que la frayeur jointe à une longue abſence l'empêche de reconnoître. Elle crie, elle appelle du ſecours. Ménélas à beau proteſter qu'il n'eſt point un raviſſeur, & qu'il ne veut que lui dire un mot. Elle court : il arrête, elle échape & ne ſe croit en ſûreté que quand elle eſt arrivée au tombeau de Protée.

Après ce jeu de Théâtre, la Scène devient fort agréable. Car Hélène & Ménélas revenus de leur premier trouble, ſe conſiderent l'un l'autre avec plus d'attention & d'étonnement. L'une voit les traits de Ménélas, & l'autre ceux d'Hé-

lène : ce qui donne lieu à une ſituation pareille à celle d'Amphytrion. Mais les ſentimens qui naiſſent de cette reconnoiſſance ſont bien différens. Hélène veut embraſſer ſon époux. » Moi, vo- » tre époux, dit Ménélas! » Plus il en voit de preuves, plus il ſe perd. Il ne peut concevoir qu'il y ait une double Hélène, & il ſe croit trompé par un ſonge. Mais la véritable Hélène lui explique le ſecret de l'énigme, en lui aſſurant que celle qu'il tient cachée dans une grotte, celle qui lui a été ravie par Pâris, celle qui a cauſé tant de maux à la Gréce n'eſt qu'un ſpectre formé d'air, en un mot, une fauſſe Hélène; aulieu que celle qui lui parle a toujours vécu fidelle à ſon époux dans le ſein de l'Egypte. Ménélas ne ſe païe pas de ce récit incroyable. Tant de prodiges l'étonnent, mais ils ne l'éblouiſſent pas. Il paroît même indigné, & réſolu de ſe retirer pour éviter juſqu'à l'image d'une épouſe qu'il déteſte & dont il eſt réſolu de ſe venger. Les larmes d'Hélène coulent en vain pour le rappeller. Elle s'écrie à peu près comme Inachus, quand il retrouva ſa fille Io changée en géniſſe.

Tu ne es quæsita per omnes OVID. *Met. l. 1. v. 653.*
Nata, mihi terras ? tu non inventa reperta
Luctus eras levior.

» Eſt-ce vous, ma fille, que je revois dit » Inachus, après vous avoir vainement » cherchée en tant de lieux ? Hélas ! il me » ſeroit plus doux de ne vous avoir pas re- » trouvée. Quoi, Ménélas, dit Hélène, » je retrouve un époux & je le perds ? »

Heureuſement il ſurvient un Officier Grec, qui arrivant de la grotte crie : *Au prodige.* Il vient en effet en raconter un des plus ſurprenans. Mais il tient le Roi en ſuſpens, & lui dit, que bien vainement les Grecs ont eſſuyé tant de maux à Troye : qu'il n'y a plus d'Hélène pour Ménélas : qu'elle s'eſt évanouie dans les airs après avoir dit ces paroles : » Grecs » & Phrygiens, qui avez péri pour moi » aux rives du Scamandre, que je plains » votre illuſion ! Junon vous abuſoit. » Vous crûtes Hélène au pouvoir de Pâ- » ris. Il ne la poſſéda jamais. Pour moi, » ma deſtinée eſt remplie, & je retourne » dans les airs dont je ſuis formée. Mais » apprenez que la fille de Tyndare étoit » innocente ».

Ici l'Officier apperçoit Hélène que ſa précipitation & ſa ſituation ſur le Théâ-

tre l'avoit empêché de voir d'abord. „ Quoi, lui dit-il, je vous vois dans ces „ lieux, & je venois apprendre à Mé„ nélas que vous n'étiez plus! Hé bien, „ je ne ſouffrirai plus déſormais que l'on „ puiſſe dire que tant de travaux qu'il a „ ſoufferts pour vous tirer de Troye „ ſoient perdus „.

Ménélas pleinement convaincu par le rapport de l'Officier, ſi conforme au récit d'Hélène, ſe rend à l'évidence de ce prétendu miracle. On conçoit qu'un ſujet pareil deviendroit comique ſur notre Théâtre.

Le Poëte même gliſſant légérement ſur une maniere ſi délicate employe une partie de la Scène à exprimer la tendreſſe mutuelle, qui eſt l'effet de cette reconnoiſſance, & à ſatisfaire la curioſité de Ménélas ſur l'enlevement d'Hélène en Egypte. L'officier entre auſſi dans la converſation; & l'on voit par les diſcours qui ſe tiennent de part & d'autre, que la vertu d'Hélène diſſipe entiérement les nuages qui l'avoient obſcurcie.

Tout contribuë à lui donner un nouveau luſtre. Ménélas lui rend ſa tendreſſe, & l'Officier lui préſente de nouveaux hommages, comme ſi elle épouſoit de nouveau Ménélas. „ Je crois, dit cet

» Esclave, porter encore le flambeau » nuptial sur le char qui vous condui-» soit l'un & l'autre à Mycènes. » Il brûle d'aller apprendre cette heureuse nouvelle à ses compagnons qui sont restés sur le rivage, & il ne s'arrête que pour traiter d'une maniere fort cavaliere les oracles des Devins. La divination par le feu & par les cris des oiseaux lui paroît une folie; & ce qui est singulier, c'est qu'il le prouve en forme.» Calchas, dit-il, » n'a point dit aux Grecs, vous prodiguez » votre vie pour un fantôme. Il n'en a » pas eu la pensée. Cependant un Etat » entier est détruit; & qu'on ne dise pas » pour le justifier, que les Dieux n'ont pas » voulu nous découvrir cette illusion. » Pourquoi donc répondrai-je, consulte-» t'on les Devins? Dieux Demandons aux » leurs bienfaits, & laissons l'art des aus-» pices, invention propre à flatter la cu-» riosité humaine, à fomenter la crédu-» lité, & à enrichir ceux qui s'en ser-» vent. L'Auspice le plus sûr est la rai-» son & le bon sens *.

Le merveilleux de cette impiété, c'est

* On sent ici & ailleurs qu'EURIPIDE étoit Philosophe, & ami de Socrate. Nous verrons dans la III. Partie comment ARISTOPHANE prend droit là-dessus de le rendre suspect.

que le Chœur l'approuve, & qu'Hélène y souscrit. Qu'on voye Jocaste dans l'Œdipe* déclamer contre les Oracles, cela ne surprend point. Elle en est punie, & le Chœur s'éleve contre l'impiété de la Reine. Mais ici rien de pareil. Tout est supposé vertueux jusqu'à Hélène: il se fait un prodige en sa faveur; & cependant tout concourt à fronder la divination & les Devins, sans épargner Calchas qui étoit le plus célébre. A la vérité, on oppose le témoignage des Dieux à Calchas. Mais ce grand Prêtre auroit pû se tirer de cet embarras, en disant avec l'Officier, que les Dieux ont leurs secrets qu'ils cachent souvent aux humains. Pour le confondre avec tout son art, on lui ôte même cette ressource. Cela paroîtroit inconcevable, si l'on ne sçavoit d'ailleurs, que les Athéniens quoique superstitieux, n'en étoient pas moins railleurs & médisans à l'égard de leurs superstitions. Les *Nuées* d'Aristophane en sont une bonne preuve, comme nous l'avons déja observé. Nous donnerons la solution de ce probleme.

Après le départ de l'Officier, Hélène s'informe curieusement des malheurs arrivés à Ménélas, & de la maniere dont

* *Oedipe de* Sophocle, *Tom. I.*

il a pû échaper à tant de dangers. Le Prince la satisfait en peu de mots : surquoi, elle s'écrie : » Ah, vos malheurs » n'ont que trop duré ; mais vous ne leur » avez survécu que pour trouver ici le tré- » pas. » Ce soupir & cette réfléxion allarment Ménélas, & lui donnent lieu d'interroger à son tour Hélène. Elle lui confirme ce que la Vieille avoit déja dit, que tout Grec doit payer de son sang le malheur ou la témérité de mettre le pied dans l'Egypte. Elle propose la fuite à son mari. Mais il trouve ce parti indigne d'elle & de lui. Fuiroit-il sans elle après l'avoir retrouvée si vertueuse, & la laisseroit-il à Pharos exposée à la passion d'un Tyran qui l'aime ? Le seul parti raisonnable, c'est de se cacher jusqu'à ce qu'il trouve un moyen assuré de sortir de l'Isle avec Hélène. L'on reconnoît ici la situation d'Oreste reconnu par sa sœur, dans l'Iphigenie en Tauride *.

L'avis qu'Hélène donne à son époux, c'est de tâcher de gagner Théonoé. Comme elle connoît tout par un esprit prophétique, elle ne sçauroit ignorer l'arrivée de Ménélas. Il faut donc l'engager à n'en pas parler au Tyran, qui est son frere. » Mais si elle nous refuse le secret, » dit Ménélas, que ferons-nous ? Vous

* Tom. III. Act. IV. Scen. III.

» mourrez, répond Hélène, & je devien-
» drai malgré moi l'épouse du Tyran. »
Toutefois, elle jure de se percer du même glaive qui aura ôté la vie à son époux. Celui-ci fait le même serment à l'égard de sa femme. Mais il compte qu'il en coûtera bien du sang au barbare, avant que d'en venir à cette cruelle extrémité.
» Approchez, s'écrie-t'il, approchez
» vils ennemis: je sçaurai soutenir la gloire
» que je me suis acquise à Troye. Que di-
» roit-on, si le vainqueur d'Achille, &
» le témoin de la mort d'Ajax n'exposoit
» pas sa vie pour son épouse » ? Voilà un caractere de Ménélas bien différent de celui que nous avons vû dans les Tragédies précédentes. Mais il n'est pas surprenant qu'on fasse un Ménélas brave pour une Hélène vertueuse. Si les reproches qu'on a faits à Euripide d'avoir trop maltraité ce Prince, ont lieu dans les autres Piéces, ils ne sont pas fondés sur celle-ci; & pour porter plus loin la réfléxion, il y a autant d'apparence à croire qu'Athènes étoit bien avec Lacédémone quand on jouoit cette Tragédie, qu'à penser que les deux Républiques étoient brouillées, quand on représentoit celles où Sparte & Ménélas ne sont pas épargnés.

Comme Hélène voit ſortir Théonoé, elle eſt ſaiſie de frayeur » Nous ſommes » perdus, dit-elle : fuyez. Mais que ſer- » viroit de ſe cacher ? Théonoé quoi- » qu'abſente vous apperçoit. Malheu- » reux époux, le fer qui t'épargna dans » Troye, t'attendoit pour t'immoler à » Pharos. »

ACTE III.

L'on reconnoît la Prophéteſſe Théonoé à ſa démarche grave & myſtérieuſe, & à ſes paroles toutes fatidiques. Elle donne ordre à une de ſes femmes de la précéder avec une lumiére pour purifier l'air qu'elle va reſpirer, & à l'autre de paſſer le feu d'un flambeau ſur ſa route pour en ôter les ſouillures & la profanation. Puis elle veut qu'après ſa priére faite, on reporte au Palais la flamme ſacrée.

» Hé bien, dit-elle en appercevant » Hélène, que penſez-vous de mes Ora- » cles ? Voici Ménélas votre époux que » vous retrouvez privé de ſes vaiſſeaux » & de la fauſſe Hélène. Malheureux » Prince, que de dangers vous avez eſ- » ſuyez, ſans ſçavoir ſi vous retournerez dans votre patrie, ou ſi vous ter-

» minerez ici votre deſtin ! Les Dieux » ſont partagés, & Jupiter aſſemble au- » jourd'hui ſon Conſeil. Junon qui fut » votre ennemie, vous devient favora- » ble, & ſouhaite votre retour dans la » Gréce pour déſabuſer les Grecs au ſu- » jet d'Hélène. Mais Vénus s'y oppoſe. » Elle craint de paroître avoir reçu de » Pâris le prix de la beauté à la faveur d'un » hymen vénal. Du reſte, votre ſort eſt » dans mes mains. Je puis à mon gré » prendre le parti de Vénus ou de Ju- » non, cacher ou reveler au Roi mon » frere votre arrivée en ces lieux, vous » perdre enfin, vous ſauver. Il m'a laiſ- » ſé ſes ordres : je dois lui obéir.

En effet, elle ſe diſpoſe en apparence à envoyer vers Théoclymene, pour l'a- vertir que Ménélas eſt à Pharos. Hélène effrayée ſe jette aux pieds de Théonoé, & lui tient ce diſcours. » Vous me voyez » à vos genoux, Princeſſe, & ſur ce » tombeau qui ſert d'aſyle à deux mal- » heureux. N'aurois-je retrouvé mon » époux après tant de périls, que pour » le voir mourir ! Ne revelez pas, je vous » conjure, un ſecret qui nous eſt ſi » cher, & n'achetez pas l'amitié d'un » frere barbare au prix de toute votre » piété. Songez plutôt que les Dieux

» haïſſant l'injuſtice & la violence, veu-
» lent que chacun jouiſſe de ſes biens lé-
» gitimes, & non pas de ſes rapines. L'a-
» bondance que produit l'injuſtice eſt
» abominable à leurs yeux. La terre &
» l'air ſont des biens communs dont les
» Dieux permettent l'uſage : mais ils ne
» ſouffrent pas qu'on s'enrichiſſe impu-
» nément aux dépens des malheureux.
» C'eſt par leur ordre & pour mon mal-
» heur que Mercure m'a tranſportée en
» ces lieux. Je fus confiée au Roi votre
» pere, afin qu'il me rendît à cet époux
» qui me redemande aujourd'hui. Com-
» ment remplira-t'on ce devoir ſi Mé-
» nélas meurt ? C'eſt à vous, Madame,
» de reſpecter les Dieux, & les Mânes de
» votre pere. Veulent-ils qu'on retien-
» ne un dépôt qui n'appartient pas à l'E-
» gypte ? Non, ſans doute. Il eſt donc
» de votre équité de ſuivre plutôt les vo-
» lontés d'un pere juſte, que de ſervir
» la violence d'un frere cruel : & ne ſe-
» roit-ce pas une tache pour un cœur
» dépoſitaire des ſecrets divins, qu'on le
» vît violer les ordres paternels, pour
» ſeconder l'inhumanité ? Les profonds
» myſteres vous ſont dévoilés ; l'avenir,
» le préſent, le paſſé vous ſont connus ;
» & vous ignoreriez les loix de l'équité !

» Mettez votre gloire, Madame, à me » tirer du ſein de l'infortune où vous me » voyez. Le nom d'Hélène eſt odieux à » tous les mortels. Les Grecs me trai- » tent d'épouſe perfide. Souffrez que » mon retour à Sparte les détrompe. Ma » préſence ſeule les convaincra que c'eſt » la querelle de deux Divinités qui les » a perdus, & non pas moi qui les ai tra- » his. Par-là, vous me rendrez l'honneur » & les biens dont je ne jouis plus. Vous » procurerez un époux à ma fille, & » vous mettrez fin à toutes nos diſgra- » ces. Hélas, ſi la mort m'eût enlevé » Ménélas loin de ces lieux, je le pleu- » rerois abſent : mais les Dieux me » l'ont rendu, & je le verrois périr! » Daignez, je vous ſupplie, m'épargner » cet horrible ſpectacle. Montrez-vous » fille équitable d'un pere ſi juſte. Eſt-il » rien de plus glorieux pour les enfans » que d'hériter de la vertu de leurs pe- » res ? »

Théonoé convient qu'Hélène eſt digne de compaſſion. » Mais je voudrois, » dit-elle, entendre ce que dira Ménélas. » N'attendez point, répond-il, que je » tombe à vos genoux, & que je flétriſſe » par des larmes les lauriers que j'ai cueil- » lis à Troye. Je ſçai qu'un Héros ne

» doit point rougir de pleurer dans la
» ſituation où je me trouve. Mais ma for-
» tune paſſée m'a rendu le cœur trop
» haut pour donner la moindre apparen-
» ce de foibleſſe. Si donc vous jugez,
» Madame, que ce ſoit une action digne
» de vous, de ſauver un Prince infortuné,
» & de me rendre mon épouſe, ren-
» dez-là, ſauvez-nous. Sinon, accoutu-
» mé à être malheureux, je ne le ſerai
» pas ſans y être préparé. Mais je vous
» déclare que vous en ſerez plus coupa-
» ble. Toutefois, je vais faire ce que je
» crois pouvoir hazarder ſans honte, &
» ce qui ſera, ſans doute, capable de
» vous toucher. Je m'adreſſerai aux
» Mânes de votre pere. Sage Roi, que
» renferme ce tombeau, prête l'oreille à
» mes vœux. Rends-moi l'épouſe que les
» Dieux te chargerent de me garder. Si la
» mort te met hors d'état de me ſatiſ-
» faire par toi-même, voici la Princeſ-
» ſe ta fille qui tient ma deſtinée entre
» ſes mains : voudroit-elle ternir la gloi-
» re d'un pere ſi reſpectacle ? Dieu des
» Enfers, j'oſe encore t'implorer. Com-
» bien de victimes t'ai-je immolées pour
» Hélène ? Rends-les moi, ou fais qu'une
» Princeſſe qui ſemble ne pas dégénérer
» de la vertu paternelle, me rende mon

» épouſe. Au reſte, Madame, ſi vous » m'en privez, il eſt bon de vous ap- » prendre ce qu'elle a paſſé ſous ſilence. » Sçachez donc, qu'elle & moi nous » avons fait un ſerment de diſputer ſa » conquête à votre frere au prix de no- » tre vie. En un mot, il faut qu'il meure » ou qu'il tuë. Que s'il refuſe le com- » bat, & qu'il nous force par la faim juſ- » ques dans cet aſyle, j'ai juré de retirer » le poignard encore tout ſanglant du ſein » d'Hélène, pour le plonger dans le » mien. Notre ſang coulera ſur les Cen- » dres de votre pere, & ſon tombeau » deviendra le nôtre ; monument éter- » nel de l'outrage que vous lui ferez, & » ſource intariſſable de regrets pour vous. » Aſſurez-vous bien qu'Hélène ne ſera » ni au Roi d'Egypte, ni à aucun autre » & que je l'emmenerai, ſinon dans la » Grece, du moins dans la région des » morts. Mais ſied-il de m'attendrir ? Plus » Héros que malheureux, je préfere ma » gloire à votre pitié. Vous pouvez me » faire mourir ; je mourrai glorieux ; ou » plutôt, croyez-moi, ayez ſoin de vo- » tre propre gloire & rendez nous juſti- » ce ».

Le Chœur avertit Théonoé de prendre garde à la ſentence qu'elle va pro-

noncer. Mais Théonoé avoit déja pris le parti de l'équité, avant que d'entendre Hélène & Ménélas. C'étoit pour les éprouver qu'elle feignoit. Aussi leur promet-elle le secret à l'égard de Théoclymène, sans crainte de blesser son devoir, puisque par-là elle acquitte, autant qu'il lui est possible, la parole de son pere, & rend service à son frere en refusant de seconder sa barbarie. Elle conseille à Ménélas de se rendre Vénus propice, & elle le laisse concerter avec Hélene les moyens de s'évader.

Cette conférence sur une affaire si difficile est traitée de maniere à montrer parfaitement l'embarras où ils se trouvent. Car Ménélas propose un parti : puis on y trouve un obstacle. Il en imagine un autre avec aussi peu de succès. Tuera-t'il Théoclymène ? Quelle apparence que sa sœur le permît ? D'ailleurs, comment fuir sans vaisseau ? Tous ceux de Ménélas ont été brisés.

Hélène est plus heureuse en ressources. Elle propose à son mari le dessein qu'elle a de le faire passer pour mort. Mais comme Ménélas ne voit pas où conduit cet artifice, elle développe peu à peu son projet, & prévient ainsi le dénoument qu'il auroit fallu seulement préparer,

C'eſt un défaut que nous avons ſouvent obſervé dans Euripide. Il eſt vrai pourtant que le projet eſt ſi hardi, & d'une ëxecution ſi délicate qu'il laiſſe encore aux ſpectateurs tout le plaiſir de l'attente.

La Princeſſe veut que Ménélas ne quitte point le tombeau de Protée qui eſt un aſyle ſacré, tandis qu'elle ira préparer les reſſorts que nous dirons dans la ſuite. Mais avant que de rentrer dans le Palais, elle invoque Junon & Vénus avec beaucoup d'ardeur. Ce qu'elle dit à Vénus eſt ſingulier. » O Vénus, ceſſez de pourſui-
» vre les triſtes jours de celle qui vous a
» procuré la palme de la beauté. Ne vous
» ſuffit-il pas des maux véritables que
» vous m'avez faits, en livrant une fauſſe
» Hélène aux Troyens ? Si vous voulez
» ma mort, ſouffrez que je meure au
» moins dans ma patrie. Etes-vous donc
» inſatiable de maux ? Faut-il que vous
» vous repaiſſiez de paſſions, de rage &
» d'horreurs ? Faut-il que les Amours en-
» ſanglantés rempliſſent nos maiſons de
» carnage ? Ah, ſi vous étiez ce que vous
» devez être, vous ſeriez la plus aimable
» des Déeſſes ».

Le reſte de la Scène eſt pour le chant du Chœur. Les femmes Grecques touchées des malheurs d'Héléne & de leurs

propres calamités voudroient imiter les plaintes de Philomèle pour peindre la destinée de Troye. Elles en font en effet une peinture animée en remontant jusqu'à Pâris, qui fut la source de tant de maux. Elles se rappellent encore le dépit de Nauplius qui pour venger sur les Grecs la mort de son fils Palamede, alluma des feux sur des rochers de l'Eubée pour attirer leurs vaisseaux à un naufrage certain. Enfin elles détestent les guerres, & les Héros guerriers qui mettent leur gloire à faire des malheureux, sous prétexte d'appaiser des discordes.

ACTE IV.

Cet Acte n'est que l'exécution du dessein de l'artificieuse Hélène. Ménélas se tient caché derriere le tombeau, & Théoclymène arrive en équipage de chasse suivi d'Officiers & de chiens. Après avoir salué le tombeau de son pere, suivant son usage, il ordonne à ses domestiques de reporter dans le Palais les toiles qui lui ont servi pour la chasse, & de remener ses chiens. Puis il se blâme lui-même, comme par réfléxion, d'être si indulgent envers ses Officiers ; parce qu'il a appris en chemin qu'un Grec étoit arrivé dans l'Isle

& qu'il étoit échapé aux ſentinelles. Il conjecture que c'étoit quelque eſpion ou quelque raviſſeur député pour enlever Hélène. Auſſi a-t'il déja envoyé après lui, pour tâcher de le prendre & de le punir de mort. » Maîs quoi, (s'écrie-t'il en en- » trant dans l'enceinte du ſépulcre) le » projet eſt déja exécuté. Je ne vois plus » Hélène dans ſon aſyle. Sans doute, on » me l'a ravie. » La paſſion qu'il a pour elle, & le deſſein où il eſt de hâter ſon mariage lui inſpirent la penſée de courir lui-même après le raviſſeur. Il appelle ſes Officiers & demande un char. Mais Hélène ſort du Palais à l'inſtant.

Théoclymène content de voir ſa crainte déçuë, ne fait paroître ſa ſurpriſe qu'au ſujet de l'habillement d'Hélène. Car au lieu que ſes vêtemens étoient blancs, elle revient en longs habits de deuil, la tête raſée & les yeux baignés de larmes. Son amant veut ſçavoir la cauſe de ſon nouveau chagrin. Seroit-ce un ſonge fatal ou quelque triſte nouvelle de Sparte ? » Seigneur, » répond-elle ; car c'eſt le nom que je » conſens de vous donner déſormais, je » ſuis accablée de douleur ; tout eſt per- » du pour moi. »

La feinte douleur d'Hélène s'explique par une de ces Scènes dont j'ai ſouvent

parlé, & qui se font par des interrogations & des réponses alternatives vers pour vers. Elle est très agréable, sur tout par les équivoques heureuses que le sujet fournit de lui-même. Car l'artifice de l'épouse de Ménélas consiste à faire entendre au Roi par des pleurs affectés & par des paroles entre-coupées de sanglots, que son époux est mort; & qu'outre Théonoé qui l'assure, un Grec qui a fait naufrage avec lui vient d'en apporter la nouvelle. Cet homme est Ménélas qui se montre au Roi.

Ses habits déchirés & le triste état où il est, font assez voir à Théoclymène que c'est un étranger qui a fait naufrage. Surquoi Hélène contrefaisant les personnes fort affligées, s'écrie: „ Ah, il me semble voir en cet état mon époux! „ Théoclymène s'informe curieusement de toutes les circonstances de cette mort, apparemment de peur de surprise. Mais les réponses d'Hélène sont si justes, & le piége est si bien tendu, que le Roi ne sçauroit l'éviter: & de plus son amour pour elle le porte aisément à croire ce qu'il souhaite, la mort de Ménélas; puisque cet époux étoit l'unique obstacle qu'Hélène pût apporter à la passion de ce Roi amoureux. Il demande à la Princesse, si

le tombeau de Protée sera encore désormais sa demeure. Mais Hélène sans éluder beaucoup cette nouvelle attaque de son amant, lui déclare enfin, qu'étant devenuë libre elle consent à l'épouser. „ Oublions le passé, reprend-elle, & cessons de nous haïr. „ Puis elle demande à Théoclymène une seule grace, c'est de lui permettre de rendre les derniers devoirs à la mémoire de Ménélas: c'est-là le nœud de l'artifice. Car Théoclymène peu instruit des coutumes Grecques se prête à tout ce que veut Hélène. Or elle prétend que son mari étant mort sous les eaux, il faut (suivant l'usage des Grecs) qu'elle monte sur un vaisseau; & qu'elle aille sur la mer assez loin du rivage pour y faire les funérailles convenables. Le Roi charmé d'avoir enfin triomphé, à ce qu'il croit, des repugnances d'Hélène, permet tout, n'éxamine rien, & veut de plus fournir tout ce qui est nécessaire à cette pompe funébre. Pour sçavoir plus sûrement ce qu'il faût, il interroge Ménélas. Tout se borne à des animaux pour les sacrifices, à des lits, à des armes, & à des fruits.

L'usage de présenter aux morts tout ce qui sert à la vie, favorisoit le dessein d'Hélène & de Ménélas. Une seule chose fait

peine au Roi. Quelle néceſſité que le vaiſſeau s'écarte ſi loin des bords? Ne ſçauroit-on faire cette cérémonie ſans Hélène? Mais on lui donne des réponſes qui écartent tous ſes ſcrupules. C'eſt, dit-on, l'épouſe elle-même qui doit faire les funérailles de ſon époux ; & à l'égard du vaiſſeau on doit le mettre en pleine mer, afin que les flots ne rejettent pas ſur le rivage, les reſtes ſacrées du ſacrifice. Théoclymène trop ſatisfait de la parole qu'Hélène lui a donnée de l'épouſer s'aveugle ſur tout ceci. Il veut tout préparer pour la cérémonie, donner au Grec des vêtemens & des vivres en faveur de l'heureuſe nouvelle qu'il a apportée, & laiſſer à Hélène la fatisfaction de pleurer pour la derniere fois ſon ancien mari. » Cependant, ajoûte-t'il, conſolez-» vous, Madame. Ne vous livrez point » à d'inutiles regrets : ils ne vous rendront » pas votre époux. » C'eſt ce que dit un de nos Poëtes.

> Pourquoi ces ſoins ſuperflus ;
> Pourquoi ces cris, ces allarmes?
> Ton époux ne t'entend plus.

» En effet, reprend Ménélas, votre de-» voir, Princeſſe, eſt d'aimer le mari » qui vous parle, & d'oublier le mort.

» Votre état présent l'éxige de vous. Que
» si je suis assez heureux pour retourner
» dans la Grece, je rétablirai votre gloi-
» re injustement flétrie, pourvû que
» vous soyez telle que vous devez être
» envers votre époux. » Hélène répond sur le même ton à ces équivoques, tandis que le Roi qui en est la dupe goûte des complimens & des douceurs qui ne sont pas pour lui. Tous rentrent ensuite dans le Palais, excepté le Chœur dont l'Intermede paroît étranger au sujet, à la premiere vûë, puisqu'il ne s'agit que du ravissement de Proserpine, & des maux que causa aux hommes le chagrin de Cérès : mais il y a une finesse assez délicate, en ce que le Chœur n'osant révéler la fuite d'Hélène, en parle cependant d'une maniere couverte & allégorique, en rappellant l'aventure de Proserpine enlevée par Pluton.

ACTE V.

Hélène vient rendre compte aux femmes Grecques du succès de son entreprise, & les prie de garder le secret jusqu'à la fin, afin qu'en se sauvant elle puisse contribuer un jour à leur délivrance. Incontinent Théoclymène sort avec Mé-

nélas & des Officiers chargés de toutes les choses qu'Hélène avoit demandées ; & il leur ordonne de suivre Ménélas : mais comme il ne sçauroit perdre Hélène de vûë, il tâche de la dissuader du voyage qu'il a permis. Il craint que sa douleur ne la porte à se précipiter dans la mer, pour suivre l'Ombre de son époux : & il est jaloux des pleurs qu'elle verse pour un mort qu'il regarde encore comme un rival.

Hélène allégue la Religion & les droits sacrés d'un premier Hymen, qui ne permettent pas à une femme vertueuse de se dispenser des derniers devoirs envers un mari aimé. Du reste pour rassurer Théoclymène, elle lui promet de ne pas se livrer à son désespoir, & le presse cependant de donner ses ordres pour avoir un vaisseau prêt. Le Roi y consent enfin, & commande qu'on lui donne une galere Phénicienne de cinquante rames, avec ordre aux rameurs & à l'équipage d'obéïr à l'Etranger. Il lui prend même envie d'accompagner Hélène, & d'être de la cérémonie ; mais elle vient à bout de l'en détourner. Tous ces petits obstacles qu'il faut lever l'un après l'autre, & qui semblent devoir tout renverser, font l'intérêt de cette intrigue.

Enfin Théoclymène, après avoir ordonné de faire tous les préparatifs de son nouveau mariage, prie le Grec de lui ramener au plutôt Hélène, les congédie l'un & l'autre, & se retire. Ménélas réïtere ses vœux au Ciel, & part avec sa suite, tandis que le Chœur occupe la scène par des chants qui n'expriment que des souhaits vifs & élegans pour l'heureux retour d'Hélène dans sa patrie.

Quoique cet intervalle soit assez court par rapport à la vraisemblance, un homme vient d'un air effrayé apprendre au Roi la fuite d'Hélène; & lui déclarer que c'est Ménélas lui-même qui l'a emmenée sur la Galere que Théoclymène leur a prêtée. Le Roi ne peut croire d'abord une chose si dépourvûë d'apparence: & le moyen qu'un homme seul ait pû venir à bout de tant d'Egyptiens dont il étoit accompagné? Mais l'esclave lui fait un récit détaillé en ces termes.

„ Dès qu'Hélène est sortie du palais „ pour aller sur le rivage de la mer, elle „ s'est mise à verser d'artificieuses larmes „ sur la prétenduë mort de Ménélas qui „ la conduisoit. Arrivés au port nous en „ détachons une Galere de cinquante ra- „ mes: nous faisons les préparatifs: l'un „ s'occupe à élever les mâts, l'autre à pla-

» cer les rames, d'autres à disposer les
» voiles & à attacher le gouvernail. In-
» continent nous voyons s'approcher cu-
» rieusement du rivage des hommes de
» bonne mine, mais en mauvais équipage.
» C'étoient les compagnons du fils d'A-
» trée. Dès qu'il les apperçoit il s'écrie
» avec une douleur feinte : malheureux
» Grecs, comment & sur quel vaisseau
» avez-vous fait naufrage : du moins ve-
» nez seconder Hélène, & rendre avec
» nous les derniers honneurs à son époux
» submergé. Ceux-ci versant des larmes
» simulées entrent dans le vaisseau, &
» portent des offrandes pour ce sacrifice
» de mer. Tout cela nous paroissoit suf-
» pect, & nous nous entretenions tout
» bas sur ce grand nombre de Grecs; mais
» pour obéïr à vos ordres, nous n'osions
» trop éclaircir ce mystere : car enfin,
» Seigneur, l'ordre d'obéïr à l'Etranger
» est la cause unique de notre infortune.
» Déja tout étoit transporté dans le vais-
» seau : le taureau seul refusoit de passer,
» il poussoit des mugissemens, & nous
» écartoit tous en menaçant des yeux &
» des cornes quiconque osoit en appro-
» cher. Compagnons, dit alors Ménélas,
» vous qui avez renversé Troye; suivez
» nos coutumes Grecques; traînez cette

» victime jusques dans la Galere, & cette
» épée l'immolera. Ils prennent aussi-
» tôt la victime, & l'entraînent sur une
» planche ; de sorte que Ménélas en par-
» tie par caresse, & en partie par force
» acheve de la faire entrer dans le navire.
» Comme il ne manquoit plus rien,
» Hélène s'assit au milieu de la poup-
» pe ; Ménélas ressuscité prend sa
» place auprès d'elle ; & les autres se
» rangent de suite à droite & à gauche.
» Tous avoient des poignards cachés
» sous leurs robes. Ils poussent à l'instant
» de grands cris, sans doute pour s'ex-
» horter à leur voyage, autant que nous
» avons pû l'entendre. Comme nous
» étions à quelque distance des côtes de
» Pharos, le Pilote demande s'il est né-
» cessaire de voguer plus loin. C'est assez
» pour mon dessein, répond Ménélas.
» Incontinent il court vers la proüe l'épée
» à la main ; & en égorgeant le taureau,
» sans faire mention d'aucun mort, il fait
» seulement cette priere : Dieu des mers,
» & vous chastes filles de Nérée, condui-
» sez-moi avec mon épouse aux rivages
» de la Grece. Cependant le sang de la
» victime ruisseloit dans les eaux, pré-
» sage heureux pour l'Etranger. Alors
» un de nous dit à son voisin ; ce voyage

» est frauduleux ; retournons en arriere ;
» prenez le commandement, & tournez
» le gouvernail. Mais le fils d'Atrée, tout
» fumant du sang de la victime, appelle
» ses compagnons : Amis élite de la Gre-
» ce, que tardez-vous ? Massacrez ces
» barbares & précipitez-les dans les flots.
» Notre chef de son côté nous crie : Sai-
» sissez promptement cette planche ; bri-
» sez ces bancs : tirez ces rames, & met-
» tez en piéces ces perfides Etrangers.
» Tous se levent ; tous s'animent : les uns
» armés de poignards, les autres de tout
» ce que le hazard leur fournit. Il se fait
» un horrible combat, & la Galere est
» rougie de sang. Hélène du haut de la
» pouppe crie aux siens : Souvenez-vous
» des exploits de Troye, & renouvellez-
» les sur ces barbares. Dans cette ardeur
» mutuelle vous eussiez vû se confon-
» dre les vaincus & les vainqueurs, &
» plusieurs tomber morts. Ménélas en
» général d'armée examinoit où il falloit
» porter du secours, & il y voloit à l'ins-
» tant. Il frappe ; il renverse tout ce qui
» lui résiste, & culbute enfin tous nos
» nautonniers dans la mer ; puis s'empa-
» rant du gouvernail : C'est en Grece,
» dit-il, que je prétends aller. On tour-
» ne la voile ; un vent favorable vient

» l'enfler, & le vaiſſeau diſparoît à mes » yeux. Pour moi, plutôt que de m'ex- » poſer à une mort certaine, je m'étois » jetté dans les flots dont l'on m'a tiré » pour venir vous annoncer ce malheur, » & pour vous dire que rien n'eſt plus ſa- » lutaire qu'une ſage défiance ».

Théoclymène, doublement duppé, & comme amant & comme Roi, conçoit une fureur qui le porte à venger au moins ſur ſa ſœur les intérêts de ſon amour & de ſon ſceptre. Elle eſt coupable à ſes yeux, pour ne lui avoir pas revélée l'arrivée de Ménélas à Pharos. Le Chœur, ſuivant ſon office, tâche d'appaiſer Théoclymène. » Où courez-vous » Seigneur ? Dans quel ſang allez-vous » tremper vos mains ? » Cela produit une conteſtation courte & intéreſſante entre le Roi & le Chœur : mais comme des femmes captives ne peuvent faire entrer la raiſon dans l'eſprit d'un ennemi courroucé, Euripide a recours à la machine pour le dénoument ; & il introduit à propos les deux Gemeaux Caſtor & Pollux, dont l'un prend la parole pour calmer Théoclymène. Il le fait en lui alléguant l'innocence de Théonoé, & la volonté des Dieux ſur Hélène. Il adreſ-

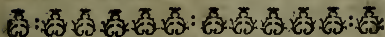
ſe enſuite le diſcours à Hélène même, quoiqu'abſente, pour lui annoncer un retour heureux dans ſa patrie, & les honneurs divins qui lui ſont reſervés après ſa mort. Elle doit donner ſon nom à une Iſle *, & Ménélas doit habiter pour toûjours dans les Iſles fortunées. Cette fable Athénienne eſt le but de toute la piéce; ce qui confirme ce que nous avons dit plus d'une fois, à ſçavoir, que les Poëtes Grecs travailloient preſque toujours ſur des ſujets capables de flatter leur patrie, & que leurs Tragédies étoient preſque toujours allégoriques.

Si l'on veut ſe rappeller l'idée de l'Iphigénie en Tauride on trouvera que cette Tragédie lui eſt parfaitement conforme. C'eſt de part & d'autre une Princeſſe tranſportée hors de ſa patrie dans une terre étrangere, Iphigénie en Scythie, & Hélène en Egypte. Ici c'eſt un époux, là c'eſt un frere; tous les deux inconnus & prêts d'être immolés; qui reconnoiſſent l'un une ſœur, l'autre une épouſe. Des deux côtés ce ſont les femmes qui, par leur génie plus induſtrieux que celui des

* L'Iſle d'Hélène : c'eſt une des Sporades du promontoire Sunium.

hommes, trouvent le ſecret de s'évader & d'enlever ce qu'elles ont de plus cher, à la fureur de deux Tyrans. Enfin des Dieux en machine font les deux dénoumens, & remettent le calme ſur le Théâtre.





ION, TRAGEDIE D'EURIPIDE.

LA fable d'Ion eſt fort compoſée: auſſi fait-elle la matiere d'un long Prologue récité par Mercure tout exprès pour inſtruire les ſpectateurs à qui il adreſſe la parole ſans autre artifice.

ACTE I.

Voici le fonds du Prologue & le ſujet. Creüſe, fille d'Erecthée Roi d'Athènes, fut ſéduite par Apollon ; & de ce commerce elle mit au monde un fils, à l'inſçû d'Erecthée. Pour mettre ſon honneur à couvert, elle expoſa ce fils dans la grotte même qui avoit été témoin de ſon malheur : mais elle eut la précaution de mettre l'enfant dans une corbeille fermée, avec quelques ornemens qu'elle avoit, pour ſuivre en cela une coutume domeſtique fondée ſur une fable. C'eſt qu'E-

ricthonius * son ayeul & fils de la terre, avoit été confié par Minerve aux trois filles de Cécrops, avec défense d'ouvrir le petit panier où il étoit renfermé. Aglauros, l'une des Cécropides, cédant à la curiosité, ouvrit ce dépôt mystérieux, & y trouva un enfant accompagné d'un serpent. Ovide en parle comme Euripide.

Mais pour revenir à Creüse, elle renouvella en quelque sorte l'avanture d'Ericthonius, & Mercure fit pour elle ce que Minerve avoit fait pour son ayeul; car le Dieu, à la priere d'Apollon, tira le fils de Creüse de la grotte où sa mere l'avoit caché, & le transporta au Temple de Delphes. La Prêtresse d'Apollon fut d'abord choquée de cette aventure, dans la pensée qu'elle étoit arrivée à quelque Delphienne, doublement coupable d'avoir manqué à son devoir, & d'avoir osé prophaner un temple si respectable. Elle voulut même jetter l'enfant hors de cette demeure sacrée; mais Apollon lui toucha le cœur, & la pitié l'emporta sur l'indignation, de maniere que la Prêtresse prit soin de nourrir ce pupille. Il crut sous les yeux de sa libératrice & à

* Ericthonius quatriéme Roi d'Athènes. Voyez cette fable dans Ovide, *Met.* l. 2. f. 12.

l'ombre des autels, ſans que lui ni elle euſſent aucune lumiere de ceux dont il avoit reçu le jour. L'eſtime qu'il s'acquit parmi les Delphiens, les engagea à le faire le dépoſitaire des Tréſors du Temple : cependant ſa mere Creüſe épouſa Xuthus à l'occaſion qu'on va dire.

Ce Xuthus n'étoit pas d'Athènes, mais d'Achaïe, & iſſû d'Eole. Il vint un jour au ſecours des Athéniens qui avoient une guerre ſur les bras. Il les aida à remporter la victoire ſur leurs ennemis ; & Creüſe avec le ſceptre d'Athènes fut le prix de ſa générosité & de ſa valeur : mais tous deux après pluſieurs années ſe voyant ſans héritiers réſolurent d'aller à l'Oracle de Delphes. C'eſt ici précisément que commence la piéce. Mercure prévient le ſpectacle en avertiſſant que le deſſein d'Apollon eſt de faire paſſer Ion, ce fils qu'il a eû de Creüſe, pour véritable fils de Xuthus, & de lui procurer la gloire d'être un jour le fondateur de l'Ionie, partie conſidérable de la Grece.

Mercure s'étant retiré, Ion ſe montre à la tête de pluſieurs Miniſtres d'Apollon. » Déja, dit-il, le Dieu de la lumie-
» re fait briller ſon char ſur la terre ; les
» aſtres en ſa préſence fuyent dans le ſein
» de la nuit ſacrée. Le ſommet de la double

» colline reçoit un double éclat Les parfums montent jusqu'à la voute du Temple ; & la Prêtresse assise sur le trépié est prête d'annoncer au peuple les oracles du Dieu. Allez, Ministres saints, allez à la source de Castalie, & après vous être lavés dans ses eaux pures, rentrez dans le Temple : purifiez sur-tout vos levres pour interprêter heureusement les mysteres d'Apollon Pour moi satisfait de l'humble emploi que j'exerce depuis mon enfance, je vais orner ce vestibule de couronnes de laurier, en nettoyer l'entrée, & écarter à coup de fleches les oiseaux qui pourroient souiller les offrandes : car étant sans mere & sans pere, je regarde ce Temple qui m'a servi de berceau, comme un lieu sacré qui éxige tous mes soins. »

Tandis qu'il s'occupe à ce pieux exercice, il entretient son esprit d'idées conformes à son emploi. Les lauriers, les myrtes, l'eau de Castalie, tout lui rappelle le souvenir du Dieu qu'il sert, & la pureté qu'un ministre doit avoir dans son service. » Heureux travail, s'écrie-t'il ! » O Phébus, c'est toi que je sers, & dans le lieu qui t'est le plus cher ! Que cet emploi m'est doux ; qu'il m'est glo-

» rieux ! Je ne suis point esclave d'un vil » mortel ; je suis le ministre d'un Dieu. » Oui, ce Dieu est mon véritable pere, » puisque, c'est par lui & de ses bien-» faits que je vis » Tout ceci est une espéce d'hymne, avec un refrain à sa louange d'Apollon. Elle est suivie de quelques traits un peu trop naïfs pour notre Théâtre : car Ion voyant une foule d'oiseaux qui sortent du Parnasse, & qui voltigent autour du Temple, les écarte à grands cris, & les menace de les frapper de ses traits, en les appellant chacun par leur nom.

Des filles Athéniennes qui arrivent font une autre scène naïve : elles examinent curieusement le vestibule du Temple. » Ce n'est pas seulement dans no-» tre Athènes, si chere aux Dieux, di-» sent-elles qu'on voit des Temples ma-» gnifiques, puisque Delphes en a un si » beau. » Sur quoi Ion leur fait considérer divers tableaux ou bas reliefs, qui représentent quelques histoires des Dieux.

» De grace, dit-il, voyez le fils de » Jupiter *, qui de sa faux dorée tuë l'hy-» dre de Lerne.

* Hercule.

Le Chœur. Je le vois.

ION. Et cet autre auprès de lui, qui tient * un flambeau ardent.

LE CHŒUR. Quel est-il ? Nous le représentons souvent, ce me semble, dans nos ouvrages de tapisserie.

ION. C'est Iolas, Ecuyer d'Hercule. Regardez encore celui-ci * sur un cheval aîlé, tout prêt à tuer le monstre à trois corps.

* Belléroph armé contre la Chimere.

Cela suffit pour connoître le goût de cette scène : à chaque demande Ion répond : » Là ? Ce sont les Géans : ici ? C'est » Bacchus avec ses Thyrses : de ce côté ? » C'est Pallas avec son Egide ; » & choses semblables qui sont de vraïes beautés, mais peut-être trop simples pour le goût présent. Virgile n'a pas manqué de copier en partie cette situation, lorsqu'il nous peint Ænée dans un Temple de Carthage, dont il parcourt les peintures » Dans » ce bois là même, dit-il, Didon faisoit » ériger un Temple en l'honneur de Ju» non. Elle y avoit fait dresser la statuë » de la Déesse, & elle avoit enrichi le » Temple de ses présens. Le seuil posé » sur les dégrés, par où l'on montoit,

Æneid. l. 1. v. 445. Traduct. du P. CATROU.

* Je lis ainsi après BARNEZ, parce qu'en effet Iolas bruloit les têtes de l'hydre, à mesure qu'Hercule les coupoit : la leçon ordinaire ne s'entend pas bien.

» étoit d'airain, & les colomnes qui
» portoient l'architrave étoient de bron-
» ze, aussi-bien que les gonds qui soute-
» noient les portes. Le premier specta-
» cle qui se présenta aux yeux d'Ænée,
» servit beaucoup à calmer ses inquiétu-
» des, à le rassurer sur les périls dont
» sa vie étoit menacée, & à remettre la
» confiance dans son cœur. En effet,
» tandis qu'il parcouroit des yeux les di-
» vers ornemens du Temple, en atten-
» dant que la Reine y vînt; tandis qu'il
» réfléchissoit sur le bonheur des nou-
» veaux citoyens, & qu'il étoit charmé
» de l'habileté des ouvriers & de la beau-
» té des ouvrages, il fut surpris de voir
» toute la suite de la guerre de Troye,
» tracée par ordre en d'excellens ta-
» bleaux. Il conclut que la Renommée
» avoit répandu par toute la terre les
» traveaux d'un si long siége. Ænée re-
» connut Agamemnon & Ménélas en
» peinture. Il discerna Priam & Achille
» dont la colere fut si funeste aux deux
» partis. A cette vûë il s'arrêta, & les
» yeux baignés de larmes, en quelle ré-
» gion dit-il à Achate, nos avantures
» n'ont-elles pas pénétré? On a joint ici
» le portrait de Priam à ceux des Géné-
» raux Grecs. Vous voyez qu'on sçait y

» faire justice au mérite ; qu'on y a le
» cœur tourné à la compassion, & qu'on
» y est touché de l'infortune des malheu-
» reux. Ne craignez plus : nous sçaurons
» tirer avantage de la connoissance qu'on
» a de nos malheurs dans ces lieux. Il
» parla de la sorte & continua de par-
» courir des yeux ces muettes peintures.
» Chaque tableau lui fit verser des lar-
» mes. Il voyoit d'une part les Grecs as-
» saillans fuir devant une troupe de jeu-
» nes Troyens qui les poursuivoient : d'u-
» ne autre part il voyoit les Phrygiens
» mis en fuite par Achille. Il considéroit
» dans un tableau les tentes de l'infortu-
» né Rhésus, qui venu pour secourir
» Troye, fût attaqué de nuit par Dio-
» mède. On pilloit son camp lorsque
» le chef étoit encore dans son pre-
» mier somme, & on le remplissoit de
» carnage. Diomède conduisoit les che-
» vaux sous les pavillons qu'il avoit enle-
» vés à Rhésus, avant qu'ils eussent pû
» paître dans les prez de la Troade, &
» boire des eaux du Xanthe. Ce spec-
» tacle fit verser des larmes à Ænée. Dans
» un autre tableau paroissoit le jeune
» Troïlus, qui fut assez audacieux pour
» défier Achille. Il essaïa en vain ses ar-
» mes contre lui, Troïlus lui étoit inégal,

» en forces : aussi le voyoit-on le corps » presqu'entier hors de son char, tombé à la renverse & entraîné vers la ville » par ses cheveaux dont il tenoit encore » les rênes. Sa tête & sa chevelure traî» noient à terre, tandis que sa lance qui » lui restoit à sa main traçoit un sillon » sur le sable. Dans un troisiéme ta» bleau étoient représentées les Dames » Troyennes, les cheveux en désordre » dans le Temple de Pallas. Elles parois» soient offrir leurs vœux à la Déesse peu » favorable. D'un air triste & suppliant » elles lui présentoient une robe pour » couvrir sa statuë ; & elles se frappoient » le sein. Pallas irritée sembloit tenir les » yeux baissés en terre. Une autre peintu» re représentoit le corps d'Hector, qu'A» chille après l'avoir traîné autour des » fossés de Troye, vendoit à Priam qui » étoit venu le racheter. Ænée ne put » s'empêcher de pousser un profond sou» pir, lorsqu'il vit les dépouilles, le » char & le corps de son ami ; & qu'il ap» perçut Priam désarmé tendant des » mains suppliantes au meurtrier de son » fils. Dans une autre peinture il se vit » lui-même environné dans une mêlée » par les principaux chefs du camp enne» mi. Il y vit les Ethiopiens, & il re-

» connut Memnon à la noirceur de son
» visage, & à la lueur de ses armes. La
» généreuse Pentésilée s'y faisoit remar-
» quer : elle étoit conductrice d'un esca-
» dron d'Amazones, dont les boucliers
» étoient échancrés en demicercle. Leur
» Reine soutenant d'une écharpe la seule
» mammelle qui lui restoit, paroissoit plus
» fiere que mille autres de ses compa-
» gnes ; & toute fille qu'elle étoit, elle
» osoit se mesurer avec les plus braves
» guerriers ».

Ce morceau de l'Æneïde est si beau, que j'ai crû devoir n'en rien omettre malgré sa longueur, pour faire voir avec quelle délicatesse Virgile a sçu imiter les anciens, & enchérir sur les beautés naturelles qu'il a trouvées dans leurs écrits. En voici encore un dans le même genre, que le lecteur me sçaura gré de lui rappeller. Il est du sixiéme livre de l'Æneïde où le Poëte décrit l'arrivée d'Ænée à Cumes ; & ce Prince occupé à considérer le Temple de Diane.

Æneïd. l. 6. v. 13. trad. du P. Catrou.

» Déja le héros & sa suite étoient en-
» trés dans le bois consacré à Diane, &
» bientôt ils furent rendus à son Temple
» tout éclatant de dorures. On dit que
» Dédale fuyant la persécution de Mi-
» nos, osa se hazarder à fendre les airs

» avec des aîles qu'il se fabriqua, & que
» par un chemin nouveau volant vers le
» Septentrion, il vint à Crete à l'endroit
» le plus élevé de Cumes. Dès qu'il y fut
» arrivé il commença par consacrer à
» Phébus ses aîles; puis il érigea un Tem-
» ple magnifique. Sur les portes du Tem-
» ple il sculpa en bas relief la mort d'An-
» drogée. Il y représenta les Athéniens
» que Minos obligeoit tous les ans d'en-
» voyer à Crete quatorze de leurs enfans.
» On y voit l'urne dont on se servoit pour
« les tirer au sort. Dans un autre bas re-
» lief étoit figurée l'Isle de Crete vis-à-
» vis d'Athènes. On y avoit représenté
» Pasiphaé, & l'objet de son brutal
» amour. Le Minotaure qui en fut le fruit
» Monstrueux y avoit sa place. On ap-
» perçevoit d'un autre côté le fameux la-
» byrinthe dont on ne pouvoit retrou-
» ver l'issuë, lorsqu'on y étoit entré. Dé-
» dale s'y étoit représenté lui-même.
» Trop favorable à la passion qu'Aria-
» ne avoit conçuë pour Théfée, il don-
» noit à celui-ci un fil pour lui faire re-
» trouver sa route dans les obscurs dé-
» tours du labyrinthe. Infortuné Icare,
» sans doute vous auriez eû part à ce
» bel ouvrage de Dédale! Deux fois le
» pere s'efforça d'employer l'or pour ex-

» primer la chute de son fils ; deux fois
» ses mains se refuserent à son travail. Les
» Troïens auroient continué à parcou-
» rir des yeux le reste de ces histoires,
» si Achate, qu'on avoit envoyé chercher
» la Sibylle, ne l'eût amenée. »

La différence qu'on peut bien sentir entre ces peintures de Virgile, & celle d'Euripide, c'est que les premieres sont remplies de sentiment, & par-là plus interressantes que la seconde qui ne contient que des sujets généraux : mais Euripide n'en a pas été moins sensé dans le choix de ses sujets, puisqu'il ne s'agissoit que d'une situation de simple curiosité dans des filles, qui arrivant au Temple de Delphes avant leur maîtresse, jettent çà & là un coup d'œil en passant, bien plutôt pour faire connoître au spectateur quel est le but de leur voyage, que pour l'amuser par des descriptions hors de saison : aussi la scène est-elle courte sur cet article.

La curiosité porte encore ces filles à vouloir entrer jusques dans le sanctuaire, pour achever de tout voir ; mais Ion leur fait entendre que l'entrée n'en est permise qu'à ceux qui viennent consulter l'Oracle, après les sacrifices requis.

Ces Athéniennes qui forment le chœur

font connoître qu'elles font les femmes d'une Dame Athénienne nommée Creüfe. Il n'eft pas trop aifé de diftinguer nettement fi elle eft entrée d'abord avec fes femmes, ou fi elle vient enfuite fur le Théâtre, car jufqu'à préfent Ion n'a entretenu que fa fuite. Elle prend tout à coup la parole, & femble répondre à une demande qu'on ne lui fait pas. Peut-être vouloit-elle ne fe point découvrir comme la fuite donne lieu de le penfer.

Le refte de la fcène, ou fi l'on veut cette nouvelle fcène, eft un long entretien de Creüfe avec Ion. Il eft frappé de fon grand air & furpris de fes larmes. D'abord, elle paroît vouloir éluder les interrogations curieufes du Miniftre d'Apollon ; puis elle répond en mots myftérieux : » Mes pleurs doivent vous étonner, fans doute ; mais l'afpect de ce » Temple m'a rappellé un trifte fouve» nir. J'oubliois que j'étois en ce lieu, & » mon efprit étoit à Athènes. Que les fem» mes font malheureufes, & que les Dieux » font injuftes ! A qui avoir recours, fi l'i» niquité de nos Souverains maîtres nous » perd ? » Ce foupir énigmatique pour Ion, lui donne l'envie de découvrir le fecret de cette Dame affligée. Mais elle renferme auffi-tôt fon cœur pour ne pas

le laisser pénétrer par un étranger. Comme il la complimente sur sa naissance, afin de changer de discours : » Hélas, dit-elle, » c'est à cet unique avantage que s'est » borné mon bonheur ! » Elle raconte à ce sujet la Fable de son ayeul Ericthonius, (grand titre de noblesse) le sacrifice que fit Erecthée son pere de ses propres filles, pour le salut de la patrie (autre titre d'héroïsme,) & la destinée de ce Roi, que Neptune précipita tout vivant dans le sein de la terre, qu'il entr'ouvrit d'un coup de son Trident. Comme le lieu où il fut englouti, est le même où Apollon avoit séduit Creüse, le nom de ce lieu la fait rentrer tout-à-coup dans sa rêverie & dans son chagrin, » Lieu fatal, dit-» elle, puissai-je ne t'avoir jamais vû ! » Ion piqué d'une nouvelle curiosité fait un nouveau pas pour entrer dans la confidence de la Dame. Mais elle détourne la conversation sur son époux Xuthus. Il doit dans quelques momens venir consulter l'Oracle d'Apollon. Mais il est allé d'abord à l'antre de Trophonius. C'est le chagrin de se voir sans postérité qui l'amene à Delphes. » Quoi dit Ion, vous » n'avez jamais eû d'enfans ! » L'interrogation est embarrassante par sa naïveté. Mais Creüse s'en tire adroitement & se

contente de répondre : » Hélas, Apol-
» lon le sçait ! »

Elle interroge à son tour Ion, qui lui avoue qu'il n'a pû connoître jusqu'à présent ni pere, ni mere, & qu'il a toujours vécu des autels, qui lui ont servi d'asyle. » Je sçai, dit Creüse, une mere aussi in-
» fortunée que la votre. Quelle est-elle,
» répond Ion. Daignez me la nommer. »
Creüse en femme habile profite de cette ouverture, pour proposer son affaire sous le nom d'une autre. » C'est elle, dit
» cette Princesse, pour qui je suis venu
» consulter Apollon en attendant l'arri-
» vée de mon époux. » Elle fait donc entendre, que c'est pour une amie qu'elle vient interroger le Dieu ; & comme le Ministre lui offre ses services pour cela : après quelques façons, elle lui dit tout de suite, que cette amie a eû malgré elle une galanterie avec Apollon ; qu'elle en a eu un fils, qu'elle l'a exposé ; qu'on ignore ce que l'enfant est devenu, & qu'elle le croit mort ; que du reste, à en juger par la date de cette avanture, l'enfant devroit être à peu près du même âge qu'Ion.

Celui-ci surpris de la conformité qu'il trouve entre son destin & le sort de cet enfant, ne peut toutefois s'imaginer qu'un Dieu ait eû un commerce secret

avec une mortelle. Ainsi il conclut qu'il est inutile & même dangereux de consulter Phœbus sur un crime qu'il n'avoueroit pas. Creüse en soupirant se plaint de l'ingratitude de ce Dieu, & voyant de loin venir son mari, elle recommande à Ion un grand secret sur l'avanture qu'elle vient de lui raconter au sujet d'une amie, dans la crainte que cet entretien rapporté peu fidelement ne causât quelque trouble & quelque mal-entendu, dont la honte retomberoit sur elle.

Xuthus à la maniere Grecque salue d'abord le Dieu du Parnasse, puis Creüse, à qui il apprend que l'Oracle de l'antre n'a pas voulu prévenir celui de Delphes: mais qu'il assure par avance que Xuthus ne s'en retournera point sans enfans, ni Creüse sans réponse.

L'un & l'autre après quelques prieres entrent dans le Temple, tandis qu'Ion va chercher l'eau pour faire les aspersions. Avant que d'y aller, il réfléchit un moment sur le discours de Creüse, & blâme assez vertement le procedé d'Apollon, dont il se tient fort scandalisé. » A quel » dessein, dit-il, séduire des beautés mor- » telles, & abandonner leurs enfans au » trépas? Songez qu'étant Dieu vous de- » vez des éxemples de vertu. S'il est des

» méchans parmi nous, vous les punissez.
» Sied-il donc aux Législateurs de violer
» les loix ? Si cela étoit, ce que je n'ose
» croire ; les mortels vous puniroient à
» leur tour, & vos Temples seroient
» bien-tôt déserts. Car enfin, si vous
» succombez à d'indignes passions, il ne
» faut plus accuser les hommes, c'est à
» vous qu'il faut s'en prendre. Ils ne sont
» plus que les imitateurs de vos vices :
» vous êtes leurs maîtres. » Voilà ce que
les sages Payens pensoient de leurs Divinités, ou plutôt des fables que la Poësie leur imputoit.

Le Chœur resté seul dans le Vestibule du Temple adresse des vœux à Lucine, à Minerve, & à Diane pour obtenir à ses maîtres une postérité digne de la race d'Erecthée. Il y a un morceau élégant sur l'avantage d'une postérité nombreuse. Il revient à ce que dit Cicéron dans l'Oraison pour Cluentius où il appelle un fils, » l'espérance du pere, la
» gloire du nom qu'il doit perpétuer,
» l'appui de la maison, l'héritier de la
» famille, & un citoyen destiné à servir
» l'État. » *Spem parentis, memoriam nominis, subsidium generis, hæredem familiæ, designatum Reipublicæ civem.* Le Grec d'Euripide, & le Latin de Cicéron ne

ſont gueres ſuſceptibles d'une traduction heureuſe en notre langue.

ACTE II.

Ion revient demander ſi Xuthus eſt ſorti du Temple. Ce Prince en ſort à l'inſtant, & dès qu'il apperçoit Ion il l'aborde, en lui donnant le nom de fils. Mais le Miniſtre d'Apollon ſe refuſe aux embraſſemens de Xuthus, dont le diſcours lui paroît peu-ſenſé. Sur quelle apparence & quelle preuve l'appeller ſon fils? Il faut qu'il ait mal pris le ſens de l'Oracle. Cette conteſtation fait naître peu à peu l'explication du myſtere. L'oracle a répondu à Xuthus : *La premiere perſonne que tu rencontrera à la ſortie du Temple eſt ton fils* : & ce Prince ravi de ſe voir un fils qu'il ne connoiſſoit pas, n'a point ſongé dans ſon tranſport à demander à l'oracle de quelle femme il a eû cet enfant. C'eſt ce qui fait l'embarras d'Ion. » Comment, dit-il, puis-je être votre » fils, ſi vous ignorez vous même quelle » eſt ma mere ? » A cela Xuthus n'a rien à répondre, ſi ce n'eſt qu'il convient d'avoir eû quelque galanterie avant ſon hymen dans un pellerinage qu'il avoit fait à Delphes aux fêtes de Bacchus. Or Ion

voyant que la date s'accorde assez avec son âge, se paye de cette raison, & consent de reconnoître le Roi d'Athènes pour son pere, par déférence aux ordres de l'Oracle. Il falloit que le respect pour les Oracles fût extrême alors parmi les Grecs, puisque Xuthus se montre si crédule : car pour Ion, il ne pouvoit que gagner en se donnant pour fils à un pere qui étoit Roi d'Athènes. Toutefois ce n'est point ce motif qui le guide, comme on le verra bien-tôt.

Le Chœur ne balance pas un moment à féliciter son maître d'un dénoument si agréable; & il se borne à souhaiter pour Creüse des héritiers du sang d'Erecthée, tandis qu'Ion & Xuthus réduisent leurs souhaits à retrouver celle dont Ion a reçû le jour.

Le pere propose à ce fils retrouvé de laisser faire au tems pour l'entier éclaircissement de ce mystere, & cependant de quitter Delphes, qu'il doit regarder comme un éxil, pour passer à Athènes sa véritable patrie, où le sceptre l'attend avec la plus riante fortune. » Vous ne répon-
» dez point, ajoûte-t'il, pourquoi détour-
» ner vos regards? D'où vient cette rê-
» verie subite où se plonge votre esprit?
» Ah, qu'une tristesse qui suit de si près

» la douceur de nos embrassemens cau-
» se d'inquiétude à un pere tendre ! »

Ion. Seigneur, les choses envisagées dans différentes situations paroissent sous des faces fort différentes Je ne puis que benir ma destinée, de m'avoir rendu un pere tel que vous. Mais si vous désirez de sçavoir le sujet de mes craintes, le voici. Je sçai que la nation Athénienne fiere de son origine, se vante de ne la devoir qu'au pays même qu'elle habite. De quel œil regardera-t'elle le fils naturel d'un étranger ? Le mépris est le moindre outrage qu'elle réserve à ma foiblesse, si je me borne à l'état de particulier. Tâcherai-je de me faire un nom parmi les grands ? Le peuple me haïra. La grandeur est pour lui un objet d'envie. D'un autre côté, les bons Citoyens dont la sage politique est de se renfermer dans la sphere d'une vie privée, riront de ma témérité, si j'ose me mêler d'intrigues, chose toujours dangereuse dans une République. Je veux que la faveur m'éleve aux premiers rangs : que ne dois-je pas craindre dans un Etat où les Chefs ne souffrent point de rivaux ? Entrerai-je enfin dans une maison étrangere, pour y voir une femme irritée d'avoir eû part à vos peines, sans espoir de partager votre

bonheur ? Hé, comment Creüse ne haïroit-elle pas l'objet de votre tendresse, se voyant privée d'un pareil gage de son hymen ? Car enfin, votre cœur penchera de son côté ou du mien. Si je lui enleve vos bonnes-graces, quel affreux désordre dans votre maison ! Vous sçavez trop les funestes effets d'un amour qui se croit outragé. Après tout, Seigneur, votre épouse privée d'hériters excite ma compassion. Issuë d'un sang illustre, elle mérite un autre sort. Vainement, vous faites briller la Couronne à mes yeux. Son éclat ne m'éblouit pas assez pour me cacher les maux qu'elle renferme. Est-ce vivre heureux que d'être environné de frayeurs & de soucis ? Oui je préfére la félicité d'un homme qui ne rend compte de son loisir qu'à lui seul, à celle d'un Roi qu'une crainte éternelle rend ami des méchans & ennemi des bons. Peut-être répondrez-vous que l'abondance & les trésors sont préférables à la situation, où je me vois. Non, Seigneur, non, je ne puis m'accommoder des peines & de l'inquiétude qui sont attachées aux grandes richesses. Laissez-moi jouïr sans chagrin de mon heureuse médiocrité ; & soyez vous même le juge de mon bonheur. Un doux loisir, point de trouble, point d'envieux ;

telle eſt ma félicité. Jamais je n'éprouvai le déplaiſir cruel d'être ſupplanté par d'indignes concurrens. Les louanges des Dieux, & le ſervice des étrangers partagent ma vie. Je renvoye les uns contens; il en revient d'autres, que j'ai toujours le plaiſir de ſatisfaire, ſans que l'habitude puiſſe me rendre moins agréable à leurs yeux : & ce qui me paroit un bien ineſtimable, c'eſt que mon cœur d'accord avec mon devoir contribuë à me rendre vertueux & digne du Dieu que je ſers. Jugez, ſi je dois balancer entre ces biens & ceux que vous m'offrez ; ou plutôt, permettez que je continuë de vivre dans l'humble emploi où je me trouve, puiſqu'après tout, il eſt indifférent d'etre heureux par les richeſſes ou par la médiocrité.

C'eſt-là un de ces morceaux que la nature avouë dans tous les tems, & que *

* *Voyez Athalie de* RACINE, *Acte II. Scène VII. & autres Scènes.* Si mon Ouvrage a quelque ſuite, parmi pluſieurs Diſcours ou traités qui la formeront, je ferai voir dans celui de l'*Imitation* avec quel art & quelle fineſſe RACINE a fondu le génie des Anciens, ſur tout celui d'EURIPIDE avec le ſien propre pour s'en faire un tout nouveau. On y verra en détail la ſoupleſſe inimitable de cet ingénieux Imitateur, qui a tourné en beautés ſuprêmes une infinité de tours & de traits naïfs,

Racine a fait heureusement passer sur notre Théâtre. Xuthus n'y répond qu'en faisant entendre à son fils qu'il faut céder à sa nouvelle fortune, & que pour lui il va faire des sacrifices, & préparer un festin pour célébrer le jour de la naissance de son fils. Il le nomme Ion par allégorie à la rencontre qu'il en a fait à l'issuë du Temple *; & pour lever toutes les difficultés, il défend au Chœur sous peine de mort, d'apprendre cette nouvelle à Creüse. Il veut en un mot qu'elle l'ignore, jusqu'à ce qu'il prenne son tems pour la déterminer à souffrir un autre fils que le sien sur le Thrône d'Erecthée. A cette condition le fils consent de suivre son pere à Athènes, & il ne désire rien autre chose pour combler ses vœux, que de retrouver pour mere une Athénienne.

Comme les femmes de Creüse, pré-

que tout l'artifice d'une traduction ne sçauroit bien faire sentir. En attendant, si le Lecteur veut bien jetter un coup d'œil sur l'Athalie, il reconnoîtra Ion dans Joas, au moins en partie, & les Chœurs Grecs dans les Chœurs François sans compter le plus grand nombre des plus beaux tours, & la noble simplicité de cette admirable Tragédie ; comme j'espere le développer quelque jour.

* Parce que cet enfant s'est offert le premier à la vûë de Xuthus sortant du Temple ἐξιόντι μοι.

voient les suites funestes de cet Oracle ; malgré la défense de Xuthus, l'indignation l'emporte sur la crainte dans leurs esprits ; & plus fideles au sang d'Erecthée qu'a un Roi étranger, elles forment le dessein de découvrir à Creüse le secret de son époux, & de servir la vengeance de cette Princesse & la liberté d Athènes, en perdant Ion.

ACTE III.

Creüse suivie d'un Vieillard qui avoit été Gouverneur d'Erecthée, & qu'elle regarde comme un pere, le prie de se joindre à elle pour obtenir d'Apollon un oracle qui soit favorable à ses désirs. Tandis que le Vieillard se met en devoir de lui obéïr & d'entrer dans le temple, elle s'avise de demander à ses femmes quelle réponse Xuthus a reçuë du Dieu. Le Chœur par un air triste & par des mots entrecoupés ne lui fait rien attendre que de fâcheux, & excite de plus en plus sa curiosité en lui apprenant les ordres de Xuthus & le supplice dont il a menacé celles qui violeroient son secret. Enfin, ces femmes s'expliquent peu à peu, & révélent tout. La Reine en est frappée comme d'un coup de foudre : & la douleur ne lui permet pas de parler. Mais le Vieil-
lard

lard dévoué aux intérêts des Erecthides, & outré d'une action qui lui paroît si digne d'un Roi, s'écrie, » Madame, on » vous trahit, & votre époux vous dé- » trône. C'est moins par haine pour lui » que par fidélité pour vous, que j'ose » vous parler ainsi d'un étranger qui » après vous avoir épousée, n'a pas rou- » gi de violer la foi qu'il vous avoit ju- » rée, & de se procurer des héritiers qui » ne sont pas de vous. Je vais donc vous » déveloper ce mystere. » Il le fait d'une maniere bien capable de consterner Creüse, mais aussi très-vrai-semblable, eû égard aux circonstances qu'il rassemble. La stérilité de la Reine; le voyage à Delphes, la rencontre & la reconnoissance précipitée d'un fils, tout a l'air d'un artifice concerté pour placer le fils de quelque esclave aimée sur le Trône des Erecthides. Il peint cet artifice des plus affreuses couleurs, pour animer la vengeance de Creüse : & il lui dit nettement, qu'il n'y a plus de ressource pour elle que dans le fer ou le poison, si elle veut prévenir sa mort par celle de ses deux ennemis. Il s'offre lui-même à devenir l'éxecuteur de sa rage; & le Chœur épouse les mêmes sentimens de fureur.

Creüse entierement convainçuë de la

perfidie de Xuthus, leve le masque, & fait une action bien hardie pour une femme. » Dois-je parler ou me taire encore, » dit-elle ? Trop scrupuleuse pudeur, » cesse de me contraindre. Car qui m'arrête désormais ? Chassée de mon Trône & privée de l'espoir d'avoir des successeurs de mon sang, est-il encore » quelque devoir qui me lie à mon ingrat époux ? » Ce début est suivi de sermens affreux qu'elle fait de réveler sa honte & celle de Xuthus. Cependant les larmes qui coulent de ses yeux, & la rougeur qui lui couvre le front montrent combien lui coûte l'aveu qu'elle va faire. Aussi ne le fait-elle que pour reprocher aux hommes & aux Dieux leur ingratitude & leur trahison. C'est sur tout à Phœbus qu'elle adresse les plus vifs reproches, en publiant que ce Dieu a triomphé de sa pudeur, & qu'il a souffert que son fils soit devenu la proye des oiseaux, tandis qu'il rend au traître Xuthus un fils qui n'est pas à elle.

Le Vieillard & le Chœur également surpris de cet autre malheur de la Reine dont ils n'avoient eû aucune connoissance, comprennent à peine tout le sens de ses paroles. C'est pourquoi le vieux Gouverneur se fait répeter toute cette

aventure pour tâcher de découvrir ſi l'on ne pourroit pas retrouver quelque trace de cet enfant expoſé, qui ſeroit du moins l'héritier légitime du Trône, & le vengeur de ſa mere. Mais Creüſe avouë qu'elle l'a caché dans une grotte, & que depuis elle ne l'a plus revû. „ O cruelle „ mere, s'écrie le Vieillard, ô Dieu, en„ core plus barbare! „ Le récit de Creüſe lui arrache cette expreſſion : car elle lui peint vivement cet enfant malheureux, qui lui tendoit en vain les bras, & la fatale néceſſité où elle étoit de ſacrifier l'amour maternel aux égards d'un honneur ſévére qu'il falloit mettre à couvert.

„ Vengez-vous, dit le Gouverneur, „ & puniſſez d'abord l'amant qui vous a „ perduë. „

Creuse. Comment étant mortelle puis-je punir un Dieu?

Le Gouverneur. Mettez en feu le Temple de Delphes.

Creuse. Une crainte religieuſe m'arrête; & je n'ai déja que trop de malheurs.

Le Gouverneur. Hé bien perdez votre époux.

Creuse. Un reſte de reſpect pour un hymen qui me fut cher, en murmure.

Le Gouverneur. Du moins étouf-

fez ce monſtre naiſſant, cet Ion qui s'éleve contre vous.

Elle écoute plus volontiers cette propoſition. Il n'eſt plus queſtion que des moyens de réuſſir. Le Vieillard du même ton qu'on vient d'entendre, propoſe les plus violens, comme d'aller égorger Ion dans la tente ſacrée où il mange avec ſes amis. Mais la Princeſſe n'approuvant rien de tout cela, « C'eſt donc » à vous, reprend-il, à chercher une » reſſource. » Creüſe en trouve une digne d'une femme en fureur, c'eſt le poiſon. Elle en avoit un très-préſent & très-efficace qui lui venoit de Minerve, à ſçavoir deux gouttes du ſang de Méduſe que la Déeſſe avoit données à Ericthonius avec cette proprieté que l'une des gouttes procureroit la guériſon, & l'autre une prompte mort. Creüſe charge le Gouverneur d'empoiſonner Ion avec la liqueur mortelle : mais elle voudroit attendre que ſa victime fût à Athènes. » Non, répond le Gouverneur, c'eſt içi » qu'il faut s'en défaire pour cacher la » main qui le perd. »

Creüſe y conſent, & lui donne un vaſe d'or où eſt renfermé le poiſon, avec ordre de le répandre dans la coupe d'Ion. Tandis qu'elle va dans ſon appartement

en attendre l'effet, le Vieillard s'encourage à ce crime par cette horrible ſentence : » Soyons vertueux, quand tout nous » rit. Mais s'agit-il de nous venger d'un » ennemi, n'écoutons plus une importu- » ne vertu ».

Ces ſentences & toute la conduite de l'attentat paroiſſent ne convenir guères à des perſonnes pour qui le ſpectateur s'eſt intéreſſé. Le Chœur n'eſt pas moins coupable que les principaux perſonnages, & ſa fidélité pour la race d'Erecthée ne ſçauroit (ce me ſemble) juſtifier ſon emportement, quoique le Poëte tâche de l'ériger en vertu dans l'Intermède de cet Acte. Il faut pourtant convenir que la ſituation eſt admirable ; qu'elle eſt tirée des vrais ſentimens du cœur humain, & que par conſéquent elle eſt dans le vrai goût du Théâtre.

ACTE IV.

Un domeſtique de Creüſe vient d'un air effaré demander au Chœur où eſt la Princeſſe, qu'il a déja cherchée inutilement par toute la ville, & que tout Delphes vient de condamner à la mort. Il la cherche apparemment pour la ſauver, s'il eſt poſſible ; & toutefois, il s'arrête

avec le Chœur aſſez long-tems pour faire un récit très-étendu de la maniere dont la conſpiration contre Ion a été découverte. En voici le ſens.

» Xuthus & ſon fils étoient partis de » ce lieu dans le deſſein de faire des ſacri» fices & un feſtin pour célebrer la naiſ» ſance d'Ion. Xuthus ſe charge des ſa» crifices ; & prêt d'aller ſur le double » ſommet du Parnaſſe pour arroſer l'un » & l'autre du ſang des victimes en l'hon» neur de Bacchus, il dit à ſon fils : Ele» vez des tentes : donnez aux Delphiens » une fête ſuperbe, & n'attendez pas » mon retour. »

La précaution que prend le Poëte d'écarter Xuthus étoit bien néceſſaire, comme on va voir : mais elle ne ſauve pas entierement la faute qu'il a voulu éviter.

Le domeſtique décrit, avec beaucoup d'art & trop ſans doute, la ſalle du feſtin. » C'étoit une ſeule tente qui renfer» moit un arpent en quarré long, & qui » pouvoit contenir tout le peuple de Del» phes. Elle étoit ornée des plus riches » tapiſſeries du Temple ; ce qui faiſoit un » merveilleux ſpectacle. Car au lieu de » platfonds on voyoit le magnifique pré» ſent d'Hercule, monument de ſa vic-

» toire ; & dépouille précieuse des Amazones. C'étoit un Ciel parsemé d'étoiles. Le soleil hâtant ses coursiers de se précipiter sous les eaux ne jettoit plus que les derniers traits d'une lumiere mourante : la Nuit revêtuë de longs crespes noirs conduisoit son char léger dans la plaine Ethérée, suivie des Astres brillans parmi lesquels les Pléïades se faisoient distinguer, aussi-bien qu'Orion armé de son épée. » On décrit du même air l'Ourse dont la queuë faisoit plusieurs replis, la pleine Lune, qui divise le mois, avec les Hyades, & dans un lointain l'Aurore qui attendoit le départ des Astres. » D'autres ornemens, continuë l'Officier, tenoient lieu de murs. C'étoient des Naumachies, des chasses, des Centaures, des cerfs, & des lions. Enfin à l'entrée, il y avoit un Cécrops avec une queuë de serpent à contours tortueux, & ses filles à ses côtés. Du reste les tables étoient chargées de coupes d'or.

Cela ressemble assez aux enchantemens des Fées, vû le peu de tems qu'on a employé à préparer cette fête. D'ailleurs la description qu'on en fait, plus badine *, ce semble, que pompeu-

* Elle est élégante & charmante en elle-mê-

se, & tout au moins hors de place, ne devoit gueres plaire à des femmes effrayées à qui l'on venoit annoncer une mort certaine. Le narrateur pouvoit s'en tenir aux choses qui suivent, & que je vais dire.

» Un Hérault avec cérémonie avoit in-
» vité tous les citoyens au festin. La sal-
» le étoit remplie, & les convives ornés
» de couronnes avoient commencé le
» repas, lorsqu'un Vieillard a paru dans
» l'assemblée, & a réveillé la joïe en se
» faisant l'Echanson public. La Musique
» & Bacchus ayant échauffé les esprits, le
» Vieillard fait apporter de plus grandes
» coupes, & se fait un mérite de servir
» lui-même son nouveau maître. Il avoit
» mêlé dans le vin un poison, qu'il avoit,
» dit-on, reçû de Creüse. Ion faisoit dé-
» ja la libation, quand une parole écha-
» pée à un des Officiers lui a fait entre-
» voir un fâcheux présage. Il demande
» une autre coupe & fait une libation de
» tout le vin qui étoit dans la sienne en
» invitant les convives à l'imiter. Cepen-
» dant une troupe de colombes entre
» dans la tente & goûte de ce vin répan-

me. Ce n'est que sa place que j'ose ici blâmer. On pourroit faire un beau tableau sur cette description.

» du par les conviés. On n'en voit aucun
» effet funeste pour ces oiseaux. Mais la
» colombe qui s'étoit arrêtée proche
» d'Ion trempe à peine son bec dans le
» vin empoisonné, qu'elle s'agite violem-
» ment, fait entendre une voix plainti-
» ve, & tombe étenduë aux pieds des
» spectateurs. Ion déchirant aussi-tôt ses
» vêtemens, s'écrie : Quel mortel atten-
» te sur mes jours ? C'est à toi, Vieillard,
» de me le déclarer, puisque c'est de ta
» main que j'ai reçû le poison. L'Echan-
» son après quelques détours confesse en-
» fin le forfait de Creüse. Ion à la tête
» des conviés, court à l'instant aux Minis-
» tres du Temple en demandant justice ;
» & tous d'une voix ont condamné la
» Reine a être précipitée du haut du ro-
» cher ».

Je ne crains pas d'être blâmé des partisans de l'Antiquité les plus outrés, si je crois voir une faute dans cet inutile récit, puisque celles qui y sont interessées, je veux dire, les femmes de Creüse, n'avoient besoin de sçavoir autre chose, sinon que tout étoit découvert, sans s'embarrasser de la maniere, & moins encore de la description du festin ; outre que l'essentiel pour le domestique, témoin de cet évenement, étoit de chercher promp-

tement ſa maîtreſſe pour favoriſer ſon évaſion, & non pas de s'amuſer à décrire une ſalle de feſtin & de bal.

Le Chœur ſe ſentant coupable du ſecret violé, & complice du crime de la Reine, voit bien qu'il mérite doublement la mort; & comme il ne voit nulle apparence à ſe ſauver par la fuite, il entre dans des ſentimens de frayeur qui conviennent à des femmes, & qui pouvoient s'exciter, ſans qu'il fût néceſſaire d'employer une narration ſi détaillée.

Je ſuis perſuadé, malgré l'arrangement ordinaire des Scènes, que le quatriéme Acte finit par ce déſeſpoir du Chœur, & que le cinquiéme eſt ouvert par Creüſe. Quoiqu'il en ſoit cette Princeſſe ſur le bruit de ſa condamnation ayant trouvé le ſecret de s'échaper & de parvenir juſqu'au Veſtibule du Temple demande au Chœur un conſeil dans l'extrémité où elle eſt réduite. Mais elle n'en trouve qu'un dans des femmes éperduës à l'aſpect d'une mort qui les menace elles-mêmes; c'eſt d'embraſſer l'autel du Dieu.

Creüſe s'y réfugie à propos: car le Théâtre ſe remplit tout-à-coup de gens armés qu'amene Ion pour ſe ſaiſir de ſon ennemie. Dès qu'il la voit, ſa haine s'a-

dresse au fleuve Céphise en ces termes.
» Comment peut être issuë de vous cette
» vipere aux yeux enflammés, dont l'au-
» dace est un venin plus subtil que le
» poison qu'elle a osé me présenter ?
» qu'on la prenne, & que son corps
» soit impitoyablement déchiré en tom-
» bant de rocher en rocher. C'est sans
» doute un effet de mon bon destin que
» je l'aïe connuë avant que d'arriver à
» Athènes. Si tu as osé attenter sur ma
» vie au milieu de Delphes, qu'aurois-je
» dû attendre de toi dans le sein de ton
» Palais? Tes perfides caresses m'auroient
» coûté le jour. Ne te persuades pas que
» cet autel & ce Temple te dérobent à
» ma vengeance. Si la pitié doit avoir lieu,
» c'est en faveur de ma mere & de moi-
» même ».

Ion fait ici mention de sa mere sans sçavoir que c'est elle dont il poursuit la mort. Elle ignore de même qu'il est son fils; & cette double erreur produit l'embarras intéressant qu'on va voir.

Creuse. Je vous défends à tous au nom d'Apollon & au mien d'approcher de cet autel.

Ion. Qu'y a-t'il de commun entre Apollon & toi ?

Creuse. Je suis dévouée à ce Dieu,

Ion. N'as-tu pas voulu perdre son fils ?

Creuse. Devenu fils de Xuthus tu n'est plus celui d'Apollon.

Ion. Mais je l'avois été, & c'est de lui que je tiens en effet tout ce que je suis.

Creuse. Tu as été à lui, & j'y suis à présent.

Ion. J'étois juste, & tu es impie.

Creuse. Je n'ai fait que me venger de l'ennemi déclaré de ma maison.

Ion. D'un ennemi ! Ai-je envahi ton Trône à main armée ?

Creuse. Oui, cruel, tu as mis en combustion la maison d'Erecthée.

Ion. Ai-je porté à Athènes le fer & le feu ?

Creuse. C'étoit les y porter que de m'arracher le Sceptre.

Ion. Mon pere me faisoit héritier d'un Sceptre qui est le prix de sa valeur.

Creuse. Et quel droit un descendant d'Eole a-t'il sur le peuple de Pallas.

Ion. Un droit acquis par son courage. Le droit de libérateur.

Creuse. S'il en fut le libérateur, doit-il en être l'Usurpateur & le Tyran ?

Ion. C'est donc une vaine crainte de l'avenir qui te portoit à me donner la mort ?

CREUSE. Je te donnois la mort pour prévenir mon trépas.

ION. Non, non, c'eſt la jalouſie qui a conduit tes coups : c'eſt la rage de te voir ſans héritiers.

CREUSE. Si je manque d'héritiers eſt-ce un titre pour m'enlever la couronne ?

ION. Pour n'être pas ton fils, dois-je être privé de l'héritage paternel ?

CREUSE. Il eſt à toi ; prens ſon épée & ſon bouclier : Voilà tes biens & ton héritage.

ION. Va, quittes cet autel & ceſſes de profaner la majeſté du Dieu.

CREUSE. Va porter de pareils ordres à ta mere.

ION. Quoi, je ne tirerois pas raiſon d'une impie qui m'a preſque donné la mort.

CREUSE. Venges-toi : c'eſt ſur cet autel qu'il me faut égorger.

ION. Quelle fureur de vouloir enſanglanter les couronnes du Dieu ?

CREUSE. Pour te rendre coupable.

Ion finit par une exclamation contre l'injuſtice des loix, qui donnent au crime un aſyle réſervé ſeulement pour l'innocence ; & ſoit que les Actes ayent été mal diviſés, comme il y a apparence, ſoit quelqu'autre raiſon, l'Acte ſuivant ame-

ne la Prêtresse de Phébus, sans autre Intermede, pour faire le dénoument de cette intrigue.

ACTE V.

Cette Prêtresse sort du Temple par inspiration divine pour venir calmer la colere d'Ion. Comme elle lui tenoit lieu de mere, il a pour elle le respect & la déférence d'un tendre fils : mais il ne peut concevoir les ordres qu'elle lui donne, à sçavoir d'aller à Athènes sans soüiller ses mains dans le sang de son ennemie. » Une juste vengeance, dit-il, nous » rend - elle coupables »? La Prêtresse pour s'expliquer peu à peu, lui montre un petit berceau qu'elle porte. (C'est celui où elle avoit trouvé Ion.) Jamais elle ne lui avoit montré ce gage si propre à lui faire retrouver sa mere, parce qu'Apollon l'avoit ainsi voulu : & c'est par l'ordre de ce même Dieu qu'elle découvre en ce jour un dépot si important. » Recevez-le dit-elle, & cherchez les traces » de celle dont vous reçûtes le jour. »

Il y a beaucoup de machines dans toute cette piéce : car outre que la Prêtresse en est une aussi bien que Minerve qui viendra après, on ne concevroit pas

pourquoi la Prophêtesse a gardé si longtems ce berceau sans en rien dire, & sans que personne en soupçonnât rien, si le Poëte n'avoit eû soin de faire entendre plus d'une fois que tel étoit le bon plaisir d'Apollon; de sorte qu'Apollon semble avoir tout fait exprès pour donner lieu à une Tragédie; tant il prend de précautions pour en menager tous les ressorts. Après avoir éxecuté ses ordres, la Prêtresse fait les derniers adieux à Ion, & ne lui apprend rien autre chose de son sort sinon qu'il a été exposé sur la porte du Temple dans le berceau qu'elle lui donne, & que désormais c'est à lui de chercher avec soin sa mere aux marques qu'il trouvera dans le dépot qu'Apollon lui remet entre les mains. Il est vrai que cela se fait pour ne pas précipiter le dénoument; mais c'est un défaut que de multiplier les machines pour ménager les surprises, quelque touchantes qu'elles puissent être.

Ion attendri à la vûë de son berceau, verse des larmes en songeant qu'il a été assez malheureux pour devoir sa naissance à un crime, & pour être exposé à la mort par une mere qui auroit dû l'allaiter *. Il bénit le Dieu qui l'a secouru en

* C'étoit la coutume des femmes Grecques.

maudissant la fortune qui l'a trahi : & par un retour de tendresse il plaint sa mere, que des égard cruels ont apparemment forcée à perdre ce qu'elle avoit de plus cher. Irrésolu sur le parti qu'il doit prendre, il veut d'abord faire au Dieu de Delphes un don de son berceau, pour n'être pas obligé d'y trouver ce qu'il ne voudroit pas, c'est-à-dire une mere vile, une esclave. Son incertitude lui paroît plus douce qu'un éclaircissement qui le rendroit méprisable. » Mais quoi, reprend-il, dois-je me dé- » fier des faveurs d'un Dieu qui m'a con- » servé si fidélement ces gages de ma » naissance ? Osons ouvrir ce berceau : » aussi bien ne sçaurois-je éluder mon » destin. Sacrés ornemens qui environ- » nez ce dépôt; & vous liens qui tenez » mon trésor enfermé, faut-il que vous » ayez si long-tems trompé mes désirs » curieux ».

Tandis qu'il s'avance pour délier le couvercle, & qu'il s'étonne de voir que le tems ne l'a point endommagé, Creüse reconnoît le berceau, & quittant son asyle : » Voici le berceau, s'écrie-t'elle où » je vous exposai ; j'abandonne cet autel, » dût-il m'en couter la vie ». Ion surpris de cette nouvelle audace de Creüse, veut

qu'on se saisisse d'elle, & il croit que c'est une fureur causée par ses remords qui la contraint d'abandonner son refuge ; mais elle s'attache à Ion & s'obstine à l'appeller son fils. Celui-ci, pour la convaincre de supercherie, s'avise d'un stratagême, à sçavoir d'obliger Creüse à lui dire ce que contient ce berceau avant qu'il l'ait ouvert. La Princesse ne balance pas, & répondant de point en point à toutes les demandes d'Ion, elle désigne au juste tout ce qui se trouve dans ce dépôt, les voiles de l'enfant, & les ornemens qui les accompagnent. A mesure qu'il en tire quelqu'un, Creüse nomme les autres. L'un est une figure de Méduse en broderie sur la toile avec un bord de serpens en guise d'Egide, ouvrage qu'elle fit étant fille ; un autre est un brasselet ou collier de serpenteaux d'or, suivant l'usage des Erecthides en mémoire d'Ericthonius, dans le berceau duquel Minerve avoit mis un serpent. Il y a enfin une couronne d'olivier formée d'une branche de celui que Pallas fit naître à Athènes, en frappant la terre de sa pique.

Creüse en un mot devine tout sans rien voir, & si précisément, que le jeune homme ne pouvant plus douter qu'elle

ne soit sa mere, la reconnoit pour telle, & l'embrasse tendrement. Cette reconnoissance est bien touchée ; mais elle seroit plus agréable, si Creüse n'eut pas été coupable d'un empoisonnement médité, crime si odieux que la plus juste vengeance ne peut le justifier assez, pour rendre Creüse digne des larmes du spectateur. Cependant pour ne pas prononcer trop légerement sur des choses si respectables, il faut se souvenir que la vengeance de Creüse n'étoit que trop bien fondée, vû l'erreur où elle étoit ; & que le poison tenoit lieu d'armes aux femmes outragées.

Cette scène doit paroître aujourd'hui désagréable par un autre endroit important ; c'est qu'après les premiers transports de la joye reciproque de la mere & du fils, Creüse qui ne peut rendre raison pourquoi & comment ce berceau avec l'enfant avoit été transporté à Delphes, se trouve obligée de découvrir à Ion par ses soupirs & par son embarras, qu'il pourroit bien n'être pas fils légitime de Xuthus. Ainsi en retrouvant sa mere, il perd le pere qu'il avoit trouvé. La Reine est même réduite à expliquer ce mystere ; & elle assaisonne cette explication le moins mal qu'il lui est pos-

ſible en diſant comme Hippolyte dans Racine.

L'Hymen n'eſt pas toujours entouré de flambeaux. *Phedre, Act. V. Sc. I.*

En un mot elle donne à Ion de terribles ſcrupules ſur ſa naiſſance. Elle dit enfin, quoique timidement & après bien des façons, la vérité qui lui coûtoit tant à révéler ; qu'elle avoit épouſé malgré elle Phœbus ; qu'elle en avoit eû un fils : & que pour ne pas rendre ſa vertu ſuſpecte, elle avoit expoſé le gage d'un hymen glorieux à la vérité, mais ignoré de ſes parens. On juge bien qu'Ion, durant ce récit qu'il interrompt ſouvent par de curieuſes queſtions, eſt agité de divers ſentimens. Un Dieu pour pere flatte ſa vanité, mais une naiſſance ſi extraordinaire lui ſemble équivoque. D'un autre côté l'un & l'autre admirent, non ſans s'attendrir, que la fortune ait permis qu'un fils & une mere ayent penſé ſe donner mutuellement la mort. Ce combat de tendreſſe eſt digne d'Euripide : mais Ion rendu à ſes réfléxions retombe dans ſes ſcrupules ; ravi de trouver une Reine, il voudroit encore que ſa naiſſance fût ſans tache ; & pour s'en aſſurer il s'approche de Creüſe, & lui dit à l'inſ-

çû du Chœur le sujet de ses craintes.

Quelque précaution qu'il prenne & quelqu'assaisonnement qu'il apporte à une demande si délicate, elle n'est bonne qu'à faire rougir sa mere; & cela feroit un méchant effet de nos jours. Car Ion la presse de lui avouer avec franchise si Apollon n'est point un voile specieux dont elle tâche de couvrir sa faute & d'embellir la naissance honteuse d'un fils recouvré.

Creüse prend Minerve à témoin de la vérité de son aventure avec Apollon. Mais ce qui confirme Ion dans ses soupçons, c'est que ce Dieu loin de l'avouer pour fils, le donne pour tel à Xuthus. » Il vous donne à Xuthus, répond-elle. » Mais il ne dit pas que vous soyez issu » de ce Roi. Un ami ne peut-il pas don- » ner à un autre son propre fils pour hé- » ritier » ? Cette raison n'est pas trop bonne. Aussi l'intéressé ne s'en payant pas, sa mere en allégue un autre, à sçavoir la bienveillance particuliere de Phébus qui veut que son fils succede à un grand Roi, ce qui ne seroit pas si ce Dieu se déclaroit pere d'Ion. » Hé, que » pourroit-il hériter d'un Dieu ? Pas » même le nom, sur tout le mariage » ayant été secret, & l'enfant exposé ».

Tout cela dégénére en comique par rapport à nous ; & les ſoupçons d'Ion ont paru ſi bien fondés à Euripide même, qu'il lui fait prendre le parti de conſulter Phœbus pour les éclaircir. Mais Minerve prévient cette démarche, & tombe elle-même des nuës pour juſtifier la vertu de la Reine, & pour diſſiper les ſoupçons de ce qu'on lui rend.

La Déeſſe ſe dit envoyée pour cet effet par Apollon qui n'a pas voulu en paroiſſant lui-même, s'expoſer à des reproches ſur le paſſé. » C'eſt lui (dit-elle) qui eſt votre pere. S'il vous donne » à Xuthus, c'eſt pour vous faire entrer » dans une illuſtre maiſon. Son bras ſeul » a ſuſpendu l'effet de vos haines mutuelles, & ſon deſſein étoit de vous » déclarer ſon ſecret à Athènes ; mais » vous en avez hâté la déclaration ». Minerve donne ordre à Creüſe de placer Ion ſur le Trône comme le rejetton des Erecthides, en l'aſſurant que ce Prince deviendra célebre dans toute la Grece ; que ſes quatre fils ſeront les Chefs de quatre tribus d'Athènes ; & que ſes petits-fils habiteront les Cyclades & les villes de l'Ionie *, nom qu'elles devront à

* Ionie, région ſéparée de l'Eolide par le fleu-

Ion. La Déesse ajoûte, que Creüse aura de Xuthus son époux deux enfans dont l'un donnera son nom à la Dorie *, & l'autre à l'Achaïe. ** Tout ceci est historique & rapporté exprès pour flatter la vanité des Grecs fort jaloux de leurs anciennes origines. Enfin, Minerve fait valoir à Creüse les faveurs d'Apollon : premierement, d'avoir fait ensorte que son commerce avec le Dieu demeurât secret : & en second lieu, d'avoir dérobé l'enfant au trépas. D'où Pallas conclut, qu'il est important que Creüse ne dise pas à son mari qu'elle est mere d'Ion, de peur de tirer ce bon Roi d'une erreur qui lui est agréable : c'est-à dire que Minerve veut que Xuthus soit la dupe d'Apollon.

On voit combien ces sortes de fables sont contraires à nos idées, & combien une traduction suivie & toute simple d'une pareille Tragédie seroit désagréable aujourd'hui. Xuthus auroit fait un mauvais personnage dans cette Scène, aussi-bien que dans celles qui la précedent, lorsque

ve Hermus. Ses fleuves sont le Caistre & le Méandre.

* Dorie, partie de l'Achaie la plus proche d'Athènes.

** L'Achaie propre, est dans le Péloponnèse.

qu'il eſt queſtion d'éclaircir l'aventure d'Apollon avec Creüſe : & voilà pourquoi le Poëte a pris grand ſoin de laiſſer ſur le Parnaſſe le mari occupé à faire de longs ſacrifices, tandis qu'on le joue à ſon inſçû. C'eſt pour une ſemblable raiſon de bienſéance qu'Euripide n'a pas fait paroître Apollon. Mais tout cet art ne rendroit pas meilleur pour nous un ſujet, où après tout Apollon eſt ſéducteur, Minerve entremetteuſe, Creüſe barbare, Ion vindicatif, le Chœur peu vertueux, & Xuthus dupe * : outre qu'il n'eſt nullement vraiſemblable qu'il ſe paſſe tant d'évenemens au pied du Mont Parnaſſe, ſans qu'il en vienne le moindre bruit aux oreilles de Xuthus, dont le fils eſt, peu s'en faut, empoiſonné, & dont la femme eſt condamnée publiquement à la mort Le moyen même après le calme qui ſuit cette horrible tempête, de cacher à Xuthus la cauſe véritable des bruits qui ont ſi fort éclaté dans toute

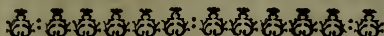
* J'ajoute encore, imprudent d'avoir revelé le ſecret d'un fils que lui donne l'oracle en préſence des femmes de Creüſe. Il eſt pourtant vrai, qu'il y a été entraîné par la ſuite de l'évenement. Mais cela n'empêche pas qu'on ne ſente en ceci l'inconvénient du Chœur, dont Xuthus auroit dû ſe défier.

une ville : & comment l'en inſtruire ſans bleſſer en rien l'intérêt du pere ou l'honneur de l'époux ; Euripide laiſſe tout cela à ſes acteurs, qui loin de ſe jetter dans cet embarras ſe retirent tous contens après avoir remercié Minerve & Apollon. Je reconnois cependant avec un des plus habiles connoiſſeurs * à qui je l'ai oui dire, que malgré les défauts réels ou apparens que j'ai crû voir dans cette Piéce, rien n'eſt plus véritablement Théatral, qu'une mere prête à faire mourir ſon fils inconnu, & à mourir inconnuë par ſes mains, tandis que ce double projet de parricide ſert à rendre la mere au fils, & le fils à la mere.

* Le Pere Pore'e



HERCULE



HERCULE FURIEUX,

TRAGEDIE D'EURIPIDE,

COMME on eſt prévenu ſur l'Hiſtoire d'Hercule par la lecture des Trachiniennes de Sophocle, & par celle de l'Hercule mourant de Sénéque & de Rotrou, il n'eſt pas beſoin de s'étendre beaucoup ſur le ſujet de cette derniere Tragédie d'Euripide.

Hercule fils de Jupiter & d'Alcmène, avoit épouſé en premieres nôces Mégare fille de Créon Roi de Thébes. Ce Mariage étoit un appui conſidérable pour Amphitryon qui paſſoit pour le pere d'Hercule, & qui étoit Général des Armées Thébaines, d'un autre côté la renommée du grand Alcide avoit rendu cette alliance honorable pour Mégare même : mais après pluſieurs ex-

ploits Alcide voulut descendre aux Enfers; comme il ne reparoissoit plus, on le crut mort. Cependant il s'éleva une sédition dans Thébes, les Conjurés avoient à leur tête un certain Lycus issu d'un Prince de même nom, qui avoit regné à Thébes, & qui y avoit été tué. Ce Lycus né en Eubée osa aspirer au Sceptre Thébain, tout étranger qu'il étoit. En effet, secondé par les Conjurés il tua Créon, & s'empara du Trône: il devint plutôt Tyran que Roi: & le premier essai de Tyrannie qu'il fit, ce fut de prononcer l'Arrêt de mort contre Amphitryon, Mégare, ses enfans, & toute la race d'Hercule, dans la crainte qu'un jour quelqu'un d'eux ne vengeât la mort de Créon sur l'Usurpateur. Le retour imprévu d'Hercule change toute la Scène, & donne lieu à cette Tragédie, dont voici les Personnages; Amphitryon, Mégare, Lycus, Iris, une Furie, un Envoyé, Hercule, Théſée, un Chœur de Vieillards Thébains. La Scène est à Thébes dans le Vestibule du Palais d'Hercule proche de celui de Lycus.

ACTE PREMIER.

C'est Amphitryon qui fait l'ouvertu-

re à la façon d'Euripide. » Qui ne con-
» noît, dit-il, le fils d'Alcée, le Pere
» d'Hercule, & le concurrent de Jupi-
» ter »? Voilà en trois épithetes fort ſimples, Amphitryon ſi bien déſigné, qu'on ne peut manquer de le reconnoître. La naïveté avec laquelle il ſe fait honneur d'avoir Jupiter pour rival, ne doit pas ſurprendre ceux qui ont la moindre teinture de l'Antiquité : toutefois elle eſt ſi peu conforme à nos idées, que cela ſeul préſenté à un ſpectateur de nos jours, lui feroit trouver un ridicule achevé dans le cours d'une Piéce toute ſérieuſe. Il faut donc eſſuyer d'abord ce ridicule, & ſe ramener doucement aux idées anciennes. Dans ce point de vûë, on verra Amphitryon étaler ſes malheurs d'une maniere tout-à-fait touchante.

Il raconte à peu près ce que j'ai dit d'abord de l'Hiſtoire d'Hercule, de Créon, & de Lycus ; il marque le lieu de la Scène, à ſçavoir l'Autel de Jupiter érigé à Thébes par les ſoins d'Hercule à la porte de ſon Palais. Il l'embraſſe comme un aſyle contre la Tyrannie de Lycus qu'il peint des plus noires couleurs. Il ſe regarde comme une victime de la Politique de l'Uſurpateur. La ſituation où il ſe voit réduit lui & ſa famille eſt la plus

trifte qu'on puiffe imaginer. C'eft un manquement général des chofes néceffaires à la vie, fans appui, fans reffource, fans amis : de ceux-ci, les uns peuvent fervir, & ne font rien ; les autres le veulent & ne le peuvent pas. On le voit dans cet état avec fa famille, c'eft-à-dire, fa Belle-fille & trois petits fils, enfans d'Hercule, tous profternés au pied de l'Autel.

Le Prologue fe tourne en Dialogue. Car Mégare fe leve & s'avance pour s'entretenir avec fon Beau-pere Amphitryon. Comment Euripide n'a-t-il pas voulu voir combien il lui étoit aifé d'ôter à fes Exordes l'air de purs Prologues adreffés aux Spectateurs ? Mégare auroit pû faire connoître Amphitryon, & celui-ci Mégare, fans parler au Parterre. C'eft apparemment par un amour outré de l'extrême clarté, qu'Euripide a négligé cette fineffe de l'Art, dans prefque tous fes Poëmes.

Mégare fe fait donc connoître, non pas à la vérité en déclinant fon nom, mais en comparant fa fortune paffée avec fes maux préfens. Le fort de fes enfans eft ce qui la touche le plus. Elle fe compare à un tendre oifeau qui couvre fes petits de fes aîles. Cette infortunée me-

re dit qu'ils viennent ſouvent les uns après les autres lui demander, „ Où eſt „ donc leur pere ? Que fait-il ? Quand „ reviendra-t-il ? C'eſt en enfans qu'ils „ le cherchent encore. J'ai beau les diſ- „ traire de cette penſée, continue-t-el- „ le ; au moindre bruit qu'ils entendent, „ ils accourent dans le vain eſpoir d'em- „ braſſer un pere trop inutilement at- „ tendu. Quel eſpoir nous reſte, Sei- „ gneur ? Hélas, je ne vois plus de reſ- „ ſource „. Elle inſinuë qu'en effet on les garde attentivement, & qu'il n'y a plus moyen d'échaper.

Amphitryon aime à ſe repaître d'eſpérances. Il en croit voir une lueur dans le retardement de la mort : mais ce délai même paroît affreux à Mégare. C'eſt par ces ſentences & d'autres ſemblables que finit l'Entretien ; & l'on voit arriver le Chœur ; ce ſont des Vieillards, petit reſte d'amis inutiles qui viennent conſoler ces Princes malheureux. Ils plaignent ſurtout leurs enfans en qui ils reconnoiſſent le ſang qui les fit naître. Mais à peine ont-ils commencé de parler, que Lycus paroît.

Il demande avec inſulte aux Princes ſur quel eſpoir ils cherchent à prolonger des jours qu'il a proſcrits. Sur quelle

ressource peuvent-ils compter ? » Est-ce
» sur le retour d'Hercule qui est retenu
» aux Enfers ? Seroit-ce sur la préten-
» duë gloire, ou d'Amphitryon qui se
» vante d'avoir Jupiter pour rival, ou
» de Mégare qui se glorifie d'être épou-
» se d'Hercule ? Vain artifice pour ex-
» citer la compassion des Thébains ». En
effet Lycus tâche dans son discours de
rabaisser les exploits d'Alcide. » Est-on
» censé brave, dit-il, pour dompter des
» bêtes féroces & des monstres ? Ce pré-
» tendu Héros se sert de l'arc & des flê-
» ches, armes affectées aux lâches tou-
» jours prêts à fuïr. On n'est Héros que
» lorsque, sans sortir de son rang, on
» voit l'ennemi de près, & qu'on attend
» de sang-froid les coups qu'il va por-
» ter. »

Lycus, après cette satyre assez cruë,
confesse nettement qu'ayant tué Créon,
il ne veut point laisser vivre ceux qui
pourroient devenir les vengeurs de leur
Ayeul. Cette bravade d'un Roi à l'égard
d'une famille subjuguée par l'effet d'une
Conjuration, n'est pas dans la noblesse
de nos mœurs ; mais elle entroit dans
celles des Grecs, qui ne rougissoient
point de dévoiler les motifs secrets de
leur vindicative Politique. Elle montre

du moins le génie du Gouvernement de leur tems. Outre qu'il n'étoit pas permis à Lycus de violer l'asyle sacré d'un Autel, un Roi n'osoit apporter simplement sa volonté pour regle de ses actions. Il en alléguoit des raisons bonnes ou mauvaises ; & voilà pourquoi l'on suppose ici que Lycus entre en discussion avec Amphitryon & Mégare ; l'un attaque, & les autres se défendent. C'étoit un spectacle fait pour une République où regnoit une apparence de Justice, la popularité, le raisonnement, & le goût des Harangues pour & contre.

Amphitryon commence la sienne par dire, que c'est à Jupiter de défendre la Maison d'Hercule son fils : que pour lui il se contente de justifier la valeur de ce Héros injustement attaquée. Il le fait avec dignité ; car il prend à témoin de cette bravoure le Char de Jupiter, d'où Hercule foudroya les Géans *, & la Forêt de Pholoë **, où il dompta les Centaures. » Interrogez votre Patrie même, dit-il » au Tyran, elle vous apprendra les ex- » ploits d'Alcide ». C'est qu'il avoit dé-

* Dans la plaine de Phlégra en Macédoine.

** Sur une Montagne de ce nom proche du Mont Othrys dans la Thessalie.

truit Œchalie ville de l'Eubée où étoit né Lycus.

Quant aux reproches sur les armes d'Hercule, Amphitryon y répond en cette maniere » Un Guerrier pésamment » armé est esclave de ses armes, & sou- » vent victime de la lâcheté de ceux qui » l'environnent, ou de son malheur, si » ses armes viennent à se briser ». J'avouë que tout ce détail avec une partie de ce qui le suit doit nous paroître sophistiquement puéril. Mais il falloit peindre des mœurs qui plaisoient alors, que nous souffrons dans les peintures, & qui nous déplaisent au Théâtre.

Enfin pour ce qui regarde la mort des enfans d'Hercule, leur Ayeul dit : » Pourquoi attenter à leur vie ? Que » vous ont-ils fait ? Si un Tyran est sage » de craindre les enfans des vrais Héros, » nous en est-il moins dur d'être sacri- » fiés à ses craintes comme il devroit » l'être lui-même à notre vengeance ? » Vous voulez regner dans ce païs : » hé-bien donnez-nous un exil pour » ressource, ou craignez vous-même un » funeste revers ». Il finit en s'adressant aux Thébains, à qui il reproche leur ingratitude envers Alcide dont ils ont reçu tant de bienfaits. C'est proprement

la peroraiſon de ſa harangue, à laquelle le Chœur paroît applaudir.

Le Tyran aigri n'en eſt que plus porté à précipiter ſa vengeance. Comme il n'oſe tirer violemment ces malheureux de leur aſyle, il ordonne qu'on les entoure d'un bucher, & qu'on y mette le feu ; coutume cruelle & conforme à la ſuperſtition qui ſe croyoit quitte envers les Dieux, lorſque ſans arracher une perſonne de l'Autel, elle l'obligeoit à le quitter ou à y périr par la violence du feu. C'eſt ainſi que la vengeance éludoit la Religion, pour ſe ſatisfaire ſans paroître la bleſſer. A l'égard des Vieillards attachés à Amphitryon, amis plus compatiſſans qu'utiles ; Lycus qui ne les craint pas, ſe contente de leur faire ſouvenir, que Créon n'eſt plus leur Roi, & qu'ils ſont les eſclaves d'un nouveau Maître. Le Chœur outré du nom d'eſclave & de la dureté de Lycus, éclate en reproches très-amers en ſa préſence. Ces généreux Vieillards ne reſpirent que la vengeance ; & leur unique peine, c'eſt de voir que leur pouvoir ne réponde pas à leur courage.

Mégare les remercie de leur affection, mais elle ne veut pas qu'il leur en coûte les biens ou la vie. Puis adreſſant la parole

à Amphitryon, elle ouvre un avis plein de générosité. » Je chéris mes enfans, dit-» elle; mere tendre, comment pourrois-» je ne les pas aimer? J'avouë que la » mort me semble affreuse, mais quelle » témerité de résister à sa destinée? Puis-» qu'il nous faut mourir, livrons-nous » volontairement au trépas. N'attendons » point une mort honteuse; & ne don-» nons pas à nos ennemis un sujet de » risée, confusion pire pour nous que la » mort. Soutenons l'éclat de notre rang, » & mourons dignes d'Hercule. Blanchi » sous les lauriers, voudriez-vous les » flêtrir par un soupçon de frayeur? » Mon époux dont la gloire est si juste-» ment établie, voudroit-il racheter le » salut de ses fils au prix d'une lâcheté? » Non. L'opprobre des peres retombe » sur les enfans: c'est son exemple que » je veux suivre. Quels fonds d'ailleurs » voulez-vous que je fasse sur votre es-» poir? Espérez-vous que votre fils sorte » du sein de la terre? Hé qui jamais » est revenu du Royaume de Pluton? » Compteriez-vous de fléchir un Tyran? » Non sans doute: si l'on a un ennemi, » on vient à bout de ses desseins sans » blesser l'honneur. Mais que peut-on » gagner sur un Tyran insensé? Il m'étoit

» venu en pensée comme à vous, de » demander au moins un exil pour mes » infortunés fils : mais est-ce les sauver » que de les livrer à l'indigence ? Tout » fuit les malheureux ; & leurs amis se » lassent de l'être plus d'un jour. Osez » donc subir avec nous une mort qui aussi » bien est inévitable » ?

C'est par ces pensées que Mégare anime Amphitryon. Ce vénérable Vieillard répond que ce n'est ni lâcheté ni amour de la vie, qui lui ont fait différer son trépas ; mais la tendresse & la pitié qu'il a pour ses petits fils. » Me voici » prêt, dit-il, au Tyran ; frappez, per- » cez mon sein, employez tous les sup- » plices ; je n'ai qu'une grace à deman- » der ; s'il faut que ces enfans périssent, » du moins faites-nous mourir avant » eux. Epargnez-nous l'horreur de les » voir expirer en implorant vainement » le nom de leur Mere & de leur Ayeul. » Du reste faites ce que vous avez pro- » jetté, puisqu'aussi bien nous ne pou- » vons éviter notre destinée ».

» Ajoutez, reprend Mégare, une se- » conde grace à la premiere, afin de » rendre le bienfait commun. Souffrez » que je pare ces tendres victimes de leurs » vêtemens funeraires. Faites ouvrir ce

» Palais dont on nous a chaſſés ; c'eſt
» le ſeul bien que je vous demande pour
» eux, de l'héritage de leur pere ».
Lycus y conſent ; ordonne qu'on ouvre,
& ajoute en ſe retirant qu'il va revenir
pour les ſacrifier ; réponſe tyrannique
& dans les mœurs Grecques. Ainſi le fils
Bajazet Act. V. Sc. 4. d'Achille immola-t-il Polyxène. Le *ſortez*, de Roxane à Bajazet qu'elle envoye
à la mort, a bien plus de nobleſſe & de
grandeur.

Mégare avec un profond ſoupir, fait entrer ſes fils dans le Palais qui fut à eux, & dont ils n'ont plus le nom. Pour Amphitryon il termine la Scène par un cri d'indignation contre Jupiter, & d'une maniere auſſi ridicule qu'impie. Car il reproche à ce Dieu d'avoir bien ſçû tromper Alcmène, & d'être inſenſible à la reconnoiſſance & à l'amitié qu'il doit à ſon époux.

L'interméde eſt une Ode ſur les travaux d'Hercule. Du reſte les Vieillards hors d'état de défendre ſa famille l'honorent du moins de leurs larmes, à la vûë de Mégare accompagnée de ſes trois fils, qui reviennent en habits de deuil, & ſuivis d'Amphitryon.

ACTE II.

» Où eſt le Prêtre (dit Alcmène en en-
» trant ?) Voilà les victimes. Chers en-
» fans, quelle funeſte union ! C'eſt la
» mort qui nous réunit, & c'eſt pour
» la derniere fois que je jouis de votre
» vûë. Cruelle deſtinée ! Ne vous ai je
» donc mis au monde, & élevés avec tant
» de ſoin que pour être dévoués à l'op-
» probre & au dernier ſupplice ? Etoit-
» ce là ce que m'avoit fait eſperer votre
» pere ? Il vous deſtinoit à vous (*Elle*
» *parle à l'ainé*) le Sceptre d'Argos, le
» Palais d'Euryſthée, & la peau du Lion
» de Némée dont il étoit revêtu : (*au*
» *ſecond*) à vous ſa redoutable Maſſuë
» & la Couronne de Thébes que lui
» apportoit mon Hymen. L'Œchalie,
» le prix de ſa valeur devoit être le
» partage du dernier. Ce Héros rem-
» pli de ſes vaſtes deſſeins, vous faiſoit
» tous Monarques, tandis qu'occupée
» de mon côté à vous choiſir des épou-
» ſes dignes de vous, je me faiſois un
» plaiſir ſecret d'aſſûrer votre bonheur
» & de le fonder ſur l'alliance d'Athènes,
» de Lacédémone, & de Thébes. Vains
» projets : tout cela s'eſt évanoui com-

Ces trois enfans étoient Thérimaque. Créontiade, Deicoon.

» me une ombre. Le Deſtin vous donne aujourd'hui les Parques pour épouſes, & ne me laiſſe que mes larmes pour * bain nuptial. Votre Ayeul, au lieu du Banquet de l'Hyménée, vous offre un tombeau, & donne Pluton pour Gendre à votre pere. Qui de vous dois-je embraſſer le premier? Comment recueillir vos larmes & vous arroſer tous enſemble de mes pleurs? Cher époux, car hélas! ſi les morts entendent nos cris, c'eſt à vous que je dois m'adreſſer, femme, pere, enfans, tous les vôtres vont au tombeau. Votre Hymen me faiſoit appeller heureuſe, & voici que je meurs. Venez, ſecourez-nous; faites du moins paroître votre grande Ombre: elle ſuffira pour accabler nos lâches meurtriers ».

Amphitryon de ſon côté s'adreſſe à Jupiter: » Mais hélas, dit-il, je l'ai déja trop vainement imploré ». Il ſe retourne vers les Vieillards pour leur faire une leçon très-Epicurienne. Il leur fait ſentir par ſes malheurs que rien n'eſt ſtable dans la vie, & que par conſéquent

* C'eſt une alluſion à l'uſage des meres Grecques, qui ſe baignoient avant les Nôces de leurs enfans.

il faut jouir du tems ſans crainte & ſans chagrin.

Dans ce moment de criſe où tout ſemble deſeſperé, Hercule reparoît inopinément. C'eſt Mégare qui la premiere l'apperçoit. Elle fait éclater des tranſports de joye difficiles à repréſenter. Elle envoye ſes enfans à ſa rencontre & leur dit de s'attacher aux habits de leur libérateur. Cette Scène eſt une belle ſituation après ce qui a précédé. Hercule en revoyant ſa maiſon s'écrie : » Cher » hoſpice, que je vous revois avec joye, » après mon retour des Enfers! Mais » qu'apperçois-je? Je vois mes enfans » couronnés comme des victimes, mon » épouſe au milieu d'une troupe d'hom» mes, & mon pere éploré. Voyons quel » malheur nous attend. Chere épouſe, » qu'eſt-il donc arrivé »?

Mégare raconte à Hercule, par des réponſes alternatives, l'extrêmité où ſe trouve ſa famille, la ſédition de Thébes, la révolution en faveur de Lycus, le meurtre de Créon, & toutes ſes ſuites. Il n'eſt pas ſurprenant qu'Hercule ignorât encore tout cela: il eſt entré ſecretement dans la Ville ſur le préſage d'un oiſeau qui lui annonçoit quelque calamité, & il a gardé l'*incognito* juſqu'à

son Palais. Ainsi il a pû ne pas sçavoir ce qui s'est passé, quoiqu'il ait traversé la Ville. Euripide a grand soin de prévenir l'objection qui vient tout d'un coup à l'esprit sur cet article.

Le beau de cette Scène, c'est cette ignorance même d'Alcide pour qui chaque vers que dit Mégare est un coup de foudre. Il ne peut revenir de son étonnement. » Quoi, dit-il, mon ab-» sence a-t-elle donc dissipé tous mes » amis ».

MÉGARE. Est-il des amis pour les malheureux ?

HERCULE. Les ingrats Thébains ont-ils perdu le souvenir de mes bienfaits?

Il leur en avoit fait d'insignes, entr'autres par la victoire qu'il avoit remportée pour eux sur ceux d'Orchoméne*, qu'il avoit contraints de payer aux Thébains le double du Tribut que les Thébains eux-mêmes leur payoient auparavant.

Hercule courroucé au point qu'on peut imaginer, arrache les bandelettes mortuaires de la tête de ses enfans, & ne songe qu'à assouvir sa vengeance. C'est peu pour lui d'égorger le Tyran; il veut enveloper dans la punition les

* Orchoméne Ville de Béotie, où il y avoit un beau Temple dédié aux Graces.

perfides Thébains, comme complices d'un crime qu'ils ont eu la lâcheté de souffrir. Il veut rougir de sang les eaux de l'Ismene & de Dircé. Tout ce qu'il a fait d'exploits lui semble méprisable, s'il ne signale son bras & son courroux en vengeant & en sauvant ce qu'il a de plus cher.

Amphitryon qui jusqu'à présent a laissé parler Mégare, prend enfin la parole. Il étoit de la bienséance Théâtrale qu'une femme comme plus sensible, ainsi qu'elle le dit elle-même, fît éclater sa joye, & qu'un Vieillard se réservât pour le conseil. Celui qu'il donne à son fils est plein de prudence. Il ne veut pas qu'un Héros s'expose seul à la brutalité d'une multitude de gens perdus & accablés de dettes, que leurs crimes & l'amour des choses nouvelles ont, dit-il, attachés au Tyran. » Sans doute, ajoute-t-il, on vous » aura vû entrer dans la Ville, & c'en » est assez pour les rassembler contre » vous. Que m'importe, répond Hercu- » le, qu'on m'ait vû ou non »? Réponse fiere & digne d'Hercule. Mais il assure qu'il est entré secrettement, ainsi que nous l'avons observé. C'est pour cela même, & afin d'agir à coup sûr dans une conjoncture si délicate, qu'il se rend

au confeil de fon pere, & qu'il confent d'attendre Lycus.

Durant ce court intervalle Euripide donne quelque lieu à la curiofité d'Amphitryon, juftement étonné de revoir fon fils revenu des Enfers. Alcide dit, qu'il y eft entré en effet, qu'il en a tiré Théfée, & qu'il a amené jufques dans une forêt le Chien Cerbere. Tout cela fe raconte en très-peu de mots. Il n'étoit pas convenable de s'étendre fur ces prodiges dans la fituation où fe trouvoit Hercule, ni auffi de les omettre entierement, puifqu'on ne l'attendoit plus. Les bienféances dictées par le bon fens font ici exactement obfervées. Rien de plus naturel que les empreffemens d'une famille fur le point de périr & qu'un libérateur imprévu vient fauver inopinément. On la voit autour d'Hercule qui paroît à leurs yeux comme une Divinité. Femme, enfans, tous tremblent par l'effet de la frayeur qui les a faifis, & qui fe renouvelle par la réflexion. Tous l'embraffent & le ferrent étroitement, comme s'ils craignoient qu'il ne leur échapât. Il fent par-là à quel point de défefpoir ils étoient réduits; fes entrailles en font émûës. Il les confole, il effuïe leurs larmes, & il leur dit tendrement

de laiſſer ſes vêtemens, puiſqu'il ne prétend pas les abandonner. Hercule ne rougit point de paroître pere, & il en ſoutient le rôle d'un air qui releve encore celui de Héros. » Les richeſſes » & la pauvreté, dit-il, diſtinguent les » rangs parmi les hommes. Mais la ten- » dreſſe paternelle les ramene à l'éga- » lité ». Tous rentrent après ces mots pour attendre le retour du Tyran.

Le Chœur du ſecond Intermede n'eſt gueres plus intéreſſant que le premier, au moins pour notre goût. C'eſt une hymne d'allégreſſe qui roule en partie ſur les avantages d'une jeuneſſe floriſſante. Les Vieillards voudroient qu'elle fût éternelle, ou du moins doublée pour les gens de bien. Car comment diſcerner les bons des méchans, puiſque les Dieux les laiſſent tous également vieillir. Ce ſont des Vieillards & des Payens qui parlent ainſi. Ils retombent ſur la concluſion ordinaire, qui eſt de ne pas abandonner la joye & les Muſes. Ils veulent enfin, employer leurs voix à chanter le triomphe du grand Alcide.

ACTE III.

Lycus paroît & gardant toujours ſon

caractere de Tyran, il somme Amphitryon qu'il voit sortir, de lui livrer Megare & ses enfans, suivant sa promesse, afin de les immoler. Le tems que les victimes mettent à s'orner semble long à son impatiente barbarie. Amphitryon dissimule afin d'attirer Lycus dans le piége qu'on lui prépare. C'est comme l'Electre de Sophocle. Elle en use ainsi à l'égard d'Egisthe.

L'impatience de Lycus le fait rentrer dans le Palais pour en tirer ses victimes ; sans soupçonner le sort qui l'attend lui-même. A l'égard d'Amphitryon, il reste un moment avec le Chœur sur le Théâtre. Vœux communs sur l'évenement, conjouissance de la part des Vieillards, espérance & crainte, tout prépare à la révolution. Mais à peine Amphitryon est-il rentré qu'on entend le cris de Lycus. Le Chœur éclate en chants d'allégresse, & regarde Thébes comme un Royaume délivré d'un cruel usurpateur. C'est une espéce de divertissement comme dans un Opéra. Il y en a plusieurs de ce genre dans notre Poëte pour remplir les vuides que laissent les Principaux Acteurs, quand ils agissent derriere le Théâtre. Ce sont de cours Intermédes tout différens de ceux qu'on voit entre

les Actes, & ménagés seulement pour instruire le Spectateur des faits qu'on ne peut produire sur la Scène, tel qu'est par exemple ici le meurtre de Lycus.

Sur ces entrefaites Iris Messagere de Junon, & une Furie se montrent en l'air. Euripide entre ici dans le merveilleux de la Fable, & change, à proprement parler, de sujet & d'action. Car Lycus mort, & la famille d'Hercule délivrée, tout semble fini. Cependant la Piéce n'est qu'au troisiéme Acte. Véritablement ce qu'on va voir est lié avec ce qui a précédé. Mais ce n'est plus le même objet. En effet, Junon toujours ennemie déclarée d'Hercule, n'ayant pû venir à bout de le perdre ni par le voyage aux Enfers, ni par le moyen de Lycus, veut l'exposer à un revers qui lui fera payer bien cherement le plaisir d'avoir arraché sa famille au trépas. Elle prétend qu'Hercule immole de ses mains ces mêmes enfans qu'il vient de sauver avec tant de bonheur & de gloire. Iris le dit nettement, & donne ordre à la Furie de troubler les sens de ce Héros jusqu'à la fureur. Qui le croiroit? La furie touchée de compassion ne sçauroit consentir à exercer cette barbarie sur un homme si utile aux mor-

tels, & même aux Dieux. C'eſt que les Enfers l'avoient reſpecté comme Orphée. Cependant Iris preſſe. » Il n'eſt pas queſ- » tion de délibérer, dit-elle, Junon » l'ordonne; il faut obéïr. Ces ordres » tout étranges qu'ils paroiſſent produi- » ront un bien véritable ». L'Euménide atteſte le Soleil qu'elle obéït malgré elle. Toutefois elle le fait, & s'empare inviſiblement d'Hercule, tandis qu'Iris remonte aux Cieux.

Les Vieillards témoins d'un ſi affreux projet ſe réplongent dans la triſteſſe. Ils croyent déja voir un maſſacre horrible, & entendre un grand bruit dans le Palais. Cela eſt dit pour marquer que l'ordre de Junon eſt exécuté.

ACTE IV.

En effet, un Officier vient dire à ces Vieillards qu'Hercule ſaiſi d'une fureur divine a tué ſes propres enfans. Sa narration eſt une peinture auſſi vive que toutes celles qu'on a vuës d'Euripide. Mais il y a des choſes qui, ſans doute, bleſſeroient la nobleſſe de nos manieres. En voici une partie; on en jugera. » On » faiſoit un ſacrifice à l'autel de Jupiter » pour expier le Palais ſouillé par le ſang

» de Lycus. Hercule étoit environné de » ſa famille. On portoit déja la corbeille » autour de l'Autel, & nous gardions un » ſilence Religieux; lorſque ce Héros ſur » le point d'éteindre le tiſon ſacré dans » l'eau luſtrale afin de purifier les aſſiſ- » tans, s'arrête tout-à-coup. Ses enfans » ſurpris, tournent auſſi-tôt la vûë ſur lui. » Ses yeux roulent d'une maniere af- » freuſe, & ſe rempliſſent de ſang. L'é- » cume coule ſur ſa barbe, & il s'écrie » avec un ſouris convulſif & forcé. O » Jupiter, mon pere, pourquoi m'ar- » rêter à des ſacrifices d'expiation avant » que d'avoir immolé Euryſthée? Sa- » crifions cette autre victime, comme » j'ai fait la premiere; & quand je vous » aurai apporté la tête de cet ennemi, » il ſera tems de purifier mes mains. Laiſ- » ſez ſes vaſes, répandez cette eau: c'eſt » mon arc que je demande. Où ſont mes » armes? Je pars pour Mycènes. Por- » tons * ce qu'il faut pour renverſer » la ville de fonds en comble. »

L'Officier ajoûte, qu'Hercule ſe retire de l'Autel; qu'il s'imagine monter ſur un char, & animer ſes courſiers; que les eſclaves ſourient, & ſe diſent

* Dans le Grec il y a *μοχλὸς, δικέλλας, vectes, Ligones.*

les uns aux autres : „ Notre maître eſt „ il en humeur de ſe réjouir, ou dans „ une fureur véritable ? „ Voilà de ces naïvetés qui nous paroiſſent à juſte titre peu dignes de la majeſté du cothurne, quoiqu'il y en ait beaucoup de cette ſorte dans les anciens. D'un autre côté, c'eſt ſur ce pied-là qu'on les juge à la rigueur : mais injuſtement. Ce qui eſt comique aujourd'hui, ne l'a pas toujours été. Les modes qui nous paroiſſent ridicules, étoient ſérieuſement reſpectées il y a cinquante ans : comparaiſon ſimple & juſte à laquelle il eſt difficile de ne pas ſe rendre.

Le reſte de la narration eſt un détail des folies d'Hercule. J'appelle ainſi ſes fureurs, parce qu'elles n'ont pas toute la nobleſſe à la mode, qu'on trouve dans celles d'Oreſte chez Racine. Auſſi le Poëte Grec ne les expoſe-t'il pas ſur la Scène. Hercule paſſe dans un appartement. Il croit être chez les Mégariens : un moment après à Corinthe : puis à Mycènes. Il ſe dépouille, il ſe bat en l'air, il ſe perſuade avoir remporté de grandes victoires. Son pere ſe préſente à lui, & tâche de le rappeller au bon ſens. Mais Hercule le prend pour Euryſthée, & ſes propres enfans pour ceux de

de son ennemi. Armé de son arc, il les poursuit. L'un se cache sous les habits de sa mere: l'autre, derriere une colonne: le troisiéme sous l'Autel.

La mere a beau crier: » Que faites-» vous? Hé, ce sont vos enfans que vous tuez. » Il court après l'un d'eux & le renverse mort derriere la colonne. Il en immole un autre sous l'Autel. Il voloit vers le troisiéme. Mais Mégare se sauve avec lui. Elle sort de l'appartement, & enferme heureusement son époux furieux. Il se croit aux portes de Mycènes. Il brise tout, se fait un passage, & du même coup, il tuë la mere & le fils. Il préparoit le même sort à son pere. Mais Pallas l'arrête & le renverse. » Enfin, dit l'Officier, » il est plongé dans un profond som-» meil; & revenus de notre frayeur, » nous l'avons lié à un débris de co-» lonne ». Hercule, en bon françois, étoit fou à lier, pire que le Roland d'Arioste. N'imitons pas ces traits d'Euripide pour notre siecle: mais aussi ne les condamnons pas légerement dans le sien.

Le Chœur plus frappé de ce malheur que de celui des Danaïdes & de Progné, dont les premieres égorgerent leurs ma-

ris, & l'autre tua ſon fils, ne peut revenir de ſa ſurpriſe. On ouvre incontinent le Palais pour augmenter l'impreſſion par le ſpectacle des triſtes effets de la fureur d'Alcide. Des portes briſées, des cadavres étendus, des pilliers renverſés, Hercule lié, Amphitryon au déſeſpoir, tout l'appartement ruiſſelant de ſang, voilà l'ouverture de la Scène ſuivante.

Le malheureux pere que ſon agitation empêche de ſentir encore tous ſes maux tremble, qu'on ne réveille Hercule. Il craint qu'à ſon réveil il ne mette tout à feu & à ſang. Cette Scène eſt préciſément du même goût que celle de Tecmeſſe dans l'Ajax de Sophocle, Tom. III. & celle de Phédre dans Euripide, Tom. II. En un mot, c'eſt un jeu de Théâtre ancien où le Chœur & Amphitryon font paroître également la crainte & la douleur, comme ſi c'étoit la choſe même, & non une repréſentation feinte. Cependant Hercule ſe réveille & revient à lui.

Etonné comme on peut penſer, de ſe retrouver dans l'état où il ſe voit, couché par terre & attaché à une colonne briſée, ſon arc loin de lui & ſes fléches éparſes çà & là, il ſe croit preſque re-

descendu aux Enfers. „ Où suis-je, s'écrie-t'il „? Amphitryon & les Vieillards s'avancent vers lui timidement. „ Pourquoi pleurez-vous, mon pere, dit Hercule ? Pourquoi vous éloignez-vous „ de moi „ ? Le pere jette un cri de douleur, & profere des mots interrompus qui font assez connoître à son fils qu'il s'est passé quelque chose de bien funeste. Redevenu tranquille on le délie. On lui dit que toute la colere de Junon est tombée sur lui. „ Tournez vos regards, ajoute Amphitryon ; voyez ces „ cadavres „. Hercule est foudroyé par cette vue & plus encore en apprenant qu'il est l'unique auteur de tout ce carnage. Il ne peut se rappeller aucune trace de ce qu'il a fait. Le tout se développe par des interrogations & des réponses vives qui sont d'un naturel infini, & qui percent Hercule, comme autant de traits. Trop instruit de son malheur, il veut se donner la mort, il se livre à un repentir affreux, il ne pense qu'aux moyens de se délivrer de la vie, & ne dit rien que de funeste. Sur le point d'exécuter son dessein, il voit tout-à-coup paroître Thésée. La honte & la confusion succedent à la fureur. Il s'enveloppe la tête de ses vête-

mens, & craint, dit-il, de ſouiller un ami ſi cher par ſon ſeul aſpect.

ACTE V.

Théſée adreſſe la parole à Amphitryon à qui il déclare qu'il vient avec des troupes pour ſecourir ſon ami Hercule, ſur le bruit qui s'eſt répandu à Athènes, que Lycus s'étoit emparé du Sceptre de Thébes. Auſſi-tôt, en ſe détournant, il voit une femme & des enfans égorgés. Il croit d'abord être venu trop tard au ſecours d'Hercule, & que Lycus a répandu tout ce ſang. Puis il ſe détrompe, & il juge que c'eſt l'effet de quelqu'autre infortune qu'il ignore.

Amphitryon lui fait entendre par ſes larmes & ſes cris la vérité de ce qui s'étoit paſſé. Théſée vivement frappé du malheur de ſon ami & du courroux de l'inéxorable Junon, demande au moins qu'Hercule ſe dévoile le viſage. Il conjure le pere d'obtenir cette grace du fils. Le Vieillard s'y employe avec les paroles les plus touchantes. Il prie, il gémit, il preſſe. » O mon fils, quittez » ces voiles qui vous cachent. Montrez- » vous à la lumiere du jour. Ma voix » doit avoir ſur vous le pouvoir des

» prieres. J'y descends toutefois, & je
» tombe à vos genoux tout en pleurs.
» Etouffez, mon fils, ces horribles re-
» mords qui vous font frémir comme
» un lion. Quittez ces idées funestes &
» ces présages de mort. Ne mettez point
» un surcroît à notre accablement ».

Hercule ne répond que par de profonds soupirs. Théfée presse de son côté.
» Malheureux Prince, s'écrie-t'il, mon-
» trez-vous du moins à un ami. Aussi-
» bien n'est-il point de ténebres assez
» épaisses pour cacher votre calamité.
» Pourquoi me faire signe de tourner
» les yeux sur le sang que vous avez
» répandu? Croyez-vous que Théfée
» puisse vous abandonner sous le vain
» prétexte de craindre une souillure?
» Non, non, mon amitié ne refuse point
» de s'associer aux maux d'un ami. Hé-
» las, si je suis assez heureux pour m'être
» tiré des Enfers, n'est-ce pas vous à
» qui je dois ce bonheur? Loin de moi
» ces lâches amis dont la reconnoissance
» vieillit, & dont l'amitié mercenaire
» dans le calme, n'ose affronter la tem-
» pête. Levez vous donc, quittez ces voi-
» les, & daignez jetter vos regards sur
» nous. Songez qu'un Héros sçait suppor-
» ter les revers que lui envoyent les
» Dieux ».

HERCULE. Ah Théſée, avez-vous jetté la vûë ſur mes fils égorgés ?

THESÉE. J'ai tout entendu, j'ai tout vû.

HERCULE. Comment donc pouvez-vous me forcer de revoir le Soleil ?

THESE'E. Que craignez-vous ? Ce Dieu peut-il être ſouillé par les regards d'un mortel ?

HERCULE. Ah, fuyez du moins la contagion d'un ami malheureux ?

THESE'E. Moi, fuir! Moi, vous abandonner ! Les amis n'ont rien de profane & de contagieux pour Théſée.

HERCULE. Je ne puis que louer votre amitié; & j'avouë auſſi que j'ai ſignalé la mienne pour vous.

THESE'E. C'eſt pour cela que ma tendreſſe doit éclater au moins en vous plaignant.

HERCULE. Aſſaſſin de mes propres enfans, je ne ſuis que trop à plaindre.

THESÉE. D'autres malheurs me rendent ſenſibles aux vôtres.

HERCULE. Quoi? Avez-vous vû des malheurs plus affreux que les miens ?

THESÉE. Non, ce n'eſt pas ma penſée. Les vôtres paſſent toute expreſſion.

HERCULE. Et c'eſt pour cela que j'ai réſolu de mourir.

THESE'E. Croyez-vous que les Dieux ſoient touchés de ces menaces ?

HERCULE. Les Dieux me bravent, & je veux les braver.

THESE'E. Arrêtez, Hercule, & ne vous attirez pas un ſurcroît de maux.

HERCULE. * Arrivé au comble de l'infortune, je ne laiſſe plus de lieu à de nouveaux malheurs.

THESE'E. Que prétendez-vous ? où aboutira tout votre courroux ?

HERCULE. Je veux rentrer dans les Enfers d'où je ſuis ſorti.

* Ce vers d'EURIPIDE eſt rapporté par LONGIN comme un exemple du ſublime qui dépend de l'arrangement des mots, qu'il compare à l'aſſemblage des juſtes proportions. « Ainſi, dit-il, les parties du ſublime étant diviſées, » le ſublime ſe diſſipe entierement, au lieu que » venant à ne former qu'un corps par l'aſſemblage qu'on en fait, & par cette liaiſon harmonieuſe qui les joint, le ſeul tour de la période » leur donne du ſon & de l'emphaſe, &c. » Sur cela il cite ce vers d'Hercule.

Γέμω κακῶν δὴ, κ᾽ουκέτ᾽ ἔσθ᾽ ὅπη τεθῇ.

Que DESPREAUX a traduit moins vivement dans ces deux vers, à cauſe de la gêne de la langue.

Tant de maux à la fois ſont entrés dans mon ame ;
Que je n'y puis loger de nouvelles douleurs.

These'e. Sentimens peu dignes d'un Héros !

Hercule. Ah, vous me conseillez, & vous n'êtes pas malheureux !

These'e. Est-ce Hercule que j'entends ? Cet Hercule qui a dévoré tant de calamités ...

Hercule. Sont-elles comparables à l'état où je me vois ?

These'e. Quoi ? ce libérateur de l'Univers entier ! ce Héros ...

Hercule. J'ai fait du bien aux hommes : ils m'abandonnent ; & Junon triomphe.

These'e. Non, la Grece ne souffrira pas que le trépas d'Hercule, soit l'effet d'un chagrin.

Hercule. Ecoutez-moi, Thésée ; je veux à mon tour renverser tous vos conseils, & vous montrer que je dois cesser de vivre, que je devrois même n'avoir jamais vécu.

Hercule fait ici l'énumération des malheurs qui ont accompagné tous les momens de sa vie. Il reprend les choses de loin. Il rappelle tous ses travaux, & les traits innombrables de la colere de Junon. Car que n'en a t'il pas essuyé ?

Æneid. l. 1. *Memorem Junonis ob iram.*

Mais le dernier trait lui semble le plus insupportable de tous. Il vient ensuite à la nécessité de se donner la mort. Il ne lui est plus permis de rester à Thébes. Hé, qu'y feroit-il? Quel Temple, quelle assemblée pourroit-il fréquenter? Ira-t'il à Argos? Mais il faut qu'il fuïe tout ce qui est censé être sa patrie. Quelle ville étrangere lui pourroit servir d'asyle? De quels yeux le regarderoit-on? Que ne diroit-on pas en le montrant au doigt? Il est dur à un guerrier couvert de gloire de se voir tombé dans l'ignominie. La terre même prendroit la parole, & déposeroit contre lui, pour lui enlever tout espoir de réfuge. Il éprouveroit le sort d'Ixion dont la rouë marque une instabilité éternelle.

» Non, non, conclut-il; ma destinée » est de m'arracher pour toujours à la » vuë de la Gréce. Quel fruit me re- » viendroit d'une vie inutile & flétrie » par un attentat? Laissons triompher » Junon. Elle s'est fait un plaisir cruel » de perdre le plus grand des Grecs, » & elle a encore des autels! »

Théfée convient que tous les maux d'Hercule viennent de l'implacable Junon. Il avouë, qu'il est plus aisé de conseiller autrui, que de sçavoir être

malheureux. » Mais enfin, ajoûte-t'il, » nul mortel, nul Dieu même, si l'on » doit en croire les Poëtes, n'est exempt » d'infortune. » Il appuïe particulierement sur l'exemple des Dieux, sur leurs mariages illicites, & sur le manque de respect envers les peres. » Ils habitent » pourtant le Ciel, continuë-t'il, & ils » sçavent se consoler de la honte de leurs » forfaits. » Cette doctrine est concluante pour un mortel, comme l'est Hercule. Mais il n'en paroît pas moins surprenant qu'on osât parler si librement sur un Théâtre Païen. Nous en allons voir la raison. Après les paroles consolantes, Théfée en ami généreux passe aux effets. Il veut qu'Hercule quitte Thébes, puisqu'il le faut suivant la loi. Mais il lui offre Athènes, où il lui réserve un rang, des biens, & des honneurs dignes du grand Alcide. C'est par-là que le Roi d'Athènes veut éterniser sa reconnoissance.

La réponse d'Hercule est remarquable. » Les exemples des Dieux, répond-» il, sont étrangers à mon infortune. » Non, je ne les crois point capables » des forfaits qu'on leur impute. Jamais » je ne compris qu'un Dieu pût être » le Souverain d'une autre Divinité. Un

„ Dieu véritablement Dieu n'a besoin „ de personne. Laissons-là les fables ri- „ dicules que nous débitent les Poëtes „. Voilà le Polytheïsme nettement renversé, & cela sur un Théâtre public en présence d'un peuple entier de Payens. D'où il s'ensuit que les sentimens vrais ou moins déraisonnables sur la divinité n'étoient pas renfermés dans un petit nombre de Philosophes, mais assez communément répandus dans la Gréce & qu'à l'égard des fables on les abandonnoit au caprice des Poëtes qui travailloient pour la Scène. *Voyez la fin du dernier Tome.*

Hercule persuadé enfin, que ce seroit donner un soupçon de lâcheté que de quitter la vie dans un excès de chagrin, accepte l'asyle que lui offre son ami, & lui rend graces de sa générosité. „ Mais hélas, ajoûte-t'il, je suis „ inconsolable. Vainqueur de mille re- „ vers, dont aucun n'a pû me tirer le „ moindre soupir, je n'avois pas crû „ devoir être jamais réduit à la foiblesse „ de verser des pleurs. Aujourd'hui je „ le vois, il faut céder à la fortune. O „ mon pere, vous voyez en moi un fu- „ gitif & un parricide. Faites ce que m'in- „ terdit la loi. Pleurez ces chers enfans

» dont j'ai été malgré moi le bourreau :
» inhumez-les sur le sein de leur mere ;
» & rendez-leur les derniers honneurs.
» Quitte de ce pieux devoir régnez sur
» cette ville, & bien que malheureux
» forcez votre courage à supporter la
» vie comme moi. Tristes enfans, inno-
» centes victimes d'un pere qui vous a
» perdus sans que vous aïez pû jouir
» du fruit de ses travaux & de sa gloire ;
» chere épouse, trop mal païée de votre
» fidélité & de vos tendres soins, je
» me suis donc privé de vous, & m'en
» voilà pour toujours séparé ! Funestes
» adieux, tristes embrassemens ! hélas,
» voici mes armes qui m'ont trop cruel-
» lement servi. Dois-je encore les re-
» prendre ? Ces fléches suspenduës à
» mon côté me rediront sans cesse : bar-
» bare, nous fûmes les instrumens de
» tes fureurs : c'est par nous que tu as
» percé ton épouse & tes enfans ».

Après cette courte déliberation sur ses fléches, il les reprend en soupirant, pour ne pas être exposé à mourir honteusement par les mains de ses ennemis, faute de ces traits qui lui ont servi à exécuter tant de grandes actions. Il prie Théfée de l'accompagner à Argos chez Eurysthée, pour lui mener le chien Cer-

bere, qu'il a tiré des Enfers par l'ordre de ce Prince. La fable à part, ceci gâte un beau morceau. Enfin, il prie les Thébains d'honorer de leurs larmes les funérailles de ses fils, & de le pleurer. » Car hélas, dit-il, Junon nous a tous » frapés, & nous sommes tous au rang » des morts ».

Théfée l'interrompt pour ne pas le laisser s'attendrir davantage. Il l'invite à se lever, & il le soutient comme un homme accablé sous le faix de la douleur. Hercule louë la tendresse généreuse de son ami : mais il veut avant le départ jetter encore les yeux sur ses enfans : & Théfée voudroit l'en écarter. Il lui permet toutefois d'embrasser un pere, & pour ne lui plus donner lieu de nourir sa douleur, il presse le départ, il insiste, & par d'aimables reproches il rappelle peu à peu la fermeté d'Hercule. Ce Héros après avoir promis à son pere la sépulture qu'il lui a demandée, suit enfin son ami en se comparant à un vaisseau battu de la tempéte. » Malheureux (dit-il en partant) » quiconque préfére les biens ou la gloire » à un véritable ami ». Cette pensée est, ce semble, la moralité de cette Tragédie : puisque tout y paroît arrangé pour amener le dénoument d'Hercule & de Théfée.



HERCULE FURIEUX, TRAGEDIE DE SENEQUE.

DANS la Tragédie de Sénéque soit le Philosophe, soit le Tragique, soit un autre des différens Auteurs de toutes celles qu'on a sous le même nom, le sujet d'Hercule furieux est précisément celui d'Euripide. Mais la conduite en est bien différente.

ACTE PREMIER.

Junon fait seule le premier Acte; façon assez ordinaire de ce Poëte. Elle déclame longuement, & c'est tout; non pas que sa déclamation n'ait des morceaux très-vifs & dignes de Sénéque: mais enfin, c'est peu de réalité sous beau-

coup de vers brillans & magnifiques. Junon jaloufe de la gloire d'Hercule veut le rendre furieux & l'obliger à tuer fa femme & fes enfans, après qu'il les aura fauvés des mains de l'ufurpateur Lycus. Voilà tout ce qu'il faut fçavoir pour être au fait. Mais Sénéque met 124 Iambes mortels à le dire.

» Sœur de Jupiter, (dit la Déeffe » en prenant d'abord le haut ton,) il » ne me refte plus que ce titre. J'ai » quitté la demeure Ethérée & mon per» fide époux. La terre eft mon partage » depuis que fes maîtreffes occupent les » Cieux». Ici elle fait l'énumération des figures du globe célefte, & manie fort fçavamment la fable antique. En effet, » tout le Ciel eft marqué par les ga» lanteries de Jupiter, & ce Dieu a » divinifé toutes fes amours». Mais ce qui pique le plus la jaloufe Déeffe, c'eft de voir Alcide, ce fils de fa rivale Alcméne, prendre par de nouveaux exploits le chemin des Cieux, & mériter la place que les Deftins lui ont promife. » Vai» nement, dit-elle, je me laffe à l'acca» bler de travaux : il jouit de mon cour» roux, & tourne ma haine à fa gloire ». Tous fes hauts faits que Junon rappelle à fon fouvenir font pour elle autant

d'éguillons qui la pressent d'en arrêter le cours. » Il a dompté l'Enfer ; il ne » lui reste plus qu'à attenter sur le Ciel » même, & qu'à ravir le Sceptre à son » pere. Il a porté la voûte azurée, & moi- » même qui la fouloit. Sans doute. il se » fraye un chemin vers les Dieux ». Junon s'anime donc à la vengeance. Elle songe à délivrer les Titans pour les lui opposer. » Vaine ressource ! Il les a subjugués. On ne peut lui opposer que » lui-même. Qu'il devienne son propre » ennemi ».

Ce parti pris, Junon évoque les Euménides & tout l'Enfer avec un grand fracas de paroles. Il n'en falloit pas tant pour renverser la raison d'un mortel. Elle fait plus encore : elle veut conduire la main d'Hercule & devenir l'auteur d'un crime qui puisse le noicir & le rendre indigne du Ciel. Quel nom mérite une si abominable Divinité ? Les Tragiques Grecs donnent aux Dieux des passions & des foiblesses. Mais ils sçavent au moins les déguiser ou les pallier bien ou mal. Il y a une noirceur trop marquée dans le procédé de Junon. A peine la passeroit-on au désespoir d'un femme en fureur.

Le Chœur qui suit est tout-à-fait

ſtérile, & ne parle que pour parler. Ce ſont des Thébains qui charmés de voir le jour reparoître, font d'abord une belle deſcription du lever du Soleil & de tous les objets qu'il ranime. Puis ils retombent ſur les ſoucis & les agitations des grands, qu'ils comparent avec la tranquillité des états inférieurs. Ils n'épargnent pas même Alcide, qu'ils blâment de ſon voyage aux Enfers, comme s'il avoit précipité ſon trépas qui vient, diſent-ils, toujours aſſez-tôt. Ce Chœur en un mot, eſt un tiſſu de ſentences communes bien exprimées.

ACTE II.

Mégare à ſon tour vient déclamer en élevant la voix par un

O magne Olympi rector & mundi arbiter!

C'eſt le Souverain des Dieux à qui elle demande la fin de ces maux & le retour d'Hercule. Ces deux mots ſont noyés dans 113 Vers dont pluſieurs ſont très-beaux; mais dont le total ne dit preſque rien. Voici des brillans d'eſprit. » La fin d'une entrepriſe eſt » pour Hercule un dégré à de nouveaux

» dangers. Il trouve à ſon retour un » ennemi tout préparé, & avant ſon » arrivée une autre guerre le rappelle. » Nul repos, nul loiſir pour lui, que » le tems qu'on employe à lui donner » des ordres. Junon attachée à lui nuire » depuis ſa naiſſance, n'a pas même » laiſſé ſon enfance oiſive. Il a dom- » pté les monſtres avant même que de » les connoître ». Elle parle des ſerpens, dont un Poëte de nos jours dit ſi bien,

M. ROUSSEAU.

Et les Couleuvres étouffées
Furent les jeux de ſon berceau.

» Hercule faiſoit dès-lors les préludes » du combat de l'Hydre ». *Prælusit Hydræ.* On repaſſe les douze Travaux dans ce ſtyle toujours ſoutenu, & l'on conclut par ce Vers,

Quid iſta proſunt? orbe defenſo caret.

» Que lui ont produit tant d'exploits? » Il ne jouit plus du monde dont il » fut le libérateur ». C'eſt que Mégare le ſuppoſe arrêté aux Enfers, comme Phédre le ſuppoſoit de Théſée, quand elle diſoit à Hippolyte:

L'on ne voit point deux fois le rivage des morts — *Phédr. Trag. Act. II. Sc. 5.*

Seigneur ; puisque Thésée a vû les sombres bords,

N'esperez pas qu'ici jamais on le revoye,

Et l'avare Achéron ne lâche point sa proye.

Durant cette cruelle absence de son époux, Mégare a vû tomber sous l'épée de l'Usurpateur, non seulement Créon son pere, mais encore ses freres héritiers du Diadême. Elle devoit en avertir plûtôt le Spectateur & ne pas mêler dans ses plaintes des choses tout-à-fait étrangeres, comme la Fable d'Amphion qui bâtit les murs de Thébes au son de sa Lyre. O race de Cadmus, » continuë Mégare, ô cité d'Amphion, » dans quel abîme êtes-vous précipitée ? » Vous tremblez sous les loix d'un vil » étranger devenu votre Tyran, tandis » que le Héros qui poursuit les forfaits » par mer & par terre, & qui dompte » par tout la tyrannie, est esclave quoi- » qu'absent, & porte un joug qu'il » empêcha les nations de porter ».

Nunc servit absens, fertque qua ferri vetat.

Mégare eſpere qu'il n'en ira pas ainſi ; « Qu'Hercule reverra la lumiere, & qu'il » s'y fera une route s'il ne la trouve » pas. Sortez de la terre, cher époux ; » fendez les ténebres infernales ; & ſi » le paſſage vous eſt fermé, briſez le » globe terreſtre pour en ſortir ».

Orbe diducto redi.

Quelle idée ! Mégare veut que ſon époux faſſe plus. Elle l'invite » à en- » trainer avec lui tout ce qui eſt enfer- » mé dans la nuit éternelle, la mort, » & les peuples enſevelis dans ſes om- » bres depuis tant de révolutions de ſié- » cles ». Pour rendre ſa penſée plus extraordinaire, comme ſi elle ne l'étoit pas aſſez, elle la confirme par un exemple incroyable ; elle fait ſouvenir Alcide de la belle action qu'il fit, lorſqu'il renverſa de ſa main des Montagnes entieres, & qu'il fendit la valée de Tempé pour ouvrir un nouveau lit à un fleuve. Tous ces grands ſouhaits ſe réduiſent toutefois au déſir de revoir Hercule. N'eſt-ce pas là abuſer du ſens commun, & ne valoit-il pas mieux ſe borner avec Euripide, à une ſimple priere telle que la douleur ſenſée ſçait la ſuggérer ? Combien plus ſenſément ſe plaint Pénélope

chez Ovide, de l'absence d'Ulysse! Ses plaintes ont je ne sçai quoi de mélodieux qui flatte également le cœur & l'oreille. Elle dit plus dans les deux premiers vers de sa Lettre que Mégare en quarante. Un auteur dans sa jeunesse en a paraphrasé la pensée d'une maniere qui passe de beaucoup tout le reste de son ouvrage qu'il a depuis effacé par ses pleurs. Les premiers vers au moins méritent d'être conservés.

Reçois, mon cher Ulysse, un tendre souvenir,
Des beaux nœuds dont l'hymen a voulu nous unir,
Et si ta Pénélope a pour toi quelques charmes,
Viens calmer ses douleurs, viens essuyer ses larmes;
Ne crois pas qu'une Lettre en arrête le cours;
C'est Ulysse que j'aime & non pas ses discours.

Hanc tua Penelope lento tibi mittit, Ulysse;
Nil mihi rescribas attamen: ipse veni.

Si Ovide seme souvent des Antithèses & des pensées brillantes dans le mouvement d'une passion, il paroît les rencontrer plûtôt que les chercher; & d'ailleurs il est plus sobre & moins outré que Sénéque qui aime mieux forger

des pensées folles & extravagantes, que d'être réduit à penser simplement. Ce qu'il y a de spirituel dans Ovide n'intéresse presque en rien le sentiment qu'il veut faire naître. Il n'en est pas ainsi de Sénéque. Sa subtilité ne produit que des sentimens, aussi faux que ses pensées. D'où il est aisé de conclure en passant, combien devoit être différent le génie du Théâtre latin, entre les mains d'Ovide & de ses contemporains, d'avec celui qu'on voit regner dans le Théâtre de Sénéque & de ses imitateurs.

On commence à voir quelque air de Dialogue dans les Scènes suivantes. Amphitryon vient consoler Mégare, fondé sur l'espoir du retour d'Hercule. » Ah, » répond-elle, les malheureux sont toujours dupes de leur espérance. Au contraire, reprend Amphitryon, ils le » sont plus souvent de leur crainte ». Ces deux sentences sont la matière de la Scène. Car Mégare ne peut se persuader » qu'Hercule au centre de la terre & » accablé d'un si grand poids, puisse » se frayer un chemin à la lumiere ». Le vieillard de son côté pour l'encourager, lui rappelle les efforts étonnans d'Alcide qui vint, dit-il, à bout de passer à pied la mer de Lybie lorsque son vaisseau échoüa.

Lycus qui paroît, interrompt par ſa préſence ce court entretien. Il laiſſe pourtant à Mégare le loiſir de l'annoncer au ſpectateur par ſix vers qui ne ſignifient rien du tout, ſinon que Lycus eſt l'uſurpateur du Trône Thébain. Il fait lui-même un monologue, où il ſe peint comme tel par des ſentences dignes de lui. Il convient qu'il n'a ni naiſſance ni droit au Sceptre. Mais il prétend que la force lui tient lieu de tout, que la ſûreté eſt dans les armes, & que tout autre moyen eſt un foible appui du Trône. Il veut pourtant réparer ſon défaut de naiſſance par l'hymen de Mégare. Poſſeſſeur d'un grand Etat il ne s'aviſe pas de craindre le refus de ſa main, ou du moins il eſt réſolu de s'en venger, s'il le faut, en exterminant toute la race d'Hercule. Voilà ce qui appartient en propre à Sénéque, & ce tour eſt très-heureuſement imaginé. Car outre que l'amour de Lycus eſt dans la vrai-ſemblance, il donne beau jeu au Poëte, & plus de couleur à la cruauté du Tyran, qui paroît avoir un motif trop bas chez Euripide. Lycus profite donc de l'occaſion, & aborde Mégare proche de l'Autel où elle s'eſt retirée avec ſon Beau-pere.

Il ne lui dit point, comme dans Euripide, qu'il vient la ſacrifier à ſa politique. Au contraire il lui fait une déclaration ſoumiſe & artificieuſe. Racine a ſemblé l'imiter dans l'Andromaque, lorſqu'il fait parler Pyrrhus en cette maniere.

Androm. Act. 1. Sc. 4.

Hé quoi, votre courroux n'a-t'il pas eu ſon cours?
Peut-on haïr ſans ceſſe, & punit-on toujours?

Mégare ne répond pas comme Andromaque. Auſſi a-t-elle affaire à un Tyran moins généreux que Pyrrhus. „ Moi, dit-elle, que je baiſe une main „ encore teinte du ſang de mon pere „ & de mes freres! Ah que plûtôt l'U- „ nivers ſoit renverſé! (Je traduis ainſi „ cinq ou ſix tours latins qui ne veulent „ dire que cela) pere, freres, ſceptre, „ patrie, tu m'as tout ravi. Mais il me „ reſte un bien plus précieux que tout „ ce que j'ai perdu : c'eſt ma haine pour „ toi; bien ſi cher à mes yeux, que „ je ſouffre même d'être obligée de le „ partager avec tous les Thébains „. Après ce début elle remet ſous les yeux du Tyran les crimes célebres de Thébes que les Dieux ont punis, & elle lui préſage une deſtinée pareille à celle de tant

tant de coupables qui l'ont précédé & qui l'étoient moins que lui.

Lycus fait une assez mauvaise réponse. Car il convient qu'il foule aux pieds les loix ; & cependant il entreprend de justifier la mort de Créon & des freres de Mégare. „ C'est dans la guerre, dit-„ il, qu'ils ont trouvé le trépas. La „ fureur des armes ne connoît point de „ frein. Ils défendoient leur Trône ; je „ l'attaquois en Usurpateur. Mais enfin „ c'est le succès, non le motif, qui dé-„ cide „. Il conclut que Mégare doit oublier tout, & céder au vainqueur ; que c'est une épouse & non une captive qu'il veut s'attacher ; qu'enfin loin de blâmer la fermeté de Mégare, il l'en estime plus digne de lui.

La veuve d'Hercule confirme ses refus par des exécrations. Lycus ménace : elle le brave. Il déprime les faits & la naissance d'Hercule. Amphitryon le justifie sur ces deux points. C'est une contestation vive & serrée ; mais dont le sujet est petit & peu intéressant à cause de la Fable ridicule qui en est le fonds. Il est vrai que Sénéque a pris cela d'Euripide : mais d'une mauvaise chose il en a fait une pire. En effet dans Sénéque Hercule est très-bien attaqué & fort mal

défendu. » Peut-on donner le nom de » Héros, dit Lycus, à un Guerrier qui » changeant ſa peau de Lion & ſa maſ-» ſue en ornemens Tyriens, n'a pas » rougi de parfumer ſes cheveux, de » ceindre d'un voile leger un front ba-» ſanné, & de mouvoir au ſon d'un » inſtrument Lydien des bras célebres » par tant d'exploits » ? Que répond Amphitryon? Loin de déſavouer une partie ſi peu honorable de l'hiſtoire d'Alcide, il tâche de l'excuſer par l'exemple de Bacchus, & il ajoute niaiſement que les grands travaux ſouffrent quelque relâche. Lycus paſſe enfin juſqu'à l'inſolence la plus outrée: ce qui ſeul montre aſſez que l'auteur de cette Piéce n'entendoit rien au Théâtre en fait de mœurs, comme en tout le reſte. Ce vers de Lycus au ſujet de Mégare en eſt une preuve.

Vel ex coactâ nobilem partum feram.

C'eſt-à-dire, qu'il ſe propoſe d'en venir à la violence pour ſatisfaire ſa paſſion, & ſe donner un héritier d'un ſang illuſtre. Sur quoi Mégare atteſte les Ombres de Créon, d'Œdipe, & de la Maiſon de Labdacus, déterminée qu'elle

eſt „ à rendre complet le nombre des „ Danaïdes „. Elle veut dire à tuer un époux tel que Lycus, & à faire ce que la ſeule Hypermneſtre ne fit pas.

Le Tyran paſſe de l'amour à la fureur, & commande qu'on entoure l'Autel d'un bucher pour conſumer tout ce qui reſte d'Hercule. Amphitryon demande en vain à mourir le premier. Il n'a plus recours qu'à Hercule qu'il invoque à grands cris. Déja il croit voir la terre trembler, & le ciel s'ouvrir.

Le Chœur enſuite déclame à l'ordinaire, & après avoir chargé la fortune d'imprécations, il fait à ſon tour une invocation pour engager Hercule à ſortir des Enfers. L'exemple d'Orphée qu'il étend fort au long, lui donne lieu d'eſpérer que la bravoure n'aura pas moins de force contre Pluton, que la douceur du chant n'en eut ſur lui.

Quæ vinci potuit Regia cantibus,
Hæc vinci poterit Regia viribus.

ACTE III.

Cet Acte où l'on commence à voir Hercule, eſt ridicule à proportion que la Scène d'Euripide ſon modéle, eſt

pleine de noblesse & de grandeur. Hercule paroît suivi de Thésée, mais comment? En Héros qui vient délivrer sa famille d'une mort prochaine? Non: mais en vrai déclamateur qui vient débiter avec emphase des exploits incroyables qui ne vont point au fait. En un mot il s'adresse au Soleil & à Jupiter pour leur demander pardon de ce qu'il leur fait voir un monstre horrible capable de les faire pâlir. C'est le chien Cerbere: il les prie de détourner les yeux. C'est à Junon seule & à lui d'oser regarder ce monstre. Il a percé la nuit du Tenare. A l'en croire il n'a tenu qu'à lui de detrôner Pluton. Il a vaincu le Destin & la mort. Il défie Junon de lui rien commander au-delà.

Passons legerement sur de pareilles rodomontades. Il apperçoit enfin sa maison entourée de gardes, il approche; Amphitryon le reconnoît à ses larges épaules, & à sa massue.

Tune es? agnosco toros,
Humerosque, & alto nobilem trunco manum.

Ce n'est pas là certainement Euripide, quoiqu'on ait prétendu l'imiter dans cette Scène. La seule trace qu'on en

reconnoiſſe, c'eſt ce court récit d'Amphitryon. „ Créon a été maſſacré : Lycus regne, & il eſt ſur le point d'égorger vos enfans, votre pere, & votre épouſe „. A quoi Hercule pour être concis à ſon tour, au lieu de marquer la ſurpriſe ſi naturelle que peint Euripide, répond bruſquement qu'il va tuer l'Uſurpateur.

Théſée s'offre à le faire pour épargner à ſon ami une action peu digne d'un tel Héros. „ Elle l'étoit pourtant aſſez. „ Non, reprend Alcide, c'eſt à moi d'immoler Lycus. Il faut qu'il aille apprendre à Pluton, mon retour ſur la terre. „ Hercule écarte donc ſon pere & ſa femme qui veulent l'embraſſer, & s'en va de ce pas exécuter ſon projet.

Le beau eſt que Théſée, pour porter à ſon comble l'étourderie romaneſque d'une ſi bruſque entrepriſe, conſole ſur le champ Mégare & Amphitryon par ce court raiſonnement. „ Je connois Hercule, Lycus ſera immolé à Créon : que dis-je, ſera immolé : il meurt : c'eſt trop peu dire encore : il eſt mort „.

Si novi Herculem,
Lycus Creonti debitas pœnas dabit ;
Lentum eſt, dabit, dat : hoc quoque eſt lentum ; dedit.

L'Avare, Comedie de Moliere, Act. 4. Sc. 7.

Le *Je meurs, je suis mort, je suis enterré*, de l'Avare, est apparemment né de cette source. Mais c'est un ridicule en fureur que Moliere fait parler suivant son caractere: & Théſée devoit s'exprimer si non en Roi, du moins en homme sensé. Autre impertinence pour le dire en bon François, c'est tout le reste de cette Scène, qui auroit dû être la plus intéressante, & qui dégenere en fadeur. En effet Hercule étant venu & parti comme un éclair, que peuvent se dire Amphitryon, Mégare, & Théſée, qui soit capable de dédommager les Spectateurs. Tout leur entretien, quel qu'il puisse être, doit sembler bien froid: mais il devient glaçant par la matiere. Amphitryon & Mégare oublient qu'ils alloient périr un moment auparavant. Contens du retour d'Hercule & de son entreprise contre Lycus, sans avoir la moindre inquiétude sur le succès, ils s'amusent à questionner Théſée sur le voyage des Enfers, à peu près comme des enfans qui écoutent avec avidité les personnes revenues d'un voyage de long cours.

Théſée conteur prolixe contrefait sottement l'effrayé, avant que d'oser entrer dans le détail de ses aventures infernales.

Il faut qu'on le raſſure, & qui! Des gens qui un moment plus tard étoient conſumés par le feu. Il ſe raſſure donc, & demande permiſſion „ à tous *les* „ *Dieux d'en haut & d'en bas*, de révéler „ impunément des ſecrets cachés ſous „ l'épaiſſeur de la terre „. Trait imité de Virgile, ou plutôt eſtropié d'après ce grand maître qui parle ainſi.

Dii quibus imperium animarum, umbraque ſilentes;
Et Cahos & Phlegeton, loca nocte ſilentia latè
Sit mihi fas audita loqui, ſit numine veſtro
Pandere res altâ terrâ & caligine merſas.

VIRG. *Æneid.* *l.* 6. *v.* 264.

Après cette demande, Theſée ſe donne carriere. On me diſpenſera de le ſuivre. Il ſuffit de dire qu'il fait une deſcription des Enfers en Virgile traveſti; qu'Amphitryon lui fait des queſtions puériles; qu'il y répond en contant toujours de plus belle, & qu'après un long & pompeux circuit, il décrit encore plus au long comment Hercule a terraſſé & emmené Cerbere. Un ſeul mot ſur une pareille Fable qui étoit reçue des Anciens avoit ſuffi à Euripide. L'Auteur latin a cru devoir en faire ſon bel endroit; & il n'a pas vû qu'en voulant déclamer, il gâtoit par là le morceau

le plus charmant de ſon modéle, & qu'il donnoit juſtement dans l'inconvénient que reproche Horace aux Poëtes novices.

Hor. Poët. v. 14. Trad. du P. Sanadon.

Inceptis gravibus plerumque & magna professis
Purpureus latè qui splendeat unus & alter
Assuitur pannus: cum lucus & ara Dianæ,
Et properantis aquæ per amœnos ambitus agros,
Aut flumen Rhenum, aut pluvius describitur arcus
Scis simulare. Quid hoc si fractis enatat exspes
Navibus ære dato qui pingitur? Amphora cœpit
Institui: currente rotâ cur urceus exit?

» Vous prétendez faire un Poëme. Le » début en eſt magnifique, & ne promet » rien que de grand. Puis vous vous » amuſez à décrire le Rhin, l'Arc en » Ciel, un Autel de Diane, un bois » ſacré, ou les détours d'un ruiſſeau qui » s'échape avec un doux murmure au » travers d'une campagne délicieuſe. Ce » ſont deux ou trois bandes de pour- » pre, qui jettent un grand éclat, je » l'avouë: mais ce n'eſt pas là leur place. » Peut-être excellez-vous à peindre un » cyprès; c'eſt un talent. Mais que fait » un cyprès dans un tableau, quand » celui qui vous païe veut que vous le » repréſentiez au milieu d'un naufrage, » ſe ſauvant ſur une planche des débris

» de son vaisseau, après avoir tout per-
» du. Nous faisons comme un Potier
» présomptueux & malhabile qui veut
» débuter par un grand vase. Après
» avoir bien fait tourner sa rouë, tout
» son travail aboutit à faire un petit
» pot ».

J'ai crû devoir rapprocher ici cet endroit d'Horace, parce qu'il peint parfaitement l'inconvénient où tombe presque toujours l'Auteur des Tragédies Latines. Pour achever d'endormir les spectateurs, le Chœur revient avec sa tirade ordinaire, où il chante les louanges d'Hercule, & sur tout son retour triomphant des Enfers.

ACTE IV.

Hercule reparoît couvert du sang de Lycus & de tous ceux qui accompagnoient le Tyran. Son premier soin est de faire sur le champ un sacrifice pour remercier les Dieux de cette victoire. Il les invoque tous, en les nommant ses freres, hormis ceux qui doivent le jour à Junon. Il ordonne qu'on améne des victimes, & qu'on apporte de l'encens. Mais afin de le dire en style de Sénéque, pour victimes il demande des troupeaux entiers, & pour encens tout

ce qu'en recueillent les Indiens & les Arabes. Théſée ſaiſi du même eſprit fait auſſi des invocations. Vainement Amphitryon veut-il retarder le ſacrifice juſqu'à ce que ſon fils ait pris un peu de repos, & purifié ſes mains enſanglantées. » Il » n'eſt point, dit Hercule, de victime » plus agréable aux yeux de Jupiter » qu'un Tyran. Que ne puis-je encore » l'immoler » !

Il commence donc le ſacrifice par une priere qu'il dit être digne de lui. Elle l'eſt en effet. Il prie les Dieux d'écarter tous les maux de l'Univers. Mais ſurpris incontinent d'une horrible vapeur il ſe trouble, & tout ſe change à ſes yeux : il ſe croit environné de ténébres épaiſſes. Il s'imagine voir le Lion céleſte, ce Lion qu'il avoit dompté dans la forêt de Némée, prêt à paſſer ſur le corps des ſignes de l'Automne & de l'Hyver pour dévorer le Taureau, Signe affecté au Printems. Voilà certes une folie ſçavante. On y peut reconnoître en paſſant l'Auteur de l'*Hercule Œtæus*, où nous avons remarqué les mêmes idées dans Hercule qu'on y ſuppoſe ſenſé. Ces confrontations ſont plus ſûres pour faire juger que les deux Piéces ſont de la même main, que les conjectures des Heinſius pour les donner à différens Auteurs.

Vainement Amphitryon effrayé tâche de rappeller ſon fils à la raiſon. Son eſprit s'égare toujours de plus en plus, & s'évapore en fantaiſies tellement bizarres que je ne penſe pas devoir y arrêter le Lecteur. C'eſt une eſcalade au Ciel, & un ſiége dans les formes. Hercule menace Junon de briſer les portes des Cieux, ſi elle s'obſtine à les tenir fermées. Il menace Jupiter même, de rendre la liberté à Saturne. Il appelle à ſon ſecours les Titans dont il ſe fait le Chef. Enfin, c'eſt un tintamarre horrible qui ſe paſſe dans la tête de ce Héros devenu fou. Il falloit, ou lui donner une folie plus vrai-ſemblable, ou du moins ne le pas expoſer en cet état à la vue du public, & le cacher, comme a fait ſagement Euripide, qui le peint bien moins inſenſé.

Dans Sénéque tous ces objets s'évanouiſſent pour faire place à d'autres dont la ſuite eſt plus triſte. Hercule s'aviſe malheureuſement de prendre ſes enfans pour ceux de Lycus, & ſa femme pour Junon. Frappé de cette imagination, il les maſſacre tous impitoyablement. Il eſt vrai qu'il le fait hors de la vuë du parterre. Car c'eſt Amphitryon éploré qui ſans ſortir de la Scène raconte

ce qu'il voit ſeul. Il voit Mégare & ſes enfans ſe ſauver çà & là, tandis qu'Hercule fait pluſieurs tours en paroiſſant & diſparoiſſant pour les atteindre. Cette Scène ſanglante ne laiſſe pas de fraper les ſpectateurs, comme ſi le ſang couloit véritablement ſous leurs yeux, & l'on ne peut nier que ce jeu de Théâtre n'ait ſon prix. Enfin, Hercule fatigué tombe dans une eſpéce de léthargie, comme chez le Poëte Grec, de ſorte que l'agitation du Théâtre venant à ceſſer laiſſe au Chœur le tems de faire ſes lamentations preſqu'auſſi folles que les extravagances du Héros.

ACTE V.

Hercule ſe réveille: & les circonſtances de ſon réveil ſont à peu près les mêmes que dans Euripide, c'eſt-à-dire, aſſez naturelles. Il y a même des traits qui ne ſont pas dans l'original. Alcide s'apperçoit qu'il eſt déſarmé. » Quel eſt mon » vainqueur, dit-il? C'eſt, ſans doute, » un autre Hercule. Qu'il paroiſſe. Quel » eſt donc celui qui n'a pas tremblé à » la vûë d'Alcide endormi »? Puis voyant les cadavres de ſa femme & de ſes fils. » Ah, reprend-il, quel nouveau Lycus

» a ſurpris Thébes, & vient de me faire » voir tant d'horreurs »? Pour le trouver il erre çà & là, ſans que perſonne ſe préſente à ſa vûë. Il rencontre à la fin ſon pere & Théſée qui ſe ſont voilé le viſage, & qui pleurent. A cet Aſpect ſa ſurpriſe redouble, & leur ſilence augmente de plus en plus ſon étonnement. On ne lui parle qu'en termes ambigus & entrecoupés. Il reconnoit une de ces fléches dans le ſein d'un de ſes fils. Il entrevoit ſon crime : les larmes d'Amphitryon & de Théſée achevent de le convaincre. » Suis-je le coupable, (s'é- » crie-t'il en revenant vers eux) ils ſe » taiſent ; je le ſuis ». Son repentir eſt preſque une fureur nouvelle. Il implore la foudre de Jupiter. Il veut prendre la place de Promethée ſur le Caucaſe. Il ſouhaite d'être attaché aux rochers Cyanées, afin qu'en s'approchant l'un de l'autre ils puiſſent l'écraſer. Il ſe détermine à ſe brûler vif. En un mot, il veut rendre Hercule aux Enfers. J'emprunte ſes termes ſans pouvoir en rendre l'énergie. Auſſi Amphitryon remarque-t'il que la frenéſie d'Hercule loin de ſe diſſiper n'a fait que changer d'objet en ſe tournant ſur lui-même. Il a d'autant plus de raiſon d'en juger

ainſi, qu'Alcide continuë en effet ſes horribles invocations aux Enfers, aux Furies, à l'Erebe, & à tout ce qu'il peut y avoir de plus affreux que tout cela. Mais il y mêle du ridicule à ſon ordinaire. Il veut brûler ſa maſſuë, ſes fléches, & les mains même de Junon qui les ont ſi malheureuſement conduites.

Théſée ſe hazarde enfin à lui parler pour lui faire entendre que cette calamité eſt l'effet de l'erreur, non du crime. Mais Hercule s'obſtine à vouloir mourir. Il redemande ſes armes. Le parti en eſt pris. Amphitryon s'efforce de le détourner de ce funeſte deſſein, & il employe tout ce qu'il y a pour Hercule de plus cher & de plus ſacré. » Non, » non, répond-il, il n'eſt plus rien qui » m'arrête ici bas. Raiſon, renommée » armes, femme, enfans, valeur, fureur » même, j'ai tout perdu. Rien ne peut » aſſouvir mon cœur, ni effacer mon » crime que la mort ».

Mais vous ferez mourir un pere, dit Théſée.

HERCULE. C'eſt pour éviter ce forfait que je meurs.

THES'EE. Quoi, ſous les yeux d'un pere?

HERCULE. Je les ai déja inſtruits à voir de pareils attentats.

AMPHITRYON. Jettez les yeux ſur vos exploits, & pardonnez vous un crime involontaire.

HERCULE. Qu'Alcide ſe pardonne un forfait, lui qui n'en a épargné aucun!

Il perſiſte à demander ſes fléches pour ſe tuer: & Théſée le porte à faire un dernier effort ſur ſon cœur, à ſe dompter lui-même, & à vivre. Mais en vain: » Si je vis, répond Hercule, mon forfait eſt volontaire; ſi je meurs il ne l'eſt plus ».

Si vivo, feci ſcelera; ſi morior, tuli.

Déterminé à ſe donner la mort, il ranime toute ſa rage & menace de renverſer les forêts des monts Parnaſſe & Cithéron, pour s'en faire un bucher, de bouleverſer ſur lui les Temples avec les Dieux, en un mot Thébes entiere, & de s'en faire un tombeau: que ſi Thébes avec ſes ſept portes, ſes remparts, & ſes tours, eſt encore un fardeau trop léger pour ſes épaules, il eſt réſolu de briſer en deux l'axe du Monde pour s'écraſer plus ſûrement. Voilà, comme on voit, une réſolution bien ſérieuſe. Auſſi Amphitryon qui la regarde comme telle, déſeſperant de vaincre une pareille

opiniâtreté, prend le parti d'approcher de son sein une des fléches d'Hercule pour s'en percer. » Voici, dit-il, le trait » que Junon a lancé par vos mains sur » un de vos fils, il se tournera contre » moi-même ». Théſée contrefait l'homme épouvanté pour augmenter la crainte d'Hercule à cet aſpect. Mais Alcide ne ſe relâche qu'à dire un ſeul mot, quand on lui demande ce qu'il ordonne. » Je » ne veux rien, dit-il : ma fureur eſt en » ſureté ».

Dans cette conjoncture ſi délicate, Amphitryon prêt à ſe fraper, redouble ſes prieres & ſes menaces pour la derniere fois. Son fils ſe laiſſe enfin dompter; & demande grace à ſon pere pour ſon pere même. Il veut que Théſée releve ce Vieillard. La main d'Hercule eſt trop ſouillée pour lui donner ce ſecours. Il ſe rend en ſoupirant, & regarde comme un effort ſuperieur à tous ſes travaux celui de ſupporter la vie. Le pere de ſon côté, baiſe la main de ſon fils comme un appui qu'il recouvre ineſpérement. Mais Hercule rendu à lui-méme & à la vie malgré lui, ne ſçait où ſe bannir de la vuë des hommes. Il invoque géographiquement tous les fleuves pour laver ſon crime, & toutes les

parties du Monde les plus reculées pour le cacher. Il conclut que ſa trop grande renommée lui ôte la conſolation même d'un exil obſcur.

Ubique notus perdidi exilio locum.

Théſée interrompt ſon ami en lui offrant un aſyle à Athénes, païs, dit-il, qui ſçait rendre „ l'innocence aux Dieux „ même „. C'eſt que Mars y avoit été abſous au tribunal de l'Aréopage, ſuivant la Fable. Le Roi d'Athènes emmene Hercule, & par ce moyen le ſpectacle finit.

Fin du Théâtre Tragique.



LE

LE

THEATRE DES GRECS,

TROISIE'ME PARTIE.



AVERTISSEMENT.

JE termine cet ouvrage, comme je l'ai promis, par le Théâtre Comique, & je prie le Lecteur, soit favorable, soit contraire à l'Antiquité Theâtrale, de ne juger ni les Anciens ni moi sans avoir lû de suite tout cet Ouvrage. Quoiqu'il soit un composé de Pièces toutes séparées & indépendantes en apparence de celles qui précédent, ou qui suivent, il forme toutefois un tout dont les parties ne sçauroient se passer les unes des autres. Le moyen de connoître les Spectacles antiques, si l'on ne compare tout ce qui nous en reste? C'est cette comparaison précieuse, & nécessaire qui m'avoit fait juger qu'il falloit tout publier, ou ne publier rien. D'ailleurs les réflexions qui m'ont paru importantes sur chaque Pièce, & sur le goût général de l'Antiquité, ont une sorte

de gradation imperceptible que j'ai tâché de ménager avec ſoin, & dont le fil ſe perd, quand on ne fait que parcourir légerement tantôt un morceau, tantôt un autre. C'eſt un édifice que j'ai eſſayé de rendre le moins irregulier qu'il m'a été poſſible de le faire, & qui veut être vû en ſon entier & par ordre. Enfin un Lecteur qui ne feroit que voltiger çà & là dans ce Livre, pourroit faire cent objections qui ſe trouveroient ou prévenues, ou réſolues dans ce qu'il auroit omis de voir. J'ai même tellement compté ſur la liaiſon des parties de cet Ouvrage, que loin d'épuiſer la matiere, j'ai ſupprimé quantité de mes idées, pour laiſſer au Lecteur judicieux le plaiſir de conclure ce que je jugeois qu'il verroit beaucoup mieux que moi. Au reſte ce n'eſt point ici une Apologie anticipée des Anciens, ou de ma maniere. Je n'ai ni prétendu contraindre perſonne à déterminer à mon point le

degré d'eſtime que je crois dû aux Auteurs de la Scène Athénienne, ni crû que leur renommée (dans notre ſiecle) dût dépendre de ma façon de penſer ou de m'exprimer, que j'abandonne au jugement du public.





DISCOURS
SUR LA
COMEDIE GRECQUE.

Raisons d'exposer Aristophane, sans le traduire entierement.

I. J'Ai balancé long-tems si je toucherois l'article de la Comédie des Grecs, tant à cause du petit nombre de Piéces qui nous en reste, qu'à cause de la licence effrénée d'Aristophane leur Auteur, & de la difficulté d'établir une idée sûre de la Comédie Grecque sur les œuvres d'un seul Poëte. D'ailleurs la Tragédie m'avoit paru mériter toute l'attention donc j'étois capable pour la bien peindre, comme le morceau le plus estimé des Athéniens & des Grecs sensés *a*, parti-

a Il y avoit une Loi qui défendoit à tout Juge de l'Aréopage de faire des Comédies.

culierement

culierement de Socrate qui n'eſtimoit ni les Comédiens ni les Comédies. Mais le ſeul nom d'un ouvrage de Théâtre qui dans les beaux ſiecles, & beaucoup plus dans le nôtre, a fait tant de progrès, qu'il eſt devenu égal pour ne pas dire préférable au Tragique même, m'a fait juger qu'on pourroit peut-être me reprocher de n'avoir pas rendu mon Ouvrage complet, ſi après avoir approfondi, autant qu'il m'a été poſſible, ce qui regarde le Tragique des Grecs, je n'ébauchois au moins le caractere de leur Comique.

J'ai donc fait réflexion qu'il n'étoit pas entierement impoſſible de vaincre en partie les obſtacles qui m'avoient arrêté, ni d'aller un peu plus loin que les Sçavans Auteurs *a* qui nous ont donné en François quelques Piéces ſéparées d'Ariſtophane : non pas que je

a Madame DACIER, M. BOIVIN.

prétende beaucoup traduire. Les mêmes raiſons qui m'ont retenu dans la plus noble partie du Théâtre Grec croiſſent de moitié quand il eſt queſtion de toucher à celle-ci. Quoique le ridicule qui en eſt l'objet, ſoit auſſi bien le même en tout tems que les paſſions qui ſont les objets de la Tragédie, cependant ſi la différence des mœurs rend quelquefois les paſſions méconnoiſſables, combien plus altere-t'elle les plaiſanteries! C'eſt peu dire qu'altérer, elle les déguiſe ſi fort que le plaiſant qui peint le ridicule devient fade ou bas bien plus aiſément, que ce qui eſt paſſionné ne dégénere en choſe riſible, à force de vieillir.

Ce qu'on appelle plaiſant & comique n'eſt qu'un tour, un rien qui veut être ſenti dans ſon point précis. Pour peu qu'on s'éloigne de ce point, la plaiſanterie diſparoit & ne laiſſe en ſa place que de la fa-

deur. Tel bon mot, qui aura réjouï une compagnie, ne vaudra rien du tout étant exposé au public, parce qu'il est isolé & séparé des circonstances qui le rendoient piquant. Il en est à peu près de même de plusieurs railleries anciennes; leur sel le plus subtil s'évapore à la longue, & ce qu'il en reste s'affadit à notre égard. Il n'y a que le plus mordant dont la pointe ne s'émousse jamais.

Mais outre cet obstacle qui s'oppose à la traduction universelle d'Aristophane, outre quantité d'allusions perduës par l'intervalle des tems, les mots licencieux qu'il prodigue à la populace, pour en tirer des risées coupables, sont indignes de la curiosité des honnêtes gens, & méritent de rester éternellement dans l'obscurité qui leur convient. Enfin tout n'est pas excellent dans ces com-

mencemens de la Comédie, ou du moins ne ſçauroit-il paroître tel dans des tems ſi éloignés, à l'aſpect de ce que nous avons en ce genre ſous les yeux; & cette raiſon ſuffiroit ſeule pour épargner bien de la peine au Traducteur, & encore plus d'ennui aux Lecteurs quels qu'ils ſoient; car le petit nombre des Sçavans qui aiment les délices attiques, (pour parler leur vrai langage) s'embaraſſe aſſez peu des traductions, ſi ce n'eſt pour les critiquer; & le grand nombre des gens d'eſprit ou, ce qui eſt la même choſe, le public veut des Comédies qui lui plaiſent ſans beaucoup de gêne; & il n'eſt pas diſpoſé à trouver beau tout ce qui a beſoin de preuves un peu longues pour être trouvé beau. S'il eût fallu prouver aux Grecs & aux Troyens qu'Helène étoit belle, il n'y auroit point eu de guerre de Troye.

D'un autre côté Ariſtophane eſt un morceau plus conſidérable qu'on ne peut croire. L'Hiſtoire Grecque ne ſçauroit preſque s'en paſſer pour ce qui concerne la connoiſſance des Athéniens en particulier. Cela ſeul le rendroit reſpectable, quand on ne le conſidéreroit pas comme Poëte comique; mais ſi l'on a encore égard à cette qualité, il eſt l'unique dont on puiſſe tirer l'idée de la Comédie de ſon tems: & de plus on voit que dans ſes piéces il en veut ſouvent aux Poëtes Tragiques, (ſurtout aux trois fameux dont nous avons éxaminé les précieux reſtes) & qui pis eſt à l'Etat & aux Dieux mêmes.

Points capitaux de ce Diſcours.

II. Ce ſont ces conſidérations qui m'ont engagé à ſuivre dans la peinture de ce Poëte à peu près la même méthode que j'ai ſuivie pour pluſieurs Piéces des Tragiques, c'eſt-à-dire, à en don-

ner des analyſes éxactes autant que les ſujets le permettent, pour en déduire quatre ſyſtêmes eſſentiels. 1°. Sur le caractere de la Comédie de ſon tems, ſans omettre celle de Ménandre *a*. 2°. Sur le

a MENANDRE, Athénien, fils de Diopethes & d'Hégeſtrate, fut ſans contredit le plus diſtingué des Poëtes de la nouvelle Comédie. Il avoit été diſciple de THE'OPHRASTE. Sa paſſion pour les femmes le déshonora. Il étoit louche & fort ſpirituel. Des 180 ou, pour parler plus juſte avec SUIDAS, des 80 Comédies qu'il compoſa, & qu'on dit avoir été toutes traduites par Térence, il ne nous reſte que très-peu de fragmens. Il floriſſoit vers la 115. Olympiade l'an du monde 3645, & 318. ans avant J. C. Il ſe noya dans le port de Pirée où il ſe baignoit. Nous avons rapporté ailleurs ce qu'il dit à un certain Philémon ſon antagoniſte, moins poëte que lui, mais quelquefois vainqueur. Ce Philémon plus ancien que lui étoit en vogue du tems d'Aléxandre le Grand. Il avoit exprimé tous ſes vœux en deux vers: » la ſanté d'abord, puis

gouvernement & les vices des Athéniens. 3°. Sur ce qu'on peut penser des sentimens d'Aristophane touchant Eschyle, Sophocle & Euripide. 4°. Sur les railleries qu'il fait des Dieux. Ces choses ne seront point traitées par ordre, comme elles sembleroient devoir l'ê-

» la fortune ; ensuite la joye ; enfin ne » devoir rien à personne : voilà tous mes » souhaits ». Il étoit extrêmement avare. On le représentoit avec des doigts crochus : aussi se faisoit-il cherement payer ses Comédies. Il vécut environ cent ans : d'autres disent cent un an. On rapporte diverses historiettes de sa mort : entr'autres VALERE MAXIME dit qu'il mourut à force de rire d'une petite avanture. Voyant un âne manger des figues, il ordonna à son valet d'aller l'écarter. Celui-ci ne se pressant pas, l'âne mangea tout. » Hé bien, lui dit Philémon, donne » lui du vin maintenant ». APULE'E & QUINTILIEN mettent ce Comique fort au-dessous de MENANDRE; mais en récompense ils lui accordent la seconde place.

tre dans un discours suivi; mais elles naîtront tantôt séparément, tantôt ensemble; de l'exposé de chacune des Comédies, & des réfléxions que permet la liberté de la méthode que je suis. Un précis de tout à la fin achevera peut-être le dessein que je me suis proposé.

Histoire de la Comédie.

III. Je ne répéterai point ici ce que Madame Dacier & tant d'autres avant elle ont recueilli de ce qu'on a pû sçavoir sur l'histoire de la Comédie. Ses commencemens sont aussi obscurs que ceux de la Tragédie même; & il y a grande apparence que si l'on prend ces deux choses dans un sens fort étendu, elles sont nées dans le même berceau, je veux dire parmi les divertissemens des vendanges, & que l'une ne se distingua de l'autre que par les Chœurs, tantôt sérieux, tantôt bouffons, qui en faisoient toute l'ame & tout le corps. Mais à prendre ces

deux mots dans une ſignification plus étroite, ſuivant l'idée qu'on en a depuis qu'elles ont pris forme, la Comédie eſt poſtérieure à la Tragédie: & comme celle-ci eſt uniquement l'ouvrage d'Eſchyle, celle-là doit paſſer pour en être une ſuite & une imitation à beaucoup d'égards. Ce n'eſt en effet qu'une action miſe en ſpectacle avec le même artifice. L'objet ſeul eſt différent, & n'eſt autre que le ridicule. Cette origine de la vraïe Comédie ne ſouffre pas de difficulté, ſi l'on s'en rapporte à Horace, qui devoit mieux ſçavoir que nous l'époque véritable des œuvres de Théâtre. Ce Poëte juſtifie tellement le ſyſtême que j'ai tâché d'établir dans le ſecond diſcours, qu'il me paroît démontré.

I. Partie. & I. vol.

Horace parle ainſi. » * On dit » que Theſpis s'aviſa le premier d'u- » ne eſpece de Tragédie où il pro

* HOR. *poët. v.* 275. *traduct. du P.* SANADON.

» menoit sur des charettes ses Ac-
» teurs barbouillés de lie, dont
» les uns chantoient & les autres
» déclamoient. » Voilà l'ébauche
de la Tragedie & de la Comedie. Car
Thespis n'avoit qu'un seul Acteur
qui parlât, sans nulle ombre de
dialogue ni d'interlocuteurs. » Es-
» chyle les fit paroître ensuite
» avec plus de dignité. Il les pla-
» ça sur un Théâtre médiocre-
» ment exhaussé, leur donna des
» masques, & les habilla de ro-
» bes traînantes, leur chaussa le
» cothurne, & leur fit prendre
» un style plus relevé. » (Horace
omet l'invention des interlocu-
teurs; mais on l'apprend d'Ari-
Arist. stote. Le Poëte le dit assez lui-mê-
poët. ch. 4. me par les termes suivans:) » Après
» que la Tragédie eut ainsi pris
» toute sa forme, (c'est dans l'ar-
ticle d'Eschyle qu'on parle de cet-
te forme; c'est donc à Eschyle
qu'elle la doit) » parut la vieille

» Comédie; & ses commencemens » eurent de grands succès.» Voici la Comédie Grecque née après la Tragédie, & par conséquent de la Tragédie même, & de l'imitation d'Eschyle inventeur de celle-ci, ou pour remonter plus haut, née d'Homere qui avoit servi de guide à Eschyle: car à en croire Aristote, le *Margités*, poëme satyrique d'Homere a donné lieu à la Comédie, comme l'Iliade & l'Odyssée à la Tragédie: c'est-à-dire, que l'objet & l'art de l'œuvre Comique ont été puisés dans Homere & dans Eschyle. Cela doit paroître d'autant moins surprenant, que les idées de l'esprit humain sont toujours successives, & que les arts ne s'inventent guères que par imitation. Une premiere idée renferme le germe d'une seconde, & celle-ci en se développant donne la naissance à une troisiéme; & ainsi de suite.

poët. ch. 4.

Quel est l'Auteur de la Comédie.

Telle eſt l'allure de l'eſprit des hommes, il n'avance que par dégrés dans ſes productions: ſemblable à la nature qui fait & multiplie les ſiennes en s'imitant & en ſe répétant elle-même, lorſqu'elle paroît le plus ſe varier. C'eſt ainſi que la Comédie a reçu ſa naiſſance, ſes accroiſſemens, ſa perfection & ſa variété.

IV. Mais la queſtion eſt de ſçavoir quel eſt l'heureux Auteur de cette imitation & de ce ſpectacle; ſi c'en eſt un ſeul, comme Eſchyle le fut du Tragique, ou
Sat. 4. ſi ce ſont pluſieurs. Horace n'en
l. 1. dit rien, ni perſonne avant lui *a*.

» *a* Les changemens qui ſont arrivés » à la Tragédie ont été ſenſibles, & on » en a connu les Auteurs; mais la Co» médie a été inconnuë, parce qu'elle » n'a pas été cultivée dès le commen» cement, comme la Tragédie; car le » Magiſtrat ne commença que fort tard » à donner des Chœurs comiques. Ceux

Ce Poëte nous cite seulement trois Ecrivains estimés dans le genre de la vieille Comédie; à sçavoir Eupolis *a*, Cratinus,

» qui jouoient alors étoient des Acteurs » libres & volontaires, qui jouoient pour » eux & sans ordre du Magistrat. De» puis que la Comédie eut commencé » à prendre quelque forme, on sçait » les Poëtes qui y ont travaillé; mais » on ignore ceux qui y ont employé » les premiers des masques, fait des pro» logues, augmenté le nombre des Ac» teurs, & ajoûté toutes les autres cho» ses que nous y voyons aujourd'hui. » EPICHARMUS & PHORMYS s'aviserent » les premiers de former des sujets, & » par conséquent cette maniere vint de » Sicile. CRATES fut le premier des Athé» niens qui la suivit en renonçant aux » railleries grossieres qui regnoient au» paravant. » ARISTOTE *Poët. chap.* 5. *traduction de* Me. DACIER. CRATES florissoit dans la 82. Olympiade, 450 ans avant notre Ere, douze ou treize ans avant Aristophane.

a. EUPOLIS étoit Athénien. Sa mort dont nous parlerons bientôt, est rappor-

a Ariſtophane : & il dit, » qu'eux » & les autres qui travaillerent dans leur goût, repre» noient les vices perſonnels avec » une extrême liberté. » Ce ſont là apparemment les Poëtes les plus diſtingués dans ce genre, quoiqu'ils ne ſoient pas les premiers, & qu'on trouve ailleurs

tée diverſement par les Auteurs. Preſque tous conviennent qu'il fut noyé. ÉLIEN ajoûte un trait qui mérite d'avoir ici ſa place. Il dit (l. 10. des Animaux) qu'un certain Augeas d'Eleuſine fit préſent à ce Poëte d'un fort beau chien Moloſſe qui s'attacha à ſon Maître au point de tuer un eſclave qui emportoit quelques Comédies d'EUPOLIS. Il ajoûte que le Poëte étant mort à Egine, ſon chien ſe laiſſa mourir de faim & de regret ſur ſon tombeau.

a CHRATINUS d'Athènes, fils de Callimedes, mourut âgé de 97. ans. Il avoit compoſé vingt & une Comédies, dont neuf furent couronnées. Il étoit auſſi timide guerrier que hardi Comédien.

les noms de beaucoup d'autres *a*. Parmi ces trois on peut assurer qu'Aristophane étoit le plus célebre, puisque nonseulement le Roi de Perse * en témoigna une haute estime aux Députés Grecs, comme d'un homme infiniment utile à sa patrie; & que Platon * en faisoit un cas si particulier qu'il disoit, que les Graces avoient choisi pour demeure le sein d'Aristophane; mais encore puisqu'il est le seul dont quelques Comédies ayent pénétré le cahos des tems pour parvenir jusqu'à nous. A la vérité ce ne sont pas là des preuves qu'il soit l'inventeur de la Comédie proprement dite; d'autant plus qu'il avoit des prédécesseurs ou plutôt des contemporains qui couroient la même lice. Mais cela marque du moins qu'il avoit

* *Intermede du II. acte de la Comedie intitulée les Acharniens.*

* *Epigramme attribuée à* Platon.

a Hertelius a recueilli les sentences de cinquante Poëtes Grecs des trois âges de la Comédie.

contribué plus qu'un autre à porter la Comédie à la perfection où il nous l'a laissée. C'est pourquoi sans rechercher davantage si la Comédie en regle est l'ouvrage d'un seul génie, ce qui ne paroît pas être bien décidé, ou de plusieurs contemporains, tels que les trois que cite Horace, il faut distinguer trois formes que prit la Comédie, tant par le génie des Poëtes, que par les loix des Magistrats, & le changement du gouvernement populaire en celui du petit nombre.

Comédie ancienne, moyenne & nouvelle.

V. *a* La Comédie qu'Horace appelle la vieille, & qu'il dit avoir été postérieure à Eschyle, tenoit quelque chose de sa premiere origine, & de la liberté qu'elle s'étoit donnée, étant encore infor-

a Cette Histoire des trois âges du Spectacle Comique & de leur différence est tirée en partie d'un fragment précieux de PLATONIUS.

me, de dire des bouffonneries & des injures aux paſſans du haut du chariot de Theſpis. Quoique devenuë réguliere dans ſon plan, digne d'un grand Théâtre, d'un cirque rempli de nombreux ſpectateurs, & du nom de Comédie en forme, elle n'en étoit pas plus réſervée. Elle repréſentoit des faits véritables, les habits, les geſtes & les airs en maſques, de quiconque il lui plaiſoit de ſacrifier aux huées publiques. Nul n'étoit épargné (dans une ville auſſi libre, diſons mieux, auſſi libertine que l'étoit alors Athènes) pas même les premiers Magiſtrats, ni les Juges qui devoient donner leur voix pour autoriſer ou proſcrire les Comédies. Inſolente juſqu'à l'impiété déclarée, elle ſe joüoit preſqu'également des hommes & des *a* Dieux. On la

a On expliquera en quel ſens & comment cela étoit toléré.

reconnoîtra à ces traits dans la plûpart des Piéces d'Ariſtophane. Sur-tout l'on y trouvera nulle ombre de louange, & bien moins des traces de fadeur & d'adulation.

Cette licence des Poëtes, dont Socrate devint en quelque façon la victime, fut enfin réfrénée par une Loi. C'eſt que le Gouvernement partagé auparavant à tout le monde, fut reſtreint à un nombre déterminé de citoyens. On défendit de nommer perſonne ſur le Théâtre; mais la malignité poëtique trouva bientôt le ſecret d'éluder l'eſprit de la Loi, & de ſe dédommager de la gêne où mettoit les Auteurs la néceſſité de ſuppoſer des noms feints. Elle ſe mit à tracer des caracteres vrais & reconnoiſſables: de ſorte qu'elle gagna l'avantage de ſatisfaire plus finement la vanité des Poëtes & la malice des ſpectateurs. Elle procura aux uns le

plaisir délicat de se faire deviner, & aux autres celui de deviner juste en nommant les masques. Quand les portraits sont si ressemblans, qu'il n'y manque autre chose que le nom, on ne s'avise guères de l'y afficher. La Loi ne fit donc que retrancher une grossiereté, pour y substituer une finesse; & l'art qu'elle crut renfermer dans les bornes du devoir, n'en devint que plus ingénieux à en sortir. Aristophane qui fut compris dans la Loi, en est un bon exemple dans quelques-uns de ses Poëmes. Telle fût la Comédie qu'on appella depuis Mitoyenne.

La Nouvelle qui la suivit fut encore un rafinement exquis que l'on dut aux Magistrats: car comme ils avoient défendu d'abord les vrais noms, ils défendirent ensuite les sujets véritables, & *a*-

a Peut-être le Chœur étoit-il déja in-

l'attirail d'un Chœur trop médiſant; de maniere que les Poëtes ſe virent réduits à la néceſſité de produire ſur la ſcène des ſujets & des noms de pure invention: ce qui purgea le Théâtre Comique & l'enrichit; car alors la Comédie plus ſage, ceſſa d'être une Mégere armée de torches, & devint un miroir agréable & innocent de la vie humaine.

Despr. Art Poët. chant. 3.

Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir
S'y vit avec plaiſir, ou crut ne s'y pas voir!
L'avare dès premiers rit du tableau fidelle
D'un avare ſouvent tracé ſur ſon modelle;
Et mille fois un fat finement exprimé
Méconnut le portrait ſur lui-même formé.

terdit dans le moyen âge de la Comédie. Platonius ſemble le dire.

C'est là proprement la belle Comédie, la Comédie de Ménandre & celle de Térence. Je ne rappelle tout ceci d'après tant d'Auteurs, que pour en rafraîchir le souvenir, & pour ajoûter à ce qu'ils ont dit, un effet singulier des Edits publics, qu'ils ont omis d'observer; c'est le progrès successif de l'art. Une histoire nuë de la Poësie & des Poëtes, telle qu'on l'a faite souvent, n'est qu'un corps sans ame, si l'on n'y joint ce qui en fait la vie, à sçavoir la naissance, le progrès, la perfection de l'art, & les causes qui y ont contribué.

VI. Pour ne rien omettre d'essentiel sur ce qui concerne cette partie, disons un mot de la comédie Latine. La comédie eut son tour comme les autres arts, & passa avec eux de Grece à Rome; mais les Romains ne s'attacherent guères qu'à la nouvelle, sans mé- La Comédie Latine.

difances perfonnelles & fans Chœurs, quoiqu'ils ayent pû joüer quelques Piéces traduites de la vieille ou de la moyenne Comédie; ainfi que Pline le dit d'une qui fut repréfentée de fon tems. Mais la Comédie Romaine, bien que modélée fur la nouvelle Grecque, ne laiffe pas de compter auffi fes divers âges tirés de la rudeffe ou de la politeffe des plumes qui la traiterent. Les piéces de Livius Andronicus plus ancien & moins poli que ceux à qui il montra l'art de la fcène, forment le premier âge, & ce qu'on peut nommer la vieille Comédie & Tragédie Romaine. Il faut y comprendre Névius fon contemporain, & même Ennius, qui parut plufieurs années après eux. Le fecond âge fe borne à Pacuvius, Cécilius, Accius & même Plaute, fi l'on n'aime mieux mettre ce dernier avec Térence,

An de Rome 514. la premiere année de la 135. Olympiade.

pour faire le troisiéme & le bel âge de la Comédie Latine, qu'on peut nommer la nouvelle, sur tout si l'on a égard à celle de Térence le fidéle copiste de Ménandre, & l'ami de Lélius.

Mais les Romains, sans s'arrêter à cette généalogie, distinguoient communément les Comédies par *a* les habits des Acteurs. La robe nommée *Prætexta*, à larges bandes de pourpre, étant l'ornement des Magistrats en dignité & en exercice, les Acteurs qui en étoient revêtus donnoient à la Comédie un nom qui en étoit tiré. C'étoit l'espece la plus noble. Il n'en faut pas séparer celle qu'on appelloit *Trabeata b* à cause de *Trabea*, ornement des Consuls en paix, & des Généraux triomphans après

a *Prætextatæ*, *Togatæ*, *Tabernariæ*.

b SUET, *de Claris Grammat.* dit que C. GELISSUS Bibliothécaire d'Auguste en fut l'Auteur.

la guerre. La ſeconde eſpece introduiſoit des Sénateurs, non pas dans les grandes charges, mais hommes privés, dont les habits nommés *Toges* la firent nommer *Togata*. L'habit commun du peuple, ou la Tunique, ou plutôt les maiſons baſſes dont on ornoit la décoration de la ſcène, donnerent à la derniere eſpece le nom de *Tabernaria*. On ne parle ici ni des piéces Atellanes qui tiroient leur nom & leur origine de la Ville *Atella* a, parce qu'elles ne différoient de la derniere eſpece que par une plus grande liberté: ni de celles qu'on nommoit *Palliatas*, à l'occaſion du manteau Grec dont on revêtoit les perſonnages de la Grece ſur la ſcene Latine; parce que cet habit ne marquoit que la nation, & ne caractériſoit pas la dignité & la con-

a Atella, ville ancienne d'Italie dans la Campanie.

dition,

dition, ainſi que les autres dont nous avons parlé. A dire vrai, ces diſtinctions ſont frivoles ; c'eſt par le caractere des ſujets généraux, qu'on peut plus utilement & plus judicieuſement diviſer la Comédie comme nous le verrons dans la ſuite. A l'égard des Romains, qu'ils ayent eû raiſon ou non d'en uſer autrement, ils ont laiſſé ſi peu de choſe en cette matiere, qui ſoit venu juſqu'à nous, qu'il n'eſt pas néceſſaire de nous embarraſſer dans leur diviſion qui ne nous apprend preſque rien de ſolide. Les ſeuls Plaute & Térence, que nous en avons hérité, nous inſtruiſent mieux du vrai caractere de leur Comédie, au moins pour leur tems, que ne ſont des noms & des termes dont nous n'avons plus d'exemples ſenſibles.

VII. Pour ne nous pas trop écarter, revenons à Ariſtophane, Poëte unique, où nous puiſſions

La Comédie Grecque réduite au seul ARISTOPHANE.

voir ce que c'eſt que la Comédie Grecque. Il eſt en effet le ſeul que les injures des ans ayent épargné en partie, après avoir enveloppé dans les ténebres & preſque dans l'oubli, tant de grands hommes, dont il ne nous eſt venu que les noms & quelques fragmens, avec un léger ſouvenir peu capable de les défendre contre les ennemis de la belle antiquité; ſouvenir ſemblable à ces ombres du ſoleil couchant, qui laiſſent à peine diſcerner une foible lumiere: toutefois de cette lueur même il faut tâcher de recueillir des rayons aſſez forts pour former un portrait de la Comédie Grecque le plus approchant de la vérité qu'il ſera poſſible.

L'on ſçait peu de choſe de la perſonne d'Ariſtophane, encore eſt-ce beaucoup plus par ſes Comédies que par autrui. On peut même à peine aſſurer au vrai

quelle fut sa patrie : du moins les ennemis qu'il s'étoit faits par ses médisances cruelles lui disputerent-ils assez vivement sa qualité de citoyen, pour la rendre douteuse. Les uns vouloient qu'il fût Rhodien, d'autres Eginete [a] & tous étranger. Pour lui il se disoit fils d'un Philippe, & du bourg Cydathénien ; mais il convenoit qu'il avoit du bien dans Egine, dont apparemment il étoit originaire. Il fut toutefois déclaré citoyen d'Athènes, malgré ses ennemis, sur ses preuves bonnes ou mauvaises, par un jugement décisif ; & cela pour avoir réjoüi ses Juges en disant un bon mot: il consiste en deux vers fort naïfs de Télémaque dans Homere, qu'il s'appliqua fort plaisamment. HOMERE, *Odyssée.*

Je suis fils de Philippe, à ce que dit
ma mere :

[a] Egine petite Isle assez proche du Péloponnese.

Pour moi je n'en ſçai rien. Qui ſçait
quel eſt ſon pere?

Cette plaiſanterie valut pour lui la harangue de Ciceron: qui diſoit en faveur d'Archias, que ce Poëte étoit citoyen Romain; mais que quand même il ne l'eût pas été par ſa naiſſance, il auroit mérité de l'être par ſes talens.

CICER. *Orat. pro Archia poëta.*

Ariſtophane floriſſoit dans le ſiécle des grands hommes de la Grece, particuliérement de Socrate & d'Euripide, auſquels il ſurvêcut. Ce fut ſur tout durant la guerre du Péloponnéſe qu'il parut avec le plus d'éclat, moins comme un Comédien propre à amuſer le peuple, que comme le cenſeur du gouvernement, l'homme gagé par l'Etat pour le réformer, & preſque l'arbitre de la patrie. C'eſt par le détail de ſes Comédies que nous connoîtrons mieux & les traits perſon-

An de la 85. Olymp. 437. avant notre Ere & de la fond. de Rome 317.

nels qui le regardent comme Poëte, & le caractere de ſon génie, qui eſt la partie la plus intéreſſante. Il ne ſera pourtant pas mal de prévenir les lecteurs par les divers jugemens qu'en ont porté les Critiques de nos jours, tels que le P. Rapin & Madame Dacier, ſans oublier un ancien auſſi reſpectable que l'eſt Plutarque. On verra par le détail du petit nombre des piéces, ſi & juſqu'où ils peuvent avoir tort ou raiſon.

VIII. » Ariſtophane, dit le P. » Rapin, n'eſt point exact dans » l'ordonnance de ſes fables; ſes » fictions ne ſont pas vrai ſemblables; il joüe les gens groſſierement & trop à découvert. Socrate qu'il raille ſi fort dans ſes » Comédies, avoit un air de raillerie plus délicat que lui; & il » n'étoit pas ſi effronté. Il eſt vrai » qu'Ariſtophane écrivoit encore

Cenſures & Eloges d'Ariſtophane.

» dans le désordre & dans la li-
» cence de la vieille Comédie, &
» qu'il avoit reconnu l'humeur du
» peuple d'Athènes, qui se cho-
» quoit aisément du mérite des
» gens extraordinaires, dont il
» plaisantoit. Mais la trop grande
» envie qu'il avoit de plaire à ce
» peuple en joüant les honnêtes
» gens, le rendit lui-même mal-
» honnête homme, & gâta un peu
» le génie qu'il avoit de railler,
» par ses manieres rudes & ou-
» trées. Après tout il ne faisoit
» souvent le plaisant que par des
» goinfreries. Ce ragoût compo-
» sé de septante & six syllabes
» dans la derniere scène de la Co-
» médie des Harangueuses, ne se-
» roit pas au goût de notre sié-
» cle. Son langage est quelque-
» fois obscur, embarrassé; bas,
» trivial; & ses allusions fréquen-
» tes de mots, ses contradictions
» de termes opposés les uns aux

» autres, ſes mêlanges de ſtyle,
» du tragique & du comique, du
» ſérieux & du grave & du fami-
» lier ſont fades; & ſes plaiſan-
» teries, à les examiner de près,
» ſont ſouvent fauſſes. Ménandre
» eſt plaiſant d'une maniere plus
» honnête; ſon ſtyle eſt pur, net,
» élevé, naturel; il perſuade en
» Orateur, & il inſtruit en Phi-
» loſophe: & ſi l'on peut former
» un jugement juſte ſur les frag-
» mens qui nous reſtent de cet
» Auteur, on trouvera qu'il fait
» des portraits agréables de la vie
» civile; qu'il fait parler les gens
» dans leur caractere; qu'on ſe
» reconnoît dans les peintures
» qu'il fait des mœurs, parce qu'il
» s'attache à la nature, & qu'il
» entre dans les ſentimens des per-
» ſonnes, qu'il fait parler. Enfin,
» Plutarque dans la comparaiſon
» qu'il a faite de ces deux Au-
» teurs, dit que la Muſe d'Ariſto-

» phane ressemble à une femme
» effrontée, & que celle de Mé-
» nandre ressemble à une honnête
» femme. »

On verra bien que tout ce caractere est pris de Plutarque. Poursuivons cette réflexion du P. Rapin, puisque nous avons parlé de la Comédie Latine, dont il fait aussi le caractere.

» Pour les deux Poëtes comi-
» ques Latins, Plaute est ingé-
» nieux dans ses desseins, heureux
» dans ses imaginations, fertile
» dans l'invention. Il ne laisse pas
» d'avoir de méchantes plaisante-
» ries au goût d'Horace, *a* & ses

a Si l'on en croit de bons Critiques, HORACE ne traite pas tout-à-fait de méchantes, les plaisanteries de Plaute; car au lieu de dire dans l'Art poëtique ce que disent les leçons ordinaires,

Voyez la traduct. du P. SANADON.

At vestri proavi Plautinos & numeros &
Laudavere sales, nimium patienter utrûmque

» bons mots qui faisoient rire le
» peuple, faisoient quelquefois
» pitié aux honnêtes gens. Il est
» vrai qu'il en dit les meilleurs
» du monde; mais il en dit sou-
» vent de fort méchans. C'est
» à quoi on est sujet quand on
» veut trop faire le plaisant :
» on tâche à faire rire par des
» hyperboles, quand on ne peut
» pas réüssir à faire rire par les
» choses. Plaute n'est pas tout-à-
» fait si régulier dans l'ordonnan-
» ce de ses piéces, ni dans la di-
» stribution de ses actes que Té-
» rence; mais il est aussi plus sim-
» ple dans ses sujets; car les fables
» de Térence sont d'ordinaire
» composées, comme on le voit
» dans l'Andrienne qui contient
» deux amours. C'est ce qu'on re-
» prochoit à Térence, qu'il fai-
» soit une Comédie Latine de

Ne dicam stultè ... ces Critiques lui font dire, *non dicam stultè.*

» deux Grecques, pour animer davantage ſon Théâtre ; mais auſſi » les dénoumens de Térence ſont » plus naturels que ceux de Plaute, comme ceux de Plaute ſont » plus naturels que ceux d'Ariſtophane. Et quoique Céſar appelle Térence un diminutif de » Ménandre, parce qu'il n'a que » de la douceur & de la délicateſſe, » & qu'il n'a pas de force & de » vigueur, il a écrit d'une maniere & ſi naturelle & ſi » judicieuſe, que de copie qu'il » étoit, il eſt devenu original ; jamais Auteur n'a eû un goût plus » pur de la nature. Je ne dirai » rien de Cécilius dont il ne nous » a reſté que des fragmens. On » ſçait de lui tout au plus ce » qu'en dit Varron, qu'il étoit » heureux dans les ſujets qu'il » prenoit ».

Le P. Rapin en omet beaucoup d'autres par la même raiſon qu'il

nous en eſt venu trop peu de choſe pour en juger. Tandis que nous y ſommes, l'on ne ſera peut-être pas fâché de revoir ici ce qu'il penſe de Lopes de Vega & de Moliere. On va voir qu'à l'égard du premier, il outre un peu trop l'éloge, & qu'il ne le porte pas plus loin qu'il ne le faut quant au ſecond : en tout cas ces morceaux ne ſeront pas inutiles à notre deſſein, quand nous examinerons à fonds ce qui doit caractériſer la Comédie.

» Jamais perſonne n'a eû un » génie plus grand pour la Comé» die que Lopes de Vega Eſpa» gnol. Il avoit une fertilité d'eſ» prit jointe à une grande beau» té de naturel, & à une facilité » admirable ; car il a compoſé » plus de trois cens Comédies. » Son nom ſeul faiſoit l'éloge de » ſes piéces, tant ſa réputation » étoit établie ; & c'étoit aſſez

» qu'un Ouvrage sortit de ses
» mains pour mériter l'approba-
» tion publique. Il avoit l'esprit
» trop vaste pour l'assujettir à des
» régles, & pour lui donner des
» bornes. Ce fut ce qui l'obligea
» de s'abandonner à son génie,
» parce qu'il en étoit toujours
» sûr. Il ne consultoit point d'au-
» tre commentaire quand il com-
» posoit, que le goût de ses Au-
» diteurs; & il se régloit plus
» sur le succès de ses piéces, que
» sur la raison. Ainsi il se défie de
» tous les scrupules de l'unité, &
» des superstitions de la vrai-sem-
» blance ». (Cela n'est pas dit en forme d'éloge, sans doute, & il faut le joindre à ce qui suit immédiatement.) » Mais comme il
» veut d'ordinaire raffiner sur le
» ridicule, & être trop plaisant,
» ses imaginations sont souvent
» plus heureuses qu'elles ne sont
» justes, & elles sont plus folles

» qu'elles ne ſont naturelles: car
» par trop de ſubtilité ſur la
» plaiſanterie, ſon enjoument de-
» vient faux à force d'être trop
» délicat, & ſes graces devien-
» nent froides, pour être trop
» fines ».

» Perſonne n'a auſſi porté le
» ridicule de la Comédie plus loin
» parmi nous que Moliere; car
» les anciens Poëtes comiques
» n'ont que des valets pour les
» plaiſans de leur Théâtre; & les
» plaiſans du Théâtre de Molie-
» re ſont les Marquis & les gens
» de qualité. Les autres n'ont
» joüé dans la Comédie que la
» vie bourgeoiſe, & Moliere a
» joüé tout Paris & la Cour. Il
» eſt le ſeul parmi nous qui ait
» découvert ces traits de la na-
» ture qui la diſtinguent & qui
» la font connoître. Les beautés
» des portraits qu'il fait, ſont ſi
» naturelles qu'elles ſe font ſen-

» tir aux personnes les plus grossieres : & le talent qu'il avoit à plaisanter s'étoit renforcé de la moitié par celui qu'il avoit de contrefaire. Son Misantrope est, à mon sens, le caractere le plus achevé, & ensemble le plus singulier qui ait jamais paru sur le Théâtre : mais l'ordonnance de ses Comédies est toujours défectueuse en quelque chose, & ses dénoumens ne sont point heureux : c'est tout ce qu'on peut observer en général sur la Comédie ». Telles sont les pensées d'un des plus fins connoisseurs en ouvrages d'esprit. Quoiqu'elles ne soient pas toutes des oracles, on en peut tirer avantage ; & elles approchent beaucoup plus de la vérité que les jugemeus de Baillet, dont le goût un peu Béotien étoit plus propre à compiler qu'à juger.

* Jamais homme (s'écrie Ma-

* Préface du

» dame Dacier éprise du mérite
» d'Aristophane) n'a eû plus de
» finesse que lui pour trouver le
» ridicule, ni un tour plus ingé-
» nieux pour le faire paroître. Sa
» critique est naturelle & aisée; &
» ce qui se trouve fort rarement,
» il conserve beaucoup de délica-
» tesse dans une grande fertilité.
» En un mot, l'esprit Attique que
» les Anciens ont tant vanté, pa-
» roît plus dans Aristophane que
» dans aucun autre Auteur que je
» connoisse de l'antiquité. Mais
» ce qu'on doit le plus admirer
» en lui, c'est qu'il est toujours
» si bien le maître des matieres
» qu'il traite, que sans se géner,
» il trouve le moyen de faire ve-
» nir naturellement des choses
» qui auroient paru d'abord les
» plus éloignées de son sujet; &
» que ses caprices, même les plus
» vifs & les moins attendus pa-
» roissent comme des suites né-

Plutus de Mademoiselle le Febvre, *depuis Madame* Dacier. *Paris* 1684.

» cessaires des incidens qu'il a
» préparés. C'est cet art qui rend
» inimitables les Dialogues de
» Platon, qu'on doit regarder
» comme autant de piéces de
» Théâtre, qui ne divertissent
» pas moins par l'action que par
» le discours. Le style d'Aristo-
» phane est aussi agréable que son
» esprit; outre la pureté, la net-
» teté, la force & la douceur,
» il a une certaine harmonie qui
» flatte si agréablement l'oreille,
» qu'il n'y a rien de comparable
» au plaisir qu'on prend à le lire.
» Quand il s'attache au style mé-
» diocre & commun, il le fait sans
» bassesse; quand il vient au sty-
» le sublime il s'éleve sans obscu-
» rité; & jamais personne n'a sçu
» faire un mélange si agréable de
» tous les différens genres d'écri-
» re. Que l'on ait étudié tout ce
» qui nous reste de l'ancienne
» Grece, si l'on n'a pas lû Ari-

» ſtophane on ne connoît pas en-
» core tous les charmes & toutes
» les beautés du Grec ».

IX. Voilà un magnifique éloge : mais ſuſpendons notre jugement, & daignons écouter Plutarque : l'ancien mérite bien audience, au moins après les modernes. Voilà le précis de ſon jugement ſur Ariſtophane & Ménandre. Il éleve extrêmement ce dernier au-deſſus de l'autre. Il reproche au premier d'outrer la nature, de parler à la populace plus qu'aux honnêtes gens, d'affecter un ſtyle obſcur & licentieux, tragique, ſublime & bas, ſérieux & badin juſqu'à la puérilité, en un mot un ſtyle très-inégal ; de ne pas faire parler ſes perſonnages ſuivant leurs caracteres ; de ſorte qu'on ne peut diſtinguer chez lui le fils du pere, le citoyen du païſan, le héros du bourgeois, & le Dieu du valet : au lieu que la diction de Ménan-

Sentiment de PLUTARQUE ſur ARISTOPHANE & MENANDRE.

Voyez cette comparaiſon dans les Opuſcules.

dre, qui eſt d'ailleurs uniforme & pure, a l'adreſſe de s'ajuſter aux différents rôles, ſans négliger le comique un peu fort, quand il eſt néceſſaire; mais auſſi ſans l'outrer, ni perdre la nature de vûë: en quoi Ménandre, continuë Plutarque, a atteint une perfection, où nul artiſan ne ſçauroit parvenir. Car quel homme trouva jamais l'art de faire un maſque qui convînt également aux enfans & aux femmes, aux jeunes & aux vieux, aux Divinités & aux Héros? Or Ménandre a trouvé cet heureux ſecret dans l'égalité & la ſoupleſſe de ſon expreſſion qui ſans ceſſer d'être la même, eſt toute fois différente ſelon le beſoin; ſemblable à l'eau (pour exprimer de plus en plus la penſée de Plutarque) ſemblable, dis-je en cela à une eau pure, qui coulant le long de différents rivages tortueux, en

prend les formes, les détours & les retours, & ſans altérer en rien ſa nature & ſa pureté. Plutarque fait encore un mérite à Ménandre d'avoir commencé fort jeune & fini à la force de l'âge, tout pret à enfanter de plus grands prodiges ſi la mort ne l'eût interrompu : ce qui joint à la réflexion qu'il fait en retombant ſur Ariſtophane, montre que ce dernier continua trop longtems à faire valoir ſon talent : car, dit-il ſa poëſie eſt une courtiſane ſur le retour qui affecte quelquefois des airs de prude, mais dont l'impudence ne peut être pardonnée par le peuple, ni les faux airs ſupportés des perſonnes graves. Ménandre au contraire ne ſe produit jamais qu'en homme agréable & ſpirituel, recherché au Théâtre, à table & dans les compagnies, vrai Elixir de tous les tréſors nés de la Gré-

ce, digne d'être toujours lû, représenté, appris par mémoire, & toujours digne de plaire. Son art inévitable de persuader, & la réputation qu'il a eû d'être le plus beau parleur de la Gréce, font assez voir quelle est l'aménité de son style. Plutarque ne sçauroit finir sur l'article de Ménandre : il dit qu'il fait les délices des Philosophes fatigués de leurs méditations ; qu'il est à leur égard comme une prairie émaillée de fleurs où l'on aime à respirer un air pur ; que malgré les talens des Poëtes comiques d'Athènes, Ménandre a toujours un sel consacré, en quelque sorte, pour être sorti de la même mer qui donna la naissance à Vénus. Que le sel d'Aristophane au contaire est un sel amer, âcre, cuisant & ulcérant ; qu'on ne sçait si la dextérité tant vantée de celui-ci consiste plus dans les rôles

que dans les mots: car il lui reproche beaucoup les jeux de mots, & les allusions antithetiques, qu'il a gâté ce qu'il a voulu copier d'après nature; que chez lui la ruse est malignité, la naïveté bêtise, les railleries moins capables de faire rire que d'être sifflées, & les amours moins égayés qu'effrontés; qu'enfin c'est moins pour des personnes sensées qu'il a écrit, que pour des hommes perdus d'envie, de noirceurs & de débauches.

X. Après un tel caractere il semble qu'il ne faudroit pas aller plus loin, & qu'il vaudroit mieux contribuer à ensevelir pour jamais, s'il étoit possible, la mémoire d'un Poëte odieux, qui nous dédommage si mal de Ménandre qu'on ne peut ressusciter. Mais sans faire aucune grace à Aristophane de ses libertés en paroles, soit deshonnêtes soit médisantes, non plus qu'à Plaute

Justification d'ARISTOPHANE

ſon imitateur, ou du moins l'héritier de ſon génie, ne ſeroit-il point permis de faire à leur égard ce qu'on dit que faiſoit Lucréce, ſi je ne me trompe, par rapport à Ennius, dont il tiroit des pierreries cachées dans ſes vers bourbeux ; *Ennì de ſtercore gemmas.*

Plutarque l'an de J. C. 119. Menand. 341. avant J. C. & Aristoph. 437.

De plus il ne faut pas croire que Plutarque qui vivoit plus de quatre ſiecles après Ménandre, & plus de cinq aprés Ariſtophane, ait jugé ſi exactement de l'un & de l'autre, que ſon jugement ne ſoit pas un peu ſujet à réviſion. Platon contemporain d'Ariſtophane en jugeoit bien différemment, au moins quant au génie, lui qui dans ſon *Banquet* donne à ce Poëte comique une place diſtinguée où il le fait parler ſuivant ſon caractere, & même avec Socrate : par où il eſt viſible (pour le dire en paſſant) que ce dialogue de Platon étoit fait avant qu'A-

riſtophane eût compoſé ſes Nuées contre Socrate. On rapporte que le même Platon envoya à Denys le Tyran un éxemplaire d'Ariſtophane en l'exhortant à le lire avec attention, s'il vouloit connoître à fonds l'état de la République d'Athènes.

Enfin pluſieurs Sçavans ont crû pouvoir n'être pas tout-à- faît du ſentiment de Plutarque*. Friſchlinus, par exemple, quoiqu'avec raiſon plus favorable au goût de Ménandre, qu'à celui d'Ariſtophane, a entrepris la défenſe de ce dernier contre la critique outrée de l'ancien cenſeur. 1°. Il paſſe d'abord condamnation ſur les obſcénités & les bouffonneries. Mais cette partie ſi mépriſable & compoſée uniquement pour le menu peuple, (comme le remarque M. Boivin,) quelqu'inexcuſable qu'elle ſoit, n'eſt pas après *Préface ſur les Oiſeaux d'Ariſtoph.*

* Un des Interprêtes d'ARISTOPHANE.

tout le principal fond de ce que nous avons d'Ariſtophane. Je ne dirai point avec Friſchlinus que Plutarque lui-même ſemble ſe contredire en ceci, & faire l'éloge du Poëte, lorſqu'il l'accuſe d'avoir rendu ſa diction conforme à la ſcene: il entendoit par ſcene la *farce* ou le Théâtre ignoble ſur lequel ſe joüe le bas comique. C'eſt donc une pure chicane; & quand même le Poëte auroit attrapé ſon but, qui étoit en partie de divertir une populace corrompue, il n'en ſeroit ni moins malhonnête homme, ni plus Poëte, malgré la prétention de ſon défenſeur. On n'eſt point Poëte pour ſçavoir préciſément divertir des ſots ou des libertins. Ce n'eſt donc pas par cet endroit qu'il faut excuſer le talent d'Ariſtophane. Le goût dépravé du petit peuple qui chaſſa une fois Cratinus & ſa troupe, parce que

la

la ſcène n'étoit pas aſſez baſſement comique à ſon gré, ne juſtifie nullement Ariſtophane, puiſque Ménandre trouva bien le ſecret de changer ce goût en donnant une ſorte de Comédie, non pas à la vérité auſſi modeſte que paroît le dire Plutarque, mais beaucoup moins libre qu'auparavant. Ariſtophane n'eſt pas non plus juſtifié par le motif qu'il allégue lui-même, quand il dit qu'il peint les débauches ſur le Théâtre, non pour corrompre les mœurs, mais pour les corriger. La vûe des vices groſſiers eſt plutôt un poiſon qu'un remede.

L'Apologiſte a oublié une raiſon qui me paroît eſſentielle pour fonder le déchaînement de Plutarque contre Ariſtophane. C'eſt que ſelon les apparences Plutarque ayant entre les mains toutes les piéces de ce Poëte qui mon-

toient au moins à cinquante, en voyoit beaucoup plus de libertines que nous n'en avons, quoique celles qui nous reſtent au nombre de onze le ſoient encore beaucoup plus qu'il ne ſeroit à ſouhaiter.

2°. Le ſecond reproche de Plutarque, roule ſur quelques jeux de mots dont il apporte des exemples, & que Friſchlinus défend tantôt plus tantôt moins heureuſement. Il eſt impoſſible de les expoſer en François. Mais après tout cette partie eſt ſi peu de choſe, qu'elle ne méritoit pas d'être ſi ſéverement repriſe, d'autant plus qu'entre ces bons mots il y en a de ſi malins, qu'aſſurément ils devoient paſſer en proverbe, du moins par le ſel de la malignité, ſinon par la fineſſe de l'eſprit. Un ſeul exemple ſuffira: il s'agit des Queſteurs ou Tréſoriers d'Athènes. Ariſtophane les noye

tout net, *non quod essent ταμιαι sed λαμιαι* *. Si un mot pareil qu'on ne peut rendre en notre langue, eût été dit en France dans un cas semblable, il auroit autant fait fortune que quantité de nos bons mots qui ne sont que trop bien reçus & trop durables. Le bon de l'affaire c'est que Plutarque même convient que ce mot étoit extrêmement loué. Nous en verrons quelques autres dans la suite des Comédies, autant qu'il sera possible de les rendre.

3°. Le mélange du comique & du tragique, troisiéme accusation. Véritablement elle est fondée, puisqu'en effet Aristophane monte souvent sur le cothurne; mais il reste à examiner comment. Le fait-il en Poëte tragique? Non,

* Le mot *lamiæ*, c'est à-dire, larves ou esprits qui dans l'idée populaire dévoroient les hommes, fait tout le sel de la plaisanterie contre ces Trésoriers.

mais comme il avoit remarqué que l'art de la parodie lui réussissoit, chez un peuple qui vouloit rire des mêmes choses qui lui avoient arraché des pleurs, il y revient éternellement; & il n'y a gueres de Tragédies ou de ces morceaux frappans que les Athéniens sçavoient par cœur, qu'il ne tourne en plaisanterie, en y jettant une couche de ridicule ou de burlesque, tantôt par des changemens ou transpositions de mots, tantôt par l'application imprévûe qu'il en fait. Ce sont des guipures tragiques dont il revêt sa Muse comique, pour la rendre plus comique encore. Cratinus en avoit usé de même, & nous sçavons qu'il fit une Comédie intitulée *Ulysse*, pour travestir Homere & son Odyssée: ce qui montre que les beaux esprits & les Poëtes sont à l'égard les uns des autres à peu près les mê-

mes dans tous les tems ; & qu'on peut dire à cet égard d'Athènes, *c'eſt tout comme ici*. Je prouverai ce ſyſtême par les faits, ſur-tout par rapport aux railleries d'Ariſtophane, ſur nos trois célebres Tragiques. Or cela étant ainſi, ce mêlange tant reproché à Ariſtophane ne paſſera pas pour être auſſi repréhenſible que le veut Plutarque. Nous n'avons beſoin ni du Virgile traveſti ; ni de parodies de nos jours, ni du Lutrin pour montrer que cette bigarrure peut avoir ſouvent ſon mérite ſelon les conjonctures.

4°. Il faut dire la même choſe en général de l'obſcurité, de la baſſeſſe, de l'enflure, en un mot de l'inégalité prétendue de ſtyle qui met Plutarque en colere. Ces reproches ne conviennent en aucune maniere à un Poëte dont le ſtyle a toujours paſſé pour être extrêmement attique, mais d'un

atticiſme qui le rendoit infiniment cher aux amateurs du goût d'Athènes. Plutarque en ceci a peut-être blâmé les Chœurs dont le langage tantôt élevé, tantôt burleſque, & toujours fort poëtique, paroît peu convenable à la Comédie. Mais ces Chœurs qu'elle avoit empruntés de la Tragédie en naiſſant étoient alors à la mode, principalement pour médire, & Ariſtophane les admit comme les Poëtes de ſon tems, du moins dans la vieille Comédie & peut-être dans la moyenne; au lieu que Ménandre les ſupprima moins par goût que par décret public. Ce n'eſt donc pas ſur cet aſſemblage de ſérieux & de comique qu'il faut condamner Ariſtophane pour élever Ménandre.

5°. Un cinquiéme reproche, c'eſt de n'avoir pas obſervé les caractères; d'avoir, par éxemple, fait parler les femmes en Ora-

teurs, & les Orateurs en esclaves : mais on verra bien par les personnages critiqués, que cette objection tombe d'elle-même ; & il suffit de dire ici qu'un Poëte qui peignoit non pas seulement des personnages en l'air, mais des personnes réelles, des hommes connus, des citoyens qu'il nommoit par leur nom, qu'il joüoit sous leur masque, & sous leurs habits, qu'il marquoit enfin d'un fer brûlant, (si j'ose user de cette comparaison) à la vûe de tout un peuple extrêmement fier & moqueur, il suffit encore une fois de dire qu'un tel Poëte ne manquoit pas assurément ses caractères. Sa licence applaudie ne le justifie que trop de ce côté-là. Il s'exposoit pourtant, s'il eût déplu, au sort d'Eupolis, qui sur une Comédie des *Noyé*, où il déchiroit imprudemment des particuliers plus puissans que lui, fut pris

Frag. de PLATONIUS, & HER-

ZELLIUS. & noyé plus effectivement que ceux qu'il avoit noyés en plein Théâtre.

60. La critique qui condamne le sel d'Aristophane comme trop acrimonieux est plus solide. Tel étoit le goût d'une Comédie licentieuse qui se permettoit tout, parce qu'on rioit de tout parmi une nation jalouse de son excessive liberté, & ennemie de tout air de superiorité & de domination; car le génie d'indépendance produit naturellement un goût de raillerie plus mordante que délicate: ce qu'il est aisé de reconnoître dans la plûpart des peuples insulaires. Si nous ne disons pas, avec Longin, que le gouvernement populaire anime l'éloquence, & que le joug d'une domination légitime l'étouffe; au moins est-il aisé de juger par l'événement, que l'éloquence prend différentes formes selon les gou-

Traité du Sublime, ch. dernier.

vernemens différens. Plus vive & plus emportée dans une République, elle est plus douce & plus insinuante dans une Monarchie. On peut dire la même chose de la raillerie. Elle suit le tour des esprits, & les esprits suivent celui du gouvernement. Ainsi la raillerie républicaine sur tout celle du siecle dont nous parlons, devoit être bien plus forte que dans le siecle qui suivit, par la même raison que celle d'Horace étoit plus fine, & celle de Lucilius plus épicée, si j'ose user de ce terme. En effet le ragoût de la médisance fut toujours un mêts délicieux pour la malice humaine; mais l'assaisonnement de ce mêt s'est toujours diversifié suivant les mœurs plus ou moins polies: & il faut entendre par politesse, ce sçavoir vivre, cet art de se gêner, de contraindre ses sentimens & ses airs,

qui eſt le fruit de la dépendance. S'il s'agiſſoit de prononcer ſur ces deux eſpeces de plaiſanterie, quoique l'une & l'autre ait ſon prix, il n'y auroit pas à balancer; tous les ſuffrages ſe réuniroient en faveur de la ſeconde, ſans mépriſer pourtant la premiere. Auſſi préférera t'on Ménandre; mais on ne dédaignera pas Ariſtophane: d'autant plus qu'il fut le premier à quitter cette étrange méthode de mordre impunément à droit ou à tort, & que par une Comédie d'un autre goût, il donna lieu à la maniere plus agréable & moins dangereuſe de Ménandre. Sur quoi il y auroit encore une diſtinction à faire entre l'acrimonie de l'un & la douceur de l'autre: c'eſt que cette acrimonie & cette douceur ne ſe trouvent répandues dans leurs ouvrages, que parce que l'un employoit des traits perſonnels, & l'autre des

traits généraux ; ce qui laiſſe toujours la liberté d'éxaminer s'il ne peut pas y avoir une égale délicateſſe dans les deux manieres. Nous le verrons par le détail: diſons ici ſeulement que l'eſprit regnant, ou l'amour des peintures parlantes & des fortes touches de pinceau juſtifieroient encore Ariſtophane d'avoir tourné, comme le prétend Plutarque, la ruſe en malignité, la naïveté en bêtiſe, les ris en farce, & les amours en effronterie, ſi dans quelque ſiecle que ce puiſſe être un Poëte pouvoit être excuſable de peindre les ridicules & les ſcélérats publics tels qu'ils ſont.

7°. Enfin c'eſt par un pur motif d'intérêt ſecret qu'Ælien, Plutarque, & pluſieurs autres condamnent ce Poëte ſans appel. Socrate qu'il perdit, dit-on, * à l'in-

* Il n'eſt pas certain qu'ARISTOPHANE ait été cauſe de la mort de SOCRATE.

ſtigation de deux miſérables & par une vengeance poëtique, c'eſt-à-dire, plus que Vatinienne, tient trop au cœur des honnêtes gens, pour lui pardonner un crime ſi horrible. C'eſt ce qui leur a inſpiré une haine implacable contre Ariſtophane. L'eſprit philoſophique s'en eſt mêlé; & cet eſprit, quand il s'y met, eſt plus dangereux qu'aucun autre. Un ennemi ordinaire peut avoüer quelques bonnes qualités dans ſon ennemi; mais un ennemi philoſophe & partial par philoſophie, veut détruire entierement celui qui l'a bleſſé dans la partie la plus ſenſible du cœur, je veux dire, dans ſon attachement à quelqu'amorceur d'eſprits, tel qu'étoit So-

Il n'en fut pas moins coupable pour l'avoir accuſé publiquement d'impiété, comme il le fit dans *ſes Nuées*. Voyez l'article qui précédera ce que nous dirons de cette Comédie.

crate. L'eſprit eſt ce qu'il y a de plus libre & de plus délicat ſur la liberté, dans l'homme. On peut tout ſur ſes biens, ſur ſa vie, ſur ſa réputation ; mais rien ſur ſes jugemens. Or ſi quelqu'un a été aſſez inſinuant pour ſe concilier les eſprits, & faire ſecte dans une République, l'on ſe ſacrifiera pour lui, & l'on ne pardonnera pas à quiconque aura oſé l'attaquer juſtement ou injuſtement, parce qu'on s'eſt érigé en idole cette vérité réelle ou imaginaire qu'il ſoutenoit. Cette haine même loin de s'éteindre, ne fera que ſe perpétuer de ſiecle en ſiecle ; & de là naît cette étonnante diverſité qui ſe manifeſte dans les jugemens ſur les hommes. Ariſtophane obtiendra-t'il jamais grace des diſciples de Platon qui fait de Socrate ſon héros ? Il ne faut pas l'eſpérer. Tout autre avoüera qu'Ariſtophane peut avoir été un

méchant homme en une occaſion, & du reſte un bon Poëte ; mais ce diſcernement ne convient pas à la paſſion & au prejugé : & c'eſt pourtant l'un & l'autre qui fait les réputations en bien ou en mal.

8°. Comme je joins ici mes raiſons, bonnes ou mauvaiſes, pour & contre Ariſtophane, à celles de Friſchlinus ſon défenſeur, je ne dois pas omettre une choſe qu'il a oubliée, & qui peut-être a mis Plutarque de mauvaiſe humeur ſans compter le reſte : c'eſt la maſcarade éternelle qui regne dans les Comédies d'Ariſtophane, comme les Arlequinades ſur le Théâtre des Italiens. Des nuées, des grenouilles, des guêpes, des oiſeaux : quels perſonnages ! Ils ont dû paroître bien bizarres à Plutarque accoutumé à une toute autre eſpece de ſpectacle comique, & combien plus doivent-ils nous le paroître à nous qui avons une eſ-

péce de Comédie toute nouvelle, & peu connue des Grecs & des Romains! Voilà le vrai & le solide reproche qu'on peut faire à notre Poëte; il renferme tous les autres. Prétendrois-je le justifier? Non: vainement dirois je qu'Aristophane écrivoit pour un siécle qui vouloit du spectacle, du saillant & du grotesque dans les peintures satyriques; que les brouhaha des Spectateurs refusés quelquefois à Cratinus & prodigués à Aristophane, l'obligeoient de plus en plus à suivre ce goût dominant, pour ne pas échoüer par des peintures plus fines & moins frapantes; que dans un Etat où la politique alloit à démasquer tout ce qui avoit l'air d'ambition, de singularité, ou de friponnerie, la Comédie s'étoit érigée en harangueuse, en réformatrice, en donneuse d'avis propre à émouvoir le peuple sur ses plus chers

intérêts ; qu'enfin cette même Comédie dans le deſſein de gourmander le peuple & de lui plaire, s'arrogeoit tous les droits de l'éloquence, dont les traits n'étoient que trop forts, en ſe réſervant des touches de pinceau plus marquées encore. Toutes ces raiſons & beaucoup d'autres ne feroient que blanchir, & l'on me fermeroit la bouche d'un ſeul mot qui ſeroit applaudi : c'eſt qu'un tel ſiécle étoit digne de compaſſion ; & de ce ſiécle paſſant ſucceſſivement aux ſuivans juſqu'au notre, on concluroit tout bas que nous ſeuls avons le ſens commun en partage : concluſion flateuſe trop reprochée aux François : mais qui renverſe imperceptiblement le prétendu préjugé en faveur de l'antiquité. A la vûe de quantité d'heureux traits, qu'on ne peut s'empêcher d'admirer dans Ariſtophane, peut-

être plaindroit-on encore par pitié un tel génie d'avoir eû affaire à des ſots. Mais dans quel ſiécle n'y en a t'il pas ? Et ne craignons-nous point nous-mêmes que la poſtérité ne juge de Moliere & de ſon ſiécle, comme on veut aujourd'hui juger d'Ariſtophane ? Ménandre changea de goût & fut applaudi dans Athènes, mais dans Athènes changée. Térence l'imita à Rome, & mérita d'être préferé à Plaute, quoique Céſar ne l'appellât qu'un demi-Ménandre, parce qu'il paroiſſoit manquer de cette vivacité & de cette force qu'il nomme *vis comica.* On s'eſt laſſé depuis du goût de Ménandre & de Térence à la vûe de Moliere qui a paru comme un nouvel aſtre en ouvrant une nouvelle carriere. Hé, qui peut répondre qu'en ſuppoſant les mêmes intervalles de tems qui ſe trouvent entre ces quatre génies,

il n'en naîtra pas quelque autre; ou plutôt quelque goût différent, qui fera tomber Moliere à son tour? Sans aller plus loin, les Anglois nos voisins ne le trouvent-ils pas un peu froid? Qu'ils ayent raison ou non, c'est une question à part. Tout ce que je prétends, c'est qu'on devroit conclure ce que je dis; à sçavoir que les Auteurs comiques doivent vieillir comme les modes, si l'on prend uniquement chaque siécle & chaque climat pour la règle souveraine du goût. Mais parlons plus précisément, & par une analyse exacte tâchons de discerner dans la Comédie même, soit d'Aristophane & de Plaute; soit de Ménandre & de Térence; soit de Moliere & de ses concurrens (s'il en a,) ce qui ne veillit point, ce qui doit plaire dans tous les siécles, & chez toutes les Nations.

XI. Je dis dans la Comédie même : ce qu'il faut bien obſerver ; car il y en a entr'elle & les autres œuvres de littérature, ſur tout la Tragédie, une différence eſſentielle que les ennemis de l'antiquité ne veulent pas appercevoir, & que je vais tâcher de rendre palpable.

Différence remarquable entre le goût de la Comédie & les autres ouvrages d'eſprit quant à la durée.

Tous les ouvrages ſe ſentent du ſiécle où ils ſont nés. Ils en portent l'empreinte. Les mœurs & les tems y ſont marqués par des traits ineffaçables. Si l'on accorde que les plus beaux ſiécles paſſés ſont groſſiers en comparaiſon & au gré du notre, le procès des Anciens eſt fait ; & il faudra convenir de la rudeſſe tant reprochée de nos jours à leurs ouvrages. L'hiſtoire ſeule ſemble être à couvert de ce reproche. On n'oſe s'aviſer de dire au ſujet d'Hérodote & de Thucydide, Tite-Live & de Tacite ce qu'on a dit ſans

façon d'Homere & des Poëtes Grecs ou Latins. Pourquoi cela ? c'eſt que l'hiſtoire va droit à ſon but en racontant les manieres & les mœurs des peuples, quelles qu'elles puiſſent être. Elle eſt indépendante de ſa matiere ; il ne reſte qu'à examiner ſon art. L'hiſtoire de la Chine bien écrite pourroit plaire autant aux François que celle de France. Il n'en eſt pas de même des autres ouvrages d'eſprit, ils dépendent de leurs ſujets, & par conſéquent des mœurs & des manieres du tems où ils ont été compoſés : du moins c'eſt par-là qu'on veut les enviſager. Choſe injuſte ; car, comme nous l'avons dit bien des fois, tous les Ecrivains, par exemple, les Orateurs, & ſur tout les Poëtes, ſont peintres & rien de plus. Ils peignent la nature telle qu'ils la voyent, avec l'appanage de l'éducation qui la varie dans tous les tems & tous

les climats, ſans la changer entierement. Mais on veut que leur ſuccès dépende en partie de leur matiere, c'eſt-à-dire, de cette acceſſoire qu'on meſure ſur l'acceſſoire d'aujourd'hui. Suivant ce préjugé les Orateurs ſont plus dépendans de leur matiere que les Hiſtoriens, & les Poëtes plus que les Orateurs : auſſi fait-on plus de grace de nos jours à Hérodote ou à Suétone, qu'à Démoſthène ou à Cicéron, & plus aux uns & aux autres, qu'à Homere ou à Virgile. Cela va par degrés ; & pour revenir au point dont nous ſommes partis, on fait (par la même raiſon imperceptible) beaucoup moins grace ou juſtice aux Poëtes tragiques, qu'à tous les autres. D'où vient ? c'eſt que leurs peintures ſont plus examinées du côté de la matiere que de l'art. Ainſi l'on ſifflera l'Achille & l'Hippolyte d'Euripide auprès de ceux de Ra-

cine, ſans conſidérer que ceux-ci ſeront peut être ſifflés à leur tour dans un ſiécle plus reculé, ſi l'on ſuit la même regle de juger en meſurant tout au ſiécle où l'on vit.

Mais après tout la Tragédie n'ayant pour objet que les paſſions, eſt beaucoup moins expoſée à la bizarrerie de notre goût, qui veut tout regler ſur nos manieres. Car quoique les paſſions Grecques ſoient ſouvent revêtues de modes & d'uſages qui nous choquent, elles percent pourtant à travers ce voile, quand elles ſont bien touchées, comme on ne peut nier qu'elles ne le ſoient dans Eſchyle, Sophocle & Euripide. Le principal l'emporte donc ſur l'acceſſoire. L'acceſſoire conſiſte dans les mœurs, & les paſſions ſont le principal. Grecques ou Françoiſes, il n'importe, les paſſions ſe reſſemblent plus par ce qu'elles

ont de commun dans tous les tems qu'elles ne différent par ce qu'elles contractent de particulier dans chaque ſiécle. Nos trois Poëtes tragiques en ſont donc quittes pour quelques railleries qui retombent à plomb ſur leur ſiécle ; mais leur ſiécle & eux ſe trouvent bien dédomagés par l'admiration qu'on ne ſçauroit refuſer à leur art.

La Comédie eſt beaucoup plus à plaindre : non ſeulement ſon objet eſt le ridicule, qui par ſa dépendance des manieres change dans tous les tems & chez toutes les nations, quoique pour le fonds il ſoit le même ; mais l'art comique conſiſte encore à attraper ce ridicule au gré des ſpectateurs préſens & non à venir. La Comédie à beau atteindre ſon but & divertir le parterre pour qui elle eſt faite ; ſi elle paſſe à la poſtérité, comme dans un monde nouveau,

on ne la reconnoît plus: elle y devient étrangere, parce qu'elle n'y trouve ni les mêmes originaux, ni le même ridicule, ni les mêmes ſpectateurs, mais des lecteurs impitoyables qui lui font un procès de les ennuyer après avoir réjouï Athènes, Rome ou Paris: car la theſe eſt générale, & enveloppe tous les Poëtes & tous les âges. En un mot, la Comédie eſt l'eſclave de ſa matiere & du goût regnant, ſervitude que n'éprouve pas la Tragédie au même dégré, par la diverſité (bien compriſe) des objets de l'une & de l'autre. C'eſt pour cela qu'en ſuppoſant dans tous les ſiécles, des Critiques (comme il y en eut toujours) qui méſurent tout au même compas, la Comédie d'Ariſtophane a vieilli pour eux? celle de Ménandre a fait quelque tems leurs délices: & quoique rajeunie à Rome, elle a enfin éprouvé l'injure des ans; la muſe

muſe de Moliere a preſque fait oublier l'une & l'autre, & ſe tiendroit encore ſur ſes brodequins (comme dit Boileau) ſi l'avidité des choſes nouvelles ne rendoit à la fin ennuyeux ſur le Théâtre ce qu'on y a trop ſouvent admiré.

Ceux qui ont tâché de rendre leur jugement indépendant des mœurs & des uſages (& il y en eut auſſi toujours) n'ont pas jugé ſi rigoureuſement ni les Auteurs ni les ſiécles. Ils ont ſenti que tous les ſiécles polis ſe reſſembloient à certains égards eſſentiels, & ne différoient que par certaines manières pour le moins indifférentes, hormis la Religion; que par-tout où regnoit l'eſprit, la politeſſe, l'abondance & la liberté, on voyoit auſſi regner un goût ſûr & fin qu'on n'exprime point, & qui ſe ſent par qui ſçait ſentir; qu'Athènes cette inven-

trice de tous les arts, cette mere du goût Romain ; & depuis universel, n'étoit pas composée de bêtes ; qu'enfin le siécle des grands hommes d'Athènes & celui d'Auguste ayant toujours passé pour des siécles privilégiés, quoiqu'on y distinguât de mauvais Auteurs ; comme en ce tems-ci, il falloit suspendre sa critique & aller bride en main avant que de prononcer si facilement sur le mérite des siécles & des Auteurs loués universellement en fait de goût. Arrêtez par cette considération si simple, ils ont tâché de remonter à la source du goût ; & ils ont trouvé qu'il y a non seulement une beauté immuable, de tous les tems & de tous les pays, de même qu'un sens commun qui ne vieillit point ; mais encore une sorte de beauté qui change & qui varie ; beauté dépendante des conjonctures & des lieux, beauté

dont nous parlons ; que l'une ne ſe rencontre jamais ſans un mêlange de l'autre, parce qu'il n'y a rien ici bas de parfait ; & que de ces deux choſes reünies réſulte ce qu'on appelle le goût d'un ſiécle : j'entens toujours un ſiécle ſpirituel & poli ; un ſiécle dont les œuvres laiſſent après lui un long ſouvenir, un ſiécle qu'on tâche d'imiter ou de critiquer après en avoir perdu la trace à force de révolutions.

Sur ce principe inconteſtable d'un *beau* univerſel & abſolu, & d'un *beau* relatif & particulier, dont le mêlange ne ſe trouve que trop inégal de nos jours, il eſt aiſé d'apporter la raiſon de nos divers jugemens ſur les Anciens, particulierement ſur Ariſtophane. Conſiderons-le uniquement du côté des beautés qui plaiſoient aux Athéniens & qui ne nous plaiſent plus, nous le condamnerons

ſans même examiner ſi cette eſpéce de beautés n'avoit pas quelquefois ſa ſource dans le vrai *beau*, quoiqu'elle paroiſſe en ſortir à force d'être outrée. Nous ne lui ſçaurons pas même gré d'avoir fait rire le peuple le plus raffiné qu'il y eût alors ; nous irons juſqu'à mettre ce peuple avec ſon atticiſme au rang des ſauvages qu'il nous plaît de dégrader, parce qu'ils n'ont en partage que l'innocence & le bon ſens. Mais n'avons-nous pas dans nos mœurs même (plus polies, ſi l'on veut,) ces beautés de mode qu'on voit paſſer dans les écrits comme dans le reſte, ces beautés ſi cheres à notre amour propre, mais qui déplairont peut-être à nos neveux ? Soyons plus équitables : laiſſons le *beau* relatif pour ce qu'il vaut dans chaque ſiécle ; ou ſi nous en voulons décider, diſons que ce qui s'en trouve dans Ariſto-

phane, Ménandre & Moliere pouvoit être bien placé pour leur tems; mais qu'en le comparant au vrai *beau*, cette partie relative d'Ariſtophane étoit un coloris outré; celle de Ménandre un coloris trop foible, & celle de Moliere un vernis ſingulier composé de l'un & de l'autre, ou plutôt inimitable, ſans paroître imité, mais toujours dépendant des années qui l'altéreront peu à peu, à meſure que nos idées (que nous voyons changer tous les jours). ſe trouveront ſenſiblement changées. Hé, ne le ſont-elles pas conſiderablement depuis Moliere? S'il revenoit au monde il lui faudroit preſque tenter de nouvelles routes.

A l'égard des beautés inaltérables, dont la Comédie eſt beaucoup moins ſuſceptible que la Tragédie, s'il eſt queſtion d'en prononcer, ne mettons pas aiſément

Ariſtophane & Plaute au deſſous de Ménandre & de Térence. Balançons même avec Deſpreaux à préférer le Comique françois aux Comiques Grecs & Latins. Donnons ſeulement avec lui la grande règle de plaire en tout ſiécle, & le dénoument de toutes les difficultés ſur la préférence. Cette règle & ce dénoument ne ſont autres que le but de la Comédie.

BOILEAU, *art. poët. chant.* 3.

Etudiez la Cour, & connoiſſez la Ville :
L'une & l'autre eſt toujours en modéles fertiles.
C'eſt par-là que Moliere illuſtrant ſes écrits
Peut-être de ſon art eût remporté le prix,
Si moins ami du peuple en ſes doctes peintures
Il n'eût point fait ſouvent grimacer ſes figures,

Quitté pour le bouffon l'agréable & le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin.

Véritablement Aristophane & Plaute ont fait cette indigne alliance, & beaucoup plus que Moliere : c'est en cela qu'il faut les blâmer. Ce qui plaisoit alors à Athènes & à Rome n'étoit qu'une beauté passagere, qui n'avoit pas un fondement légitime sur la vraye beauté. Aussi ce goût changea-t-il. Mais si nous condamnons en ceci leur siécle, quel siécle ne mérite pas d'être condamné ? Rapportons tout au goût universel, & nous trouverons dans Aristophane autant pour le moins à estimer qu'à censurer.

XII. Mais avant que de passer à ses œuvres, on me pardonnera encore quelques réflexions sur le parallele de la Tragédie & de la Comédie. La premiere, quoi- La Tragédie plus uniforme que la Comédie.

que différente ſelon les tems & les Poëtes, eſt uniforme par ſa nature, étant fondée ſur les paſſions qui ne varient jamais. Il n'en eſt pas ainſi de la ſeconde. Quelque différence qu'on trouve entre Eſchyle, Sophocle & Euripide; entre Corneille & Racine; entre les François & les Grecs, on n'en trouvera pas aſſez pour établir diverſes eſpéces de Tragédie. Les œuvres de ces grands Maîtres ſont en quelque ſorte ſemblables aux Néréydes, dont Ovide dit ingénieuſement, » qu'elles avoient un » air, non pas à la vérité le même, » mais tel qu'il laiſſoit aiſément » reconnoître qu'elles étoient » ſœurs ».

Facies non omnibus una,
Nec diverſa tamen, qualem decet eſſe ſororum.

La raiſon eſt que les mêmes paſſions en ſont l'ame & le jeu,

A l'égard des Comédies d'Ariſtophane & de Plaute, de Ménandre & de Térence, de Moliere & de ſes imitateurs, ſi on les confronte entr'elles, on trouvera à la vérité quelqu'air de famille, (s'il eſt permis de pouſſer cette comparaiſon) mais beaucoup moins marqué à cauſe de la différence que contractent le ridicule & le plaiſant quant aux manieres de chaque ſiécle. On ne les prendra pas pour ſœurs, mais au plus pour parentes éloignées. La Muſe d'Ariſtophane & de Plaute, à la bien définir, eſt une Bacchante, pour ne rien dire de pis, dont la langue médiſante eſt détrempée de fiel, & dont le poiſon dangereux reſſemble à celui de l'aſpic & de la vipere; mais dont les ſaillies malignes & les caprices ingénieux portent plutôt leur coup qu'on ne s'en eſt apperçû. La Muſe de Térence, & par conſéquent celle

de Ménandre, eſt une beauté ſimple & ſans fard, mais enjouée; dont les traits ſont plus fins que frappans, plus doux que forts, plus naïfs & plus modeſtes que grands & fiers; mais toujours infiniment naturels.

> Ce n'eſt pas un portrait, une image ſemblable:
> C'eſt un fils, un amant, un pere véritable.

Quant à la Muſe de Moliere, elle n'eſt pas toujours vêtuë en bourgeoiſe républicaine, comme celles des Grecs & des Latins; elle prend ſouvent des airs de qualité, & ſort de ſon état juſqu'à ſe parer avec grace des plus brillans atours. Elle mêle toujours dans ſes manieres de l'élegance au badinage, de la force à la délicateſſe, de la grnadeur & de la fierté même à la naïveté & à la

modeſtie. Si quelquefois en faveur du peuple elle s'émancipe à admettre la maſcarade, ce ſont des momens de joye folle dont elle revient bientôt, & qui durent auſſi peu que ceux d'une legere yvreſſe. La premiere peut être peinte entourée de petits Satyres, les uns bouffons, les autres délicats; mais tous extrêmement libres & malins; véritables ſinges toujours prêts à rire en face & à montrer au doit l'honnête homme confondu avec le ſcélerat. On peindroit bien la ſeconde environnée de Génies dont l'enfance eſt pleine d'agrémens & de candeur, que la nature ſeule a inſtruits à plaire, & dont le langage emmiellé eſt d'autant plus attrayant, qu'on eſt moins tenté de s'en défier. Les Ris délicats de la Cour & ceux de la ville un peu plus folâtres, ſemblent accompagner la derniere, & s'en être

rendus inséparables. Toutefois refusera-t'on à la Muse d'Aristophane ou de Plaute l'avantage d'être plus vive, plus animée, plus inventive ? A celle de Ménandre ou de Térence la gloire d'être plus naturelle & plus réservée ? Enfin à celle de Moliere l'heureux secret d'avoir allié tout le sel des deux premieres à un art singulier qui leur étoit inconnu ? Rendons à ces trois sortes de mérite la justice qui leur est dûe. Séparons dans chacun d'eux l'or pur & véritable d'avec le faux or, sans approuver ni condamner en tout ni les uns ni les autres. S'il faut enfin prononcer sur le goût général de leurs ouvrages ; convenons que celui de Ménandre, de Térence & de Moliere, plaira plus sans contredit aux honnêtes gens, & par conséquent qu'il approche plus de la vraye beauté, ou qu'il est moins mêlan-

gé de beautés purement relatives, que celui d'Ariſtophane & de Plaute.

En diſtinguant la Comédie par les ſujets, nous en avons trouvé trois ſortes chez les Grecs, & autant chez les Latins, en la diſtinguant comme eux par les habits: de plus en la diſtinguant par les Auteurs & les tems, nous venons d'en voir trois eſpéces; mais nous en verrons encore trois autres claſſes, ſi nous voulons nous arrêter plus particulierement à ſa matiere. Comme le but & les règles générales de toutes ces eſpéces de Comédie ſont les mêmes, il ne ſera peut-être pas hors de propos de ſe les remettre ſous les yeux en racourci, avant que d'expoſer la derniere diviſion dont je viens de parler. Je ne puis mieux faire à ce ſujet que de tranſcrire ici la XXV. réflexion du P. Rapin ſur la poëtique en particulier.

*Réflex. sur la poët. p. 154. Paris 1684. Regles générales de la Comédie.

* XIII. » La Comédie, dit-il, » est une image de la vie commune. Sa fin est de montrer sur » le Théâtre les défauts des particuliers, pour guérir les défauts du public, & de corriger » le peuple par la crainte d'être » moqué. Ainsi le ridicule est ce » qu'il y a de plus essentiel à la » Comédie. Il y a un ridicule dans » les paroles, & un ridicule dans » les choses, un ridicule honnête » & un ridicule bouffon. C'est un » don purement de la nature que » de trouver le ridicule de chaque chose. Car toutes les actions » de la vie ont leur beau & leur » mauvais côté, leur plaisant & » leur sérieux. Mais Aristote qui » donne des préceptes pour faire » pleurer, n'en donne point pour » faire rire. Cela vient purement » du génie : l'art & la méthode » y ont peu de part : c'est l'ouvrage du pur naturel. Les Espa-

» gnols ont le génie de voir le
» ridicule des choses bien mieux
» que nous. Les Italiens qui sont
» naturellement Comédiens, l'ex-
» priment mieux : leur langue y
» est plus propre que la nôtre,
» par l'air badin qu'elle a de dire
» ce qu'elle dit. La nôtre peut
» en devenir capable quand elle
» sera encore plus perfectionnée.
» Enfin ce tour agréable, cet en-
» joument qui sçait soutenir la
» délicatesse de son caractere,
» sans tomber dans la froideur
» ni dans la bouffonnerie, cette
» raillerie fine qui est la fleur du
» bel esprit, est le talent que
» demande la Comédie. Il faut
» toutefois observer que le vrai
» ridicule de l'art qu'on cherche
» sur le Théâtre, ne doit être
» que la copie du ridicule qui est
» dans la nature. La Comédie est
» comme elle doit être, quand
» on croit se trouver dans une

» compagnie du quartier, ou dans
» une assemblée de famille, étant
» au Théâtre ; & qu'on n'y voit
» que ce qu'on voit dans le monde.
» Car elle ne vaut du tout rien
» dès qu'on ne s'y reconnoît point,
» & dès qu'on n'y voit pas ses
» manieres & celles des person-
» nes avec qui l'on vit. Ménan-
» dre n'a réussi que par là parmi
» les Grecs : & les Romains pen-
» soient être en conversation,
» quand ils assistoient aux Comé-
» dies de Térence : car ils n'y
» trouvoient rien que ce qu'ils
» avoient coutume de trouver
» dans les Compagnies ordinaires.
» C'est le grand art de la Co-
» médie, de s'attacher à la natu-
» re, & de n'en sortir jamais ;
» d'avoir des sentimens communs
» & des expressions qui soient à
» la portée de tout le monde :
» car il faut bien se mettre dans
» l'esprit que les traits les plus

» grossiers de la nature, quels
» qu'il soient, plaisent toujours
» davantage que les plus délicats,
» qui sont hors du naturel. Néan-
» moins les termes bas & vulgai-
» res ne doivent pas être permis
» sur le Théâtre, s'ils ne sont
» soutenus de quelque sorte d'es-
» prit. Les proverbes & les bons
» mots du peuple n'y doivent pas
» aussi être soufferts, s'ils n'ont
» quelque sens plaisant, & s'ils
» ne sont naturels. Voilà le prin-
» cipe le plus universel de la Co-
» médie : par-là tout ce qu'elle
» représente ne peut manquer de
» plaire ; & sans cela rien ne plaît.
» Ce n'est qu'en s'attachant à la
» nature qu'on parvient à expri-
» mer la vrai-semblance, qui est
» le seul guide infaillible, qu'on
» puisse suivre au Théâtre. Sans
» la vrai-semblance tout est dé-
» fectueux : avec elle tout est beau :
» on ne s'égare jamais en la sui-

» vant, & les défauts les plus or-
» dinaires de la Comédie vien-
» nent de ce que les bienséances
» n'y sont pas gardées, ni les
» incidens assez préparés. Il faut
» même bien prendre garde que
» les couleurs dont on se sert pour
» préparer les incidens n'ayent
» rien de grossier, pour laisser au
» spectateur le plaisir de trouver
» lui-même ce qu'elles signifient.
» Mais le foible le plus ordinaire
» de nos Comédies est le dénou-
» ment : on n'y réussit presque
» jamais par la difficulté qu'il y
» a de dénouer heureusement ce
» qu'on a noué. Il est aisé de lier
» une intrigue ; c'est l'ouvrage de
» l'imagination ; mais le dénou-
» ment est l'ouvrage tout pur du
» jugement : c'est ce qui en rend le
» succès difficile. Et si l'on veut
» y faire un peu de réflexion, on
» trouvera que le défaut le plus
» universel des Comédies, est que

» la cataſtrophe n'en eſt pas natu-
» relle. Il reſte à examiner ſi
» l'on peut faire dans la Comé-
» die des images plus grandes que
» le naturel, pour toucher davan-
» tage l'eſprit des ſpectateurs par
» de plus grands traits & par des
» impreſſions plus fortes ; c'eſt-à-
» dire, ſi le Poëte peut faire un
» avare plus avare, & un fâcheux
» plus impertinent & plus incom-
» mode, qu'il n'eſt ordinairement.
» A quoi je réponds que Plaute
» qui vouloit plaire au peuple l'a
» fait ainſi ; mais Térence qui
» vouloit plaire aux honnêtes
» gens, ſe renfermoit dans les
» bornes de la nature, & il re-
» préſentoit les vices ſans les groſ-
» ſir, & ſans les augmenter. Tou-
» tefois ces caractéres outrés,
» comme celui du Gentilhomme
» Bourgeois, & celui du Malade
» imaginaire de Moliere, n'ont pas
» laiſſé de réuſſir depuis peu à la

» Cour où l'on eſt ſi délicat : mais
» tout y eſt bien reçu, juſqu'aux
» divertiſſemens de Province
» quand ils ont quelque air de
» plaiſanterie : car on y aime à
» rire plus qu'à admirer. Ce ſont
» là les régles les plus importantes
» de la Comédie.

Trois claſſes de Comédie.

XIV. Ces règles ſont véritablement communes aux trois ſortes que j'imagine : mais il eſt eſſentiel de bien diſtinguer toutes les trois, & je le fais par leur matière qui ne laiſſe pas de diverſifier un peu leur art. La vieille & la moyenne Comédie repréſentoient naïvement des aventures véritables. De la même façon quelques traits d'hiſtoire ou de fable peuvent former un ordre de Comédies qui lui reſſemble, ſans en avoir les défauts ; tel eſt l'Amphitryon. Combien d'hiſtoriettes morales, combien d'aventures anciennes & nouvelles, combien de

petites fables d'Eſope, de Phédre, de la Fontaine ou de quelque ancien Poëte ne fourniroient pas de jolis ſpectacles, ſi tout cela étoit mis en œuvre par d'habiles mains? Et n'en a-t'on pas vû qui ont réuſſi dans ce genre, comme *Timon le Miſantrope?* C'eſt proprement les Italiens que cette eſpéce regarde. L'ancien ſpectacle nommé ſatyríque à cauſe des Satyres qui y jouoient leur rôle, & dont nous n'avons d'autre exemple que le Cyclople d'Euripide, a donné lieu ſans doute aux Comédies paſtorales que nous devons principalement à l'Italie, & qu'elle cultive beaucoup plus que la France. C'eſt toutefois une ſorte de ſpectacle qui auroit ſon agrément, s'il étoit touché avec élégance & ſans baſſeſſe : c'eſt l'Idylle miſe en action. Enfin la nouvelle Comédie inventée par Ménandre a produit ce qu'on appelle

aujourd'hui Comédie proprement dite. C'eſt celle qui roule ſur des portraits généraux de la vie commune, & ſur des aventures & des noms ſuppoſés, ſoit de ville ſoit de cour. Cette troiſiéme eſpéce eſt inconteſtablement la plus noble & la plus autoriſée par l'uſage. Auſſi eſt-elle la plus difficile à exécuter, parce que tout y eſt de pure invention, ſans que le Poëte ſoit ſoutenu par des traits & des perſonnages connus, comme l'eſt toujours le Poëte tragique. Qui ſçait même ſi à force de réflexions on n'inventeroit pas encore quelqu'autre ſorte de ſpectacle comique tout différent des trois que je viens de dire, tant la Comédie eſt féconde? Mais ſa carriere n'eſt déja que trop vaſte, pour l'engager à découvrir de nouvelles lices; & dans un champ où l'on fait tant de faux pas, rien n'eſt ſi périlleux que la nouveauté mal en-

tenduë. C'eſt un écueil où l'on n'a que trop échoué en tout genre, à commencer par la Grammaire & la Langue. Il vaut mieux chercher la nouveauté dans la maniere de dire les choſes communes, que dans des idées extraordinaires où l'on ſe perd ſouvent. Le mauvais ſuccès de l'eſpéce bizarre de la *Tragicomédie* (eſpéce monſtrueuſe tout-à-fait inconnue aux Anciens) prouve aſſez le danger de la nouveauté en cette matière.

XV. Pour achever le parallele de la Comédie & de la Tragédie, on pourroit reveiller une queſtion plus ſouvent propoſée que bien décidée, & auſſi intéreſſante qu'elle eſt commune; à ſçavoir lequel de ces deux genres eſt le plus aiſé ou le plus difficile à remplir dans l'exécution. Je n'aurai pas la témérité de réſoudre entierement un problême ſur lequel tant de

Si la Tragédie eſt plus difficile à compoſer que la Comédie,

grands génies n'ont osé nettement prononcer avant moi : mais s'il est permis à tout homme qui se mêle de littérature d'exposer ses raisons pour & contre, sur tout ouvrage d'esprit considéré uniquement comme tel, sans égard à l'utilité où à l'abus, je déduirai en peu de mots les miennes, que je puise dans la nature des deux spectacles & des génies qu'ils exigent. Horace se propose une question à peu près de même espece, qu'il résout de la maniere qu'on va voir *. » On a demandé » si un bon Poëme étoit l'ou- » vrage de l'art ou de la nature :

* HOR. *poët. v.* 407. *trad. du* P. SANADON.

Natura fieret laudabile carmen an arte
Quæsitum est : ego nec studium sine divite venâ,
Nec rude quid possit video ingenium : alterius sic,
Altera poscit opem res & conjurat amicè.

» pour

» pour moi je ne vois pas ce que
» l'art peut faire sans le génie;
» ni le génie sans l'étude. L'un
» a besoin de l'autre, & leur suc-
» cès dépend de leur bonne in-
» telligence ». Si l'on suivoit le
biais que prend Horace pour pro-
noncer, par maniere d'accommo-
dement, il seroit aisé de dire tout
d'un coup qu'en supposant deux
génies égaux, l'un tourné au Tra-
gique, & l'autre au Comique,
supposant encore une égalité par-
faite dans l'un & l'autre art, l'un
seroit aussi facile, ou si l'on veut,
aussi difficile que l'autre : mais cela
ne satisfait pas, comme dans la
question d'Horace qui est toute
simple; car personne ne peut dou-
ter que le talent & le travail ne
contribuent de concert aux bon-
nes choses, surtout à la bonne
poësie : mais s'il étoit question de
mettre dans la balance le talent
& l'étude, afin de prononcer le-

quel des deux doit plus mettre du ſien pour former un bon ouvrage, le problême deviendroit plus curieux, & peut-être ſeroit-il aſſez difficilement réſolu. En effet, quoique la nature doive faire une grande partie des frais en fait de vers, nous ne voyons pourtant de vers un peu durables, que ceux qui ſont extrêmement corrects. Il y auroit même à parier en faveur de la correction. Hé, ignore-t'on que Virgile avec moins de génie qu'Ovide, eſt pourtant plus précieux aux perſonnes qui ont le diſcernement fin? Sans aller ſi loin, l'Horace de nos jours, ce Boileau qui produiſoit avec tant de peine, qui demandoit à Moliere où il trouvoit ſi aiſément la Rime, qui diſoit:

Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois,

Na-t'il pas acquis par ſes vers li-

més & mille fois remis ſur l'enclume, la préférence ſur ceux de ce même Moliere, ſi naturels d'ailleurs & ſortis d'un génie ſi fécond? Horace penſoit bien lui-même ainſi, lui qui en donnant des leçons de poëſie aux Ecrivains de ſon ſiécle, leur dit nettement que Rome l'emporteroit ſur toutes les nations par le talent d'écrire comme par les armes, ſi les Poëtes ne redoutoient la gêne, le courage, & le tems néceſſaires pour limer leurs piéces. Tout poëme lui paroiſſoit réprehenſible, s'il n'avoit été remis dix fois ſur le métier; encore vouloit-il qu'on le tînt neuf ans caché (comme l'enfant l'eſt neuf mois dans le ſein de ſa mere) afin de modérer l'impatience naturelle qui ſe joint à l'amour propre & à la pareſſe pour déguiſer les défauts; tant il eſt véritable que la correction eſt la pierre de touche des écrits;

Or la question proposée revient à la comparaison que je viens de faire entre le talent & la correction, puisqu'il s'agit d'une comparaison entre le plus ou le moins de difficulté à faire une Tragédie ou une Comédie. C'est pourquoi de même que la nature & l'étude pouvant concourir plus ou moins à faire un Poëte, on doit balancer l'un & l'autre : de même si l'on veut comparer les efforts de deux esprits en deux genres différens, il faut peser le talent de part & d'autre du côté des Auteurs, & le plus ou le moins d'obstacles du côté des ouvrages.

Que les talens, soit le Tragique soit le Comique, doivent être très-différens, il n'y a pas de difficulté. Il est pour toutes choses un tour d'esprit qu'on ne se donne point, pur don de la nature, don exquis en toute matiere, & qui détermine ceux qui l'ont reçu, à

ſuivre preſque malgré eux un goût qui les maîtriſe. Paſcal ſentit dès l'enfance qu'il étoit né Géometre, & Van-dyk qu'il étoit né Peintre. Quelquefois à la vérité ce ſentiment intérieur ne ſe découvre pas ſi nettement ; mais il eſt rare de trouver des Corneilles qui ayent long-tems ignoré qu'ils fuſſent Poëtes. P. Corneille après avoir entrevû ſon talent, tâtonna long-tems pour ſçavoir de quel côté il le guidoit. Il eſſaya d'abord la Comédie dans un ſiécle où elle étoit ſi groſſiere en France, qu'elle ne pouvoit plaire aux honnêtes gens. Il la métamorphoſa du premier coup d'eſſai. *Mélite* plut ſi fort étant parée de ſes mains qu'elle fonda une nouvelle eſpéce de Comédie & de Comédiens. Ce ſuccès qui encourageoit Corneille à pourſuivre cette ſorte de Comique, qu'il avoit imaginée le premier, ne lui laiſſoit pas lieu de ſoupçonner

qu'il dût enfanter un jour les chefs-d'œuvres tragiques que sa Muse étala depuis avec tant d'éclat. Il soupconnoit encore moins que, quoique ses piéces comiques fussent extrêmement à la mode faute de mieux ; il dût paroître un autre génie formé par la Comédie Grecque & Latine, qui en faisant lui-même de nouveaux progrès, feroit bien-tôt éclipser cette espéce de Comédie de mode, à qui Corneille croyoit devoir consacrer son talent comme à son idole. Il s'avisa enfin de produire le Cid après Médée, & par cet élan extraordinaire de son génie, il reconnut, quoique tard, que la nature ne lui avoit marqué d'autre carriere à courir que celle des Sophocles. Heureux génie, qui sans imitation & sans règles, sçut d'abord s'élever à un si haut vol ! Devenu aigle, pour ainsi parler, il n'abandonna plus la route qu'il

Moliere.

s'étoit tracée au-dessus des esprits de son siécle. Il retint pourtant quelques vestiges du faux goût qui infectoit toute la nation ; mais en cela même il fut admirable, puisqu'il vint à bout de le changer entierement, soit par les réflexions qu'il fit, soit par celles qu'il donna lieu de faire. En un mot Corneille étoit né pour la Tragédie, comme Moliere pour la Comédie. A la vérité, celui-ci connut plutôt son talent que celui-là, & ne fut pas moins heureux à se faire applaudir, quoique souvent,

L'Ignorance & l'Erreur à ses naissantes piéces
En habit de Marquis, en robes de Comtesses,
Vinssent pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
Et secoüer la tête à l'endroit le plus beau.

Mais sans avoir égard au tems où l'un & l'autre connut ce dont il

étoit capable, ſuppoſons le talent Tragique & le talent Comique auſſi égaux dans ces deux Poëtes, qu'ils ſont différens dans leur nature ; il n'y aura plus qu'à faire un parallele des difficultés inégales de leur art, & une compenſation de celles qui paroîtront communes.

Il ſemble, 1°. Que le Poëte Tragique a l'avantage du ſujet, que n'a pas le Comique ; car le premier tire ſon ſujet de l'Hiſtoire, & le ſecond eſt contraint de le créer (comme nous l'avons déja dit) au moins pour la Comédie noble & relevée. Or il n'eſt pas ſi aiſé qu'on penſeroit bien, de trouver des ſujets Comiques capables de recevoir une forme agréable & nouvelle ; au lieu que l'Hiſtoire eſt une ſource, ſinon intariſſable du moins aſſez féconde, pour ne pas laiſſer les talens à ſec. Il eſt vrai que l'invention paroît

avoir un plus grand champ que l'Hiſtoire. Les faits véritables ſont limités à un nombre aſſez reſſerré. Les faits qu'on a droit de feindre peuvent aller à l'infini ; mais quand l'invention l'emporteroit de ce côté là, comptera-t'on pour rien la difficulté d'inventer ? Faire une Tragédie, c'eſt raſſembler des matériaux & les mettre en œuvre comme un habile Architecte ; mais faire une Comédie, n'eſt-ce point bâtir en l'air comme le diſoit & le faiſoit Eſope ? Vainement d'ailleurs vanteroit-on le champ de l'invention, comme étant auſſi étendu que celui des ſouhaits. Tout eſt borné, & l'eſprit de l'homme l'eſt pour le moins autant que le reſte. De plus il faut inventer, mais conformément à la nature. Or les caracteres bien marqués de la nature ſont eux-mêmes très-bornés. Moliere a ſaiſi les principaux traits du ridicule. En choi-

ſira-t'on de moins forts ? on courra riſque d'être froid. Quand une Comédie compte pour s'animer, ſur des perſonnages ſubalternes, elle hazarde extrêmement. Un tableau doit tirer tout ſon feu de ſon principal perſonnage, & non pas des groupes : de même une Comédie, pour être bonne, ſe ſoutient plus par un caractere dominant, que par des rôles ſubalternes.

Les caracteres tragiques au contraire ſont ſans nombre ; non que les traits généraux n'en ſoient limités : diſſimulation, jalouſie, politique, ambition, ſoif de regner, autres intérêts de cœur & ces paſſions ſe varient à l'infini, & prennent mille formes différentes dans les diverſes ſituations que fournit l'hiſtoire ; formes qui ſe rendront toujours nouvelles, tant qu'on fera des Tragédies. Ainſi le diſſimulé, le jaloux Mithridate ſi heureuſe-

ment peint par Racine n'empêchera pas un Poëte de faire un Tibere jaloux & dissimulé. Le violent Achille laissera lieu au tableau du violent Alexandre.

En est-il de même de l'avarice, de la sotte vanité, de l'hypocrisie, & des autres vices pris du côté du ridicule ? Non pas à beaucoup près. On aura plutôt doublé & triplé toutes les Tragédies de nos Poëtes célebres, & remanié tous leurs sujets, comme on a fait *Sophonisbe* & *Oedipe*, qu'on n'aura osé remettre sur la scène des Comédies en cinq actes sur un *Avare*, un *Bourgeois-Gentilhomme*, *un Tartuffe*, & les autres sujets trop connus. Quoi donc ces vices populaires seroient-ils moins propres à se diversifier, que les passions & les vices héroïques, si j'ose user de ce terme ? Les uns changent-ils plus que les autres suivant les conjonctures ? Non, certes ; mais

étant répetés dans les Comédies, ils feroient moins marqués, moins précis, moins vifs, & par conféquent moins applaudis. Le ridicule & le plaifant veulent être plus frappés que l'héroïque & le paffionné, qui fe foutiennent affez par eux-mêmes. De plus, quand ces deux chofes fi diffemblables pourroient également fe varier & fe foutenir (ce qui n'eft pas,) la Comédie, fur le pied qu'elle eft aujourd'hui, fubfifte par les caracteres & non par les incidens. Or il n'y a que les incidens qui diverfifient les caracteres, foit fur le Théâtre du monde: foit fur le Théâtre Comique. La Comédie au point où l'a portée Moliere, reffemble aux portraits qu'a tracés le célebre la Bruyere. Oferoit-on les retracer après lui, fans s'expofer au fort de ceux qui ont ofé les continuer? Qu'ajouter, par exemple, à fon *Diftrait?* Le

mettra-t'on en d'autres circonſtances ? Ce ſeront toujours les mêmes traits principaux de diſtraction ; & il n'y a que ces traits ſaillans qui ſoient propres de la Comédie, dont le but eſt de peindre d'après nature, mais vivement & fortement, comme Callot dans ſes deſſeins. Si la Comédie étoit encore parmi nous (comme elle l'eſt chez les Eſpagnols,) une eſpéce de Roman compoſé de beaucoup d'incidens & d'intrigues, qui ſe broüillent & ſe dénouent avec ſurpriſe ; ſi elle étoit telle à peu près que celle que ſuivit Corneille de ſon tems ; ſi même elle s'étoit toujours bornée à ne peindre, comme celle de Térence, que les portraits communs qu'offre la ſimple nature, des peres, des fils, des rivaux, malgré l'uniformité qui y regneroit toujours (ainſi que dans les ſix Comédies de Térence, & apparemment dans celles de Ménan-

dre, qu'il imita en ſes quatre premieres piéces,) on ſe ſauveroit du moins ou par la varieté des incidens & des intrigues à l'Eſpagnole, ou par la répétition des mêmes caracteres de la nature à la façon de Térence; mais ce n'eſt plus aujourd'hui cela : on veut des portraits nouveaux & rien davantage. La multiplicité des incidens & le pénible effort d'une intrigue ne ſont plus un aſyle permis à la foibleſſe des génies, qui s'en accommederoient beaucoup mieux : ni au goût de la Comédie qui veut un air moins embarraſſé. Libre & aiſée dans ſes manieres elle ne ſouffre rien de romaneſque. Elle laiſſe tout cet attirail aux *Nouvelles* ou petits Romans qui ont amuſé le ſiécle paſſé. Elle ne ſouffre que des maſques reſſemblans qui ſe ſuccedent tour à tour ſans gêne, & preſque ſans apparence d'apprêt. Racine même, ſur les

pas des Grecs, ne nous-a-t'il pas instruits à donner cet air simple & peu apprêté à la Tragédie? N'a-t'il pas tâché de la débarrasser de ce grand nombre d'incidens, qui font une étude d'un divertissement pour les Spectateurs, & qui marquent moins de fécondité que peu de goût dans les Poëtes? Mais quoiqu'il ait pû faire & que l'on fasse pour la simplifier, elle aura toujours sur la Comédie l'avantage du nombre des sujets, parce qu'elle est plus susceptible de situations & d'évenemens que la Comédie. Or les évenemens & les situations varient les caracteres & les rendent nouveaux. Un avare pris d'après nature, sera toujours l'avare de Plaute ou de Moliere: mais un Néron ou un Prince tel que lui, ne sera pas toujours le Néron de Racine. Le peu d'intrigue que souffre la Comédie, ne changera pas assez l'un pour

en faire un nouveau portrait ; & les grands projets de la Tragédie changeroient assez l'autre pour en faire un caractere tout neuf.

Mais 2°. outre les sujets, n'y a t'il pas encore beaucoup à dire sur le but de l'un & de l'autre spectacle ? L'un veut toucher, l'autre rejouir ; & lequel des deux est le plus aisé ? A bien pénétrer ces deux fins ; toucher, c'est frapper les ressorts du cœur qui sont les plus naturels, la crainte & la pitié : réjouir, c'est porter à rire : chose très-naturelle à la vérité, mais plus délicate. L'honnête homme & le paysan ont le cœur sensible & humain : il n'y a que le plus ou le moins ; mais ils sont hommes enfin, & leur cœur est mû par les mêmes touches. Ils aiment aussi à sortir d'eux mêmes, à s'épanouir, & à s'égayer : mais les ressorts qu'il faut toucher pour cela ne sont pas les mêmes dans le paysan

& dans l'honnête homme. Les passions ne dépendent que de l'humanité; le ris dépend de l'éducation. Le paysan rira d'une polissonnerie, & l'honnête homme ne se déridera que pour un trait délicat. Les Spectateurs, pour peu qu'ils ayent de connoissances & de lumieres, sont presque tous réduits au même niveau pour le Tragique; mais ils font trois classes au moins quant au Comique, le Peuple, les Sçavans, & la Cour. Si tout le monde est peuple en certaines choses, il ne l'est guères en ce genre. Quoiqu'en dise le P. Rapin, on admire plus volontiers encore qu'on ne rit. Tout homme qui a le sentiment un peu fin, rit aussi peu que le sage admire peu; car il faut compter pour rien des ris qui ne sont rien moins que naturels, & qu'on livre à la complaisance, au respect, à l'intérêt, à la flaterie, à la bonne humeur,

tels que ceux qui échappent aux prétendus bons mots qui se disent dans les compagnies. Ceux du Théâtre sont d'un autre alloi. Tout Spectateur ou tout Lecteur se fait juge d'un bon mot, & ne le mesure qu'à sa condition ou à sa portée. Or la portée & la condition de chaque homme mettent une grande différence dans les choses capables de le réjouir. Si donc on regarde le but du Poëte, soit Tragique soit Comique, celui-ci doit être bien plus embarrassé que celui-là, sans préjudice des difficultés communes & inséparables de leur art, qui consiste à toucher ou à réjouir le grand nombre. Le premier n'a guères qu'à se replier sur lui-même, pour y puiser dans son cœur des sentimens qu'il est assuré de faire entrer dans tous les cœurs, s'il les a trouvés dans le sien. Le second doit se multiplier & se reproduire presqu'en

autant de perſonnes, qu'il en veut avoir à contenter & à divertir.

Dira-t'on que les talens étant ſuppoſés égaux, & le ſuccès dépendant du ſeul talent, la choſe eſt également facile ou difficile des deux côtés pour les Auteurs? L'objection eſt frivole; car la queſtion reviendra au même, qui ſera de ſçavoir lequel des deux talens eſt préférable & plus rare. Si l'on procédoit par voye d'exemples & non de raiſonnemens, la queſtion ſeroit (ce ſemble) décidée en faveur du Comique.

Dira-t'on qu'à prendre la choſe du côté de l'art, il faut bien plus de méditations profondes pour conſtruire un plan juſte & ſimple, pour amener d'heureuſes ſurpriſes, ſans qu'il y paroiſſe d'artifice, pour conduire habilement une paſſion par dégrés juſqu'à ſon comble, pour arriver toujours à la fin,

en la reculant toujours, comme Ithaque qui fuyoit devant Ulysse, pour lier les scènes & les actes, pour élever enfin par un progrès insensible, un édifice frappant, dont le moindre mérite soit d'avoir toutes ses proportions ? Ajoutera-t'on que cet art est infiniment inférieur dans la Comédie où tous les personnages peuvent s'amener sans beaucoup d'adresse & d'effort, dont la conduite tout unie peut s'envisager d'un seul coup d'œil, dont le plan même & la construction fait beaucoup moins le prix, qu'un vernis de plaisant répandu dans chaque scène, qui est plus souvent le fruit d'un heureux moment que de la méditation ?

Mais (outre que ces objections ne sont pas sans replique, non plus qu'une infinité d'autres qu'on peut former sur un sujet si abondant) s'il s'agissoit de juger par l'impression que font la Tragédie

& la Comédie ſuppoſées également bonnes, on trouveroit peut-être dans l'examen de cette impreſſion, que le ſel d'un bon mot qui réjouit tout le monde, a dû couter plus de réflexions que tel qui aura plû extrêmement dans une Tragédie: & l'on penchera d'autant plus de ce côté-là, qu'on fera plus d'attention qu'une veine heureuſe en fait de Tragique coute ſouvent moins à ouvrir & à laiſſer couler, qu'un mot bien placé dans le Comique ne coute à placer ainſi. Sur-tout en jugera-t'on de cette maniere, quand on voudra ſentir le prix d'un mot mis en ſa place, & la différence d'un tel mot en toutes ſortes d'écrits, d'avec le pur bon ſens & l'imagination même la plus ornée, qui ſouvent fait illuſion.

C'eſt trop m'arrêter ſur une digreſſion pareille; & comme il ne m'appartient pas de décider, j'a-

bandonne volontiers & le Problême & mes raiſons au goût particulier des Lecteurs, qui en trouveront de meilleures pour ou contre. Je n'ai prétendu qu'expoſer ſur la Comédie (comme ouvrage d'eſprit) tout ce qu'un homme de lettres peut raiſonnablement en dire ſans ſortir de ſon état, & ſans approuver en aucune ſorte l'abus qu'on fait preſque toujours d'un ſpectacle, qui dans ſon eſſence pourroit être innocent; & qui ceſſe de l'être dès que la malignité humaine s'en mêle. C'eſt en faveur des Lettres & non des ſpectacles que j'écris. Les uns ſont peut-être trop fréquentés, & les autres trop négligées. Cependant c'eſt aux Lettres Grecques & Latines que nous devons ce goût ſi précieux, que l'on perdra inſenſiblement par la négligence qu'on affecte aujourd'hui

de remonter aux ſources. Si la raiſon a beaucoup gagné, ne peut-on pas dire que le goût a un peu perdu ?

Mais pour revenir à Ariſtophane, tant de grands hommes de l'antiquité, & des ſiécles conſécutifs juſqu'à nous en ont fait cas, qu'il n'eſt pas naturel de juger qu'il ſoit mépriſable, malgré les défauts eſſentiels qu'on lui reproche à ſi juſte titre. Il ſuffit de dire que Platon & Ciceron l'ont eſtimé ; & pour finir par le trait qui lui eſt le plus glorieux (ſans toutefois le juſtifier) le grand S. Chryſoſtome n'a-t'il pas nourri ſon éloquence ſi vive & ſi ferme, de l'atticiſme vif & mâle de ce mordant Comique, qu'il eſtimoit au point de faire à ſon égard ce que faiſoit Alexandre d'Homere, dont il mettoit les œuvres ſous ſon chevet, pour les re-

trouver le ſoir avant le ſommeil & le matin au reveil. Paſſons à la réviſion des Comédies d'Ariſtophane.



OBSERVATIONS



OBSERVATIONS PRELIMINAIRES.

I. LES Comédies se joüoient par autorité publique trois ou quatre fois l'année ; aux Fêtes Dionysiales * vers le Printems & dans la Ville, aux Panathénées ou Fêtes de Minerve tous les cinq ans, & aux Fêtes de Bacchus Lénéen ** sur la fin de chaque Automne dans les champs. Outre ces Fêtes on prétend qu'il y en avoit encore une particuliere de Bacchus nommée *Anthesteries*, qui se partageoit en trois, qu'on appelloit Fêtes des *tonneaux*, des *coupes* & des *marmites*. On dit que l'excommunication d'Oreste donna lieu à la Fête des coupes ***. Elle étoit aussi affectée aux spectacles. C'étoit dans ces jours que les Poëtes Tragiques & Comiques disputoient le prix. Les premiers

Le tems où l'on joüoit les Tragédies & les Comédies.

* De Bacchus sous le nom de Denys.
** Ainsi appellé à cause du pressoir ληνός.
*** EURIPIDE en parle dans l'Iphigénie en Tauride, Vol. III.

donnoient leurs piéces quatre à quatre ; excepté Sophocle qui ne jugea pas à propos de continuer un si pénible exercice, & qui se borna à donner une seule piéce chaque fois pour disputer au concours.

Juges des piéces de Théâtre.

II. Il y avoit des Juges ou Commissaires nommés par l'Etat, afin de juger, dans le concours, du mérite des piéces, soit Comiques soit Tragiques avant que de les publier dans les Fêtes. On les joüoit devant eux, & même en présence du peuple *, mais apparemment sans beaucoup d'appareil. Les Juges donnoient leurs suffrages, & la piéce qui avoit la pluralité des voix étoit déclarée victorieuse, couronnée comme telle, & représentée avec toute la pompe possible aux frais de la République. On ne laissoit pas de représenter aussi celles qui n'étoient qu'au second ou au troisiéme rang. Ce n'étoient pas toujours les meilleures piéces qui avoient la préférence ; mais dans quel tems la brigue, l'aveuglement, l'inconstance, le caprice & le préjugé n'ont-ils pas eû lieu ?

* Cela paroît être par un endroit d'ARISTOPHANE dans les *Oiseaux*, Acte II.

III. Il ne paroît pas qu'Ariſtophane ait joüé lui-même ſes piéces, ſi non une ſeule fois, pour le rôle de Cléon dans les *Chevaliers* & cela parce que Cléon étoit tel'ement redouté, qu'il ne ſe trouva aucun acteur aſſez hardi pour oſer le joüer; du moins ce fut la premiere fois qu'Ariſtophane monta ſur le Théâtre. Calliſtrate & Philonide étoient ſes acteurs ordinaires. Le premier mettoit au Théâtre les piéces qui ne regardoient pas directement l'Etat & les particuliers. Tel eſt le Plutus. Le ſecond joüoit celles qui peignoient les Athéniens préſens d'après nature, & qui s'adreſſoient à la République en corps. C'eſt ainſi qu'en parle l'Auteur anonyme de la vie d'Ariſtophane.

Princi-paux acteurs d'ARISTOPHANE.

IV. Quoique les Comédies Grecques qui ſont venuës juſqu'à nous ne portent pas les titres qui marquent leur diviſion en cinq actes, non plus que les Tragédies, il eſt aiſé d'appercevoir cette diviſion naturelle, que les Poëtes ont exactement ſuivie, & de la marquer en examinant la nature du ſpectacle. Leurs commentateurs l'ont marquée dans la plûpart des piéces. J'ai diviſé de même celles qui ne l'étoient pas dans le Poëte Comique, tel que nous l'avons aujourd'hui.

Diviſion des Comédies en Actes.

Ordre de la composition & de la représentation des piéces d'ARISTOPHANE.

V. Nous n'avons point la premiere Comédie d'Aristophane. Elle étoit intitulée les *Daïtaliens* *. Il la fit joüer sans se faire connoître, parce qu'il étoit trop jeune selon les loix, qui défendoient aux Poëtes de composer ou de donner au Théâtre des Comédies avant l'âge de trente, d'autres disent de quarante ans **. Elle fut représentée par Callistrate sous l'Archonte Diotime la premiere année de la 88 Olympiade ***, & fut jugée mériter la seconde place ****. Cette date sert en partie à fixer celle de quelques autres. Mais indépendamment d'elle la plûpart des Comédies les plus essentielles qui regardent l'Etat, ou des hommes distingués dans Athènes, ou la guerre du Péloponnèse, durant laquelle furent joüées presque toutes celles que nous avons, sont fixées par les paroles mêmes d'Aristophane, par d'anciennes préfaces Grecques sur ses œuvres, par les Scholiastes, & par les raisonnemens qu'on peut tirer de toutes

* Peuple de l'Attique.

** Voyez la scène du Chœur aux Spectateurs dans les *Nuées* & le SCHOLIASTE à ce sujet.

*** Un Auteur anonyme dans la description des Olympiades.

**** SCHOLIASTE sur les *Nuées*.

ces choses réünies. On en verra les preuves en leur lieu, preuves d'autant plus nécessaires que les Comédies en ont besoin pour être entenduës, C'est ce qui m'a déterminé à les arranger de la maniere suivante *.

1. LES ACHARNIENS. *	Comédie	VI.
2. LES CHEVALIERS.	joüée	VII.
3. LES NUE'ES.	l'an de la	IX.
4. LES GUESPES.	guerre du	IX.
5. LA PAIX.	Péloponnése	XIII.
6. LES OISEAUX.		XVIII.
7. LES FESTES DE CERE'S.		XXI.
8. LYSISTRATA.		XXI.
9. LES GRENOUILLES.		XXVI.
10. LES HARANGUEUSES.	L'an 4. de la 69. Olymp. date incertaine.	
11. PLUTUS.	L'an 4. de la 97. Olymp.	

Tel est l'arrangement des Comédies d'Aristophane, comme on le verra par les preuves *. Je le suivrai préférablement à celui qu'on trouve dans les éditions, & que voici.

1. PLUTUS.
2. LES NUE'ES.
3. LES GRENOUILLES.
4. LES CHEVALIERS.

* Après MM. Samuel Petit, Paulmier de Grentemesnil, Spanheim, Kuster, & Aristophane lui même

* Il faut prononcer les Acarniens.

* Samuel Petit. *Miscel.* Palmer. *in exerciat.* Spanhem. Kuster, &c.

5. LES ACHARNIENS.
6. LES GUESPES.
7. LA PAIX.
8. LES OISEAUX.
9. LES HARANGUEUSES.
10. LES FESTES DE CERE'S.
11. LYSISTRATA.

On s'eſt peu embarraſſé de rechercher avec ſoin les dates de toutes les piéces d'Eſchyle, de Sophocle & d'Euripide, parce que ce ſont des Tragédies tout-à-fait indépendantes du temps où elles ont été joüées, les ſujets de ces Tragédies étant des faits antérieurs, la plupart fabuleux & connus comme tels. Mais il n'en eſt pas de même d'Ariſtophane. Ses piéces ſont tellement liées au tems où il les compoſoit, que la plupart des traits les plus délicats & les plus agréables ſeroient inintelligibles, ſi l'on ne fixoit les faits contemporains dont ils dépendent, & par conſéquent la vraye origine de chaque piéce. Ce travail entrepris ſur le rapport des Comédies qui nous reſtent a été d'autant plus néceſſaire, que les Scholiaſtes mêmes, dont nous avons d'ailleurs tant de remarques précieuſes, ſont quelquefois tombés dans de grandes bévûes, faute d'a-

voir débroüillé les tems. Quantité de Sçavans y sont tombés après eux sur leur autorité.

VI. Comme il ne suffit pas de marquer les tems, si l'on n'y joint les faits & les événemens qui y tiennent, j'ai crû devoir mettre d'abord sous les yeux du Lecteur les fastes de tout ce qui s'est passé de plus remarquable dans la fameuse guerre du Péloponnése. Les Comédies d'Aristophane pour être bien comprises, demanderoient une bonne histoire Grecque. Pour y suppléer j'ai tiré ces fastes de la chronologie du P. Pétau; & j'ai quelquefois ajouté l'autorité du Poëte Comique à celle de Thucydide, historien d'une partie de cette guerre. Il suffira de les parcourir d'abord; mais on pourra y avoir recours en lisant chaque piéce, particulierement les *Acharniens*, les *Chevaliers*, la *Paix*. Ces trois Comédies ne sçauroient s'en passer; & quoiqu'en les traitant j'aye rapproché, & même étendu les faits auxquels elles font allusion, un coup d'œil sur les fastes y jettera encore plus de clarté. On trouvera peut-être une difficulté sur les Archontes marqués dans les Comédies, c'est qu'ils semblent ne pas s'accorder

Fastes des événemens dont parle Aristophane.

toujours avec ceux qu'a marqués le P. Pétau : mais il est aisé d'en faire l'accord en ayant égard aux années commençantes ou finissantes de chaque Archonte. Par-là on conciliera les Scholiastes d'Aristophane, avec les fastes dont je me sers.

Thu-cyd. l. 5. Thucydide lui-même nous avertit au sujet de la guerre du Péloponnèse, dont il donne l'histoire, » de nous en tenir » à sa maniere de supputer les années » par les Etés & par les Hyvers, sans » égard à l'énumération & à la suite des » Archontes Athéniens, ou des autres, » soit Magistrats soit Généraux, de quel- » que païs, parce que cet autre supputa- » tion nous jetteroit dans l'embarras, » à cause des divers commencemens de » leurs charges ».

VII. Je prie le Lecteur de ne pas dédaigner ces recherches, sous prétexte que leur objet est de trouver le mot pour rire dans des Comédies. Je conviens qu'il est fâcheux pour elles d'avoir besoin de tant d'apprêt pour nous réjoüir, & que la satyre perd une partie de son prix, quand il faut la deviner. Mais tel est le sort des plaisanteries & des bons mots. Leur

ſel dépend de rapports fins, & diſparoît avec eux en moins d'un ſiécle. Boileau a crû devoir ſe procurer un commentaire de ſon vivant. Moliere en auroit preſque autant de beſoin que lui; comment Ariſtophane pourroit-il s'en paſſer ?





FASTES DE LA GUERRE DU PELOPONNESE;

Pour servir aux Comédies d'Aristophane.

Année avant J. C. 431. de la fond. de Rome 323. Olymp. 87. Année 2. de la guer. 1. Arch. Pithodorus finissant; Euthydémus commençant.

COmmencement de la guerre du Péloponnése sous l'Archonte Pythodorus au printems. Thucydide l. 2. La véritable cause de la guerre fut la jalousie des Lacédémoniens au sujet d'Athènes, devenue trop fiere & trop puissante. Les prétextes furent différentes hostilités, entr'autres le décret porté contre les Mégariens * par Périclès; & Périclès lui-même, qui craignoit de rendre compte en fut l'occasion & le promoteur. La guerre commença par la surprise de Platée **, où les Thébains furent tous tués. Quelques mois après,

* Mégare capitale de la Mégaride, Contrée entre Athénes & Corinthe.

** Platée, ville frontiere de Béotie.

les Lacédémoniens firent le dégât dans le territoire de l'Attique, & camperent à Acharne *, quatorze ans depuis l'irruption de Plistoanax. Thucyd. l. 2. Les Athéniens chassent les Eginetes ** de leur Isle, & ruinent les côtes du Péloponnése, avec une flotte de cent vaisseaux. Il gagnent Sitalcès Roi de Thrace, & Perdiccas Roi de Macédoine. Voyez les *Acharniens*, les *Chevaliers*, & la *Paix*. Eclipse de Soleil au 3. d'Août Mercredi, à la 17. h. 43. depuis le Midi.

LES ATHENIENS assiégent en vain Méthone ***. Brasidas chef des Lacédémoniens se rend illustre. Peste cruelle à Athènes à cause du grand nombre de Paysans qui s'y étoient retirés après un second dégât, que firent les Lacédémoniens dans l'Attique. Periclès insulte derechef les côtes du Péloponnése. Il devient odieux aux Athéniens qui le condamnent à une amende. Thucyd. 2. Diod. 12. Voyez les *Chevaliers*. ANNÉE III. de la guer. 2. Arch. Apollodore.

* Acharne, Ville & pays des plus riches de l'Attique.

** Egine, Isle & Ville dans le Golphe Saronique.

*** Méthone, ville du Péloponnèse à l'extrémité maritime de la Messenie.

ANNE'E IV de la guerre 3. Arch, Epaminon.

PERICLES meurt deux ans & six mois depuis le commencement de la guerre. Agnon Général des Athéniens attaque & prend Potidée *. Phormion autre chef des Athéniens gagne deux batailles navalles sur les Lacédémoniens. Ceux du Péloponnése attaquent Platée au mois d'Octobre. Sitalcès est occupé contre Perdiccas. Thucyd. l. 2. Voyez les *Acharniens*.

OLYMP. 88. de la guer. 4. Arch Diotimus.

LES LESBIENS **, surtout ceux de Mitylene, quittent le parti des Athéniens, & envoyent en secret des Députés aux Péloponnésiens. Thucyd. l. 3. Mitylene est prise, & ses habitans passés au fils de l'épée. Le siége de Platée continuë.

ANNE'E II. de la guer. 5. Arch. Euclides.

LES LEONTINS *** prient les Athéniens d'envoyer une flotte en Sicile, pour les défendre contre Syracuse ****; ce qui fut fait : mais on s'accommoda. Les Myteleniens assiégés par Pachès pour la

* Potidée, ville de Macédoine & Colonie des Corinthiens à l'Isthme de Pallene, presqu'Isle entre les Golphes de Therme & de Torone.

** Lesbos, Isle de la Mer Ægée, Mitylène, aujourd'hui Métélin en étoit la principale ville.

*** Les Léontins, ville ancienne de Sicile, qui avoit été habitée par les Lestrigons.

**** Ville alors la plus considérable de Sicile.

seconde fois sont contraints de se rendre. Athènes les condamne tous à mort, les femmes & les enfans à l'esclavage. Le lendemain on envoye un contr'ordre qui arrive à propos. Voyez les *A harniens*. Les Lacédémoniens prennent & ruinent Platée. Sédition dans Corcyre *. La Noblesse penche pour Lacédémone, & le peuple pour Athènes. Les Athéniens soutiennent le peuple contre la Noblesse. Diod. 12. Thucyd. 3.

La Peste recommence à Athènes. On purifie Delos ** en transportant les corps morts. Thrachine *** prend le nom d'Héraclée & devient Colonie Lacédémonienne. Lachés en Sicile attire les Messiniens **** au parti d'Athènes. Les Athéniens envoyent 30 vaisseaux au Péloponnése sous la conduite de Demosthéne, d'Alcisthéne, & de Proclès. Ils en donnent 51. à Nicias pour

Année 3. de la guer. 6. Arch. Scytodorus.

* Corcyre, aujourd'hui *Corfou*, Isle de la mer Ionienne, peu loin de l'Epire.

** Délos; Isle de la mer Ægée, la plus renommée des Cyclades, connue par la naissance de Diane & d'Apollon.

*** Trachine, pays & ville de la Phthiotide sur le bord du Golphe Maliaque.

**** Messine, ville de Sicile, fameuse par son port.

Melos *. Ceux-ci domptent les Béotiens à Tanagre **. Demosthéne infeste les Leucadiens *** avec des troupes d'Acarnani **** : mais il est vaincu par les Etoliens. Les Athéniens, dans la grande Gréce ou la Calabre, font le dégât au territoire des Locriens *****. Ils y prennent Péripopolion. Demosthéne a sa revanche sur les Etoliens unis aux Lacédémoniens. Diod. 12.

ANNÉE IV. de la guer. 7. Arch. Stratocles.

DEMOSTHENE fortifie Pyle ******, éloignée de 400. stades ******* de Lacédémone. Les Lacédémoniens jettent quelques troupes dans la petite Isle de Sphac-

* Mélos, Isle oblongue adjacente à celle de Crete.

** Tanagre, ville de la Béotie sur le fleuve Asopus.

*** Leucade, Isle de la mer Ionienne. Elle tenoit autrefois à l'Acarnanie, comme la carte le marque.

Leucada continuam veteres habuere Coloni.
Nunc freta circumeunt. OVID. Met. l. 15. v. 289.

**** Pays proche de l'Epire, séparé de l'Etolie par le fleuve Achéloüs.

***** Locriens, ou Locres : territoire borné par la Doride, la Phocide, & la mer Ægée. Ils avoient dans la Calabre une colonie de leur nom.

****** Pyle de Messenie, ville & port du Peloponnése, vis-à-vis l'Isle de Sphacterie, & différente de Pyle de Nestor, & de Pyle d'Elide, &c.

******* vingt lieuës.

terie, vis-à-vis le port de Pyle. Ils y sont interceptés sans espoir de ressource. Les Lacédémoniens entrent en négociation, On les rebute avec dureté, & Cléon est l'auteur de cet avis très pernicieux pour les Athéniens. Cléon nommé Général malgré lui prend l'Isle avec Demosthéne. Thucyd. 3. Diod. 12. Voyez les *Chevaliers*. La Comédie roule principalement sur cette histoire. Mort d'Artaxerxès Longuemain l'an 40 de son regne. Xerxès lui succede pour deux mois, & Sogdien pour sept. Les Syracusains & les Locriens prennent Messine.

OLYMP. 89. de la guer. 8. Arch. Isarchus.

Ceux de Syracuse, & les autres Siciliens font leur paix. Les chefs des Athéniens à leur retour sont condamnés à l'exil ou à l'amende. Brasidas chef des Lacédémoniens sauve Mégare que les Athéniens veulent surprendre. Par ordre d'Athènes Lamachus va au Pont *, & Demosthéne à Naupacte **. Brasidas de son côté négocie auprès de Perdiccas, va le trouver & gagne plusieurs villes au parti Lacédémonien. Il prend Amphipolis ***.

* Région de l'Asie Mineure.

** Ville d'Etolie sur le bord du golphe Corinthien. On l'appelle aujourd'hui *Lepante*.

*** Amphipolis, ville de Thrace, ainsi nommée parce que le fleuve Strymon l'environne en partie.

Thucyd. 4. Diod. 14. Voyez les *Achar-niens* & la *Paix*.

Commencement du regne de Darius Nothus, neuviéme Roi des Perses, qui dure 19 années. Cette époque est la date des premieres *Nuées* d'Aristophane. Les secondes furent jouées l'année d'après. Schol. d'Aristoph. Or Socrate ne mourut que la premiere année de la 95. Olymp. âgé de 70. ans, selon Diogene Laërce & Eusébe; c'est-à-dire, 23. ans au moins après la représentation des *Nuées*: donc Aristophane ne fut pas la cause prochaine de sa mort, comme Elien paroît l'insinuer. On développera ce point de critique en son lieu d'après M. Paulmier. Eclipse de Soleil le 21. Mars Mercredi à 8. h. 29. après minuit. Thucyd. 3.

Anne'e II. de la guer. 9. Arch. Aminias.

LAMACHUS, Général pour Athènes, perd sa flotte près d'Héraclée * par une tempête. Tréve d'un an entre Athènes & Lacédémone. Brasidas prend ** Sçione avant que d'avoir appris la nouvelle de la tréve, sujet d'altercation qu'on ne peut terminer ***. Menda passe aux

* Héraclée de Thrace.

** Sçione, une des cinq villes de Pallene ou Phlegra, presqu'Isle entre les golphes de Thermes & de Torone en Macédoine.

*** Menda, ville de la région Pallene.

Lacédémoniens. Nicias recouvre cette place. On aſſiége Sçione. Perdiccas aliéné des Lacédémoniens, reprend le parti d'Athènes. Le Temple d'Argos brûlé par la négligence du Sacrificateur. Thucyd. 4. Diod. 12.

Anne'e III. de la guer. 10. Arch. Alcæus.

Cleon en Thrace prend Torone *. Il fait une retraite précipitée devant Amphipolis. On le pourſuit : il eſt tué & Braſidas auſſi ; mais les Lacédémoniens ſont vainqueurs. Par la mort de ces deux brouillons il ſe fait une tréve de 50. années entre Athénes & Lacédémone. C'eſt-là, à proprement parler, la fin de la guerre du Péloponnéſe. Thucyd. 5. On ne laiſſe pas d'appeller encore de ce nom la guerre qui ſuivit ; parce que les nouveaux troubles qui rompirent la tréve, furent une ſuite naturelle de cette premiere guerre. Cette époque eſt remarquable pour les Comédies d'Ariſtophane.

Anne'e IV. de la guer. 11. Arch. Ariſton.

Les Villes Grecques s'imaginant que les Athéniens & les Lacédémoniens de concert avoient conſpiré contre la liberté du reſte de la Gréce, ſe liguent entr'elles, & déférent le principal pouvoir à Argos, en l'otant aux uns & aux autres. Les Lacédémoniens uſent de dou-

* Torone ville ſur le Golphe Toronien.

ceur pour retenir leurs alliés; les Athéniens ont recours à la sévérité & aux voyes de fait. Nouveau sujet de broüilleries. Thucyd. 5. Diod. 12.

Olymp. 90. de la guer. 12. Arch. Aristophyle ou Astyphile.

Les Atheniens rétablissent les Deliens qu'ils avoient chassés. Ils refusent de rendre Pyle aux Lacédémoniens. Renouvellement de guerre. Les Argiens se joignent aux Athéniens, & cela par une ruse d'Alcibiade. Les Eléens * sont exclus des jeux Olympiques pour avoir fait un acte d'hostilité durant la treve stipulée pour ces jeux. Diod 12.

Anne'e II. de la guer. 13. Arch. Archias.

Les Argiens sont aux prises avec les Lacédémoniens; font la paix & la violent. Les Béotiens s'emparent d'Heraclée **. Alcibiade entre à main armée dans le Péloponnése. Les Argiens prennent Epidaure ***. Thucyd. 5. Diod. 12. Voyez la *Paix*.

Anne'e III. de la guer. 14. Arch. Antiphon.

Les Lacedemoniens remportent une victoire signalée sur ceux d'Argos & de Mantinée ****. Thucyd. 5.

Anne'e IV. de la guer. 15. Arch. Euphémus.

Traite' des Lacédémoniens avec ceux d'Argos & de Mantinée, sur la fin

* Ceux d'Elis dans le Péloponnèse.

** Du Trachine de Phthiotide.

*** Du Péloponnèse. Cette ville étoit célébre par le Temple d'Esculape.

**** Mantinée, ville d'Arcadie.

de la 4e. année de la 90e Olympiade. Thucyd. 5. Perdiccas devient suspect aux Athéniens.

Entreprise témeraire de la guerre de Sicile par les Athéniens: en voici le sujet. Ceux de Sélinus * avoient accablé les Egestans **, & ceux de Syracuse avoient chassé les Léontins. Ces peuples malheureux ont recours aux Athéniens, qui après avoir envoyé sur les lieux, prennent leur défense à l'instigation d'Alcibiade, dans le dessein d'envahir toute la Sicile; mais le succès fut bien différent de leur espérance. Jamais Athènes ne souffrit un si terrible échec. Les trois Généraux nommés pour cette guerre furent Alcibiade, Nicias, Lamachus. Aristophane n'en parle point dans la *Paix*, ni ne peut en parler, quoiqu'en disent quelques commentateurs. Cette expédition n'étoit pas encore faite. Les Insulaires de Melos domptés par les Athéniens. On tua tous ceux qui étoient au dessus de l'âge de puberté. Thucyd. 5. Diod. 12.

Olymp. 91. de la guer. 16. Arch. Arismnestus.

La Flotte nombreuse d'Athénes vo-

Anne'e II. de la guer. 17. Arch. Chabrias.

* Ville sur le bord austral de la Sicile.

** Egeste, ville de Sicile bâtie, dit-on, & ainsi nommée par Ænée du nom de *Ægesta* mere d'Acestes.

gue en Sicile. Les *Hermés* ou figures de Mercure qu'on mettoit dans les Carfours, se trouverent mutilés une nuit. On prit cela pour un fâcheux présage, par rapport à l'expédition de Sicile. On accuse Alcibiade d'impiété à ce sujet. On veut l'obliger à revenir de Sicile pour répondre à cette accusation. Il va jusqu'à Thurium * & s'enfuit à Sparte. Il gagne les Lacédémoniens, & les anime à secourir la Sicile contre les Athéniens On envoye à sa place Gylippus. Diod. 13.

ANNÉE III. de la guer. 18. Arch. Pisander. EN SICILE les Athéniens bloquent Syracuse. Lamachus est tué. En Gréce les Athéniens unis aux Argiens, font le dégât dans la Laconie. Rupture de la Tréve. Les Syracusains se fortifient. Nicias réduit à une fâcheuse extrêmité, demande son rappel. Thucyd. 7.

ANNÉE IV. de la guer. 19. Arch. Cléocritus. LES LACEDEMONIENS prennent Décélie ** éloignée d'Athènes de 120 stades. Athènes envoye des secours en Sicile sous la conduite d'Eurymedon & de

* Thurium, ville de la grande Gréce ou Calabre, vers le golphe de Taracate, à l'embouchure du fleuve Sybaris, dont elle avoit porté le nom.

** Décélie, ville de l'Attique, une des douze de Cecrops attribuée à la tribu Hippothoontide.

Demosthéne. Bataille navalle perduë par les Syracusains; mais ils ont leur revanche, & les Athéniens sont totalement défaits sur mer & sur terre. Demosthéne & Nicias y perdent la vie. Eclipse de Lune le 28. Août mercredi vers minuit. Thucyd. 8. L'effet de cette perte pour les Athéniens, fut la défection des Isles de Lesbos & de Chio *. L'Eubée songe aussi à se séparer. Tissapharnes & Pharnabaze Lieutenans du Roi de Perse s'abouchent avec les Lacédémoniens.

Les Lacedemoniens font un traité avec Darius Nothus, Roi de Perse. Les Athéniens attaquent Chio. Les Syracusains fournissent des secours aux Péloponnésiens. Alcibiade négocie son pardon & son retour à Athénes. Il propose de gagner Tissapharnes, & d'établir l'Oligarchie. Pisander vient à bout de ce dernier article; & l'on établit quatre cens Administrateurs de la République d'Athènes, 100. ans après la Royauté abolie. Alcibiade fait sa paix; quitte Lacédémone, & revient à Athènes. Thucyd. & Diod. Charminus Athénien, perd six triremes dans un combat naval vers

Olymp. 92. de la guer. 20. Arch. Callius.

* Chio, belle Isle de la mer Egée entre Samos & Lesbos.

l'Isle de Simia * contre Anthiocus Lacédémonien. Aristophane, *Fêtes de Cerès.* Thucyd.

ANNÉE II. de la guer 21. Arch. Théopompus. Les quatre cens ADMINISTRATEURS exercent une tyrannie insupportable. Agis, Roi de Lacédémone, inquiéte l'Attique. Hyperbolus (dont parle tant Aristophane) banni par l'ostracisme (honneur qu'il ne méritoit pas) est tué à Samos ** dans une sédition. L'on se défait des quatre cens Administrateurs à Athènes, & l'on établit le gouvernement des cinq mille. Les Athéniens sont vaincus dans l'Eubée, & l'Eubée quitte leur parti. Mindarus, chef des Lacédémoniens, fait passer une flotte de Milet *** dans l'Hellespont en trompant les Athéniens Thrasybule & Trasylle gagnent sur Mindarus une bataille navalle entre Sestos **** & Abydos. Ensuite ils prennent Cyzique. Thucydide finit là son histoire. Mindarus vaincu

* Simia ou Sima, petite Isle de la mer Egée entre celle de Rhodes & le Cap Crio.

** Samos, Isle de la mer Icarienne à l'opposite d'Ephése.

*** Milet, ville située sur les frontieres de la Carie près du Méandre.

* Sestos & Abydos, villes séparées par l'Hellespont aujourd'hui les *Dardanelles.*

pour la troisiéme fois à Cyzique * y perd la vie. Xenoph. 1.

Les Egestans opprimés par les Sélinontins, & craignant la colere des Syracusains, à cause de leur liaison avec les Athéniens, appellent à leur secours les Carthaginois. Ceux-ci y envoyent Annibal petit-fils d'Amilcar, & fils de Gifcon. Ceux de Sélinus s'adressent aux Syracusains. Diod. 13. Ceux de Chalcis en Eubée abandonnent les Athéniens, conspirent avec les Béotiens, retrécissent leur bras de mer, & n'y laisse de passage que pour un vaisseau. Les Lacédémoniens tâchent de procurer la paix sans y réussir. Diod. 3. Archélaüs 14e. Roi de Macédoine, régne 14. ans. Année III. de la guer. 22. Arch. Claucippus.

Annibal prend Sélinus & la pille vers la 242e. année depuis sa fondation. Il détruisit aussi Himéra ** 240 ans après qu'elle eût été fondée. Les Lacédémoniens recouvrent Pyle 15. ans après avoir été fortifiée par Démosthène & enlevée par les Athéniens. Théramene prend Année VI. de la guer. 23. Arch. Dioclès.

* Isle de la Propontide, tout près du continent. La ville portoit le même nom.

** Himéra, ville Grecque de Sicile, patrie du Poëte Stesichore. Il y avoit des bains chauds, qu'on dit que Minerve enseigna à Hercule; sur quoi Aristophane badine dans les *Nuées.*

Chalcédoine *, & Alcibiade Bizance. Diod. 13.

OLYMP. 93. de la guer. 24. Arch. Euctemon. LES ATHENIENS s'emparent de toutes les villes de l'Hellespont, hormis Abydes. Alcibiade revenu à Athènes y est reçu avec pompe. Peu après il monte une flote, & fait des excursions. Les Lacédémoniens font Lysander Général. Il est aidé par Cyrus fils de Darius Nothus en Asie. Dans l'absence d'Alcibiade, son Lieutenant Antiochus est malheureux en guerre. Les Athéniens s'en prennent à Alcibiade, & mettent son armée sous le commandement de dix chefs. Il s'enfuit d'Athènes pour la seconde fois. Diod. 13.

ANNE'E II. de la guer. 25. Arch. Antigênes. LES LACEDEMONIENS mettent Callicratidas à la place de Lysander. Conon, Général des Athéniens est contraint de se retirer à Mitylène. Callicratidas l'assiége. Diod. 13.

ANNE'E III. de la guer. 26 Arch. Callias. LES ATHENIENS vainqueurs aux Isles Arginuses, entre Mitylène & Metymne**.

* Chalcédoine, ville ancienne de Thrace, séparée de Bizance, aujourd'hui *Constantinople*, par le Bosphore Thracien.

** Mityléne & Methymne étoient aux deux extrêmités de l'anse de Lesbos. Les trois petites Isles Arginuses que Strabon place dans cette anse se trouvent ou omises ou autrement

Callicratidas

Callicratidas tué. Les Chefs des Athéniens punis pour n'avoir pas retiré les corps de ceux qui avoient fait naufrage; quoique la tempête les en eût empêchés. Eclipse de Lune le 15. Avril lundi à 8. h. 50′. depuis le midi. Le Temple de Minerve à Athènes brûlé. Xenoph. 2. Sophocle & Euripide meurent cette même année, au témoignage d'Apollodore l'annaliste chez Diod. d'autres disent que Sophocle, quoique plus âgé, survêcut six ans à Euripide.

LYSANDER a pour Collegue Aracus avec ordre au second d'obéïr au premier. Les Athéniens vaincus dans un lieu nommé * *Ægos Potamos* (fleuve de la Chevre) pour n'avoir pas suivi les conseils d'Alcibiade. Lysander assiége Athènes.

ANNE'E IV. de la guer. 27. A ch. Alexias.

AU COMMENCEMENT de la premiere année de cette Olympiade 94. finit la guerre du Péloponnèse, par la prise d'Athènes, dont Lysander se rendit maître après six mois de siége, environ le 28.

OLYMP. 94. de la guer. 28. Arch. Pythodorus. ANNE'E avant J. C. 404. de la fond. de Rome 350.

placées dans les Cartes recentes. Il y avoit encore une ville de ce nom à l'extrêmité de l'Eolide. C'est dans cette mer que se donna le combat de Conon.

* Ville de la Chersonnese Thracienne. Le fleuve lui a donné son nom.

d'Avril. Les Thébains opinoient à la détruire. Lacédémone la conserva, & y établit trente Tyrans. Théramene leur chef fut tué, quoique le plus modéré de tous. Eclipse de Soleil le 3. Septembre vendredi à la 9. h. 12'.

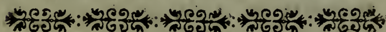
Ainsi la guerre du Péloponnèse dura 27. ans 6. mois. Les fortifications du port de Pyrée qu'avoit faites Thémistocle, furent rasées. *Pausan. in Attic.* Alcibiade mourut cette même année. Diod. 13.



LES COMEDIES
D'ARISTOPHANE.



LES COMEDIES. D'ARISTOPHANE.



LES ACHARNIENS.

Comédie jouée la 6. année de la guerre du Péloponnèse, année 3. de la 88. Olympyade, aux Fêtes Lenéennes, sous l'Archonte successeur d'Euclides, soit Euthymenes suivant la Préface Grecque, soit Euthydemus, selon MM. Sam. Petit & Paulmier, soit Scithodorus, sélon Diodore. La preuve de cette date est tirée de l'ancien sujet Grec, & confirmée par les paroles mêmes d'Aristophane, que l'on exposera.



E sujet de cette piéce regarde directement le bien public & l'Etat entier. Le but du Poëte est d'engager Athènes à conclure la Paix avec Lacédémone ; mais la conduite & le tour

qu'il prend pour traiter une affaire d'Etat ſi délicate, ſont fort énigmatiques. Il y a même, généralement parlant, beaucoup de bas comique, ſur lequel il faut gliſſer legerement, ou plutôt qu'il faut ſupprimer.

Pour l'intelligence du plan & des plus précieux morceaux, il eſt néceſſaire de reprendre les choſes dès leur ſource ; c'eſt-à-dire, de remonter au commencement de la guerre du Péloponnèſe. Bien des cauſes contribuerent à l'allumer & à l'entretenir. Elles ſont déduites dans Thucydide, & en partie dans le *Périclès* de Plutarque. Périclès en effet, une des meilleures têtes & des plus grands Capitaines des Athéniens, joüa un grand rôle dans cette guerre ſi funeſte à toute la Gréce. Quelque brouillés que fuſſent les intérêts, il lui eût été aiſé de tout pacifier. Mais loin de s'y prêter, on prétend qu'il ſouffla le feu de la diſcorde, & qu'il fut l'unique auteur de cet incendie univerſel. Voici le fait, » dont Ariſtophane a fait tant » de bruit (dit Plutarque) que le peu» ple avoit toujours ſes vers à la bou» che ».

PLUT. dans Periclès. Il y avoit à Athènes une beauté célebre nommée Aſpaſie, que ſon eſprit

& ses charmes rendoient l'oracle des Athéniens. Les plus grands personnages se faisoient honneur de la voir. Socrate même ne dédaignoit pas de lui faire sa cour. Elle gouvernoit l'Etat sans paroître se mêler de rien. Périclès en fut épris; & elle se l'attacha si bien, qu'il répudia sa femme pour l'épouser. Elle avoit entretenu chez elle des courtisanes. Quelques jeunes gens d'Athènes s'aviserent dans l'yvresse d'aller à Mégare, & d'enlever une courtisane nommée Simætha. Les Mégariens offensés allerent à leur tour à Athènes, d'où ils enleverent deux courtisanes d'Aspasie. Ce rapt de trois femmes perduës fut plus fatal aux Grecs, que n'avoit été aux Troyens celui d'Hélène: car il en coûta aux premiers près de 28. ans de la plus cruelle guerre qu'ils eussent encore éprouvée, & il s'en fallut peu que les Grecs conjurés à se perdre ne renversassent la plus brillante de leurs Républiques, je veux dire Athènes.

Périclès épousa, dit-on, les intérêts d'Aspasie si vivement qu'il porta un décret terrible contre les Mégariens. » Archidamus Roi des Lacédémoniens fit » tout ce qu'il put pour accorder la plû- » part des différens (entre les Athéniens

Plut. trad. d'Amyot. Ib.

» trop fiers & le reste de la Gréce) de
» maniere que les Athéniens n'eussent
» point eu la guerre pour les autres
» charges qu'on leur mettoit sus, s'ils
» eussent voulu condescendre à révoquer
» le decret qu'ils avoient fait contre les
» Mégariens. Au moyen de quoi Péri-
» clès, qui résista plus que nul autre à
» cette révocation, & qui aiguisa & in-
» cita le peuple à persévérer opiniâtré-
» ment en ce qu'il avoit une fois ordon-
» né contre les Mégariens, fut seul esti-
» mé cause & auteur de la guerre Pe-
» loponnésiaque. Car on dit que les
» Lacédémoniens envoyérent des Am-
» bassadeurs à Athènes sur ce point-là,
» & comme Périclès alléguoit une Loi
» qui défendoit d'ôter le tableau sur le-
» quel un Edit public auroit été une
» fois écrit, il y eut l'un des Ambassa-
» deurs de Lacédémone, nommé Po-
» lyarces qui lui dit: Hé bien, ne l'ôtez
» pas, mais tournez-le seulement; car
» vous n'avez pas de Loi qui vous dé-
» fende cela. Ce mot fut trouvé plai-
» sant. Mais non pour cela Périclès n'en
» fléchit jamais: & pourtant semble-t-il
» qu'il avoit quelque occasion secrette
» de propre & particuliere malveillance

» contre eux *. Mais la voulant couvrir
» d'une cause publique & manifeste, il
» leur ôta & retrancha les terres sacrées
» qu'ils mettoient au labourage, & pour
» ce faire mit en avant un décret qu'on
» leur envoyât un Hérault pour les som-
» mer de s'en départir, & que le même
» Hérault allât aussi devers les Lacédé-
» moniens pour en accuser devant eux
» les Mégariens. Il est bien certain que
» ce decret fut mis en avant par Pé-
» riclès. Aussi n'y a-t-il rien qui ne soit
» juste & raisonnable. Mais il avint que
» le Hérault qui y fut envoyé mourut,
» & pensa-t'on que les Mégariens l'eussent
» fait mourir. Parquoi Charinus pro-
» posa incontinent un decret contr'eux,
» qu'ils fussent déclarés ennemis mortels
» des Athéniens à jamais sans espoir de
» réconciliation quelconque: & que si
» un Mégarien mettoit le pied seulement
» dans le territoire d'Attique, il fût
» puni de mort, & que les Capitaines
» annuels quand ils feroient leur serment
» ordinaire jurassent entre les autres
» articles que tous les ans ils entreroient
» en armes par deux fois dedans le pays,
» & au dommage des Mégariens; & que
» le Hérault Anthémocritus fut enterré

* Les Mégariens.

» au lieu qui s'appelloit lors les portes
» Thriasiennes, & maintenant s'appelle
» Dipylon *. Mais les Mégariens niant
» fort & ferme qu'ils eussent été causes
» de la mort de cet Anthémocritus, en
» rejettoient la cause ** sur Aspasie &
» sur Périclès, alléguant pour témoi-
» gnage ces vers du Poëte Aristophane
» en sa Comédie intitulée les Acharnes,
» qui sont si vulgaires que le commun
» du peuple même les a en la bouche ».
Nous en avons dit le sens. Il s'agit du rapt des courtisanes. » Aussi est-il bien
» mal aisé (continuë Plutarque) de sça-
» voir dire à la vérité la premiere ori-
» gine & cause de cette guerre. Mais
» bien sont tous les Historiens d'accord
» que Périclès fut principalement au-
» teur de ce que le décret fait à l'en-
» contre des Mégariens ne fut point
» révoqué ».

A ce morceau il en faut nécessairement joindre un autre du même Ancien. » Si descendirent les Lacédémo-
» niens, & leurs alliés & confédérés,
» avec grosse puissance aux pays de l'At-
» tique sous la conduite du Roi Archi-

* Dipylon une des portes d'Athénes.

** La cause du second decret si foudroyant contr'eux.

» damus, & en ruinant tout par où ils
» passoient entrerent jusqu'au Bourg,
» d'Acharnes, là où ils se camperent,
» estimant que les Athéniens ne les y
» souffriroient jamais, mais leur sorti-
» roient à l'encontre pour défendre leur
» pays, & montrer qu'ils n'avoient point
» le cœur abbattu. Mais Périclès con-
» sidéroit qu'il seroit trop dangereux
» de hazarder la bataille, où il seroit
» question de la propre ville d'Athènes,
» contre soixante mille combattans à
» pied tant du Péloponnèse, que de
» la Béotie. Car autant y avoit-il au
» premier voyage qu'ils y firent. Et
» quant à ceux qui vouloient com-
» battre à quelque prix que ce fût, &
» qui perdoient patience de voir ainsi
» détruire leurs pays devant leurs yeux,
» il les reconfortoit & appaisoit en leur
» remontrant que les arbres taillés &
» coupés revenoient en peu de tems,
» mais qu'il est impossible de recouvrer
» les hommes, quand on les a une fois
» perdus ». En effet (suivant Thucy-
dide & Plutarque) Périclés étoit sage.
Car la vuë des ennemis en désolant ainsi
le pays d'Acharnes qui faisoit la plus
belle portion de l'Attique & du peuple
d'Athènes, étoit de venir à bout ou

R vj

d'attirer les Athéniens à une action générale qui auroit sans doute décidé du sort d'Athènes, ou d'exciter les Acharniens à la révolte par la considération de l'indifférence d'un chef qui les abandonnoit au pillage. Périclès tint bon, & sauva Athènes, comme Fabius sauva Rome, en temporisant. Il se cantona dans la ville en se moquant de tout ce qu'on pouvoit dire à son désavantage. Il avoit de son côté d'assez belles actions pour ne rien appréhender sur l'honneur. Cependant toute la République étoit partagée de sentimens, & il se voyoit comme un Pilote au milieu de l'orage. Les Acharniens sur-tout vouloient qu'on donnât bataille. Cléon lui-même, cet homme populaire & maître du peuple, que nous ferons bientôt connoître, étoit le premier à animer la populace contre Périclès; mais le ministre habile dévora tout, & alla son train. Il fit porter la guerre dans le Péloponnèse par mer, & quand la ville n'eut plus besoin de sa présence pour la contenir dans le devoir, il alla lui-meme châtier les Mégariens.

Tandis que duroient ces pillages mutuels (& ils durérent long-tems) les Athéniens trouvèrent accès auprès de

deux ou trois Rois qui les bercerent de grandes espérances de secours. Mais apparemment leur politique alloit à amuser les deux partis, & à les laisser s'entredétruire. Le Sénat Athénien se repaissoit de chiméres au sujet de ces secours qui ne venoient point, & il en repaissoit le peuple pour tirer les affaires en longueur, comme Aristophane le lui reprochoit en face. Le premier de ces Rois qu'on croyoit avoir gagnés étoit Sithalcès Roi de Thrace, que son beau-frere Nymphodore Abderitain * avoit mis dans le parti des Athéniens, & dont le fils & l'héritier présomptif Sadocus avoit été fait citoyen d'Athènes. L'Abderitain promettoit que le Roi viendroit à bout de pacifier la Thrace, où la guerre étoit allumée, & que bientôt la République auroit les Troupes Thraciennes à son service. Perdiccas fils d'Aléxandre ** Roi de Macédoine étoit le second sur qui l'on comptoit; & le troisiéme étoit le Roi de Perse ***. Nous dirons le reste dans le détail de la piéce.

* Abdere ville maritime de Thrace, bâtie par Hercule après qu'il eut vaincu Dioméde, selon la fable.

** Alexandre fils d'Amyntas.

*** Darius Nothus.

à mesure qu'il en sera besoin. Il suffit de se rappeller encore que Périclès mourut deux ans & demi après le commencement de la guerre du Péloponnèse, & que cette guerre commença la seconde année de la 87. Olympiade 431. avant J. C.

Il y a grand nombre de personnages dans cette piéce d'Aristophane. Il n'a pour but, comme j'ai dit, que de montrer dans une allégorie combien la paix est préférable à la guerre. Il représente un homme qu'il appelle bon citoyen, quoiqu'il ne laisse pas de dire & de faire des bouffonneries fort basses. Le Poëte feint que cet homme trouve le secret de faire seul sa paix avec les ennemis, & de jouïr seul des fruits de la paix ; tandis que les Acharniens, les Mégariens, & le peuple d'Athènes souffrent toutes les rigueurs de la guerre, amusés qu'ils sont par les promesses ou par les menaces du Sénat, & par l'ambition du Général Lamachus dont l'intérêt particulier est de prolonger la guerre. Ni les Généraux, ni l'Etat, ni la mémoire de Périclès ne sont épargnés dans cette singuliere Comédie.

ACTE PREMIER.

Dicæopolis ou le bon citoyen paroît seul, (c'eſt un Acharnien déſolé des pertes qu'il a ſouffertes) & repaſſant dès le matin tous les ſujets de chagrin qu'il a, il n'en trouve qu'un ſeul de joïe, à ſçavoir les cinq talens * que Cléon a été obligé de *vomir*. Ce ſont ces termes. Il le taxe (dit le Scholiaſte **) d'avoir reçû de certains inſulaires les cinq talens à condition d'engager la République à diminuer leur tribut annuel. *** Les Chevaliers ſes ennemis déclarés lui en firent un procès, & le contraignirent de *rendre gorge* ****, pour uſer du terme d'Ariſtophane. Il en fait compliment aux Chevaliers comme d'une action digne de la Gréce.

Mais d'un autre côté Dicæopolis eſt affligé de voir tout changé dans Athènes,

* Un talent, mille écus.

** Après Theopompe.

*** Les Chevaliers, ſecond ordre des quatre d'Athènes. On en parlera ailleurs.

**** Madame Dacier dit que ces cinq talens furent donnés à Aristophane après la Comédie des Chevaliers, pour avoir joué Cléon. C'eſt une mépriſe viſible. La Comédie des Chevaliers eſt poſtérieure.

jusqu'au goût, par exemple, de voir qu'on préfére les piéces de Théognis à celles d'Eschyle. Il donne ici sur les doigts à quelques Poëtes & Musiciens; c'est sa manie. Enfin il s'impatiente d'être si long-tems à attendre que le peuple s'assemble. Il se plaint de ce que chacun s'amuse au marché, & tâche d'éviter les coups de cordes colorées qu'on donnoit aux paresseux pour les reconnoître & leur faire payer l'amende. Il ajoute que les Magistrats mêmes ne se pressoient pas de venir, bien disposés du reste à fondre comme un essain pour se disputer les premieres places. Tout cela annonce une assemblée * „ Mais hélas, „ dit-il, ils ne se soucient point de la „ paix. Je suis le seul qui soupire après „ elle, & qui regrette mon village „. La raison qu'il en apporte c'est que son champ ne lui dit point, va acheter du charbon, de l'huile, du vinaigre. Il produit tout.

* Le lieu de l'assemblée du Peuple se nommoit Πνύξ par allusion aux moissons epaisses. Les principaux Magistrats s'appelloient *Prytaniens* Πρυτάνεις par rapport au lieu où ils s'assembloient extraordinairement nommé *Prytanée*. C'étoit un Palais où l'on entretenoit aux frais de la République ceux qui s'étoient distingués par quelque service signalé.

Dicæopolis las de tant d'aſſemblées qui ne produiſent rien, va donc à celle-ci réſolu de troubler tout, ſi l'on y parle d'autre choſe que de la paix qu'il ſouhaite. Auſſi-tôt le Théâtre ſe remplit de Magiſtrats du Prytanée qui ſe précipitent pour être les premiers placés. * Un Hérault les fait ranger & demande *qui veut parler* **. Amphithéus ſe préſente. Il commence par prouver qu'il eſt iſſu des Dieux, & que les Dieux lui ont ordonné de parler de Paix. Cet Amphithéus repréſente un noble gueux. Car après avoir fait ſa généalogie divine, il ſe plaint de n'avoir pas un ſou; mais au mot de Paix avec les Lacédémoniens on le fait chaſſer. Dicæopolis remontre que c'eſt une injuſtice de traiter ſi mal un homme qui veut procurer le bien de la patrie. On le fait taire lui-même. Il réplique. A l'inſtant on annonce les Ambaſſadeurs d'Athènes qui reviennent de la Cour du Roi de Perſe. Leur ſcène eſt curieuſe. Car ils diſent d'abord qu'ils ont été députés depuis douze ans ***

* ARISTOPHANE raille ſouvent ſur cette puérile précipitation.

** Formule ordinaire.

*** Depuis l'Archonte Euthymene, il veut dire depuis fort long-tems.

avec deux dragmes * par jour. C'eſt un ridicule que le Poëte veut donner à ceux qui briguoient les Ambaſſades & les prolongeoient pour s'enrichir. Il n'en veut pas moins au Gouvernement qu'il taxe de profuſion & de folle dépenſe en députations inutiles. Les Ambaſſadeurs diſent qu'ils ont beaucoup ſouffert en chemin, qu'on les a parfaitement bien reçûs, qu'ils ont beaucoup bû & mangé pour ſe diſtinguer auprès des Perſes qui n'eſtiment que ceux qui boivent & mangent beaucoup. La raiſon burleſque de leur long retardement, c'eſt le détail des grands repas qu'il leur a fallu faire. Enfin pour fruit de leur ambaſſade ils amenent Pſeudartabane le favori du Roi. Cela eſt interrompu par les *a parte* de Dicæopolis qui ſe déſeſpere de voir que la République ſoit auſſi dupe qu'elle l'eſt.

En effet le Satrape interrogé répond dans ſon langage barbare d'une maniere inintelligible. Dicæopolis le tire à quartier, & venant au fait il demande ſi le Roi envoye de l'argent à Athènes, & ſi les Députés nouvellement revenus ne trompent point le peuple. Il répond lui-même

* Une dragme, dix ſols.

pour le Satrape, comme s'il lui voyoit faire des ſignes qui ſignifient *non* pour le premier article, & *oui* au ſecond. Le Hérault l'interrompt & déclare au Satrape que le Sénat le prie d'aller au Prytanée * où il ſera bien reçû. Dicæopolis eſt indigné de cette duperie. Quoi, dit-il, faire à des Ambaſſadeurs ſubornés un honneur qui n'eſt dû qu'aux véritables! Etre aſſez inſenſé pour vouloir être ſéduit par ces maſcarades, pour peu qu'on nous flate de fauſſes eſpérances de ſecours contre les Lacédémoniens! Telle eſt au moins la penſée du bon citoyen. Il prend le parti de tirer à l'écart Amphithéus, & il lui dit à l'oreille, pour achever les Ambaſſadeurs & le Gouvernement. » Prenez moi ces deux dragmes » que je vous donne, & faites alliance » pour moi ſeul & ma famille avec les » Lacédémoniens. (*à part*) Vous autres » Meſſieurs, envoyez & recevez des Am- » baſſadeurs tant qu'il vous plaira, & » bayez aux corneilles. » **

Le Herault appelle à ſon tour Théorus qu'on avoit envoyé chez le Roi de Thrace.

* Palais où on logeoit les Ambaſſadeurs. Voyez la note précédente.

** κεχήνατε.

DICÆOPOLIS *a part.*

Autre impoſteur gagé pour nous amuſer.

THEORUS.

Je ne ſerois pas reſté ſi long-tems en Thrace, ſi ....

DICÆOPOLIS *à part.*

Si tu n'avois eû une groſſe récompenſe.

THEORUS.

Si la neige & la glace n'euſſent rendu les chemins impraticables. Car tandis que Théognis donnoit ici une piéce (*allusion maligne à ſes poëſies à la glace*) je bûvois avec le Roi Sithalcès. En verité il adore Athènes, & nous n'avons pas de meilleur ami. Croiriez vous qu'il porte ſa tendreſſe juſqu'à écrire ſur ſes murs, * *Charmans Athéniens.* Son fils que nous avons fait Athénien, ſouhaitoit fort de venir prendre part à nos fetes. Il a prié le Roi ſon pere de ſecourir ſa nouvelle patrie. Celui ci a juré dans un ſacrifice qu'il enverra le ſecours promis; & ſes armées ſont ſi nombreuſes qu'on s'écriera en les voyant, quelle prodigieuſe quantité de moucherons! **

* Alluſion aux Bergers qui gravent ſur l'écorce le nom des Bergeres qu'ils aiment.

** Trait de ſatyre contre la voracité des trou-

DICÆOPOLIS.

Je veux être pendu, si j'en crois un mot.

THEORUS.

Il envoye même avec nous les plus braves Thraciens.

Le Hérault les appelle. C'étoient des * Odomantes, Peuples féroces, grands mangeurs d'ail, & qui demandoient pour solde deux dragmes : chose à remarquer. Dicæopolis peu content de ces troupes auxiliaires qui devoroient la République, trouve moyen de faire rompre l'assemblée sous prétexte d'une superstition. Tout s'en va, hors Dicæopolis qui apperçoit son ami Amphithéus. Celui-ci revient, comme on voit, en bien peu de tems. Mais Aristophane cherche ici beaucoup plus le plaisant que le vraisemblable. Il y paroît par l'assemblée ridicule qu'il fait tenir, & par sa hardiesse à joüer des Ambassadeurs, des Rois, des Alliés, & tout l'Etat.

» J'accourois, (dit Amphithéus) pour
» vous apporter la Paix. Mon dessein
» a été éventé par des vieillards aus-
» téres, de vrais guerriers de Mara-

pes étrangeres qui mangeoient l'Etat quand il les appelloit.

* Odomanthes, Nation vers le fleuve Strymon.

» thon *, des Acharniens en un mot, » qui crioient de toute leur force ; Ah » perfide, tu portes la paix, & nos vignes » sont brûlées ! Ils prennent des pier- » res : Je fuis. Mais ils n'ont cessé de » me poursuivre avec de grands cris ».

DICÆOPOLIS.

Laissons les crier. Où sont les Traités ?

AMPHITHEUS.

J'en ai de trois goûts. En voici de cinq ans, goûtez. (*Il en parle comme des vins.*)

DICÆOPOLIS *faisant une grimace.*

Fi, celui-ci sent la poix & le gou-

* Cela a l'air de raillerie. Les Athéniens ne voyoient rien de plus grand que leurs anciens guerriers qui se trouverent à la bataille de Marathon. Ils y firent en effet des prodiges de valeur. Aussi perpetua-t-on leur mémoire par quantité de monumens. ESCHYLE avoit le sien aussi bien que Miltiade au rapport de PAUSANIAS (*in Atticis.*) » Les Marathoniens disent, » ajoute-t-il, que durant le combat il parut un » homme vêtu & armé en paysan, qu'il tua quan- » tité de barbares avec une espece de soc de » charruë, & qu'ensuite il disparut. L'Oracle » consulté au sujet de cet homme ne répondit » rien autre chose aux Athéniens, sinon qu'ils » eussent à révérer *le Héros de la charruë.* On » érigea en son honneur un monument de marbre » blanc ».

dron de vaisseau. (*Allusion aux flottes qu'on équipoit pour la guerre.*)

AMPHITHEUS.

Goutez d'un de dix feüilles.

DICÆOPOLIS *secoüant la tête.*

Aye, celui-ci est encore un peu aigre. Il sent les allées & venuës des Ambassadeurs, & le retardement des Alliés.

AMPHITHEUS.

Hé bien en voilà un autre de trente ans sur mer & sur terre.

DICÆOPOLIS.

Donnez, donnez. O Dieux, celui-ci est pure ambrosie, vrai nectar, &c.

Ce n'est là qu'un essai des fréquentes allégories dont Aristophane est rempli. Dicæopolis content d'avoir sa recette qui le délivre désormais de toute crainte, remercie son ami. Amphithéus se retire pour ne pas rencontrer les Acharniens qui le poursuivent; & l'autre va chez lui pour préparer un sacrifice à Bacchus en action de graces du bienfait qu'il vient de recevoir.

Les Acharniens entrent tumultuairement sur le Théâtre. Ils se séparent en deux demi-Chœurs, & cherchent partout, mais en vain, le porteur de Traités

pour le lapider, comme si un Traité de Paix eût été à leur égard une marchandise de contrebande.

ACTE II.

La premiere Scène n'est que le sacrifice de Dicæopolis. Il impose silence à ceux qu'il rencontre. Il est suivi de sa femme, de sa fille, & de ses valets, qui portent ce qui est nécessaire au sacrifice. Je ne dois pas insister sur cette Scène, ni sur la priere du Sacrificateur, excepté sur un seul endroit qui confirme la date de cette piéce. Le voici. » O Phalez, je m'adresse à vous à la » sixiéme année * qui enfin me fait re» voir ma chere patrie, après mon trai» té particulier avec les Lacédémoniens. » Me voilà donc délivré des miséres, » des inquiétudes, & des Lamachus ». Lamachus étoit un Général d'Armée d'Athènes qui joüe son rôle dans cette

* Il y avoit donc six ans que la guerre du Péloponnèse étoit commencée quand on joua cette piéce. Cette date de six ans est encore énoncée dans un autre endroit, où il est dit que depuis six ans on ne voyoit plus d'anguilles de Copays Lac de Béotie, à cause de la guerre qui interrompoit ce commerce.

Comédie, c'eſt-à-dire, qui y eſt maltraité en perſonne malgré ſa dignité & ſes exploits.

Le Chœur entendant parler Dicæopolis de Traités, tourne toute ſa colere contre lui, & ſe diſpoſe à le lapider. Le citoyen demande qu'au moins on l'écoute. Cela fait un jeu de Théâtre. Les Acharniens s'emportent contre ceux de Lacédémone comme ſi c'étoient des gens ſans foi. Dicæopolis ſe met en devoir de les juſtifier, & de prouver qu'ils ne ſont pas les auteurs des maux de la Gréce. Le Chœur s'irrite de plus en plus. Leur compatriote a beau demander grace, on s'apprête à le lapider ſans miſéricorde. Le villageois ne ſçachant comment ſe tirer de leurs mains s'aviſe d'un ſtratagême, c'eſt de les ménacer de tuer leurs amis qu'il a en ôtage. Cette ménace eſt pour eux une énigme qu'ils ne comprennent point. A-t-il quelqu'un de nos enfans chez lui ? Mais il éclaircit le myſtere par une bouffonnerie, afin de parodier le Telephe * d'Euri-

* Tragédie perduë d'EURIPIDE ; le SCHOLIASTE prétend ſans preuve que le Poëte attaque ici le Telephe d'ESCHYLE. ARISTOPHANE fait à peu près la même parodie dans les *Haranguenſes*, où il s'agit du Telephe d'EURIPIDE.

pide. Car comme Telephe pour se sauver des mains des Grecs ménace de tuer Oreste, de même Dicæopolis tire l'épée, afin de percer (le devineroit-on ?) un sac de charbons. On ne voit pas là le mot pour rire, même en se transportant à Athènes, si ce n'est la parodie. A l'égard des charbons qui sont si chers aux Acharniens, qu'ils demandent grace pour eux avec des larmes comiques, j'ignore où est la finesse, si ce n'est de dire que les vignes d'Acharnes ayant été brûlées, elles tenoient si fort au cœur des habitans, qu'ils en chérissoient jusqu'aux charbons, ou parce qu'ils aimoient leurs foyers, & qu'ils ne haïssoient pas la bonne chere, ou tout simplement parce qu'ils faisoient commerce de charbon. Aussi Aristophane fait-il dire au Chœur composé de vieillards, qu'ils n'ont plus cette légereté avec laquelle ils égaloient celle de Phayllus * bien que chargés de sacs de charbons. Quoi qu'il en soit, le Poëte joint tellement l'idée de charbons avec celle d'A-

* Phayllus célébre par sa légereté à la course. Une Epigramme citée par le SCHOLIASTE dit qu'il avoit sauté l'espace de cinquante pieds. Apparemment qu'il ne s'agit pas d'un saut à platte terre.

charniens qu'il leur fait presque invoquer une muse charbonniere. Car il la compare à la fumée qui sort du brasier quand on fait griller les viandes. Il faut passer ces mœurs & ces railleries à une République où grands & petits, nobles & roturiers, riches & pauvres, tout étoit égal en fait de politique & de liberté. Du reste Dicæopolis pour parodier jusqu'au bout la scène de Télephe badine sur la peur de ces charbons qu'il menaçoit; il leur pardonne, & met bas l'épée, quand les Acharniens ont laissé tomber leurs pierres.

La tréve étant concluë entre cet homme & ses compatriotes, il se détermine à leur parler en faveur des Lacédémoniens, quoique cette matière lui paroisse infiniment délicate. Car, à l'en croire, les Athéniens, & tous ceux des bourgs de l'Attique veulent être loués, flattés, & caressés par les Orateurs. Ils ne veulent pas voir qu'on les trahit; ils ne cherchent qu'à juger du matin au soir, sur tout à condamner, sans s'embarrasser des affaires les plus essentielles de la Gréce & de l'Etat. C'est ainsi que Démosthéne dans la Tribune gourmandoit les Athéniens. On trouvera souvent en lisant notre Poëte, que j'ai eu raison

de dire qu'il ne les gourmandoit pas moins ſur le Théâtre. » Je ſcai, (ajoute » Dicæopolis au nom d'Ariſtophane) » je ſcai ce qu'il m'en coûta pour ma » Comédie de l'an paſſé. Cléon me traîna » à leur Tribunal, & avec un bruit » effroyable, il * déchargea ſur moi des » torrens d'impoſtures & de calomnies, » en un mot je penſai périr dans le bour- » bier où il me plongea ». Cette Comédie étoit intitulée les *Babyloniens* **, & Cléon y avoit été apparemment maltraité. Comme cette piéce avoit été jouée vers le Printems aux fêtes Dionyſiales en préſence des Alliés qui apportoient alors leurs tributs à Athènes, Cléon en prit occaſion d'accuſer le Poëte d'avoir livré les citoyens & l'Etat à la riſée des étrangers. Il lui diſputa même ſon droit de citoyen d'Attique. Ariſtophane ſe tira de cette affaire, ainſi que nous l'avons expliqué dans le diſcours précédent. En jouant la Comédie des *Acharniens* il ne ſe trouva plus dans le même cas, puiſqu'il la repréſenta aux fêtes Lenéennes ſur la fin de l'Automne, tems où il n'y avoit plus d'étrangers dans la ville. C'eſt ce qui

* Cléon avoit la voix forte & enroüée. On le verra dans la ſuite.

** Comédie perduë.

le fait parler si librement, & plus librement que jamais de la République & de Cléon. Le procès que lui fit Cléon donna lieu à la Comédie suivante intitulée *les Chevaliers*.

Le Villageois en finissant sa plainte s'avise d'un artifice comique pour parler sans danger en faveur des Lacédémoniens : c'est de se déguiser en gueux afin d'exciter davantage la pitié. » Pourquoi » tant de détours, dit le Chœur, pre- » nez-moi le casque infernal du Poëte » Jerôme, & parlez comme un Sisy- » phe *. Ce Jerôme qu'on raille ici étoit

* Sisyphe, selon la fable, revient des enfers. (Voyez *Philoctete* T. II. part. I.) Voici comment NOEL DE COMTI raconte la chose après Demétrie sur les Olympies de Pindare. » Les » autres maintiennent que (Sisyphe fut con- » damné à rouler sa pierre aux enfers) pour avoir » déloyaument trompé les démons souterrains, » disant qu'après sa mort il descendit aux enfers, » & fit là bas un tour de son métier à Pluton. » Comme il étoit en l'article de la mort, il com- » manda à sa femme de jetter son corps emmi » la place sans sépulture. Ce qu'elle ayant fait » il demanda permission à Pluton d'aller châtier » sa femme qui tenoit si peu compte de lui, pro- » mettant de retourner en bref. Mais lui étant » sa requête accordée sous cette condition, com- » me il eut derechef gouté l'air de ce monde, » il ne voulut plus retourner en l'autre, jusqu'à

» un Poëte Tragique *, mais extraor-
» dinaire & irrégulier dans ses imagina-
» tions dépourvuës du jugement. Il visoit
» au terrible, & ne laissoit pas de s'at-
» tirer quelquefois des applaudisse-
» mens ». Il avoit une grande & noire chevelure qu'Aristophane appelle perruque ou casque d'enfer, par allusion à un proverbe fait au sujet de ceux qui se rendoient invisibles par enchantement.

Afin d'exécuter son projet de gueuserie, le bourgeois d'Acharne frappe à la porte d'Euripide. Le valet Cephisophon ouvre. Euripide est-il ici, dit le Bourgeois? Il y est & n'y est pas **; répond le valet. Il s'explique : c'est que le corps d'Euripide y est; à l'égard de son esprit, il bat la campagne pour recueillir de petits vers. On appelle Eu-

» tant que Mercure l'empoignant au collet, l'y
» ramena, mettant en exécution ledit Arrêt des
» Dieux contre lui. D'autres veulent encore que
» ce soit pour avoir pris à force sa niéce Tyrrho ».
Trad. de Jean de Montlyard 1607.

* Suidas.

** Ce mot paroît une parodie de quelques réponses ambiguës de ce goût qu'on trouve dans Euripide, comme quand il fait dire au sujet d'Alceste, *elle vit & ne vit plus*. III. Vol. *Alceste* Act. 1. S. IV.

ripide. Il se fait tirer l'oreille. Enfin il arrive ; & Dicæopolis avec cet air guoguenard que prend volontiers Aristophane au sujet d'Euripide, demande par charité à ce Poëte quelqu'un de ses lambeaux tragiques dont il a coûtume de revêtir ses personnages » Car enfin, dit-» il, il me faut faire à ce peuple un long » discours qui étant mal dit me procure-» roit la mort ».

Euripide lui propose plusieurs de ses diverses Tragédies. Mais l'autre répond toujours, » Ce n'est pas cela : il y en » a une dont le Héros est encore plus » déplorable ». On nomme enfin Téléphe. » Justement, dit le Bourgeois, ce » sont ses haillons que je demande. Hola » quelqu'un, dit Euripide, qu'on m'ap-» porte les habits déchirés de Téléphe ; » on les trouvera sur ceux de Thyeste *, » & parmi ceux d'Ino * ».

On les apporte ; & Dicæopolis s'en revêt en disant quelques plaisanteries de même goût ; par exemple qu'il lui faut dans cette conjoncture paroître gueux, & non pas l'être, être riche aux yeux des spectateurs, & pauvre en apparence pour amuser de vaines paroles les sots Acharniens.

* Tragédies perduës.

Devenu gueux il importune de plus en plus Euripide par ses demandes toutes comiques dans le même genre, jusqu'à lui demander un paquet de ces herbes que vendoit sa mere. C'est un reproche qu'Aristophane fait souvent à Euripide, que celui d'être fils d'une vendeuse de légumes. Que la chose soit vraie ou fausse, la discussion en est peu utile, & encore moins aisée. Tout cela étoit extrêmement malin pour le tems. Euripide indigné fait fermer la porte au nez de Dicæopolis. Celui-ci métamorphosé en Télephe en prend toutes les manieres & tous les gestes Il rappelle son courage, & avec la permission qu'il obtient d'une partie du Chœur, il commence sa harangue, ou plûtôt la parodie de la belle Scene de Télephe. On jugera de ces parodies de piéces perduës par celles qu'on verra de quelques Tragédies que nous avons.

Voici le fonds de la harangue, où il faut supposer ce sel de parodie. Dicæopolis prie les Athéniens de ne pas trouver mauvais qu'il ose parler d'affaires d'Etat, quoique gueux, puisqu'il fait une Tragédie, & que la Tragédie a pour objet ce qui est juste. Il ajoute que Cléon ne se plaindra plus qu'il parle

mal de la République en présence des étrangers * Tel est l'exorde. Il déclare ensuite qu'il hait les Lacédémoniens. » Mais après tout, dit-il, pourquoi les » accuser de la perte de nos vignes ? » Au moins je ne parle point d'Athènes; » songez, dis-je, Messieurs, que je ne » parle point de l'Etat. Mais quelques » hommes perdus, diffamés, sans foi, » sans loi, sans naissance, calomnierent » les Mégariens. Tout devint Mégarien » à leurs yeux. L'on n'apportoit rien » au marché qui ne le fut, & qu'on ne » confisquât sur ce pied-là. C'étoit peu. » Nos jeunes étourdis dans l'yvresse vont » à Mégare, & enlevent Simætha. Les » Mégariens pour s'en venger dérobent » deux courtisanes d'Aspasie. Voilà la » source de la guerre qui inonde la Grèce. » Trois courtisanes ! Voilà la cause des » emportemens de Périclès. Voilà pour- » quoi il a tant éclaté, tant foudroyé » ** dans le Sénat, & brouillé enfin » la Gréce entiere. Voilà le principe de

* Il s'ensuit donc des paroles mêmes d'ARISTOPHANE, que cette Comédie parut aux fêtes de Bacchus sur la fin de l'automne, lorsque les étrangers n'étoient plus à Athènes.

** Ce passage est cité par CICERON, pour faire voir le caractere de l'éloquence de Périclès.

» cet Edit fatal qui interdisoit aux Mé-
» gariens la terre & la mer. Ceux-ci con-
» traints par une cruelle néceſſité, prient
» les Lacédémoniens de ſolliciter pour
» eux la reſciſion d'un ſi funeſte decret
» porté pour un ſujet ſi frivole. Nous
» n'écoutons ni les prieres ni les ſou-
» miſſions. De là les fureurs de la guerre
» & le bruit des armes. Il ne falloit pas
» cela, dira-t'on. Dites donc ce qu'il
» falloit faire » ? C'eſt-à-dire comment
ſe devoient comporter les Lacédémo-
niens. Dicæopolis en effet apporte aux
Athéniens un exemple comique, mais
qui ne ſouffre pas de réponſe. » Si
» quelque Lacédémonien eût enlevé un
» chien à ceux de Seriphe * la moindre
» de vos Iſles, & qu'on vînt vous de-
» mander juſtice, ne vous verroit-on pas
» auſſi-tôt en mouvement pour équiper
» trente vaiſſeaux afin de venger cette in-
» jure ? &c ».

Le Chœur ſe partage en deux ban-
des, dont l'une blâme & l'autre approu-
ve l'Orateur. L'une trouve qu'il dit la
verité, l'autre prétend qu'il ne faut pas
la dire. Grand bruit de part & d'autre.

* Seriphe, petite Iſle de la mer Egée, une des Cyclades, rocher pelé, & preſque déſert du tems d'ARISTOPHANE.

La discorde qui s'en mêle fait qu'on appelle à grands cris Lamachus au secours.

Il vole sur le champ à ce cri de guerre. Il fait l'empressé comme s'il s'agissoit d'une surprise de l'ennemi, ou d'une sédition fort sérieuse. On lui défére un gueux qui parle avec audace des affaires d'Etat, & calomnie la République. Dicæopolis fait beaucoup de soumissions railleuses au grand Lamachus pour obtenir un moment d'audience. Il contrefait l'effrayé à la vuë de l'armure, des plumes, & des aigrettes du terrible guerrier. Ainsi l'appelle-t-il en tremblant pour le rendre ridicule au suprême dégré. C'est, si je ne me trompe, une imitation burlesque de l'adieu d'Hector à Andromaque, qui est un des plus beaux endroits d'Homere. Car Hector en disant à son épouse un adieu qui fut le dernier, remarqua que l'enfant Astyanax qu'elle tenoit entre ses bras eut peur du casque chargé d'aigrettes que portoit son pere; & il est dit qu'Hector le mit bas. Dicæopolis tout saisi d'effroi prie Lamachus d'en faire de même. Le Général qui sent la raillerie veut se fâcher. Mais le prétendu gueux quitte son personnage, redevient lui-même, fait le fâché

à son tour, & muni de ses Traités comme d'un bouclier, il fait face à son adversaire. Il lui reproche assez nettement d'avoir été fait Général plutôt par la voye de l'argent, que par celle du mérite. Il lui insulte sur sa jeunesse & son oisiveté, tandis qu'il profite (comme beaucoup d'autres qu'il insinuë) des récompenses dûës aux services & à la valeur. O République, s'écrie Lamachus, doit-on supporter ces outrages! Non, répond Dicæopolis, on ne devroit pas les souffrir, si tu n'étois pas au service de la République.

Le premier jure une guerre éternelle aux Péloponnésiens; & l'autre en vertu de ses Traités leur permet à tous le commerce avec Athènes, excepté en faveur de Lamachus. Tous deux s'étant retirés, le Chœur fait un de ces intermédes satyriques *, que j'appellerai discours aux spectateurs.

On y parle en faveur & au nom du Poëte. Par la bouche du cœur il se lave des calomnies que ses ennemis ont lancées contre lui; il se justifie en particulier sur l'accusation d'avoir maltraité le Peuple & l'Etat dans ses Comé-

* Parabasis.

dies *. Il prétend au contraire mériter de grandes récompenses pour avoir tâché de détromper les Athéniens au sujet des vaines promesses des nations étrangeres. Mais il se justifie avec hauteur & avec dérision. Plus cynique & non moins hardi que Démosthène, il traite ses citoyens d'enfans, & de duppes. Il leur reproche leur imbécillité à se laisser séduire par les fades louanges des étrangers, qui se récrient sur la beauté d'Athènes, & qui ne font rien pour elle; tandis que lui Aristophane a seul osé leur dire la vérité en plein Théâtre au péril de sa vie. Il ajoute qu'à ce seul titre de veridique censeur, il est devenu l'objet de la curiosité de tous les Alliés & tributaires d'Athènes. » Que même sa » gloire a été si loin que le Roi de » Perse interrogeant un jour les Ambassa» deurs de Lacédémone après leur avoir » demandé quels Peuples de la Gréce » avoient le plus de forces sur mer, les » questionna ensuite sur Aristophane » & sur les sujets ordinaires de ses traits » satyriques ajoutant que ses conseils » tendoient au bien, & que si les Athé-

* Dans celles que nous n'avons plus, sur tout dans les Babyloniens. La premiere de toutes étoit intitulée *les Dattaliens*.

„ niens les ſuivoient, ils ſeroient les „ maîtres de la Gréce. C'eſt pour cela, „ (continuë-t-on) que les Lacédémo- „ niens demandent qu'on leur rende „ Egine pour préliminaire de la paix, „ non qu'ils ſe ſoucient beaucoup de „ ce port, mais afin de nuire à ce Poë- „ te * „. Du reſte le Chœur demande aux ſpectateurs qu'on laiſſe faire Ariſtophane, qu'il n'a en vuë que le bien public, & qu'il le procurera de toutes ſes forces, non par des adulations baſſes, & par des ſoupleſſes artificieuſes; mais par de ſalutaires avis. Il défie Cléon. Qu'en auroit-il à craindre, ayant pour lui la droiture & l'équité, aſſuré d'ailleurs qu'il ne ſera jamais repréhenſible de lâcheté en fait de bien public, comme l'a été ſon ennemi? Il n'y a certainement plus de République où l'on oſe parler ſur ce ton, & dans une Comédie, aux premieres perſonnes de l'Etat, & à la République aſſemblée.

Je me ſuis étendu ſur ce point, parce qu'il jette un grand jour ſur les inimitiés perſonnelles entre Ariſtophane & Cleon, ſur la réputation du Poëte, &

* Il falloit qu'ARISTOPHANE eût du bien dans Egine. Auſſi Cléon l'avoit-il accuſé d'être Eginette. *Voyez le Diſcours préliminaire.*

ſur le caractere de la vieille Comédie. Il ſeroit à ſouhaiter que nous euſſions de même la clef de quantité d'autres particularités, ſurtout de l'inimitié d'Ariſtophane & d'Euripide. L'Acte finit par une reprimande du Chœur qui reproche à la République la préférence qu'elle donne aux jeunes citoyens ſur les anciens dans le gouvernement de l'Etat, & le commandement des armées. Cela regarde en partie Lamachus. Il étoit jeune, & il n'avoit pas encore fait parler en ſa faveur les belles actions qu'il fit depuis, & qui obligerent Ariſtophane de lui rendre juſtice.

ACTE III.

Tout le reſte de cette piéce n'eſt ni long, ni curieux, & demande moins de diſcuſſion. Dicæopolis revient, & marque ſur le Théâtre le marché où il permet aux Péloponnéſiens, aux Mégariens, & aux Béotiens de venir faire le négoce pour lui à l'excluſion de Lamachus, comme il le lui avoit déclaré. Il ordonne de tout, comme s'il étoit le maître abſolu en vertu de ſon Traité avec Lacédémone.

Le marché ouvert, un Mégarien affa-

mé, à cause du commerce interrompu par la guerre, vient apporter des marchandises. Ce sont ses enfans qu'il instruit à contrefaire le cri des porcs pour les vendre : Scène du plus bas comique. Un délateur survient, & crie *haro* pour avoir sa part de la confiscation. Dicæopolis le confond : Autre Scène mieux entenduë, pour faire conclure que la paix faite, il n'y aura plus de Cléonyme, plus d'Hyperbolus, ni d'autres pareils fripons qui sont tous nommés par leur nom, toujours prêts à déférer leurs citoyens, & à s'enrichir par les délations.

ACTE IV.

Un Béotien riche & chargé de quantité de denrées, Herbes, poissons, gibier de toute espece arrive à son tour au marché. Un autre délateur accourt. On le baffouë. Le valet de Lamachus vient de la part de son maitre pour faire quelque achat. On le congédie impitoyablement. Le Chœur commence à voir les grands biens que produit la paix, & à la souhaiter. Un Hérault annonce cette paix à toute la famille de Dicæopolis, & l'exhorte à la célébrer par une fete. Un miserable Laboureur qui a perdu ses bœufs

veut y prendre part; & un nouveau marié vient offrir des présens à Dicæopolis pour participer, s'il est possible, à son bonheur. Mais ce bonheur incommunicable est réservé à Dicæopolis qui seul a sçû connoître le prix de la paix, & se la procurer. Deux couriers arrivent: l'un demande Lamachus, & lui dit, qu'il faut courir aux armes contre les Béotiens; l'autre invite Dicæopolis à un festin. Cela fait un contraste ridicule. Car Lamachus va malgré lui à la guerre, & le Villageois vole au festin après bien des railleries sur Lamachus, & une antithése soutenuë de termes de guerre & de cuisine.

ACTE V.

On annonce comiquement que Lamachus est blessé, & qu'on le ramene avec les fuyards. Il paroît lui-même déplorant son destin, & il sert de joüet à Dicæopolis qui a bien dîné.

Ceux qui connoissent Aristophane me sçauront gré de ma brieveté sur les derniers Actes de cette Comédie. Il y en a d'entieres, sur lesquelles il sera difficile & peu nécessaire de s'arrêter davantage.



LES CHEVALIERS,

COMEDIE D'ARISTOPHANE.

*Cette Comédie fut jouée la 7e. année de la guerre du Péloponnése, aux fêtes de Bacchus Lenéen, la 4e. année de la 88e. Olympiade, sous l'Archonte Stratoclès *.*

PLUTARQUE dans Solon, trad. d'Amyot.

» SOLON voulant (dit Plutarque) » que les offices & magistratures de» meurassent entre les mains des riches » citoïens comme ils étoient, & au de» meurant mêler l'autorité du gouver» nement : de sorte que le menu peuple » en eût sa part, ce qu'il n'avoit pas » auparavant, il fit une générale esti» mation des biens de chaque particu» lier citoïen : & de ceux qui se trou» verent avoir du revenu annuel, jus» qu'à la quantité de cinq cens minots » & au dessus, tant en grains qu'en » fruits liquides, il en fit le premier » ordre, & les appella *Pentacosiomedim-*

* La preuve est tirée d'une préface Grecque, & des paroles du Poëte qu'on citera.

» *nes*, * c'eſt-à-dire, ayant cinq cens mi-
» nots de revenu : & ceux qui en avoient
» trois cens, & pouvoient entrenir un
» cheval de ſervice, il les mit au ſecond
» rang & les appella *Chevaliers*. Ceux qui
» n'en avoient que deux cens furent mis
» au troiſiéme rang, & appellés *Zeugites*.
» Tous les autres au-deſſous s'appel-
» loient *Thetes*, comme qui diroit mer-
» cenaires ou manœuvres vivans de leurs
» bras, auſquels il ne permit tenir ni
» éxercer aucun office public; & ne
» joüiſſoient du droit de bourgeoiſie,
» ſinon en tant qu'ils avoient droit aux
» élections, aux aſſemblées de ville, &
» aux jugemens eſquels le peuple jugeoit
» ſouverainement ».

Le titre de cette piéce étant ainſi connu, il ſera aiſé de voir qu'elle n'eſt qu'une violente ſatyre de Cléon Tréſorier & Général d'armée. Une haine particuliere, autant que l'amour du bien public, pouſſa Ariſtophane à ſe déchaîner ſi furieuſement contre un homme ſi puiſſant. Cléon avoit accuſé le Poëte d'un crime grave, comme nous l'avons dit, & il lui avoit diſputé ſon droit de bourgeoiſie. Voilà la cauſe ſecrettte du dechaînement. Du reſte, Cléon étoit d'une

Voyez la Comédie précedente.

* Medimnus, meſure Attique.

insolence extrême. Nul Auteur n'en dit du bien. Fils de corroyeur & corroyeur lui-même il s'étoit élevé par la brigue, & apparemment par une sorte de mérite, tel qu'il le falloit pour réussir dans une République. Il avoit une voix terrible & imposante, avec un art merveilleux de gagner le peuple, & de le mettre dans ses intérêts. Enflé d'un succès extraordinaire que lui procura la fortune plutôt que la bravoure, il devint presque le maître de l'Etat, & ce fut lorsqu'il étoit au comble de sa gloire qu'Aristophane osa l'attaquer, non plus indirectement, mais en le produisant lui même sur le Théâtre. On reproche à Cléon le péculat, de l'ardeur à s'attirer des présens, de l'adresse à séduire le peuple, & le vol d'une belle action qui n'étoit pas à lui. Voici l'occasion qui l'éleva à un si haut dégré de pouvoir.

Thucyd. l. 4. Pyle, petite ville du Péloponnèse, située sur le bord de la mer vis-à-vis l'Isle Sphacterie, & dans le territoire de Coryphasion, avoit été abandonnée & dénuée de garnison, ainsi que plusieurs autres, durant le cours de la guerre. Démosthène qui y aborda avec deux flottes engagea, quoiqu'avec peine, Eu-

rymedon & Sophocle à la fortifier & à s'en faire une place d'armes, d'où l'on pourroit aiſément infeſter les Lacédémoniens, qui n'en étoient éloignés que d'environ quatre cens ſtades. Ce projet 20 lieües
s'éxécuta; & il étoit en effet ſi important, que les Lacédémoniens firent tous leurs efforts pour reprendre Pyle. Elle devint même l'objet principal d'Athènes & de Lacédémone juſqu'à la fin de la guerre. Les Lacédémoniens ne manquerent pas de l'aſſieger, & pour en venir plus aiſément à bout, ils jetterent des troupes dans la petite Iſle voiſine: mais comme les flottes agiſſoient de part & d'autre, les troupes de l'Iſle ſe trouverent interceptées, & manquerent bientôt de tout. Les Athéniens de leur côté ne ſouffroient pas moins dans Pyle; de ſorte qu'eux & les ennemis étoient également aſſiégeans & aſſiegés, les premiers dans la ville, & les ſeconds dans l'Iſle, victimes les uns & les autres de leur opiniâtreté. Cependant les Lacédémoniens envoyerent des Députés à Athènes pour demander une compoſition honorable, afin de tirer leurs troupes de Sphacterie. Leurs demandes étoient juſtes, & même ſoumiſes. Leur harangue chez Thucydide en fait foi. Mais Cléon s'oppoſa

vivement à tout accord avec les Lacédémoniens, jusqu'à maltraiter de paroles leurs Ambassadeurs. Démosthène à son tour se voyant dépourvu de vivres & de secours, envoya son collegue Nicias à Athènes pour engager la République à secourir l'armée ou à entrer en négociation avec les ennemis. Le peuple d'Athènes irrité de ce mauvais succès, commença à s'en prendre à Cléon; mais Cléon pour se tirer d'intrigue, rejettoit la faute sur l'incapacité où la lenteur des deux Généraux; & il se vantoit publiquement de prendre l'Isle en vingt jours, si on le faisoit Général. Nicias le prend au mot. Cléon croit que c'est une feinte, & ne recule point; mais voyant que Nicias songeoit tout de bon à abdiquer le commandement, il commence à faire naître difficultés sur difficultés, pour faire oublier ce qu'il avoit témerairement avancé. On n'en fut point dupe; & ce qui est surprenant, on le fit Général malgré lui, avec ordre de partir pour le siége. Il fut plus heureux qu'il n'avoit été prudent: car comme il étoit en chemin, Demosthène brûla un petit bois de l'Isle qui incommodoit fort ses troupes; & par-là, la prise de Sphacterie lui devint si facile, qu'il n'é-

toit plus besoin de secours. Cléon arrive, se joint à lui, & tous deux contraignent les soldats qui étoient dans l'Isle à se rendre. On les emmena à Athènes dans un triste état. Cléon revenu triomphant, contre l'attente publique, devient plus que jamais l'idole du peuple qui lui attribue cet exploit, & le regarde comme le plus grand Capitaine de son siécle. C'est ce qui le rendit extrémement odieux aux principaux Athéniens, sur tout aux Chevaliers, qui le haïssoient déja à cause de sa basse naissance, & de ses emplois obtenus à leur préjudice. Aristophane pour démasquer cet homme vil, eut la hardiesse d'en faire un sujet de Comédie, sans redouter son crédit. Mais il fut obligé de jouer lui-même le rôle de Cléon; & il monta sur le Théâtre pour la premiere fois, aucun des Comédiens n'ayant osé faire ce personnage, ni s'exposer à la vengeance d'un homme si redouté. Il se barbouilla le visage de lie faute de masque, n'ayant trouvé aucun ouvrier assez hardi pour faire un masque ressemblant à Cléon, comme on en faisoit pour ceux qu'on vouloit joüer en public.

Deux choses empêchent qu'on ne puisse prendre aujourd'hui à cette piéce tout

le plaisir qu'elle fit aux Athéniens, à sçavoir une infinité de traits personnels sur un homme qui ne nous intéresse pas, & un style composé d'énigmes & d'anecdotes, dont il n'est pas toujours aisé de trouver le vrai sens. Nous tâcherons de ne rien omettre d'essentiel par rapport au but principal.

ACTE I.

Demosthène & Nicias vêtus en esclaves, ouvrent la scène. Le premier crie de toute sa force, comme s'il venoit d'être battu. Il envoye au Tartare cet homme nouveau, ce maudit Paphlagonien * qui s'est introduit depuis peu dans la maison, & qui roue de coups les esclaves. Allégorie ingénieuse : car la maison c'est Athènes, le Paphlagonien c'est Cléon, non qu'il fût de Paphlagonie, mais par allusion ** à sa voix rauque & semblable au bruit des flots. Les esclaves sont les premiers de la République, tels que Démosthène & Nicias, aussi-bien que la République même. Le maître de la

* Paphlagonie, Région de l'Asie mineure, dont LUCIEN dit que les habitans étoient superstitieux & bêtes.

** παφλάζω, ferveo.

maison, c'est le peuple. Cette satyre est autant contre le peuple & l'Etat, que contre Cléon.

On voit que le reproche de Plutarque tombe de lui-même, quand il blâme Aristophane d'avoir fait parler des Orateurs en esclaves, sans garder la bienséance des caracteres. Dans le tour allégorique qu'il a pris de représenter ces grands hommes, & les meilleures têtes de l'Etat, comme des esclaves d'un vieillard capricieux maltraités par un homme vil, pouvoit il mieux garder la décence des caracteres, qu'en les faisant parler en véritables esclaves? Il est vrai qu'il outre beaucoup; mais il ne force le pinceau que pour jetter plus de ridicule sur eux, sur Cléon, sur les Magistrats, sur le Peuple, & sur tout le Gouvernement.

Nicias peste aussi de son côté contre le nouveau venu, & il invite son ami & son compagnon d'armes, à faire avec lui une lamentation, qui devient risible par la parodie d'un air digne du Musicien Olympus *. Demosthène est d'avis de laiss-

* Olympus étoit un ancien joueur de flûte, instruit (disoit la fable) par Marsias. Le Poëte parodie quelque air connu, & en général les Poëtes Tragiques, qui faisoient quelquefois pleurer leurs Chœurs en Musique.

ser les pleurs, & de songer aux moyens de se délivrer. Il se fait entr'eux un combat à qui prononcera le grand mot, le mot décisif. Nicias cherche à le dire à la façon d'Euripide, à dire & ne dire pas, à parler d'une maniere couverte & intelligible. Aristophane fait allusion à la maniere adroite & embarrassée dont Phédre découvre à sa confidente son amour pour Hippolyte.

RACINE *apres* EURIPIDE.

Tu connois ce fils de l'Amazone;
Ce Prince si long-tems par moi-même opprimé.

ŒNONE.

Hippolyte, grands Dieux!

PHEDRE.

C'est toi qui l'as nommé.

Voilà précisément la scène & l'endroit que raille Aristophane dans Euripide. On peut juger sur ce seul trait s'il est croyable, quand il raille ce Poëte. Il nous le peint par tout comme un homme très-rusé. Peut-être en étoit-il quelque chose: mais on ne croira pas aisément sur la foi d'un ennemi envenimé, qu'Euripide fût un homme dangereux, & encore moins que ce fût un Poëte médiocre. Athènes n'étoit pas dupe de ces Parodies Comiques.

Le grand mot qu'aucun des deux Orateurs n'oſeroit dire, comme Phedre n'oſoit nommer Hippolyte, c'eſt le mot *fuyons chez les Lacédémoniens* *. L'un portant l'autre le diſent enfin ſans le dire, & cela en joignant les ſyllables qu'ils ſéparoient : c'eſt un jeu de mots & de Théâtre La fuite chez les ennemis étoit une fâcheuſe reſſource où les Athéniens réduiſoient ſouvent leurs plus grands hommes, par la crainte de l'oſtraciſme ou de quelque choſe de pis. Sans compter Miltiade, Themiſtocle & tant d'autres, Alcibiade étant à la celebre expédition de Sicile, & ſe voyant rappellé pour répondre à ceux qui l'accuſoient d'impieté, jugea à propos d'uſer de cette recette. Nous aurons ſujet d'en parler dans la ſuite.

Retenu par la crainte, Nicias veut prendre le parti de ſe réfugier aux autels des Dieux. » Quels Dieux, dit » Demoſthène ; en tenez-vous ? Oüi, » répond Nicias ; car ils me perſécu- » tent ſi injuſtement, qu'il me faut bien » croire qu'il y en a ». Ce mot impie eſt allegué pour faire ſoupçonner l'un & l'autre d'impieté. Cette accu-

* Μολῆσαι fuir, αὐτομολῆσαι s'enfuir chez les ennemis.

ſation ſe trouve ſouvent dans Ariſto-phane. Au reſte c'eſt à peu près la réponſe que fit Diogene à un Apoticaire, & Théodore le Philoſophe à un autre, étant interrogés, s'ils croyoient aux Dieux. » Sans doute (diſoient-ils chacun à celui qui leur faiſoit la queſtion) » puiſque je vous crois leur ennemi ». Demoſthène & Nicias s'aviſent enfin d'expoſer la choſe aux Spectateurs, à condition qu'ils applaudiront.

Diog. Laert. l. 6. Sec. 42. & l. 11. Sec. 103.

Demoſthène fait l'expoſé par une énigme dont voici le ſens. » Nous avons » un maître dur *, mangeur de féves, » homme colere & emporté, *Pycnitien* ** » de nation, vieillard difficile & ſourd. » Il y a quelque tems qu'il s'eſt aviſé » d'acheter un eſclave Paphlagonien, » corroyeur, homme intriguant & délateur fieffé. Ce fripon connoiſſant » bien ſon vieillard s'eſt étudié à le » flater, à le gagner, & à le ſéduire par » ſes inſinuations. Peuple d'Athènes,

* Il déſigne le peuple & les Magiſtrats. Ils preſſoient des féves entre leurs dents, pour ne pas dormir à l'audience; & les guerriers prenoient de l'ail; c'eſt pourquoi ARISTOPHANE les appelle ſouvent mangeurs d'ail.

** Du terme *Pnyx*, lieu de l'aſſemblée du peuple.

» lui disoit-il, reposez-vous après les » jugemens, bûvez, mangez, prenez ce » qu'on donne aux assemblées *: Voulez-vous souper chez moi ? Et semblables impertinences. Par ce moyen » il s'est insinué dans les bonnes graces » du vieillard, & nous a pillés tous. » Par exemple il m'a escamoté mon » gâteau de Pyle **. Il a toujours le » foüet *** de cuir en main pour frapper, & pour empêcher les Orateurs » d'approcher du vieillard. Celui-ci radote, & dit des Oracles. Alors le » Paphlagonien l'obséde, nous calomnie, » nous menace, & tire de nous des » présens, en criant, voyez comme j'ai » traité Hylas. Si vous ne donnez, vous » mourrez dès ce jour. Que faire? Il faut » donner ».

Demosthène après ces mots revient à Nicias, & lui demande quelle sera leur

* C'étoient trois oboles, ou une demi dragme. Nous aurons souvent lieu d'en parler. Cléon établit qu'on donneroit trois oboles à chacun des six mille Juges au lieu de deux qu'on donnoit auparavant. Le Triobole valoit cinq sols de nôtre monoye.

** Allusion à la victoire de Pyle dont Cléon eut tout l'honneur, quoique Démosthêne eût tout disposé.

*** Allusion au métier du pere de Cléon.

ressource. » La fuite, dit celui-ci; mais » répond l'autre, le Paphlagonien s'en » appercevra : car il a l'œil à tout. » Il a un pied à Pyle, & l'autre au » Barreau;

* Ses deux mains sont au païs d'Etolie
Et son esprit est en la Clopidie **.

pour dire qu'il ne songe qu'à voler. » Il » faut donc mourir, dit Nicias; mou- » rons au moins en braves gens. Com- » ment, reprend Demosthène? Prenons, » dit l'autre, du sang de taureau. Est- » il rien de plus désirable que le sort » de Thémistocle »? C'est que le bruit populaire étoit que Thémistocle avoit pris pour s'empoisonner du sang de taureau. Demosthène avouë qu'il aime mieux boire du vin, pour bien déliberer sur le parti qu'ils prendront. Cet Orateur aimoit à boire, puisqu'on le pince à ce sujet. Il vante ici beaucoup la puissance du vin dans les conjonctures délicates de la vie, & il engage Nicias à aller voler une bouteille. Il ne faut

* AMYOT Trad. de PLUTARQUE, Traité de la Curiosité.

** Clopidie, comme si c'étoit un païs. Jeu de mots sur le terme κλέπτειν voler.

pas oublier qu'ils agissent l'un & l'autre en esclaves, & que tout cela est allégorique & rempli d'allusions qui nous sont échappées. Si on les retrouvoit toutes, peut être blâmeroit-on moins Aristophane.

Nicias revient avec la bouteille fort content d'avoir trouvé le Paphlagonien dans un sommeil d'ivresse, après s'être gorgé de confiscations & couché sur un cuir. Ce cuir revient toujours pour confondre Cléon sur sa naissance. Démosthène boit avidement en vrai esclave; & le premier conseil que lui dicte Bacchus, c'est d'engager Nicias à voler les Oracles qui sont entre les mains du Paphlagonien. On les dérobe, & on les lit. C'est une autre énigme un peu moins claire pour nous qu'elle ne l'étoit pour les Athéniens. L'Oracle dit, » D'abord » un vendeur de toile gouvernera l'Etat; » (c'est Eucrates) * puis un vendeur » de moutons, (c'est Lysicles) un plus » méchant lui succédera, & ce successeur » sera le vendeur de cuir, le Paphla» gonien, le broüillon, l'homme vorace » & à voix bruyante, en un mot Cléon. » Car il est écrit dans les Destins que

* Eucrates, Lysicles, & Cléon successivement Questeurs ou Trésoriers.

» tous les vendeurs ſe ſuccederont. Mais » qui pourra ſupplanter le corroyeur » qui a ſupplanté le boucher » ? Demoſthène dit en liſant toujours, que ce ſera un vendeur de chair cuite ou de boudins. Peut-on rien imaginer de plus cruel contre une République telle qu'Athènes.

Nicias & ſon ami s'empreſſent à chercher l'heureux liberateur prédit par l'Oracle; & il ſe préſente juſtement à eux un homme de cette eſpéce * nommé *Agoracritus* qu'ils prient de ſauver la République. L'on croit que ce perſonnage repréſentoit allégoriquement Hyperbolus, homme vil dont nous avons déja parlé. Cette fiction, toute baſſe qu'elle nous paroît, n'en étoit que plus cauſtique contre les Athéniens qui faiſoient quelquefois entrer dans le Gouvernement des gens très-mépriſables.

» O l'heureux homme, (s'écrient les » deux Orateurs, à la vûë d'Agoracrite) » vous n'êtes rien aujourd'hui, & demain » vous ſerez tout » **. Le bon de l'affaire c'eſt que ce manant auquel ils s'adreſſent

* C'étoit un vendeur de chair cuite avec ſa boutique portative.

** Ce mot étoit plaiſant, parce qu'il étoit vrai dans un état auſſi capricieux que celui d'Athènes.

paroît avec une table remplie de viandes cuites ; & qu'au lieu de lui parler de la marchandise, les deux Orateurs l abordent & le saluent respectueusement comme le chef & l'ange tutelaire de la République. Celui ci aussi surpris que l'*homme aux fagots* de Moliere qu'on fait Medecin malgré lui, les regarde l'un après l'autre.
» Voyez-vous, continuë Demosthène, » tout ce Peuple nombreux ; vous en serez » le maître, & l'arbitre souverain. Vous » maltraiterez & emprisonnerez, même » les Généraux d'armée. Montez sur » votre table & regardez ces Isles, ces » ports, ces vaisseaux, ces marchés. Jet» tez un regard à droite sur la Carie, & » un autre à gauche sur Chalcédoine * » vous pourrez vendre tout cela. L'O» racle l'a déclaré ».

Cet homme étonné de tous les honneurs qu'on lui rend ne sçauroit concevoir que n'étant qu'un miserable il puisse devenir un si grand homme ;

* La Carie & Chalcédoine étoient aux deux extrêmités, l'une au midi, l'autre au nord d'Athènes dont elles étoient tributaires. Ainsi Agoracrite ne pouvoit les regarder ensemble sans se divariquer la vûë, comme il le dit plaisamment. La Carie & Chalcédoine sont aux deux extrêmités de l'Asie, ayant entr'elles toute la mer Egée, l'Hellespont, & la Propontide.

» Bon, lui replique t'on, c'eſt à cauſe de » cela même ». Il a beau dire qu'il ſçait à peine lire, qu'il eſt indigne en toutes manieres d'un ſi grand honneur ; on lui perſuade que ce ſont là juſtement les qualités qu'il faut pour gouverner dans le tems préſent. On lui lit l'Oracle énigmatique & burleſque qui le regarde, à ſçavoir que le Milan Paphlagonien, c'eſt-à-dire le voleur Cléon ſera dompté par le Dragon, c'eſt-à-dire par l'andouille, ou plutôt par le faiſeur d'andouilles.

Agoracrite a de la peine à revenir de ſon étonnement, tant il ſe croit peu né pour gouverner. » Pauvre homme, lui » dit Demoſthène ; tu n'auras qu'à faire » ton métier. Rien de plus facile. Il n'y » a qu'à uſer d'enveloppes *, tout » broüiller, attirer le peuple par des ca- » reſſes de cuiſine, & le dupper. Voilà » ce que tu fais. Tu as outre cela d'au- » tres excellentes qualités pour le peu- » ple, la voix forte, l'éloquence impu- » dente, le génie malin, & la charlatanerie » du marché. Crois-moi, tu vaux trop, » & tu as tout ce qu'il faut pour le

* Alluſion au métier de cet homme comparé à la maniere dont Cléon en uſoit dans le Gouvernement.

» gouvernement ». On l'exhorte à attaquer le Paphlagonien ; entreprise hardie. Il en sent tout le poids, & il demande qui le secondera. Les riches ? Ils respectent Cléon. Les pauvres ? Ils le craignent. Demosthène lui promet l'assistance des Chevaliers ennemis jurés de Cléon, celle des spectateurs, la sienne, & celle des Dieux. Il l'exhorte plaisamment à ne rien craindre. » Car, dit-il, ce n'est » pas Cléon lui-même qui paroîtra ; puis- » qu'aucun artisan n'a osé faire son mas- » que. Mais on le reconnoîtra si bien » qu'on croira le voir lui-même ». Nicias avertit aussi-tôt par un cri effrayant, que le Paphlagonien s'est reveillé, & qu'il va paroître. L'on ne sçauroit certainement mieux préparer l'arrivée d'un scélerat sur le Théâtre, que le fait ici Aristophane depuis la premiere Scène. Moliere l'a peut-être imité dans l'artifice qu'il a employé à préparer ainsi les spectateurs à son Tartuffe, qui ne se montre qu'après avoir été ébauché par autant de coups de pinceau que Cléon. On ne peut nier du moins que Moliere n'ait pris d'Aristophane l'idée & les traits du Medecin malgré lui. On le reconnoît dans Agoracrite qui malgré lui devient un grand homme d'Etat.

Cléon paroît en reprimandant d'une voix terrible les deux esclaves. Il semble leur reprocher obscurément de solliciter ceux des Chalcis à la révolte. Les Chalcidiens se révolterent en effet un ou deux ans après *. Ce soupçon que jette Aristophane sur Demosthène & Nicias est bien odieux, & montre bien la liberté de l'ancienne Comédie. Demosthène de son côté appelle à grands cris Agoracrite qui s'enfuit en tremblant. A son défaut l'Orateur appelle au secours les Chevaliers qui viennent en Chœur. Il les arrange comme s'il s'agissoit de livrer bataille **. Le Chœur répond à ses cris, & tout retentit de ces mots : » Frapez, » frapez cet ennemi des Chevaliers & » du peuple, ce gouffre de déprédations » & de rapines ; prenez garde qu'il n'é» chappe. Car il sçait les routes détour» nées d'Eucrates ». On taxe ici obscurément la souplesse & la basse naissance de l'un & de l'autre.

Cléon fort embarrassé de cette espéce de sédition appelle à son aide les Juges. Il leur donne l'épithéte de *Triobolaires*

* La huitiéme année de la guerre sous l'Arch. Isarchus. THUCYD. *l.* 4.

** Allusion à l'expédition de Pyle, où Démosthêne & Cléon commandoient par indivis.

par égard à l'honoraire qu'il avoit fait augmenter pour eux : & il leur fait entendre qu'il les nourrit par ses délations & ses clameurs. Mais les Juges ne viennent point. Le Chœur allégue ses raisons contre Cléon, à sçavoir qu'il dévore la patrie. Celui-ci flate les Chevaliers pour les appaiser. » Quoi, s'écrie-t'il, traiter » ainsi un homme qui vouloit ouvrir l'a- » vis de vous ériger un monument en mé- » moire de votre bravoure * ». Le Chœur n'est pas la dupe de cette basse adulation, & menace de plus en plus son ennemi.

Agoracritus qui s'étoit caché, voyant qu'il n'y a rien à craindre & qu'il sera soutenu, vient droit à Cléon dont l'aspect l'avoit d'abord épouvanté, & il se vante de dompter ce rival malgré sa voix de tonnerre. On consent à ce combat ; combat entierement comique, puisqu'il s'agit entre les deux rivaux de sçavoir qui l'emportera par la force des poumons, & par l'impudence, qui sont les deux uniques talens que les Chevaliers reconnoissent dans Cléon **. Thucydide &

* Ce trait a l'air d'une satyre contre les Chevaliers. Il tombe cependant plus à plomb sur Cléon.

** Thucyd. l. 4. Plut. dans Périclès & ailleurs.

Plutarque disent qu'en effet il étoit mauvais Capitaine, & citoyen turbulent. Les Historiens s'accordent assez avec le Poëte.

Cléon qui sent quel est le concurrent à qui il a affaire, commence par vouloir le rendre suspect d'intelligence avec les ennemis: ruse ordinaire qui lui réüssissoit, & qui montre son caractere de délateur. Mais il trouve un adversaire digne de lui. Car Agoracritus l'accuse lui d'aller à jeun au Prytanée, & d'en sortir rassasié. Il feint même malignement qu'il a tous les vices qu'il veut reprocher à Cléon, & il les expose en termes allégoriques, & tirés du métier de Cléon & du sien. Les deux combattans sont aux prïses. Ils s'accablent de clameurs & d'injures coup sur coup. Cléon insiste, tonne, & menace, & crie d'une voix de Stentor. Agoracritus replique, le bat d'estoc & de taille, & ne cede pas un pouce de terrein. C'est un combat singulier fort vif où les bottes sont autant de coups de dent qui emportent le morceau. Mais cette alternative d'injures quoique pleine du sel le plus mordant sur Cléon n'est pas propre pour notre langue & nos mœurs L'affaire de Pyle mise en assaisonnement

burlesque en fait presque tout le prix. On peut imaginer ce que c'est que de voir aux prises deux Athlétes tels qu'un faiseur de saucisses, & un Général d'armée aussi accrédité qu'insolent, qui disputent le prix de l'impudence & de l'étenduë de la voix pour montrer qu'ils sont propres à se méler du gouvernement d'Athènes. Il n'est presque point de crimes infamans qu'ils ne s'imputent mutuellement, & par-là ils font la preuve, suivant l'idée du Poëte comique. Trait hardi, s'il y en eût jamais, & si souvent répété qu'il est inconcevable comment l'Etat Athénien pouvoit l'entendre & le souffrir. Mais la politique étoit de laisser dire & de toujours faire. Pour conclusion Agoracritus & Cléon se citent l'un l'autre devant les Juges, & courent s'entr'accuser.

L'interméde du Chœur est un discours adressé en partie aux spectateurs. On y dit la raison qui a engagé le Poëte à donner pour la premiere fois cette piéce en son nom, ce qu'il n'avoit encore osé faire d'aucune autre Comédie. C'est qu'il regardoit, dit-on, l'art comique comme une chose très-épineuse; & que le sort de ses predécesseurs, méme des plus célébres, tels que Magnès, Cra- Parabase

tinus, Cratès, &c. lui faisoit peur. On y parle des anciens guerriers Athéniens plus braves & moins interessés que ceux du tems présent avec qui on les compare. Enfin le Chœur y vante ses belles actions, c'est-à-dire celles du second ordre des Athéniens. Le tout est mêlé d'invocations aux Dieux, à la maniere des Chœurs, & traité avec autant de malice que d'allégorie.

ACTE II.

Dès que Agoracritus reparoît, il annonce au Chœur impatient de sçavoir le succès de sa dispute avec Cléon en présence du Sénat, que Cléon a été honteusement vaincu. Il raconte la chose en détail, mais d'une maniere bouffonne. Car en se faisant le singe de Cléon, il le bat par ses propres armes. Voici la substance du démêlé. „ Cléon, dit Ago-„ racritus aux Chevaliers, a répandu „ d'abord des torrens de calomnies con-„ tre vous tous. Il vous a traités de „ conjurés. Le Sénat séduit par ses four-„ beries commençoit à s'armer d'un front „ sévére ; j'ai pris la parole après avoir „ invoqué comme des Dieux, les effron-„ tés, les imposteurs, le marché, &c „.

Agoracritus ajoute ici une poliçonnerie pour contrefaire les basses manœuvres de Clèon. Il dit qu'après avoir salué profondément un des Juges à qui il étoit échappé quelque bruit involontaire, il s'est mis à crier: » Grande nouvelle, » Messieurs, nouvelle intéressante! Hé » quoi? Depuis que nous avons guerre » jamais vos poissons * favoris que vous » aimez tant n'ont été à si grand mar- » ché ». C'est un mot sanglant contre l'imbécillité des Magistrats, qui au lieu de songer sérieusement aux guerres de l'Etat, se laissoient séduire par les raisonnemens de Cléon qui leur faisoit croire que tout alloit bien, quand les mets dont ils faisoient leurs délices n'étoient pas rares. » A ce mot, (conti- » nuë Agoracritus) vous eussiez vû la » sérénité reparoître sur tous les visages. » On m'applaudit, on me couronne, » & je fais ensorte qu'en effet ces pois- » sons tant vantés étoient à vil prix. » Cléon qui se voit supplanté propose » à son tour une Hécatombe pour » les bonnes nouvelles qu'il a reçûës: » mais je recharge en demandant deux » Hécatombes, & même un sacrifice de

* Ἀφύη sorte de poisson très-délicat dont les Athéniens étoient friands.

» mille chévres *, si les *Trichides* ** ne
» coutent qu'une obole le cent. Ce mot
» réveille le Sénat. En vain Cléon veut
» raisonner ; on ne l'écoute plus. Un
» Député de Lacédémone vient deman-
» der audience, & parler de paix. On
» ne daigne pas l'entendre. Quoi, parler
» de paix tandis que les ennemis sçavent
» que les poissons les plus exquis ne
» coutent presque rien à Athènes ! On
» rompt l'assemblée, & on court aux
» poissons. Agoracritus achete des herbes
» pour assaisonner ces poissons si re-
» cherchés. Il en donne *gratis* à ceux
» qui n'en peuvent acheter. On le com-
» ble de loüanges & de caresses, de
» sorte, dit-il, que j'ai gagné tout le
» Sénat pour une obole de coriandre ».
Voilà l'histoire du Sénat par rapport à Cléon, & de Cléon par rapport au Sénat. Est-il une satyre plus accablante ? Y en eut-il jamais de semblable dans tout autre Etat qu'Athènes.

* Allusion au vœu que firent les Athéniens avant la bataille de Marathon. C'étoit de sacrifier à Diane autant de boucs ou de chévres qu'ils tueroient d'ennemis. Ils ne purent trouver assez de victimes, & ils se contenterent d'en immoler cinq cens tous les ans, ce qui se faisoit encore du tems de Xenophon. XENOPH. *l.* 3. *de exped. Cyri.* & ÆLIAN. *var. hist. l.* 2. *c.* 25.

** Σεχίδες sorte de poisson.

Cléon revient tout fumant de courroux. Il jette feu & flamme contre Agoracritus. Mais celui-ci fier de ſa victoire ſoutient ce nouveau choc du même air. La conteſtation ſe renouvelle avec plus de vivacité en préſence des Chevaliers qui ſoutiennent Agoracritus. Après quelques injures allégoriques, Cléon qui s'eſt mal trouvé du Tribunal ſupérieur menace ſon concurrent de le traîner à celui du peuple. L'autre accepte le parti en diſant qu'il criera plus haut. Il ſçait que c'eſt le moyen d'avoir gain de cauſe auprès du peuple.

CLEON.

Mais tu es un miſerable que le peuple ne croira pas. Pour moi je le tourne comme il me plaît.

AGORACRITUS.

Voyez comme il ſe jouë du peuple qu'il ſe vante d'avoir à lui.

CLEON.

C'eſt que je ſçai de quels mets il le faut regaler.

AGORACRITUS.

Oüi, tu imites les nourrices qui mangent la boüillie de leurs enfans.

Cléon appelle le vieillard qui fait le perſonnage du peuple. » Sortez, dit-il,

» mon cher petit Peuple, sortez mon » pere ».

Agoracritus en dit autant. Le vieillard gronde, & paroît. Cléon se plaint à lui des maux qu'il souffre pour l'avoir trop aimé. Mais le concurrent ne fait pas moins de caresses à l'imbécille vieillard.

CLEON.

Une preuve de mon amour pour le Peuple, c'est que j'ai supplanté le Général de Pyle, & que j'ai chassé les Lacédémoniens.

AGORACRITUS.

Et moi en me promenant j'ai escamotté un potage qu'un autre avoit fait.

Agoracritus prie donc le Peuple de juger sur cette contestation, pourvû que ce ne soit pas dans le lieu ordinaire de l'assemblée. » Car, ajoute-t'il, le bon-» homme est très-sensé chez lui. Mais » dans l'assemblée il tombe en en-» fance ».

Les deux concurrens plaident devant le vieillard. Cléon commence, & fait une imprécation ridicule pour prouver son amour envers le Peuple *. Agora-

* Il insinuë qu'il est le plus honnête homme des Trésoriers après Lysiclès & deux courtisanes qui étoient apparemment celles de Lysiclès.

critus enchérit par une imprécation encore plus impertinente. On entre en matiere. Le premier allégue ſes extorſions & ſes vols ſur les particuliers en faveur du peuple. Mais le ſecond dit que rien n'eſt plus aiſé que d'en faire autant, & pour montrer combien Cléon eſt peu amateur du Peuple. „ Quoi, dit-il, „ vous Peuple qui avez ſi bravement „ combattu à Marathon, & dont les vic„ toires nous ont inſpiré tant d'orgueil, „ il vous laiſſe aſſeoir ſur la pierre dans les „ lieux d'aſſemblée „! Là-deſſus il donne au vieillard un carreau. Cette complaiſance commence à le gagner en faveur d'Agoracritus qui profite de cette ouverture pour accuſer Cléon d'avoir eu de la dureté pour le Peuple durant huit années *,

*Quelque tems avant la guerre, les habitans de pluſieurs Bourgs de l'Attique s'étoient retirés à Athènes où ils logeoient comme ils pouvoient. THUCYD. *l.* I. Cela dura long-tems, & cauſa enfin une peſte. Cet endroit d'ARISTOPHANE, & quelques autres où il parle des fêtes Lénéennes, d'une victoire remportée ſur les Corinthiens par deux mille fantaſſins & deux cens cavaliers, de l'allegreſſe qui précéda les echecs des Athéniens à Mégare & à Délium, malheurs qui n'arriverent que la huitiéme année de la guerre; tout cela, dis-je, confirme la date de cette Comédie marquée par la Préface Grecque.

tandis qu'il le voyoit réduit à habiter dans de misérables chaumieres ; & sur tout d'avoir renvoyé avec hauteur les Lacédémoniens qui demandoient humblement une paix aussi utile à Athènes qu'à eux-mêmes. Cette négociation des Lacédémoniens si bien décrite par Thucydide * se fit au sujet de leurs troupes interceptées dans l'Isle de Sphacterie

Cléon replique qu'il n'a maltraité les Députés que par amour pour la patrie, & sur la foi de certains Oracles **, qui l'assuroient que le Peuple Athénien feroit la loi à tous les Grecs, & recevroit jusqu'à cinq oboles *** par tête à chaque assemblée. C'étoient là en effet les motifs pueriles dont l'ambitieux Cléon repaissoit la Commune pour l'engager à s'opposer à la paix, ce qu'elle fit pour son malheur. Aussi Agoracritus reproche-t-il à Cléon que son motif est moins la gloire du Peuple que son propre intérêt, soit pour s'enrichir durant la guerre & pêcher en eau trouble, soit pour empêcher

* Thucyd. l. 4.

** On raille ici Cléon comme dans les premieres scènes, sur ce qu'il affectoit de bercer le peuple d'oracles prétendus.

*** Cléon fut le premier qui en fit donner trois.

la recherche de ſes crimes. Thucydide dit la même choſe au livre quatriéme. Cléon veut égaler ſes ſervices à ceux de Thémiſtocle; nouvelle matière à raillerie. Le vieillard indigné d'avoir été ſi long-tems duppe de Cléon lui impoſe ſilence. Son rival le charge de plus belle, & l'accuſe de péculat & de colluſion intéreſſée avec ceux qui vouloient perdre les Mityleniens. Le Poëte touche là une hiſtoire qui eſt rapportée fort au long au troiſiéme livre de Thucydide. Ceux de Mitylene, Etat de l'Iſle de Leſbos s'étoient revoltés pour la 2e. fois contre les Athéniens; le Général Pachès s'étant rendu maître de la ville envoya les plus coupables à Athènes. On délibera ſur le ſort de cette ville rebelle, & à l'inſtigation de Cléon on fit un décret qui condamnoit à mort non-ſeulement les priſonniers, mais tous les Mityleniens qui étoient au deſſus de l'âge de puberté. Le reſte tant femmes qu'enfans fut condamné à l'eſclavage. La République après ce premier tranſport de courroux ſe repentit d'un décret ſi barbare. Cléon fit une harangue qu'on lit dans l'Hiſtorien pour engager le Peuple à le confirmer. Cette harangue eſt vive & belle. Diodore y

répondit en faveur des Mityleniens. Les voix furent partagées. Mais le plus grand nombre fut pour faire grace. On caſſa le décret, & l'on envoya ſur le champ un vaiſſeau pour révoquer les ordres cruels qu'un autre portoit Le ſecond arriva heureuſement auſſi-tôt que le premier. On épargna Mitylene, & l'on ſe contenta de faire mourir les plus coupables. Ariſtophane veut apparemment inſinuer que Cléon avoit reçu quarante mines pour plaider contre les Mityleniens, ou bien qu'on lui avoit promis ou donné les dépouilles de ceux qui étoient condamnés.

Cléon eſt réduit à ſe jetter ſur la défenſive. Il allégue en ſa faveur les boucliers de Pyle pris ſur l'ennemi, & on le raille ſur les cuirs attachés à ces boucliers. Il allégue encore qu'il a appaiſé ſeul une conjuration. On lui répond qu'il a imité les pêcheurs qui troublent l'eau pour faire une pêche plus abondante. Agoracritus lui demande méchamment ſi dans le tems qu'il s'eſt enrichi à vendre du cuir, il a donné ſeulement au vieillard-peuple de quoi ſe faire des courroyes. Auſſi-tôt il donne lui-même des ſouliers. Il y ajoute un manteau, après un ſemblable reproche à Cléon.

Cléon. Celui-ci veut faire de même & couvrir les épaules du Peuple. Mais le vieillard rejette cet autre manteau comme ſentant le cuir. Agoracrite tournant toujours en ridicule tout ce qu'a fait Cléon le met dans une grande fureur, dont il ſe rit, & le vieillard eſt tellement gagné qu'il ôte à Cléon l'Anneau qui étoit la marque de la dignité des Queſteurs pour le donner à Agoracrite. Mais on eſt fort ſurpris de trouver que l'Anneau au lieu de porter la marque ordinaire; repréſente un oiſeau de proye le bec ouvert comme pour haranguer. » Ce n'eſt » pas là mon anneau, c'eſt celui de Cléo- » nyme, dit le Peuple ». Incontinent il en donne un autre avec la Queſture à Agoracrite. Cléon pour ſe ſoutenir veut revenir à ſes oracles; mais ſon rival lui ferme la bouche en diſant qu'il en a de plus intereſſans. Toutefois comme les Oracles ſont une nouvelle reſſource de Cléon pour regagner le Peuple, on conſent à les écouter. Après quelques traits mordans du Chœur, Cléon les produit, & Agoracrite y oppoſe les ſiens; c'eſt le ſujet du troiſiéme Acte.

ACTE III.

Cette oppoſition d'Oracles, c'eſt-à dire de belles promeſſes dont on tâche de repaître le peuple, eſt traitée dans le même genre de plaiſanterie que tout ce qui s'eſt paſſé juſqu'ici entre les deux rivaux, mais d'une maniere encore plus énigmatique. Cléon montre quelques papiers myſterieux, ajoutant qu'il en a plein un coffre. Les Oracles pour ſéduire Athénes ne lui coutoient rien. L'autre pour encherir dit que ſa maiſon en eſt remplie. Le premier Oracle de Cléon eſt un ordre de *garder le chien qui abboye*. Le chien c'eſt lui-même. Agoracrite en donne un tout contraire contre *ce Cerbere qui ſe nourrit du ſang du Peuple*. Cléon en produit un ſecond où il ſe compare à *un lion qu'il faut conſerver*. Mais on lui fait remarquer que ce même Oracle mieux entendu dit qu'il faut *enfermer le lion & le mettre au pilori* *. Les Oracles continuent toûjours ſur le même ton plus obſcur pour nous qu'il ne l'étoit pour les ſpectateurs. Cela mon-

* Dans un bois à cinq trous πεντεσύριγγι ξύλῳ SCHOL.

tre que le peuple ſe laiſſoit amuſer par les ſentences ſuperſtitieuſes, dont ceux qui vouloient gouverner uſoient habilement. Cléon dans un de ſes Oracles fait alluſion à celui de Thémiſtocle qui eſt très-connu, c'eſt-à-dire aux *murs de bois* qu'Apollon conſeilloit aux Athéniens de conſtruire, & que Thémiſtocle interpreta par le terme de vaiſſeaux, en les engageant à donner la bataille navale de Salamine.

Comme il n'eſt-ici queſtion que du goût de la Comédie ancienne, & non pas de grandes recherches d'érudition qui écarteroient du but principal, on ſe diſpenſera aiſément de l'explication pénible, & ſouvent impoſſible de quelques autres Oracles comiques dont les alluſions ſont moins aiſées à démêler & feroient peu de plaiſir.

Les Oracles n'ayant pas réuſſi à Cléon, il a recours à une autre adreſſe, c'eſt de promettre au Peuple du blé. Mais le Peuple ne veut pas en recevoir d'un pareil Miniſtre d'Etat, parce que, dit-il, on l'a ſouvent éprouvé trompeur, ainſi que Théophanes. Cléon ajoute qu'il eſt prêt de donner un feſtin au vieillard. Agoracrite fait la même offre en termes plus magnifiques, deſorte

que le vieillard-peuple qui se prenoit aisément par ces repas & ces largesses, accepte le défi & les met aux prises, résolu de se livrer à celui qui sçaura mieux le régaler. Cela dispose à l'Acte suivant. Car les deux Athletes vont préparer le festin, & durant cet intervalle les Chevaliers font observer au vieillard qu'il est en effet le Souverain d'Athénes, puisque tous les Grands s'empressent à le caresser & à lui faire la cour; mais qu'après tout il ne sçait pas user de son pouvoir, puisqu'on le séduit, comme on veut, par les piéges les plus grossiers. Le Peuple répond que c'est un plaisir exquis pour lui d'enrichir des brigands qui le flattent, & de leur faire ensuite rendre leur proye.

ACTE IV.

Les deux compétiteurs résolus de se concilier l'amitié du vieillard à quelque prix que ce puisse être, reviennent en équipage de Maître d'Hôtel, chacun avec une table chargée de mets pour le Peuple: leur entrée est comique: car feignant qu'ils sont dans une lice prêts à courir au moindre signal, ils attendent celui du vieillard pour com-

mencer. Cléon lui presente une chaise, & Agoracrite une table. Le premier dit : » Mangez de ce gâteau que j'ai fait à » Pyle. Prenez, dit l'autre, cette croûte » que Cerès fit exprès pour vous ». Chacun des deux offre ainsi alternativement quelque mets par allusion aux affaires de la Republique ; & le second encherit toûjours sur le premier. Mais Agoracrite, qui jusques-là a plus offert que sont rival, se trouve pris lorsque son adversaire presente un salmi de liévre au Peuple. Car il n'en a point à offrir. Or c'étoit le mets délicieux. Il s'avise donc d'un tour de souplesse, pour exprimer celle de Cléon par rapport à l'affaire de Pyle. Il feint qu'il voit arriver des députés chargés d'argent. Où sont-ils, dit vivement Cléon ? Agoracrite profite de ce moment de curiosité pour le supplanter ; & il presente au Peuple le plat que lui destinoit son compétiteur. L'allusion est visible, & Aristophane comptoit bien qu'on la sentiroit parfaitement. Aussi Cléon avoue-t-il qu'il est vaincu en fait d'impudence.

L'autre pour le confondre par un dernier effort de génie propose au vieillard de fouiller leurs mannes. Celle d'Agoracrite se trouve vuide. Il avoit

tout donné au Peuple. Mais celle du Paphlagonien eſt toute remplie ; il n'en avoit preſque rien tiré pour regaler le Peuple. „ Et voilà ce qu'il a toujours „ fait (dit Agoracrite.) Il vous a donné „ peu, & s'eſt tout reſervé „. Sur cela le Peuple veut ôter à Cléon la couronne dont il l'a orné, pour la donner au nouveau favori. Mais Cléon dit à haute voix qu'il n'en ſera rien, parce qu'il a un Oracle de Delphes qui lui marque les qualités de celui qui le ſupplantera. Ce ſera moi-même, répond Agoracrite ; & j'ai tout ce qu'il faut pour cela. En effet Cléon l'interroge à peu près comme Œdipe queſtionne le Berger de Laïus dans Sophocle *, & à chaque réponſe il reconnoît peu à peu ſon ſucceſſeur dans ce nouveau rival. Les queſtions & les réponſes ſont ſingulieres. Car elles aboutiſſent à montrer qu'Agoracrite eſt un homme vil, un vendeur de viandes cuites, un voleur, un parjure, un impoſteur, un coquin fieffé, & par conſéquent le véritable & digne ſucceſſeur de Cléon. Cléon le reconnoît par l'interprétation de l'Oracle, & imitant toujours Œdipe. „ Hélas, s'écrie-t-il, l'O-

* Parodie de la plus brillante Scène de SOPHOCLE, vol. I.

» racle est accompli : Cachez le mal-
» heureux Cléon. Adieu, chere cou-
» ronne, je te quitte à regret, un au-
» tre te portera, sinon plus grand vo-
» leur que moi, du moins plus fortuné ».
Ces derniers vers sont une parodie d'un des plus beaux endroits de l'Alceste * d'Euripide. Il y a encore, dans le reste, des parodies de quelques autres morceaux d'Euripide que nous n'avons plus. Quoique les Scholiastes ne disent rien de celle de Sophocle, elle est trop visible pour ne pas l'appercevoir ; & il est bon de ne pas l'oublier, & de conclure qu'Euripide n'a pas été le seul des trois Poëtes tragiques qu'Aristophane ait maltraité.

Le nouveau Trésorier est déclaré vainqueur, & salué comme tel. On lui livre le Paphlagonien pour en faire ce qu'il voudra. Agoracrite promet au Peuple qui se recommande à lui, un retour parfait & un soin particulier de la *ville des sots* **. Ainsi appelle-t-il Athénes par un mot métaphorique ***. Tandis que

* Voyez *Alceste* premiere partie, vol. III.

** ARISTOPHANE dit ici & ailleurs que le Peuple a toujours la bouche béante, comme un sot.

*** Χάσκω *hisco*.

le vainqueur s'en retourne avec le Peuple, le Chœur fait ſon office comique de médire, ou plûtôt de déchirer le public & les particuliers en dévoilant impudemment les choſes les plus exécrables.

A C T E V.

Agoracrite revient bruſquement, mais en homme triomphant. Il demande ſilence comme pour annoncer une grande nouvelle. On l'écoute : » J'ai refondu, » dit-t-il, le Peuple, & je vous le rends » honnête homme de ſcélérat qu'il étoit. » Il habite l'ancienne, la veritable Athè- » nes, & il eſt devenu tel qu'il fût » autrefois du tems des Miltiades & des » Ariſtides ». On ouvre les portes, le Peuple rajeuni paroît au milieu des acclamations du Chœur. Il remercie Agoracrite du bienfait qu'il vient d'en recevoir ; & comme s'il eût perdu la memoire de tout ce qui lui étoit arrivé du tems de Cléon, il demande qu'on l'en inſtruiſe. Agoracrite lui raconte ſans façon une partie des folies qui ſont échappées au vieillard, comme dans un délire, par exemple de s'être livré à des ſéducteurs qui le flattoient pour le piller, & choſes pareilles. Le

Peuple rougit de ses fautes passées. Mais le nouveau Questeur les attribuë moins à lui qu'à ceux qui l'ont trompé. Il lui fait cependant des questions sur la maniere dont il se comportera desormais. En personnage sage, répond le Peuple. Cette espece d'interrogatoire est très satyrique, ainsi que toute la Scène. Enfin pour surcroît de satyre & de comique extraordinaire, Agoracrite produit deux femmes qu'il dit être les anciennes alliances d'Athènes avec Lacédémone que Cléon tenoit captives chez lui, & il les remet entre les mains du Peuple devenu sensé. » Mais que ferez-» vous (dit ce dernier personnage,) de » ce coquin de Paphlagonien qui a tant » fait de mal »? Agoracrite ne voit pas de plus grande punition que de rendre l'échange parfait, & de lui donner le métier qu'il quitte lui-même pour prendre sa place.

Voilà ce qu'il y a de plus curieux dans cette piece, dont le goût & la conduite représentent parfaitement la bizarrerie, l'acrimonie, la hardiesse des comiques Grecs, & le génie des spectateurs qui aimoient les verités crues, & les traits sanglans, fût-ce contre eux-mêmes.



LES NUÉES, COMEDIE D'ARISTOPHANE.

Joüée pour la premiere fois sous l'Archonte Isarchus, la 9e année de la guerre du Peloponnése, la 1e de l'Olympiade 89. aux Fêtes Dionysiales; pour la seconde fois avec des changemens, sous l'Archonte Aminias, la 2e année de la même Olympiade 89. retouchée enfin pour la 3e fois (& non représentée) l'année suivante, sous l'Archonte Alcée.

DESPR. Art. poét. ch. 3. IL n'y a personne qui ne connoisse cette Comédie au moins de nom. C'est une des plus distinguées d'Aristophane. Le grand Socrate qu'on y déchire impitoyablement, l'a renduë un monument précieux à toute la posterité. En effet comme dit Despreaux:

Aux accès insolens d'une bouffonne joye
La sagesse, l'esprit, l'honneur furent en proye.
On vit par le public un Poëte avoüé
S'enrichir aux dépens du mérite joüé :
Et Socrate par lui dans un Chœur de Nuées,
D'un vil amas de peuple attirer les huées.

Plus cette Comédie est intéressante, plus il me paroît nécessaire d'en bien fixer l'époque, afin de juger précisément, si & jusqu'à quel point il est vrai que Socrate fut la victime de cette Comédie. Le silence de Platon, de Thucydide, d'Aristote, en un mot, des Auteurs contemporains sur un article si considérable, m'avoit toujours paru étonnant, & me rendoit un peu suspecte l'opinion de ceux qui croïent qu'en effet cette Comédie coûta la vie à Socrate. Il est vrai qu'Elien paroît le dire nettement ; mais après tout Elien vivoit sous l'Empereur Antonin le Débonnaire, & il est le premier qui ait avancé ce fait, que d'autres comme Eunapius & quelques Scholiastes ont pris de lui. Ses paroles meritent toutefois d'être pesées. Voici le chapitre entier.

» Anytus & ceux de son parti, cher- Æl. l. 2.
» choient avec soin les moyens de per- var. hist.
» dre Socrate, pour les raisons que nous ch. 13.

» avons alleguées ailleurs; mais ils re-
» doutoient les Athéniens; ils se défioient
» de la maniere dont le peuple pour-
» roit prendre une accusation grave con-
» tre un homme qui par bien des rai-
» sons avoit un grand crédit dans l'E-
» tat, & particulierement parce qu'il
» décrioit les Sophistes, qui ne sça-
» voient & n'enseignoient rien qui en
» valût la peine. Ils commencerent par
» sonder cette espece de gens sur le
» projet qu'ils méditoient d'accuser So-
» crate: car ils ne jugeoient pas qu'il
» fût sûr de précipiter les choses, non
» seulement à cause de ce que je viens
» de dire, mais par la crainte qu'ils
» avoient que les amis & les sectateurs
» de Socrate n'aigrissent l'esprit des
» Juges, & ne fissent retomber toute la
» confusion sur les accusateurs d'un
» homme, qui après tout n'étoit pas
» coupable, & qui faisoit l'ornement
» de son siecle. Qu'imaginent-ils? Ils
» vont trouver Aristophane le faiseur
» de Comédies, grand rieur de pro-
» fession, vrai Turlupin, & qui faisoit
» gloire de l'être. Ils le gagnent & lui
» persuadent de traduire Socrate en
» ridicule en plein Théâtre, sur les
» choses qu'on lui reprochoit faussement,

» comme d'être un séducteur éloquent, » capable de changer le blanc au noir, » & de donner une entorse au bon » droit, homme à sentimens singuliers » & dangereux, qui vouloit introduire » de nouveaux Génies à la place des » Dieux qu'il méprisoit, homme enfin » propre à inspirer ses erreurs à qui- » conque l'approchoit. Aristophane sai- » sit vivement ce sujet, y répand le sel » de la plaisanterie & l'agrément des » vers, sans rougir de prendre pour » l'objet de ses risées le meilleur de » tous les Grecs. Car ce n'étoit pas un » Cléon qu'il se proposoit de déchirer, » ni les Lacédémoniens ou les Thé- » bains; mais un sage chéri des Dieux, » & particulierement d'Apollon *. So- » crate mis en spectacle public sur- » prit d'abord étrangement les Athé- » niens qui ne s'attendoient à rien » moins: mais parce qu'ils étoient na- » turellement défians & soupçonneux

* C'est qu'Apollon à Delphes l'avoit déclaré par un Oracle, le plus sage des hommes. Socrate expliqua lui-même l'oracle aux Athéniens avec autant d'esprit que de modestie, en leur disant qu'ils croyoient tout sçavoir & ne sçavoient rien, au lieu que lui ne sçavoit rien, & croyoit aussi ne rien sçavoir.

» à l'égard des hommes extraordinaires » & diſtingués, ſoit dans le maniement » des affaires publiques, ſoit dans les » talens, & dans la régularité de la con» duite, cette Comédie des Nuées com» mença à leur plaire au point qu'ils » donnerent plus d'applaudiſſemens au » Poëte qu'on n'en avoit donné à au» cun ſpectacle. Ils le proclamerent vain» queur *, & ils contraignirent les Ju» ges de ces jeux, à mettre au pre» mier rang le nom d'Ariſtophane. Tel » fut le ſuccès de cette Comédie.

» Quant à Socrate, il alloit rarement » aux ſpectacles, excepté quand Euri» pide diſputoit le prix par des Tra» gédies nouvelles; car il ne manquoit » pas de s'y trouver. Il aſſiſtoit de même » à ſes combats au Pyrée. En effet, il » aimoit ce Poëte Tragique pour ſa ſa» geſſe & pour la beauté de ſes pieces » toutes vertueuſes. Cependant Alcibia» de ** & Critias *** le contraignirent » d'aller quelquefois auſſi à la comédie. » Mais loin de ſe plaire à ce divertiſ» ſement, il avoit un ſouverain mépris

* Donc le peuple ſe trouvoit auſſi avec les Commiſſaires nommés pour décider des prix.

** Fils de Clinias.

*** Fils de Calliſchrus.

» pour les Comédiens *, Philoſophe
» comme il l'étoit, & homme de bien,
» il ne pouvoit goûter des gens qui
» faiſoient profeſſion de mordre, d'ou-
» trager, de déchirer tout le monde, &
» de ne rien dire d'utile. Ce furent là
» les cauſes ſecrettes du dépit qui don-
» na lieu à la Comédie des Nuées,
» ſans compter les ſuggeſtions d'Anytus
» & de Melitus. Il eſt même vraiſem-
» blable ** qu'Ariſtophane ſe laiſſa cor-
» rompre par argent dans cette con-
» jonĉture; car vû l'ardeur & l'em-
» preſſement des uns à calomnier Socrate
» devant les Tribunaux, vû la pau-
» vreté & la méchanceté du Poëte, eſt-
» il étrange de croire qu'il ait reçû de
» l'argent pour cette mauvaiſe affaire?
» Mais il ſçait ce qui en eſt. Enfin la
» Comédie des Nuées procura beau-
» coup de gloire à ſon Auteur: car le
» mot de Cratinus eut lieu plus que

* Ces paroles ſont remarquables, car elles ſont conformes à celles des anciens, qui ne parlent point de l'inſtigation d'Anytus au ſujet de cette piéce. Le mépris de Socrate pour ARISTOPHANE étoit, ſelon les apparences, le vrai motif qui engagea le Poëte à ſe venger du Philoſophe.

** ELIEN n'aſſure pas; il ne donne ſon ſentiment que pour vrai-ſemblable.

» jamais en cette occaſion; à ſçavoir
» que le Théâtre gâtoit * les eſprits.
» Comme on célébroit alors les Dio-
» nyſiales, il y étoit accouru une grande
» multitude de Grecs étrangers. Lors donc
» qu'on balottoit & qu'on bernoit le mal-
» heureux Socrate, à ce nom ſi fréquem-
» ment répété, & à ſa figure que les
» faiſeurs de maſques avoient parfaite-
» ment imitée, les Etrangers qui ne
» ſçavoient de qui il s'agiſſoit, faiſoient
» du bruit dans l'aſſemblée, à force de
» demander qui étoit donc ce Socrate.
» Il le remarqua; car il y étoit venu
» tout exprès ſçachant bien qu'il étoit
» le bouffon de la Comédie; & il s'é-
» toit placé dans un lieu, d'où il pouvoit
» être vû de tous les ſpectateurs. Il affecta
» de tirer les Etrangers d'embarras; il ſe
» leva, & durant tout le ſpectacle il ſe tint
» debout, tant il montra de mépris pour
» cette ſatyre, & pour tous les Athéniens
» aſſemblés »!

Il faut ajoûter à ce recit d'Elien deux des cinq expoſitions ou préfaces de cette Comédie. C'eſt la ſeconde & la cinquiéme **. Elles en parlent comme Elien; mais ſans doute ſur ſon au-

* Les rendoit malades.

** *Thomæ Magiſtri.*

torité. Or il n'y a ici qu'une chose à faire voir, qui est qu'on doit compter évidemment 22 ou 23 ans au moins d'intervalle entre cette Comédie & la mort de Socrate ; d'où il s'ensuivroit (à en croire M. Paulmier) que l'histoire d'Elien & de ses Copistes n'est qu'une fable ; & qu'Aristophane n'a pas été plus complice de cette mort qu'Eupolis qui déchira aussi impitoyablement Socrate, ni que * Cratès & Diphilus, l'un & l'aute Poëtes Comiques, le premier à l'égard d'Hippon, & le second par rapport à Beda, tous deux Philosophes livrés comme leurs pareils à la censure & à la licence des anciens Comiques ennemis déclarés de la Philosophie & de quiconque en faisoit profession. Cette conclusion se tire naturellement des Scholiastes, des anciens

* Cratès Athénien fut d'abord acteur de Cratinus, & ensuite Poëte de la vieille Comédie. Il fut, dit-on, le premier, qui introduisit des yvrognes sur la scène. A l'égard de Diphilus le Comique, il étoit à peu près contemporain de Ménandre, & il composoit dans le même goût. Ainsi on doit entendre ici Diphilus le Tragique, Poëte extrêmement mordant, & qui fit une satyre contre le grand Pompée au rapport de CICERON à Atticus, & de VALERE MAXIME, l. 6. c. 2.

faiseurs de préfaces Grecques, & du morceau d'Elien que nous venons de citer, où il est fait mention de la haine personnelle d'Aristophane contre Socrate & Euripide, tandis que les autres nous instruisent de l'antipathie générale des Poëtes Comiques & des Philosophes, qu'ils disent avoir été l'origine de cette Comédie. Je ne tirerai pas une consequence aussi étenduë que M. Paulmier; mais en constatant les époques, tant de la Comédie des Nuées que de la mort de Socrate, je conclurai qu'on peut accorder Elien avec la verité, en disant qu'Aristophane ne prétendit pas procurer la mort à Socrate; que peut-être même il ne fut pas suborné par Anytus; mais qu'il n'en fut pas moins coupable, aussi-bien qu'Eupolis, d'avoir été la cause éloignée de l'injuste procès qu'Athènes fit au plus sage de tous les payens. Il fut en effet condamné pour les mêmes crimes qu'Aristophane lui avoit imputé faussement; cela n'arriva toutefois que plusieurs années après que le Poëte eut tâché de le faire sifler par toute la Grece dans la piéce qu'il dit avoir le plus travaillée. Venons aux preuves. Elles sont essentielles. Je ne les tirerai

que d'Ariſtophane, qui doit en être crû ſur les dates, beaucoup plus qu'Elien. Cette voye d'interprêter un Auteur par lui-même eſt plus ſûre que tous les commentaires.

Il eſt certain d'abord que nous avons les *Nuées* de la premiere, de la ſeconde, & peut-être de la troiſiéme façon; c'eſt-à-dire, retouchées, & non différentes pour le fonds. Il n'eſt pas moins certain que cette unique piéce où l'on reconnoît trois façons, a été joüée & retouchée dans les trois premieres années de la 89. Olympiade: car ſans avoir égard aux anciens faiſeurs d'expoſitions, * ſans compter quelques vers cités par Athénée, ſoit des premieres ſoit des ſecondes *Nuées*: vers, qui ſe trouvent dans la Comédie que nous avons, ** Ariſtophane parle dans un endroit de Cléon comme vivant ***, & dans un autre, il parle du même Cléon

* Voyez le quatriéme ancien argument, & les autres.

** Athene'e l. 4. cite cinq vers des premieres Nuées qui ſe trouvent dans cette Comédie, v. 198. Il cite encore des ſecondes Nuées un paſſage qu'on lit dans cette piéce, v. 559. Donc nous avons la même Comédie retouchée & jouée deux fois.

*** Vers 590.

comme mort *. On le verra par le détail de la piéce. Or Cléon mourut certainement la dixiéme année ** de la guerre du Péloponnèse, sous l'Archonte Aminias, la 2e. année de l'Olymp. 89. Donc les secondes Nuées n'ont pu être représentées au plutôt que cette même année: & les premieres n'ont pû l'être qu'auparavant. Or dans les *Guespes* qu'on joüa cette même année sous l'Archonte Aminias, Aristophane se plaint d'avoir été vaincu injustement par ses rivaux, en donnant la Comédie des *Nuées* pour la premiere fois l'année précédente, je veux dire la 1e de l'Olymp. 89. Il fait à peu près la même plainte aux spectateurs dans le discours des secondes *Nuées*. Donc les premieres & les secondes ont roulé dans les années 1e, 2e. & tout au plus troisiéme de la même Olympiade 89. Si l'on joint à ce raisonnement l'autorité des préfaces Grecques, il n'y aura plus de difficulté, & l'on trouvera qu'Aristophane est d'accord avec ses commentateurs, du moins pour la pre-

* V. 549. Ajoûtez encore qu'il cite la piéce d'Eupolis, intitulée *Marica*, où l'on supposoit Cléon mort.

** THUCYD. & DIODOR.

ſmiere repréſentation, dont il s'agit principalement.

D'un autre côté Socrate âgé de 70. ans ne fut accuſé par Anytus & Melitus, puis condamné par les Athéniens à s'empoiſonner, que ſous l'Archonte Lachès la premiere année de l'Olympiade 95. * c'eſt-à-dire, 23 ans après la mort de Cléon. Donc la datte de la mort de Socrate étant certaine, & celle de la Comédie des Nuées ne l'étant pas moins, il y a eu un intervalle de plus de 23. années entre cette Comédie & cette mort. Conclurons-nous avec M. Paulmier qu'Elien eſt entierement recuſable dans l'hiſtoire qu'il raconte ; non pas tout-à-fait : car après tout il s'accorde avec les autres ſur la haine des Comédiens contre les Philoſophes, & en particulier contre Socrate. Il en fait même la principale cauſe de cette ſatyre. Il y ajoute à la verité l'inſtigation d'Anytus & de Melitus; en quoi il pourroit bien s'être trompé : mais à

* Diog. Euseb. Véritablement quelques-uns ne donnent à Socrate que 60. ans, & par-là ils avancent ſa mort de dix ans, de ſorte que ſuivant leur idée Socrate ſeroit mort 13 ans après Cléon. C'en eſt aſſez pour le ſentiment que je ſoutiens; mais il faut ajouter que la date de la mort de Socrate agé de 70. ans, eſt la plus ſûre & la plus univerſellement reçuë.

cela près, son récit ne semble défectueux que pour n'avoir pas marqué le long intervalle qui se passa entre la représentation des Nuées & la condamnation de Socrate. Concluons qu'Aristophane décria Socrate par les mêmes motifs qu'il avoit décrié Cléon; c'est-à-dire, par haine personnelle, & apparemment sans concert avec Anytus. Ajoutons que, bien que sa Comédie n'ait pas porté le dernier coup à Socrate, elle a pu indisposer les esprits, puisque les accusations comiques devinrent des accusations très-serieuses, qui perdirent enfin le plus sage des Grecs par le moyen d'Anytus & de ses partisans. Il y a encore un article repréhensible dans le recit d'Elien; c'est qu'il parle des *Nuées* comme d'un spectacle extrêmement applaudi, tandis qu'Aristophane qui en doit être crû se plaint deux fois du mauvais accueil & de l'injustice que lui firent les Juges, qui lui préfererent les piéces de Cratinus & d'Amipsias. Il est vrai qu'Aristophane dit beaucoup de bien de sa Comédie, & qu'à force de la vanter, il vint peut-être à bout de la faire applaudir une seconde fois; mais ce n'est-là qu'une conjecture qui ne justifie pas tout-à-fait Elien. J'ai crû devoir entrer

dans ce détail après M M. Paulmier & Spanheim, & plus encore ſur la confrontation d'Ariſtophane avec lui-même, afin de marquer précifément ce qu'on doit penſer de l'opinion trop générale où l'on eſt, qu'Ariſtophane tourna à cette occaſion les eſprits pointilleux des Athéniens, & les engagea à faire mourir ſur le champ Socrate : ce qui n'eſt pas, ni ne ſçauroit être. Les Athéniens, quoique défians & jaloux de toute ſorte de mérite extraordinaire, n'alloient pas certainement ſi vîte ſur la foi de leurs Orateurs & de leurs Poëtes Comiques. Ils rioient de tout, & permettoient tout à l'éloquence & à la ſatyre; mais on ne voit pas que Périclès, Cléon, Lamachus, Alcibiade & tant d'autres des premieres perſonnes de l'Etat qui valoient bien Socrate ſimple Philoſophe, ayent été les victimes des railleries ſanglantes, & des accuſations horribles d'Ariſtophane, qui nous dit en plus d'un endroit que ſes concurrens en faiſoient à ſon exemple autant que lui & auſſi impunément.

PERSONNAGES.

Strepſiade, homme riche & endetté,
Phidippide, jeune diſſipateur, fils de

Strepsiade; leur valet; Socrate & son valet; un Chœur de Nuées; le bon & le mauvais Droit; deux Usuriers, Pasias & Amunias; Chairéphon * ami de Socrate. La Scène est près de la maison de Socrate à Athènes.

ACTE PREMIER.

Strepsiade couché sur un canapé peu loin de son fils, ne fait que se tourner & se retourner en attendant le jour. Il parle en lui-même, fort inquiet sur les dettes que lui fait contracter le luxe de son fils & de sa femme. Il éveille son valet, demande de la lumiere, saute du lit, & s'entretient seul de ses affaires **. » Douze mines à Pasias! D'où ai je contracté cette dette! Ah c'est pour ce » cheval de prix que j'achetai à mon » dissipateur de fils... Item, trois mi- » nes à Amunias pour rajuster un char ». L'on croit qu'Aristophane donne ici & ailleurs sur les doigts à Aminias Archonte de la 2e année de l'Olympiade 89.

* Prononcez Cairéphon.

** MOLIERE a imité ce monologue dans la premiere scène du Malade imaginaire, où Argante fait tout seul ses comptes, comme s'il étoit avec son Apoticaire & son Medecin.

maîs qu'il déguise un peu son nom, par égard à la Loi qui défendoit de jouer sur le Théâtre le premier Magistrat. Que celà soit ou non, il censure souvent Amunias.

Strepsiade qui avoit passé sa vie à la campagne, se repent d'avoir quitté ses terres & sa vie champêtre * pour épouser une femme de la race de Mégaclès & d'Alcmæon**, une femme dépensiere, délicate & coquette, dont il a eu un fils du même génie. Il faut remarquer que durant ce monologue on entend Phidippide le fils de ce Bourgeois, qui rêve tout haut sur son lit. Il ne parle que de chevaux & de courses de char ***: ce qui rend le monologue du pere plus piquant & plus comique ? Car cette manie de chevalerie est justement ce qui le désespere.

Après avoir fait ainsi le caractere de son fils, il va l'éveiller, mais doucement, car il l'aime malgré sa mauvaise conduite.

* Comme dans la Comédie du mari confondu chez MOLIERE.

** Maison des plus illustres d'Athènes.

*** Il falloit être bien riche à Athènes pour se procurer ces divertissemens. Les Républicains naturellement gens d'épargne, ne souhaitoient pour dernier malheur à leurs ennemis que celui de nourrir des chevaux.

Il veut lui persuader de suivre une pensée qui vient de lui tomber dans l'esprit. C'est d'aller dans un logis voisin qu'il lui montre, chez ces gens qui prouvent que le Ciel est un four, & que les hommes sont des charbons; parodie ridicule des comparaisons que faisoit Socrate; car c'est de la maison de Socrate qu'il s'agit. Le fils traite ces Philosophes, à sçavoir le maître & son disciple Chairéphon, de visionnaires, de fous, & de piedplats *; mais le pere en pense bien autrement. Ce qui montre que les Philosophes d'Athènes avoient leurs partisans & leurs censeurs outrés. La scène qui se passe entre le pere & le fils à ce sujet peint de toutes ses couleurs un enfant gâté & un pere trop indulgent. Ménandre & Térence ne firent pas mieux depuis. Strepsiade n'ayant pû gagner sur Phidippide qu'il se fît disciple de Socrate pour en apprendre l'art de payer ses dettes en gambades, & de prouver qu'il fait jour quand il est nuit, trouve ce secret trop beau pour le négliger. Il prend le dessein d'aller lui-même à cette Ecole, bien persuadé qu'après une teinture de Philosophie Socratique, il se tirera d'affaire avec ses

* Ils alloient nuds pieds.

créanciers & ne les payera qu'en paroles.

Il heurte donc à la porte de Socrate dont le valet sort brusquement d'un air rêveur & fâché, de la même maniere que le valet d'Euripide dans les *Acharniens* *, ou celui d'Agathon dans les *Fêtes de Cérès* **: car Aristophane se répéte quelquefois; & l'avantage que je me flatte de procurer au public par ces analyses de toutes les Comédies du Poëte Athénien, c'est de faire connoître tout son esprit, & de donner lieu aux Lecteurs de le confronter avec lui-méme: ce que n'ont pû faire ceux qui se sont contentés de donner quelques-unes de ses Comédies en François ***.

Le valet de Socrate est donc une espece de valet-Philosophe, comme ceux d'Euripide & d'Agathon sont des valets-Poëtes. Ces trois scènes de trois diverses

** Voyez les Acharniens ci-dessus, & les Fétes de Cérès, Tom. VI.

*** Madame DACIER a traduit *Plutus* & les *Nuées*, & M. BOIVIN *les Oiseaux*. Je ne rougirai point de profiter de leurs lumieres ni de l'avoüer, à condition toutefois de ne pas m'asservir à leur maniere de traduire, ni à toutes leurs pensées, sans les examiner en elles mêmes. sur ARISTOPHANE, & sur ceux dont ils les ont tirées.

Comédies se ressemblent, comme d'autres dont nous parlerons. Ce valet bel esprit peste contre la rusticité de Strepsiade, qui en heurtant trop fort lui a fait perdre le fil d'une grande & belle réflexion. Ce sont là des traits de maître qui caractérisent d'un seul mot les personnages ridicules qu'on va produire. Strepsiade lui fait d'humbles excuses, & lui demande modestement quelle est l'idée qu'il a malheureusement interrompuë.

LE VALET.

Il n'est permis de réveler ces mysteres qu'aux personnes initiées.

STREPSIADE.

Dites donc hardiment; car je viens pour m'initier à cette école.

LE VALET.

Je me rends; mais au moins songez que ce sont là de grands mysteres. Socrate demandoit tout-à-l'heure à Chairéphon combien une puce sautoit de longueurs de ses petites pattes: car il faut noter qu'une puce s'étoit attachée au sourcil de Chairéphon, & avoit sauté de là sur la tête de Socrate.

STREPSIADE.

Et comment a-t'il mesuré cela?

LE VALET.

On ne peut pas plus ingénieusement; car ayant fait fondre de la cire, il y a plongé les pattes de l'insecte qui s'est trouvé avoir des souliers. La cire refroidie, on s'en est servi pour mesurer l'espace.

STREPSIADE.

O Jupiter, que de finesse d'esprit!

LE VALET.

Ce seroit bien autre chose, si vous sçaviez une admirable réflexion de Socrate.

STREPSIADE.

Quelle? dites la moi je vous conjure.

C'est une autre fadaise de même goût qui est de sçavoir d'où vient le bruit que font les cousins en volant; si c'est de leur trompe ou d'ailleurs, & une explication physique de leur intestin rempli de vent *. Le valet fait encore mention d'une plaisanterie au sujet de Socrate qui observoit la Lune la bouche ouverte, tandis qu'un animal laissa tomber son ordure. Mais le tableau le plus Satyrique & le plus marqué, c'est celui qu'il fait de son maître dérobant subti-

* C'est comme si l'on plaisantoit sur les raisonnemens physiques d'aujourd'hui.

lement un manteau. „ Hier nous n'a-„ vions rien à souper, dit-il „.

STREPSIADE.

Cela est fâcheux. Comment se tira-t'il de cette affaire-là ?

LE VALET.

Il répandit de la poussiere sur la table, & tandis qu'il amusoit ses auditeurs avec un compas d'une main, de l'autre il décrocha adroitement un manteau avec un fer recourbé.

STREPSIADE.

Ma foi, Thalès n'y faisoit œuvre. Allons, ouvrez-moi promptement cette école de sagesse. Montrez-moi Socrate; car je brûle d'être adepte. Ouvrez donc. (*on ouvre*) O Hercule, qui sont ces animaux-là ?

LE VALET.

Le voilà bien étonné. A qui les comparez-vous, s'il vous plaît.

STREPSIADE.

Aux prisonniers de Pyle *: ils en ont

* Le Poëte parle des Lacédémoniens pris dans l'Isle de Sphacterie par Démosthêne & Cléon. (Voyez *les Chevaliers*) Comme ils avoient beaucoup souffert, ils arriverent à Athènes dans une situation pitoyable. Ils y resterent assez long-tems, & on ne les rendit que tard. Les Philosophes affectoient d'être pâles & défigurés comme eux, de marcher sans chaussure, & de mener une vie fort austere.

en vérité tout l'air. D'où vient qu'ils ont les yeux fixés en terre ?

LE VALET.

Ils cherchent ce qu'elle a dans ses entrailles.

STREPSIADE.

Ils cherchent donc des oignons, &c.

Tandis que le valet est en humeur de faire le sçavant, Strepsiade l'interroge sur divers instrumens qu'il voit, des globes, des spheres & choses semblables.

STREPSIADE.

Qu'est-ce que ceci ?

LE VALET.

C'est l'Astronomie en personne *.

STREPSIADE.

Et cela ?

LE VALET.

La Géométrie.

STREPSIADE.

Ouais, à quoi sert cette machine-ci ?

LE VALET.

A mesurer la terre.

STREPSIADE.

La terre ! Quoi celle qu'on distri-

* Il fait le montreur de curiosités du Cabinet.

bue au ſort après les conquêtes * ?

LE VALET.

Non, ce qui s'appelle la terre, toute la terre.

STREPSIADE.

Grande nouvelle, parbleu ? Bonne choſe pour l'Etat ! Quoi l'on nous partagera toute la terre ?

LE VALET.

Tenez, voici ſon contour. Voyez-vous ? Voilà Athènes.

STREPSIADE.

Oh, pour le coup je ne vous crois pas; car je n'y vois point de Juges aſſis **.

LE VALET.

Il ne faut point railler : voilà tout le domaine de l'Attique.

STREPSIADE.

Où ſont donc mes chers compatriotes les Cicynniens ? (Cicynne étoit le

* C'étoit l'uſage des Athéniens de partager au ſort les terres conquiſes aux Colons qu'ils y envoyoient; ainſi partagerent-ils quelques terres de Mitylène après ſa défection (THUCYD. *l.* 3.) ainſi le firent-ils à Samos, ARIST. *Rhet. l.* 2. *c.* 6.) & en Eubée (THUCYD. *l.* 1.)

** Trait contre la fureur que les Athéniens avoient de délibérer & de juger. C'étoit leur maladie qu'ARISTOPHANE leur reproche ſur tout dans les *Gueſpes* & ailleurs.

païs de la tribu Acamantide dans l'Attique.)

LE VALET.

Les voici; & voilà l'Eubée: vous n'en pouvez pas douter. Vous voyez combien elle s'écarte de nous en longueur.

STREPSIADE.

Oui, elle s'écarte de nous; je ne le sçai que trop: c'est Périclès qui nous l'a ainsi aliénée en la subjuguant & en l'accablant d'impôts *; mais où est Lacédémone?

LE VALET.

Ici proche.

STREPSIADE.

Oui, trop proche de nous. Croyez-moi, tâchez de l'éloigner tant que vous pourrez **.

LE VALET.

Cela ne se peut.

STREPSIADE.

Tant pis pour vous, il vous en pren-

* Après l'avoir subjuguée il partagea quelques terres aux Athéniens; & depuis, l'Eubée fut toujours extrêmement chargée (THUCYD. *l.* I.) au reste il y a dans ce passage un jeu de mots qu'on ne sçauroit rendre.

** Ce mot est impayable pour le tems & les conjonctures. Les Lacédémoniens étoient les mobiles de la guerre du Péloponnèse.

dra mal: mais dites-moi quel eſt cet homme guindé en l'air dans une corbeille.

LE VALET.

C'eſt lui.

STREPSIADE.

Qui lui?

LE VALET.

Socrate.

STREPSIADE.

Ah, Socrate, Socrate, &c. (*Il le prie de deſcendre.*)

Le Philoſophe abîmé dans une profonde méditation, paroît d'abord ne rien entendre. On crie à pleine tête; il revient à lui & répond. L'entretien du valet avec le Bourgeois avoit déja préparé Socrate comme un ridicule achevé; mais ce n'étoient que les premiers traits en comparaiſon de cette ſcène, & le ridicule croît toujours juſqu'à ſon comble dans tout le cours de la Comédie.

Ariſtophane fait rendre d'abord à Socrate une impertinente raiſon de ce qu'il ſe hiſſe ainſi en l'air. » C'eſt dit-» il que la terre attire toutes les pen-» ſées ſubtiles de l'eſprit, comme le » creſſon ſauvage tire à lui toute l'hu-

» meur destinée aux plantes voisines ». Comparaisons familieres dont usoit Socrate pour rendre ses raisonnemens sensibles : car il est peint ici au naturel ; & je ne crois pas que le P. Rapin ait tout-à-fait eu raison de dire que Socrate entendoit mieux la fine raillerie qu'Aristophane qui le railloit. Ils étoient l'un & l'autre d'un génie à ne se rien céder sur l'article : mais l'un railloit en Philosophe égaïé, & l'autre en Comique libertin ; ce qui fait la différence de leur génie railleur.

Le Bourgeois, en ignorant malin, prend de travers la pensée de Socrate, pour la tourner en plaisanterie, puis il revient au fait. Son dessein est d'apprendre d'un si habile voisin le moyen de payer ses dettes, sans qu'il lui en coûte rien. Il ne s'agit que de lui enseigner l'art de parler ; » car, dit-il, les usu- » riers me menent grand train, & la » maladie des chevaux m'a perdu, ma- » ladie qui en a consumé bien d'autres. » Je vous conjure donc par les Dieux » de m'aider en ceci ». Socrate l'interrompt pour lui demander par quels Dieux il jure, ajoutant que dans son école on ne reconnoissoit point les Dieux

du païs *. L'autre le prie de lui dire par quels Dieux on jure dans son école, si c'est par des Dieux de fer, comme ceux de Bizance, passage qui montre que les Bizantins se servoient de monnoïe de fer. Après cette premiere insinuation qu'Aristophane veut faire regarder comme la premiere leçon d'impiété que donne son Philosophe, il lui fait faire un second pas: c'est d'interroger le nouveau disciple sur ses dispositions aux spéculations Philosophiques, & de le sonder pour sçavoir, s'il veut entrer en rapport avec les grandes Déesses de l'école de Socrate, c'est-à-dire, les Nuées: malice d'Aristophane, pour faire entendre que Socrate & ses sectateurs n'avoient pour objet de leur culte & de leurs contemplations que de pures chimeres. On verra qu'il impute la même chose à Euripide, ami du Philosophe, & à tous ceux qui le pratiquoient, hormis au grand Alcibiade, quoiqu'il le pince dans ses Comédies.

Strepsiade consent à tout pour ne pas payer ses dettes. Son maître lui ordonne

* C'étoit le fondement de l'accusation contre Socrate; & c'est de quoi il se justifie dans son apologie chez PLATON.

pour premiere épreuve de prendre une couronne & de ſe jetter ſur un lit: choſe qui donne lieu au diſciple de badiner ſur ce myſtere qui a l'air d'un ſacrifice, comme ſi on vouloit l'immoler. On le raſſure en lui remontrant que ce ſont là les initiations de l'école. En effet, Socrate fait une invocation burleſque à l'air & aux nuées, comme aux Divinités ſuprêmes. Il les conjure de ſe rendre viſibles & de paroître aux yeux du nouvel adepte, qui a regret de n'avoir pas apporté ſon double manteau, de peur d'être moüillé. C'eſt ainſi qu'Ariſtophane entrelarde de plaiſanteries, bonnes ou mauvaiſes, tous les mots ſerieux de Socrate, pour les rendre encore plus impertinens, que ceux qu'il lui met dans la bouche.

L'invocation eſt redoublée; & les Nuées en habits de femmes avec des maſques ſinguliers, commencent à ſe montrer en l'air ſur des machines figurées en nuages. C'eſt là qu'elles font ce beau Chœur que Madame Dacier admire avec raiſon. Ces ſortes de Chœurs étoient toujours les endroits les plus travaillés & les plus poëtiques des Tragédies & des Comédies Grecques. Ceux d'Ariſtophane tiennent du ſérieux & du

comique, & quelquefois du ſublime & du trivial : ſouvent ce ſont des parodies. On a beau ſe replier pour les rendre : comme ils ſont entierement dépendans de la verſification & de la muſique Grecque, on ne peut les faire gouter aux François ni en vers ni en proſe.

Socrate dans ſon enthouſiaſme ſe ſent ou ſe prétend exaucé. Le bruit du tonnerre, & la vûë des Déeſſes le frappent. Mais, malgré leurs chants redoublés, Strepſiade a l'eſprit ſi bouché, & la vûë ſi peu philoſophique, qu'il ne peut ni les entendre ni les voir. » Sont-ce des hé- » roïnes, dit-il ; non, répond Socrate, » ce ſont les Déeſſes des pareſſeux. Ce » ſont elles qui donnent de l'eſprit, du » ſens, du jugement, l'art de parler » d'une maniere extraordinaire, impo- » ſante comme la nôtre, & capable de » captiver les cœurs ».

STREPSIADE.

En effet, à peine ai-je entendu leur voix, que mon cœur a treſſailli d'ardeur de Philoſopher. Oui je brûle de raiſonner ſur la fumée, de bâtir & de renverſer des argumens oppoſés, & de contredire tout ce qu'on dira.

Le Villageois en diſant cela ne voit

pas encore les Nuées; mais il prie Socrate de les lui faire voir. Celui-ci a de la peine à en venir à bout, vû la grossiereté de son disciple; ce qui fait un jeu de Théâtre aussi satyrique qu'il est vif, pour montrer que les éleves n'avoient pas tous les mêmes dispositions à voir les chimeres philosophiques. Enfin les Nuées descendent de leurs machines, remplissent tout le Théâtre, & sont vûës de Strepsiade qui les adore. » Tu ignorois, dit le Philosophe, que » c'étoient là des Déesses. Quoi, tu ne » sçavois pas qu'elles nourrissent les So» phistes, les Devins, les Médecins, les » Poëtes, &c ». Strepsiade est fort étonné de leur voir des figures de femmes, lui qui avoit crû bonnement que ce n'étoit que du brouillard. Sur cela Socrate lui fait comprendre avec sa maniere ordinaire de Philosopher, c'est-à dire, par des questions reïtérées que les Nuées prennent toutes les formes qu'on veut & qu'elles veulent. De cette fadaise Aristophane tire une satyre des plus fines qui se puissent, & désignant plusieurs des spectateurs, » quand par » exemple elles voïent (dit-il) Simon » ce voleur public, elles se métamor» phosent en loups ».

STREPSIADE.

C'eſt donc pour cela qu'appercevant hier le lâche Cléonyme *, elles ſe déguiſe;ent en Cerfs.

SOCRATE.

Oui, & préſentement comme vous voyez, parce qu'elles apperçoivent l'efféminé Cliſthene, elles ſe ſont transformées en femmes.

STREPSIADE.

Je vous adore donc, ô puiſſantes Déeſſes: ſi jamais vous daignâtes faire entendre votre voix à quelque mortel, je vous ſupplie de m'accorder cette grace.

Elles la lui accordent en faveur de Socrate, qu'elles veulent particulierement obliger ainſi que Prodicus. Prodicus étoit un Sophiſte fort intéreſſé, & fou de ſon prétendu ſçavoir, Ariſtophane ne le met ici en parallele avec Socrate que pour faire plus de peine au vrai ſage par la comparaiſon qu'il en fait avec un fou.

De cette faveur des Nuées Socrate prend occaſion de débiter des impiétés, & de traiter Jupiter de chimere. Il eſt incomprehenſible qu'on le ſouffrît, quoi-

* Celui qui jetta ſes armes à la guerre. On en a parlé.

que ce fût pour faire regarder Socrate comme un impie. Le raisonnement de ce Philosophe, pour prouver qu'il n'y a point de Jupiter, c'est que ce sont les Nuées seules qui donnent de la pluïe, & qu'on n'a jamais vû Jupiter pleuvoir sans elles *. L'explication du tonnerre, conforme à celle de Descartes, est la suite de cette leçon. Mais elle dégénere en poliçonnerie, chose que ne manque jamais Aristophane, soit qu'il en trouve occasion ou non. Enfin, toute la scène aboutit à éxiger de Strepsiade qu'il renonce aux Dieux du païs, pour ne reconnoître de divinités que les Nuées. On veut faire entendre que c'étoit le premier sacrifice que Socrate exigeoit de ceux qui vouloient être ses disciples, & qu'il l'obtenoit aisément : car le Bourgeois en passe par tout ce qu'on veut de lui, dans l'espoir de ne pas payer ses créanciers. A cette condition jointe

* Voyez la planche ci-dessous, & la belle médaille d'Antonin le Débonnaire, T. ΑΙΛ. Κ. ΑΝΤΩΝΕΙΝΟϹ, avec un Jupiter qui pleut sans nuages. Assis sur son Thrône, il laisse tomber de la corne d'Abondance une pluie féconde sur la Terre qui est à ses pieds. C'est un monument de la piété & de la tendresse des Ephésiens envers Antonin. ΠΕΙΩΝ ΕΦΕΣΙΩΝ *piorum Ephesiorum*. Cette Médaille est chez le Roi.

à celle de mener une vie dure & philosophique, les Nuées lui accordent sa demande, qui est de corrompre le bon droit pour emprunter & ne rien payer. Laissez-vous, disent-elles, conduire par Socrate, & vous réussirez.

Strepsiade est content de tout ce qu'on lui propose, d'être vêtu de haillons, de souffrir la faim, la soif, le chaud, le froid, les outrages, tout; d'être Philosophe en un mot, pourvû qu'on lui aprene l'art qu'il desire de sçavoir. Le maître commence par flater son éleve d'une gloire pareille à la sienne, comme d'être consulté d'une foule d'admirateurs, & choses semblables, sans compter le gain * réel qui en reviendra; puis il l'exerce, & le sonde par l'avis du Chœur: scène plaisante. Car le Bourgeois interrogé sur ses talens, sur sa mémoire & sur sa disposition à la fine éloquence, jure qu'il n'a de mémoire que pour se souvenir de ce qu'on lui doit, & de disposition qu'à tromper ceux à qui il doit. Socrate pour l'éprouver veut en venir aux coups d'étrivieres. Il lui fait mettre bas son manteau, & le Bourgeois gardant toujours son caractere d'in-

* Accusation injuste : Socrate étoit fort désintéressé.

nocent très-railleur, balance un moment entre la crainte & l'espoir de ressembler à Chairephon, le plus cher, mais le plus pâle des disciples de Socrate. Il consent toutefois d'entrer dans l'école du maître, & se soumet à toutes les épreuves.

Ici commence cette belle disgression * du Chœur qui est double, une partie appartenant aux secondes Nuées, & l'autre aux premieres. Il est bon de donner ce morceau tout entier, parce qu'il jette un grand jour sur tout ce qui regarde Aristophane, & en particulier sur la date & le sort de cette piéce. Immédiatement après que Socrate a fait entrer son disciple chez lui, c'est-à-dire, dans l'antre de Trophonius **, comme l'ap-

* Παράβασις.

** Trophonius étoit un homme qui s'étoit érigé en donneur d'oracles qu'il rendoit du fonds d'une caverne près de Delphes. Cet antre devint célebre dans la suite. On y alla toujours depuis chercher des oracles : mais comme c'étoit un repaire de serpent, on y jettoit quelques gâteaux emmiellés par précaution ou par cérémonie superstitieuse ; & c'est ce qui fait dire à Strepsiade qu'il devroit avoir des gâteaux avant que d'entrer dans la maison de Socrate. On dit qu'on ne rioit plus au retour de l'antre de Trophonius. Cela passe en proverbe.

pelle plaisamment Strepsiade, pour railler cette école de gens qui ne rioient jamais, non plus que ceux qui avoient été dans l'antre, le Chœur dit un mot au maître & à l'éleve; puis se tournant vers les spectateurs, il leur parle en ces termes.

» Messieurs, j'atteste Bacchus *, mon
» pere & mon maître, que je vous dirai
» la vérité. Puissai-je être vainqueur en
» ces jeux, & passer dans votre esprit
» pour aussi bon écrivain, que je vous
» crois bons connoisseurs! Aussi vous
» ai-je déja donné cette Comédie com-
» me la meilleure que j'eusse faite, en
» vous priant de l'entendre avec autant
» d'application & de soin que j'en avois
» mis à la composer. J'eus pourtant le
» malheur d'être vaincu par d'indignes
» concurrens **, destinée que je ne mé-
» ritois pas. C'est de cela même que
» j'ose me plaindre à vous & aux hon-
» nêtes gens pour qui seuls je travaille;
» non que je veüille vous abandonner:
» car je n'ai pas oublié le succès que

* Il atteste Bacchus comme le Dieu des Poëtes comiques, parce que les Comédies se jouoient aux Fêtes de Bacchus.

** Cratinus & Ameipsias. Ils en disoient apparemment autant d'ARISTOPHANE.

» vous donnâtes à ma premiere Comé-
» die *, & l'accueil que vous fîtes au
» jeune homme ſage & au jeune dé-
» bauché qui en ſont le jeu **, comme
» je n'étois pas encore dans l'âge preſcrit
» par les loix *** pour donner des
» piéces de Théâtre, j'expoſai *incognito*
» ce premier fruit de mes veilles. On
» le releva, & vous le reçûtes favora-
» blement. Depuis cette faveur j'ai tou-
» jours compté ſur vos ſuffrages. Or je
» viens aujourd'hui, Meſſieurs, vous
» offrir une Comédie, qui comme une
» autre Electre **** cherche à recon-
» noître ſes amis. Si elle trouve les che-
» veux de ſon frere, elle les reconnoîtra
» bien *****. Jugez, je vous prie, par
» vous-même de la décence avec la-
» quelle mon Electre (*ma Comédie*)
» paroît. Elle ne vient point avec des
» habits déchirés pour faire rire les en-

* Les Daitaliens, peuple de l'Attique.

** GALIEN en a conſervé un fragment qui confirme cela.

*** Il falloit avoir trente ou quarante ans.

**** Alluſion Satyrique à la reconnioſſance d'Electre & d'Oreſte dans ESCHYLE. Voyez la premiere partie, T. II.

***** Il veut dire qu'elle reconnoîtra au moindre ſigne d'approbation les ſpectateurs qui ont autrefois applaudi aux Daitaliens.

» sans *. Elle ne s'avilit point par des » railleries fades sur les chauves, & moins » encore par des danses deshonnêtes. » Vous ne la verrez point introduire » un vieillard qui frappe de son bâton » tout ce qui se présente pour faire plus » aisément passer ses mauvaises plaisan- » teries. Elle ne paroît point avec des » flambeaux comme une Furie, & ne » s'amuse point à faire des hélas ridi- » cules. Elle vient appuyée de son seul » mérite & de sa propre beauté. Je ne » me glorifie pourtant pas de ces avan- » tages. Je cherche beaucoup moins à » vous tromper en repétant deux ou trois » fois la même chose. Je produis toujours » des images nouvelles différentes les » unes des autres, & toutes singulieres. » Je puis me vanter d'avoir terrassé le » redoutable Cléon **. Mais je ne l'ai » pas insulté depuis sa mort ***. La con-

* Traits Satyriques contre les Poëtes ses concurrens.

** Dans la Comédie des Chevaliers, & ailleurs.

*** κειμένῳ *jacenti*; mort ou terrassé. Le terme est véritablement équivoque. Mais la suite le détermine à signifier mort. Madame Dacier a crû devoir en juger autrement, sur ce qu'Aristophane dit qu'il ne donne pas la même chose. Mais cette raison prouve tout au plus qu'il y avoit beaucoup de changemens dans les secondes Nuées, pour lesquelles ce discours étoit fait.

» duite de mes rivaux eſt bien diffé-
» rente : depuis qu'Hyberbolus a donné
» priſe, ils ne mettent ſur le Théâtre
» qu'Hyberbolus & ſa mere. Eupolis
» a donné d'abord à ce ſujet ſa Comé-
» die *Marica* *, où il n'a pas rougi de
» piller mes *Chevaliers*, en y ajoutant
» ſeulement de ſa façon une vieille qui
» fait une danſe deshonnéte ; encore a-
» t-il volé cette vieille à Phrynicus qui
» la faiſoit dévorer par un monſtre ma-
» rin. Le Poëte Hermippus eſt venu
» enſuite : voilà encore Hyperbolus en
» jeu. Enfin tous à la file tombent ſur
» Hyperbolus **, & me dérobent mes
» anguilles *** le plus ſubtilement qu'ils
» peuvent. Que ceux qui rient à leurs
» piéces ne ſe divertiſſent pas aux mien-
» nes ! C'eſt tout le mal que je leur

* Les Scholiaſtes aſſurent que dans cette Comédie d'Eupolis, il étoit parlé de Cléon comme mort.

** Homme de baſſe naiſſance, faiſeur de lampes de cuivre. Il avoit trouvé comme Cléon, le ſecret de ſe rendre redoutable juſqu'à oſer attaquer les premieres têtes de l'Etat.

*** Il parle d'anguilles dans ſa Comédie des Chevaliers. Ce ſont les anguilles délicieuſes du lac Copaïe en Béotie. On avoit fait apparemment ſur cela des alluſions dont nous n'avons point la clef.

„ souhaite. Pour vous, Messieurs, si vous
„ prenez goût à mes idées, je vous don-
„ ne parole de croire désormais que vous
„ êtes fins connoisseurs „.

Il est visible, 1°. Que ce discours a été fait pour la seconde représentation des Nuées. 2°. Que c'étoit la premiere Comédie revûe, corrigée, & augmentée. 3°. Que Cléon étoit mort quand on la représenta la seconde fois. La seule citation de *Marica* où Eupolis parloit de Cléon mort est une preuve sans replique. Donc en joignant à ce discours un endroit des *Guespes*, où il est dit que la premiere Comédie des Nuées fut jouée un an auparavant, il est évident que les deux représentations se firent dans les années que nous avons assignées. Et quand même les Scholiastes nous tromperoient après s'être trompés eux-mêmes sur le fait de la Comédie *Marica* qui suppose Cléon mort, cela ne prouveroit autre chose, sinon que les deux représentations des *Nuées* se sont faites avant la mort de ce Général, ou avant la dixiéme année de la Guerre du Péloponnèse: & par conséquent cette Comédie n'en seroit pas moins éloignée de la mort de Socrate, comme le fut en effet la premiere représentation. Car

voici

voici le discours que le Chœur y fit aux spectateurs, & qu'on lit après le premier à la suite d'une invocation.

» Messieurs, Ecoutez-nous bien, je » vous prie, (ce sont les Nuées qui » parlent) nous sommes fort en colere » contre vous; & n'avons-nous pas rai- » son? Est-il un de vos Dieux qui vous » enrichisse autant que nous le faisons? » Toutefois point de libations, point » de sacrifices pour nous, qui sommes » vos Déesses tutélaires. En effet, vous » mettez-vous en campagne mal-à pro- » pos? Sur le champ le tonnerre ou la » pluye surviennent pour vous faire ren- » trer. Par exemple quand vous vous » avisâtes de mettre à la tête de vos ar- » mées ce Paphlagonien, ce Corroyeur, » ce Cléon, nous fronçâmes le sourcil, » nous fismes du fracas, la foudre tom- » ba, la lune quitta sa route *, le soleil » retira son flambeau, & vous menaça » de ne plus luire pour vous, si vous » élisiez Cléon pour Général. Vous l'é- » lûtes pourtant. C'est le proverbe : les

* Il y eut une éclipse de Lune vers le tems où Cléon fut envoyé à Pyle en qualité de Général. ARISTOPHANE en parle dans ses Chevaliers. Quelque-tems après il y en eut une de Soleil.

» déliberations vont ici tout de travers,
» & les Dieux réparent tout *. Or vou-
» lez-vous ſçavoir comment tout ſera
» reparé. Le voici. Prenez-moi cet oi-
» ſeau de proye **, ce voleur de Cléon,
» & mettez-le au Pilori ***. Alors tout
» reviendra dans ſon premier état, & vos
» fautes ſe tourneront en heureux ſuccès.

Dans le premier morceau Cléon étoit mort, dans le ſecond il étoit plein de vie. Ces deux morceaux ont donc été faits en deux années différentes. Mais quelque tour qu'on veüille y donner, il ſera toujours vrai de conclure d'Ariſtophane ſeul, que cette piéce fut faite & jouée entre l'époque de l'affaire de Pyle ſous Cléon, & celle de la mort de Cléon: donc entre la ſeptiéme & la dixiéme année de la guerre du Péloponnèſe: donc plus de vingt-trois ans avant la condamnation de Socrate ****. Cela eſt démontré.

* DEMOSTHENE en dit autant aux Athéniens, dans ſes harangues.

** Larus, oiſeau aquatique fort vorace, dit SUIDAS.

*** Serrez lui le cou dans une piéce de bois trouée.

**** Ou du moins treize ans avant cette mort, ſi Socrate mourut ſexagenaire, comme quelques-uns l'ont écrit: ſentiment peu ſuivi.

Il y a encore un troiſiéme morceau adreſſé aux ſpectateurs. Mais c'eſt une plaiſanterie bien moins importante que celle que nous venons de voir. Les Nuées diſent qu'elles ſaluent les Athéniens de la part de la Lune, qu'elle eſt pourtant un peu picquée contr'eux, de ce que malgré tous les biens dont elle les comble, ne fût-ce que d'épargner leurs flambeaux *, elle n'éprouve d'eux que de l'ingratitude, parce que toutes les fêtes ſont dans une horrible confuſion, & qu'on s'en prend à elle; que les Dieux, par exemple, s'attendent à des ſacrifices qui ne viennent point au jour marqué, qu'on voit des jeunes au lieu de feſtins, & des procès au lieu de vacations, que dans l'Olympe on fait un bruit horrible contr'elle, comme ſi elle étoit la cauſe du peu de ſoin des Athéniens à bien ranger leur calendrier.

Il n'eſt pas aiſé de rendre raiſon de cette confuſion des fêtes dont parle Ariſtophane, les diverſes conjectures qu'on apporte n'étant que de pures conjectures, & trop longues à dévolopper.

* Il paroît par là, & par beaucoup d'autres endroits où ARISTOPHANE raille l'épargne des Athéniens, qu'ils étoient en effet fort épargnans.

Soit que le nombre d'or, ou le Cycle de Méton fut alors introduit ou non, il y a toujours des difficultés : & il sembleroit vrai-semblable que le désordre dont on parle, seroit plutôt venu d'avoir voulu ajuster les fêtes à ce Cycle, qu'autrement *. Nous aurons moins lieu de nous étendre beaucoup sur le reste de cette Comédie.

ACTE II.

Socráte après avoir dépouillé son disciple de son manteau, apparemment pour s'en accommoder, & après lui avoir donné quelques commencemens d'instruction, le ramene sur le Théâtre en jurant par le chaos & l'air qu'il n'a

* Voyez le sçavant M. EZECH. SPANHEIM dans l'édition d'ARISTOPHANE de M. KUSTER: c'est son sentiment que je rapporte ici. Il y a pourtant apparence que le Cycle de Méton ne fut adopté que depuis cette piéce. Les Grecs pour retrouver le même point de rencontre du Soleil avec la Lune, avoient pris d'abord huit années, puis onze, toujours avec erreur considérable. Méton s'avisa le premier en mettant huit & onze de fixer le terme de dix-neuf ans, où le retour de la Lune & du Soleil se trouva sans erreur sensible pour ces tems-là.

point encore trouvé d'esprit si épais que Strepsiade. Mais Strepsiade est comme on l'a vû, un Bourgeois de bon sens & malin, qui sans paroître y toucher tourne son maître en ridicule. Aristophane veut faire entendre qu'un sens droit que les Philosophes traitent de grossier, est rétif à la Philosophie, tant elle est opposée au sens commun.

Le maître appelle son éleve pour continuer sa leçon, & lui ordonne de tirer son canapée & de s'y coucher. L'autre obéïssant malgré lui, badine sur les Corinthiens qui le prennent au collet, & qui concourent avec Socrate à le piller. Il appelle ainsi certains insectes dont il soupçonne que les meubles philosophiques de son maître sont infestés. Toute la scène roule sur quantité d'impertinences qu'on fait dire à Socrate suivant sa maniere de Philosopher, & à Strepsiade pour les relever par un contraste comique : par exemple, Socrate commence à peu près comme le Maître de Philosophie dans le *Bourgeois Gentilhomme* *. » Çà » que souhaitez-vous d'apprendre ? » Les mesures, l'harmonie, la caden- » ce » ?

* MOLIERE a visiblement imité la Scène d'ARISTOPHANE.

STREPSIADE.

Oui parbleu, les mesures. Car il n'y a pas long tems qu'un homme m'a trompé par une fausse mesure.

Socrate poursuit son discours & Strepsiade le sien, l'un & l'autre répondant toujours à sa pensée. Le dernier vient au fait, & demande à quoi lui servira l'harmonie. » Pour faire l'agréable dans » les compagnies ? C'est bien là dequoi » il s'agit. Je ne me soucie, dit-il, ni » de Pyrrhiques, ni de dactyles. Ap- » prenez-moi à culbuter le bon droit ».

Plus Strepsiade va au fait, plus Socrate affecte de s'en éloigner, & de lui faire voir qu'il faut acquerir auparavant bien d'autres connoissances. Il lui donne une leçon de Grammaire, mais bien maligne. Car en lui enseignant à distinguer les noms des choses qui appartiennent aux hommes & aux femmes, il donne sur les doigts à quelques Athéniens notés pour leur lâcheté ou leurs débauches, particulierement à Cléonyme & Amunias.

Socrate ordonne ensuite tout de bon au disciple de se coucher, de méditer, de s'attacher à une pensée, & s'il ne peut la démêler, de passer à une autre,

de fixer ſon imagination, de diviſer, de définir, de contempler, enfin de chercher dans ſa tête le moyen de fruſtrer ſes créanciers. Ce jeu de Théâtre qui exprime toutes les petites façons des meditatifs d'alors, leurs grimaces ſçavantes, & les tours de ſoupleſſe qu'on leur imputoit, anime extrêmement cet Acte. Mais ſi les *Femmes Sçavantes* de Moliere ont eu d'abord de la peine à plaire au monde poli à cauſe de leur caractere ſingulier, il n'eſt pas poſſible d'eſperer que celui des Philoſophes Athéniens lui plaiſe, quelque finement qu'il ſoit repréſenté. Pourſuivons ſans nous arrêter conſiderablement ſur chaque choſe.

STREPSIADE.

Que voulez-vous donc que je cherche dans mon eſprit ?

SOCRATE.

Dites-moi vous-même ce que vous voulez trouver.

STREPSIADE.

Je vous l'ai dit mille fois, le moyen de ne point payer.

Voilà la vraye maniere de Socrate; quoique traveſtie. Il faiſoit éclorre les penſées d'autrui ſans dire les ſiennes;

ce qui le faisoit appeller *la Sage-Femme des esprits.*

Le Bourgeois las de se tourner sur son lit dit enfin qu'il a trouvé le secret qu'il cherchoit. C'est une plaisanterie à laquelle on ne s'attend point. » Si j'ache- » tois, dit-il, une sorciere de Thessalie, » que par son moyen je prisse la Lune, & » que je l'enfermasse dans un étui com- » me un miroir »....

SOCRATE.

Hé-bien qu'en arriveroit-il ?

STREPSIADE.

S'il n'y avoit plus de Lune, je ne payerois plus d'intérêts.

SOCRATE.

Comment cela ?

STREPSIADE.

La chose est toute claire. Il n'y auroit plus de mois, & par conséquent plus de payement au bout.

Socrate lui propose à son tour une autre subtilité de même force. Il demande comment il se tireroit d'affaire s'il étoit condamné à payer cinq talens. Le Bourgeois rêve quelques momens, suivant le conseil de son maître qui lui dit de donner l'essor à son esprit, comme les enfans le font aux hannetons qu'ils at-

tachent à un fil. C'est que Socrate disoit que l'ame avoit des aîles pour s'élever au-dessus des choses terrestres; de sorte que ces comparaisons lui étoient familieres. Strepsiade trouve enfin un expédient rare qui seroit de se mettre derriere le Greffier, d'exposer un miroir ardent aux rayons du soleil, & de brûler toutes les écritures qu'on feroit contre lui. Je ne trouve pas qu'aucun Commentateur ait dit un seul mot de ces cinq talens. Mais il s'agit visiblement de ceux que Cléon fut condamné à payer pour crime de péculat *. Cela saute aux yeux. Mais que signifie l'allusion du miroir ardent ? Je l'ignore. Il y en a bien d'autres que nous ne connoissons pas. Par exemple pour éviter une condamnation par corps, Strepsiade n'imagine point d'autre secret que de s'aller pendre. Peut-être aussi n'y a-t-il point d'autre finesse dans ces mots que la naïveté. Socrate ne pouvant rien tirer de plus du génie grossier de son disciple, désespere d'en faire un Philosophe, & lui conseille d'amener son fils en sa place. L'autre y consent en disant que son fils avoit de l'esprit étant enfant, ce qu'il prouve aussi naïvement que le Medecin Diafoi-

* Voyez les *Acharniens* ci-dessus.

rus au ſujet de ſon fils Thomas. Moliere a copié à beaucoup d'endroits de cette Comédie.

ACTE III.

Strepſiade comme poſſedé de l'eſprit Socratique & de l'enthouſiaſme des Nuées, pouſſe ſon fils Phidippide hors du logis, & jure par les Nuées qu'il n'y reſtera pas plus long-tems. „ Sors, „ dit-il, coquin, & vas manger, ſi tu „ veux, les colonnes de Megaclès „. Apparemment que cette maiſon à laquelle Strepſiade s'étoit allié, avoit diſſipé tout ſon bien, hormis le Palais de Mégaclès. Le ſel comique de cette ſcène eſt préciſément le même que celui du Bourgeois Gentilhomme, qui veut inſtruire ſa femme & ſa ſervante des leçons qu'il a reçuës de ſes maîtres. La copie eſt plus conforme à nos mœurs; mais elle eſt moins vive que l'original dont Moliere avoit bien étudié tous les traits. A la vérité Strepſiade ne fait pas ici à ſon fils un récit tranquille, comme le Bourgeois Gentilhomme à Madame Jourdain, & à Nicolle : mais il parle dans le même goût avec plus de vivacité. Car ayant la tête remplie des grands myſte-

res qu'il croit avoir appris chez Socrate, il en dit une partie ſans ſuite ni liaiſon à ſon fils, en le contraignant d'aller promptement tenir ſa place à la même école.

Phidippide qui croit que ſon pere extravague le regarde du même œil que Madame Jourdain fait ſon mari enharnaché en Turc. Il ne laiſſe pas d'obéir ſans rien comprendre à ce qu'on lui dit; & voilà tout le plaiſant de ce Dialogue. Dès les premiers mots le fils jure par Jupiter. Ce ſerment choque le Pere, qui lui dit que cela étoit bon autrefois, mais que depuis Socrate il n'y a plus de Jupiter.

PHIDIPPIDE.

Qui dit de pareilles impietés!

STREPSIADE.

Qui! Socrate, Diagoras le Melien *, & Chairephon qui ſçait calculer les ſauts des puces.

PHIDIPPIDE.

Quoi, mon pere, êtes-vous aſſez in-

* Diagoras étoit de Mélos. Ainſi quand ARISTOPHANE dit le Mélien, il faut entendre ici Diagoras. Il paſſoit pour Athée, & les poëtes comiques vouloient donner cette idée des Philoſophes pour les perdre. Mais il s'en faut bien que Socrate niât la Divinité. Il n'y a qu'à lire PLATON.

sensé pour croire ces bourrus atrabilaires ?

STREPSIADE.

Doucement, mon fils, s'il vous plaît. Ne dites point de mal de ces sages qui ont tant de lumieres, & qui portent l'épargne jusqu'à ne connoître ni barbiers, ni parfumeurs, ni baigneurs, tandis que tu me dévores les entrailles, comme si j'étois mort. Mais il ne s'agit plus de cela. Va les trouver, & devient leur disciple en ma place.

Il est aisé de reconnoître ici des traits du malade imaginaire, à l'égard des Médecins.

PHIDIPPIDE.

Hé que peut-on apprendre de bon de ces animaux-là ?

STREPSIADE.

Tout; les connoissances les plus estimées, la vérité même, par exemple que tu n'est qu'une bête, & qu'un sot. Mais attends un moment je reviens.

PHIDIPPIDE.

Mon pere a perdu l'esprit. Quel parti dois-je prendre ? Dois-je le faire déclarer fou en justice, ou le livrer aux bourreaux de Médecins *, comme un

* Madame DACIER a passé ce vers. Le SCHO-

homme à mettre en terre en peu de jours ?

Le pere revient avec un cocq & une poule qui s'expriment par le même mot Grec. Socrate en avoit fait autant à son égard en lui donnant une leçon de Grammaire. Il l'imite, & demande à son fils ce que c'est que l'un & l'autre volatile. Le fils répond comme le pere avoit répondu à Socrate. » Vous n'êtes qu'une » bête, lui dit Strepsiade, & vous ne » sçavez pas les premiers élemens de la » Grammaire ». Il y a là quelque raillerie cachée sur quelque évenement, comme celle de Moliere dans le Bourgeois Gentilhomme qui admiroit & repetoit la leçon qu'on lui avoit donnée sur la maniere de prononcer les voyelles, les consonnes, & les syllabes, allusion maligne à un livre * qui avoit eu de la réputation dans le monde. L'original de ces traits est Aristophane. On perdra dans la suite la trace de plusieurs bons mots de Moliere, comme des siens.

Strepsiade assure qu'il a appris bien

LIASTE l'explique de ceux qui enterrent les morts. Le sens que j'ai suivi me paroît le véritable.

* Le livre de la parole.

d'autres belles choſes de cette nature; mais que ſon grand âge lui ayant ôté la mémoire, il eſt à propos que ſon fils ſe mette en ſa place chez ces grands Philoſophes.

Phidippide remarquant que ſon pere n'a ni manteau, ni ſouliers, » c'eſt » donc pour toutes ces ſubtilités, dit-» il. que vous avez perdu votre man-» teau ».

STREPSIADE.

Oh non, je ne l'ai pas perdu; mais je l'ai converti en pure Philoſophie *.

PHIDIPPIDE.

Et vos ſouliers qu'en avez-vous fait?

STREPSIADE.

Je les ai employés *pour le beſoin*, comme Periclès le fit des tréſors de la citadelle.

Ceci regarde un fait ſingulier de Périclès. Suidas dit, qu'il employa une grande partie de ces tréſors pour la guerre du Péloponnèſe, & qu'en rendant ſes comptes il ſe contenta de dire, au ſujet de cinquante talens; qu'il les avoit employés *pour le beſoin*. On ne le preſſa pas

** Il veut faire entendre que Socrate étoit intéreſſé & voleur.

davantage. Les Lacédémoniens l'ayant sçu, confisquerent les biens de Cléander, & condamnerent Plistoanax à une amende de cinq talens, prétendant que ces deux Généraux de Lacédémone, dont l'un étoit leur Roi, avoient épargné une partie de l'Attique, pour avoir été corrompus par des largesses secrettes; & que Périclès n'avoit répondu si obliquement en rendant ses comptes, que pour épargner aux Rois de Sparte la confusion de leur bassesse & de leur perfidie.

Le vieillard fait tout de bon marcher son fils chez Socrate, en lui disant, » Viens, mon enfant, viens avec moi. » Si tu fais mal, c'est moi qui t'y obli- » ge: obéis seulement, & souviens-toi » que je n'ai que trop eû d'égard moi- » même à tes caprices dans l'enfance. » La premiere obole * que je reçus pour » l'assemblée publique, je l'employai à

* Aristophane l'appelle obole *heliastique*, ainsi nommée du lieu où se tenoient les plus nombreuses assemblées des Athéniens. On n'y donnoit d'abord aux assistans qu'une obole, ou la sixiéme partie d'une dragme; ensuite on en donna deux, & enfin trois à la réquisition de Cléon, qui se fit un mérite de cette augmentation. Le Poëte comique tourne partout & mille fois en ridicule cet honoraire, qui lui paroissoit sordide. C'étoit en effet peu pour

» t'acheter un petit chariot aux Fêtes de » Jupiter ».

Phidippide dit à part que ſon pere ſe repentira de la violence qu'il lui fait; &

chaque particulier, & beaucoup pour l'Etat, puiſque les trois oboles valoient cinq ſols de notre monnoïe. M. EZECH. SPANHEIM dans ſes notes ſur les *Nuées*, nous a donné une ſuite de ſept différentes monnoïes depuis la dragme Attique, juſqu'à la demi-obole incluſivement. Quoique cette monnoïe Grecque ſoit fort connuë, comme ARISTOPHANE en parle ſouvent, & qu'on doit être curieux de voir enſemble la dragme & ſa monnoïe, j'ai crû faire plaiſir au lecteur de repréſenter ici ces piéces exactement gravées d'après celles que M. SPANHEIM a fait graver ſur la ſuite d'un cabinet d'Angleterre. Toute cette monnoïe eſt d'argent. Il y en a eû d'airain: & ARISTOPHANE nous l'apprend quand on ne le ſçauroit pas d'ailleurs. Ces ſept piéces ont toutes d'un côté la tête de Pallas & de l'autre le Hibou ſon oiſeau avec les deux ou trois premieres lettres du nom de la Déeſſe, comme toutes les autres monnoies d'Athènes. La cinquiéme eſt ſinguliere, en ce qu'elle porte d'un côté une double tête d'homme & de femme à viſages addoſſez en forme de Janus avec la couronne. C'eſt la figure de Cécrops, ancien Roi d'Athènes. La ête de femme montre qu'il procura & facilita les mariages pour peupler l'attique. Cette monnoïe battuë en ſon honneur pluſieurs ſiécles après lui, marque la vénération des Athéniens pour ſa mémoire.

il lui tiendra en effet parole. Socrate paroît; le pere lui livre son fils. „ Je l'ai „ enfin persuadé, dit-il, malgré qu'il „ en eût „. Ce mot tombe à plomb sur la maniere de philosopher dont usoit Socrate, qui mettoit les gens au point de se rendre malgré eux, en les faisant donner dans des absurdités, dont ils ne pouvoient se tirer sans revenir à son sentiment.

SOCRATE *parlant de Phidippide.*

C'est apparemment un innocent qui n'est pas encore fait à se tenir suspendu en l'air comme nous *.

PHIDIPPIDE, *entre ses dents.*

Puisses-tu l'être tout de bon !

STREPSIADE.

Ah coquin, tu dis des injures à ton maître.

SOCRATE.

Voyez avec quelle grimace il a dit cette sotise. Hé comment pourroit-il apprendre à éluder un procès, à chicaner sa partie adverse, & à jetter de la poussiere aux yeux des Juges ? Hyperbolus **

* A méditer.

** C'est le faiseur de Lampes dont nous avons déja parlé. Il y mettoit (dit-on) de mauvais alliage, & il s'enrichissoit par ses friponneries, à en croire ARISTOPHANE.

donneroit pourtant un talent pour en sçavoir autant.

STREPSIADE.

Oubliez ses impertinences, & daignez lui donner vos soins. Il a naturellement du génie : car n'étant encore qu'enfant il faisoit de petits châteaux, des vaisseaux, des chariots, des grenouilles, des grenades ; il falloit voir ! * Qu'en pensez-vous ? Ne croyez-vous pas qu'il puisse apprendre ces deux *moyens* ** favoris qui sont les pivots de votre doctrine, le *Juste* & l'*Injuste* ? S'il ne les apprend tous deux, il aura du moins l'esprit d'apprendre l'*Injuste*.

SOCRATE.

Je vais le donner à instruire à tous les deux.

STREPSIADE *prenant congé*.

Je suis votre valet. N'oubliez pas au moins de l'armer de pié en cap contre le *Juste*.

A peine le Bourgeois s'est-il retiré ; que le *Juste* & l'*Injuste* paroissent en personne. L'allégorie est hardie, & les personnages sont bizarres, mais dignes d'A-

* Voilà Thomas Diafoirus.

** Toute la Philosophie morale de Socrate rouloit sur ces deux idées.

riſtophane, & plaiſans pour qui connoiſſoit ou connoît Socrate & ſes diſcours éternels ſur le Juſte & l'Injuſte. Il faut donc imaginer ces deux choſes comme des Acteurs que le Poëte avoit apparemment orné d'un air auſſi groteſque, que ſes autres maſcarades.

Le *Juſte* défie ſon rival de paroître devant les ſpectateurs ? Mais l'*Injuſte* qui connoît les Juges à qui il a affaire, ſe montre ſur le champ, bien aſſuré, dit-il, de l'emporter ſur ſon concurrent dévant de tels arbitres; bon commencement de ſatyre qui dure pendant toute la ſcène; car le premier prétend être le plus fort *; & l'autre allégue qu'il eſt toujours victorieux quoique plus foible. L'un veut que ce ſoit chez les foux (en montrant les ſpectateurs ou les Philoſophes) & l'autre prétend que c'eſt chez les ſages, en montrant les mêmes. L'un dit qu'il n'a qu'à ſe montrer pour triompher ; l'autre nie qu'il n'y ait au monde aucune ombre de juſtice. Quoi, pas même chez les Dieux ? Non, pas même chez Jupiter. Cela eſt dit pour rendre

* κρείττων, le plus fort. C'eſt le nom du *Juſte* chez les Philoſophes. ἥττων, le plus foible. C'eſt le nom de l'*injuſte*. Il y a ici bien des antithèſes qui portent ſur ces deux dénominations.

les Philosophes exécrables par leurs impiétés. Le *Juste* accable en effet d'injures son rival, comme un impie : l'autre affectant un air de Philosophe, ne répond à chaque outrage que par des applaudissemens, comme Socrate & comme les sergens de Comédie, qui disent *bon cela* à chaque insulte qu'ils reçoivent. Aussi l'*Injuste* ajoûte-t'il : » Hé, ne vois » tu pas que tu me prodigues de l'or à » pleines mains » ? Les vivacités redoublées de l'un & de l'autre font un grand jeu de Théâtre ; mais tout n'en est pas selon nos manieres. Les reproches que le premier fait au second de corrompre les Athéniens & de perdre la jeunesse, les repliques du second, & la dispute des deux à qui se saisira de Phidippide pour l'instruire, (comme la Vertu & le Vice par rapport à Hercule *,) ne montrent que trop à quel point les Poëtes Comiques portoient la liberté de dénigrer Athènes ; & jusqu'où les Athéniens entendoient raillerie, sans s'embarrasser de ce que la postérité penseroit d'eux, & moins encore de se corriger de leurs défauts.

Le Chœur est contraint de mettre le hola, tant que la contestation s'échauffe,

* Hercules *in bivio*.

Il veut qu'elle devienne une diſpute reglée, & que chacun des concurrens expoſe au long ſes raiſons : „ dont dépend (dit-„ il) la deſtinée de la Philoſophie, & des „ querelles de nos amis les Philoſo-„ phes „.

Le *Juſte* fait le premier ſa harangue. Il décrit la ſévere diſcipline du vieux tems, où la Juſtice fleuriſſoit, la docilité des jeunes gens, leur aſſiduité, leur attention, leur reſpect à l'égard de leurs maîtres, leur éducation dure, leur modeſtie, la beauté de la muſique d'alors bien différente des tons efféminés introduits par Phrynis *, l'importance de cette auſtérité & ſes ſuites heureuſes, la pudeur, la bienſéance, & la ſobriété.

„ Vrayment (dit l'*Injuſte*) cela étoit „ bon du tems qu'on portoit des cigales „ d'or aux cheveux, &c „. Ces bijoux dont on a parlé ailleurs, étoient à la mode du tems des guerriers de Marathon. Les braves Athéniens de ce beau ſiécle ne laiſſoient pas d'être magnifiques. Celui qui fait le perſonnage de

* Ce Phrynis avoit amolli la muſique ancienne; & les anciens tiroient de grands préjugez de la qualité de la muſique pour ou contre la régularité des mœurs.

la Justice répond à son adversaire, que la peinture qu'il a faite est celle des anciens héros, & non des jeunes gens du tems présent élevés dans la mollesse, sans force, sans vigueur, sans ame. Il exhorte Phidippide à suivre de si belles leçons, à haïr le barreau source de chicannes, à ne rien faire de honteux, à respecter ses parens, à honorer les vieillards, à éviter les danseuses; enfin à être vertueux de tout point. C'est un contraste des anciennes & des nouvelles mœurs d'Athènes.

L'*Injuste* leve les épaules & rit en petit maître, pour engager Phidippide à regarder ces discours-là comme des chansons; mais le *Juste* insiste, & montre à ce jeune homme, que s'il veut le croire il jouira d'une santé toujours parfaite, il se distinguera dans les exercices, il aura l'avantage de ne point dire ni entendre toutes les sotises qu'on dit & qu'on entend au barreau; qu'il goûtera le plaisir des promenades sçavantes & utiles; qu'il sera toujours sage & heureux; qu'au contraire s'il vit commes les autres jeunes gens de son âge, il deviendra miserable, & que, pour comprendre tous les malheurs ensemble, il sera aussi infâme qu'Antimachus: mot sanglant con-

tre ce citoyen, à en juger par tout ce qui a précedé.

Quoique le Chœur ſoit compoſé de Nuées, Déeſſes imaginaires, il ne laiſſe pas ſuivant ſon office de louer les vertueuſes leçons que l'on vient de voir; mais l'*Injuſte* prend à ſon tour la parole. Il lui peſoit d'avoir gardé un ſi pénible ſilence. Il dit d'abord que les Philoſophes l'ont appellé à tort *le plus foible*, puiſqu'il a imaginé le premier l'art de s'oppoſer aux Loix & au bon droit: ce qui meritoit des récompenſes ſans nombre *. „ Car (dit-il) quoi de plus beau „ qu'un art, qui tout *inferieur* qu'on „ l'appelle, eſt ſûr de l'emporter dans „ les jugemens „? Il adreſſe enſuite le diſcours à Phidippide, en s'arrêtant comiquement ſur les uſages d'Athènes qu'a blamés ſon adverſaire. „ Il a parlé (dit„ il) de bains chauds: grande merveille! „ Hé Hercule aimoit-il les bains froids „? Défaite comique digne de l'art attribué ici à Socrate. Quelle que ſoit la tradition fabuleuſe, il eſt certain qu'on appelloit *héracléens* les bains chauds; & c'eſt ce qui donne lieu à la pointe.

*Voyez la note * ſur Himéa, ci-deſſus.*

Le défenſeur de l'injuſtice paſſe enſuite à la fréquentation du barreau, &

* Plus de mille ſtateres.

à l'art des harangues. » Neſtor n'étoit-il » pas harangueur, ſelon le témoignage » d'Homere » ? L'*Injuſte* attaque la vertu & la ſageſſe par des raiſonnemens auſſi frivoles pour inſinuer que ce ſont ceux de la Philoſophie de Socrate. » Car à » quoi a jamais ſervi la vertu ? A rien » de bon. Quoi, à Pélée ? Le beau pré» ſent que lui firent les Dieux, une » épée * ! Hyperbolus a bien mieux fait » ſes affaires en faiſant des lampes. Il » a friponné ; il s'eſt enrichi aux dépens » du public ».

Fondé ſur ces principes l'*Injuſte* demande à Phidippide, comment il ſe tireroit des aventures qui arrivent tous les jours aux jeunes gens, ſans l'art de tourner le blanc au noir ; & il l'exhorte à faire du pis qu'il pourra, bien aſſuré de trouver une reſſource immanquable dans le ſecours que lui donnera ſon nouveau maître.

Le partiſan de la Juſtice demande à ſon tour ce qui arriveroit ſi ce jeune homme étoit noté d'infamie, pour avoir ſuivi de ſi pernicieuſes leçons. Cela fait naître une de ces Satyres cyniques, qui

* Dans un danger qu'il courut, Mercure, dit-on, lui donna une épée pour ſe défendre.

rendent

rendent abominables les Athéniens censurés & leur censeur. Le tour est singulier.

L'INJUSTE.

Que diras-tu, si je viens à bout d'avoir raison contre toi?

LE JUSTE.

J'avouerai que j'aurai tort, & je me tairai : voyons.

L'INJUSTE.

Dis-moi un peu, quelles gens sont-ce que nos Orateurs ?

LE JUSTE.

Des scélerats.

L'INJUSTE.

D'accord. Et nos faiseurs de Tragédies ?

LE JUSTE.

Des scélerats.

L'INJUSTE.

Fort bien. Et nos Magistrats ?

LE JUSTE.

Des scélerats.

L'INJUSTE.

On ne peut pas mieux. Tu vois donc bien que tu as tort. Compte à présent les spectateurs : quel est le plus grand nombre ? Sont-ce les gens de bien ? Examine.

LE JUSTE *en regardant de tous côtés.*

Examinons.

L'INJUSTE.

Hé-bien ?

LE JUSTE *montrant divers spectateurs,*

Les scélérats l'emportent. En voilà un que je connois. J'en vois encore là un autre... & ce petit-maître là bas...

L'INJUSTE.

Qu'as-tu à dire à présent ?

LE JUSTE.

Que j'ai perdu. (*aux spectateurs*) Messieurs, prenez mon manteau *. Je vais passer de votre côté. Vous êtes les plus forts.

Socrate appercevant Strepsiade qui revient, lui demande s'il persiste à vouloir que son fils soit Philosophe de la bonne façon. » Oui, répond le Bour- » geois ; instruisez-le comme il faut ; cha- » tiez-le, s'il est nécessaire : & sur-tout » rendez-lui la langue aussi affilée qu'un » glaive à deux tranchans : l'un sera pour » les menuës babioles de chicanne, l'au- » tre pour les causes qui en valent la » peine ».

SOCRATE.

Laissez-moi faire. Je vous le rendrai,

* Il fait semblant de jetter son manteau, comme s'il vouloit sauter dans le parterre.

ſur ma parole, un des plus fins chicanneurs de l'Attique.

PHIDIPPIDE *à part.*

C'eſt-à-dire, pâle, maîgre, & Philoſophe accompli.

LE CHŒUR.

Phidippide, entrez. (*à part*) Quelqu'un pourra s'en repentir.

Dès que le jeune homme eſt entré chez Socrate, les Nuées adreſſent la parole aux Juges de la Comédie qui étoient apparemment dans un lieu diſtingué du cirque. Elles leur promettent que s'ils rendent juſtice au ſpectacle, elles procureront à leurs champs de la pluye ou du beau tems à propos; & une heureuſe fertilité, reſoluës au reſte de grêler ſur leurs vignes & de déſoler tout, s'ils s'aviſent de dédaigner de ſi grandes divinités, & de juger de travers. Ce ſont leurs termes.

ACTE IV.

Strepſiade fort inquiet rode autour de l'école en comptant les derniers jours du mois à la maniere des Grecs *, » cinq,

* En retrogradant: ainſi comptoient-ils les dix derniers jours du mois. Cela ſignifie, le 26, le 27, le 28, le 29, Juillet. SCALIGER.

„ quatre, trois, deux, de la troisiéme „ dixaine du mois „; & il sent approcher le jour redouté, à sçavoir le dernier du mois, appellé aussi la vieille & nouvelle Lune. C'étoit le jour marqué pour le payement des intérêts. Le sujet de son inquiétude, c'est que tous ses créanciers consignent de l'argent chez les Juges pour les frais des poursuites, & menacent de le ruiner, s'il ne les paye promptement. Que faire? Car de payer il n'en est pas question. „ J'ai „ beau, dit-il, leur faire des proposi- „ tions raisonnables, & leur dire: écou- „ tez. Des trois sommes que je vous dois, „ ne prenez pas l'une, donnez du tems „ pour l'autre, & quittez-moi de la „ troisiéme *. Loin de se payer de cela, „ ils me traitent de fripon, & me me- „ nacent de me traîner au barreau. A „ la bonne heure: que m'importe après „ tout, pourvû que Phidippide soit de-

dit que les Anciens n'avoient d'abord que trois principaux nombres, ἓν *un* δύο *deux* τρία *trois*; & qu'ensuite ils disoient, *puis un autre encore*, χ' ἅτερον, d'où vient *quatre*: qu'au delà ils disoient καὶ ἓν κε *& un de plus*, *quinque*, *cinq*. Le reste jusqu'à *dix* vint peu à peu.

* Il paroît faire allusion au partage du Lion dans la fable d'Esope.

» venu beau parleur. Voyons où il en eſt : » heurtons ».

Socrate ſe montre, & après avoir reçu un préſent du bourgeois, (c'eſt un ſac de farine) il lui apprend que ſon fils en ſçait déja aſſez pour donner un ſoufflet au bon droit, & pour nier une dette, eût-elle été contractée devant mille témoins. Cette nouvelle fait triompher le vieillard, qui ſe mocque par avance de ſes créanciers, en leur oppoſant un éleve de Socrate. Phidippide paroît, & ſon pere l'embraſſe avec tranſport. » Viens, mon fils, viens que je t'em» braſſe. A ta pâleur je juge que tu ſçais » contredire & nier hardiment ; qu'en » un mot tu entends le fin de la chi» cane la plus déliée, & que tu ex» celle dans les manieres de ton pays. » Que dis-tu là.... va je n'en doute » point. Tu m'as l'air de faire croire » aux gens qu'ils ont tort quand ils ont » raiſon, & de le leur ſoutenir en face. » Oui, tu as maintenant la mine d'un » bon & franc Athénien. Auſſi, puiſque, » tu m'as perdu, eſt-ce à toi de me » ſauver ».

PHIDIPPIDE.

D'où vient donc cette crainte que vous témoignez ?

STREPSIADE.

Hé, hé, je l'avoue : je crains un peu cette vieille & nouvelle Lune.

PHIDIPPIDE.

Beau ſujet d'inquiétude ! Vieille & nouvelle ! Cela peut-il être ?

STREPSIADE.

Il faut bien que cela ſoit : car mes créanciers menacent de m'attaquer ce jour-là en juſtice, & de conſigner.

PHIDIPPIDE.

Laiſſez-les faire. Ils perdront leurs conſignations : car il n'eſt pas poſſible qu'un jour en ſoit deux.

STREPSIADE.

Comment ?

PHIDIPPIDE.

Comment ! Une femme peut-elle être jeune & vieille en même tems ?

STREPSIADE.

Mais nos créanciers alleguent la loi.

PHIDIPPIDE.

Ils ne prennent pas l'eſprit de la loi.

STREPSIADE.

Quel eſt il ?

PHIDIPPIDE.

Ma foi, Solon aimoit le peuple *.

* Trait indirect & malin (à ce que je crois) contre Solon & la Démocratie qu'il avoit in-

STREPSIADE.

Cela ne fait rien à la vieille & la nouvelle Lune.

Phidippide soutient qu'il y avoit deux différens jours marqués par les Loix de Solon, à sçavoir 1°. le dernier jour du mois ou de la vieille Lune, afin que le débiteur pût comparoître & éviter les frais de la consignation ; 2°. le lendemain ou le jour de la nouvelle Lune *, auquel le procès se faisoit en forme contre les débiteurs négligens.

STREPSIADE.

Pourquoi donc les Magistrats, sans attendre le premier jour du mois commencent-ils le procès dès le trentiéme du précédent, en recevant les consignations ?

PHIDIPPIDE.

C'est qu'ils font comme les Maîtres-d'Hôtel, qui goûtent au plat avant que de les servir.

troduite. Il falloit qu'ARISTOPHANE fût un peu Aristocratique : car il feint dans les *Oiseaux* qu'on le lui reproche.

* Le premier jour du mois s'appelloit chez les Grecs *Néomenie*, nouvelle Lune ou nouveau mois. Ils ne connoissoient point les *Calendes* ; d'où vient le proverbe, *aux Calendes Grecques*.

STREPSIADE, *brusquement.*

Hola, vous, Messieurs les spectateurs, pourquoi vous tenez-vous là comme des dupes, tandis que mon fils & moi faisons nos affaires à vos dépens? &c.

Ce trait est vif, & l'on ne sçauroit imaginer une insulte plus à bout portant, si l'on peut parler ainsi: mais les Athéniens rioient de tout, & d'eux-mémes les premiers. Il ne manquoit plus à Strepsiade que d'éprouver par les effets la science que lui vient apprendre son fils. L'occasion s'en présente: car à peine a-t'il fait rentrer Phidippide chez lui pour le régaler, qu'il est arrêté lui-même par l'usurier Pasias, à qui il devoit douze mines avec les intérêts. Cet usurier est accompagné d'un témoin. Il demande son argent, tout prêt à consigner au jour de la vieille & de la nouvelle Lune; c'est-à-dire, au trentiéme. Mais Strepsiade se moque de lui, & faisant usage de ce qu'il a appris, il prend les gens à témoin qu'on l'appelle en justice en deux jours différens, l'un de la vieille & l'autre de la nouvelle Lune: il convient qu'à la verité il avoit juré par Jupiter de rendre la somme; mais

que depuis on l'a instruit qu'il n'y avoit point de Jupiter. Il fait à Pasias la même question de Grammaire que lui avoit fait Socrate. Pasias ne répondant pas à la façon de Socrate, Strepsiade le met dehors, & se rit de ses menaces, assurant que quand il a été assez bête pour promettre de payer, son fils ne sçavoit point encore la Philosophie.

Pasias est suivi d'Amunias, autre créancier, qui après avoir fait, au sujet d'un chariot brisé, des lamentations que Strepsiade compare malignement, à celles des Dieux dans une Tragédie de Carcinus, prétend être payé du principal & des intérêts. Le Bourgeois se tire de ce nouvel embarras par de nouvelles gambades. Il traite le créancier de fou, & pour lui montrer qu'il n'est qu'une bête : » Que pensez-vous (dit-il) » de la pluye ? Est-ce de l'eau celeste, » ou attirée par le Soleil ? Je ne sçais, » ni ne m'en soucie, répond le créancier. » Vous ne meritez donc pas d'être payé, » reprend l'autre »

AMUNIAS.

Composons. Si vous n'avez pas la somme entiere, payez au moins l'intérêt.

STREPSIADE.

L'intérêt ! Quelle bête est-ce-là ?

AMUNIAS.

C'est le produit de l argent, ne croît-il pas par jours & par mois ?

STREPSIADE.

Vous parlez d'or Mais répondez un peu à une petite question que je vais vous faire. Croyez-vous que la mer soit plus grande aujourd'hui qu'autrefois ?

AMUNIAS.

Non. Que fait cela?

STREPSIADE.

Comment, scélérat, tu conviens que la mer ne croît pas malgré le concours des fleuves, & tu veux que ton argent croisse d'une maniere si exorbitante ! Veux-tu te retirer ? Qu'on m'apporte un bâton *. (*Il le chasse aussi-bien que le témoin qui l'accompagnoit, suivant l'usage ; & il rentre chez lui.*)

Pour préparer le dénoument, le Chœur déteste de pareilles friponneries, & l'art qui leur a donné lieu. Il en prédit la punition à l'égard de Strepsiade & des Philosophes : car Aristophane, après avoir représenté tant d'impietés & de crimes, ne pouvoit se dispenser de ménager un retour qui corrigeât ces fâcheuses impressions; & c'est ce qu'il

* Grec, *un aiguillon*.

fait avec beaucoup d'art dans le cinquiéme Acte.

ACTE V.

Strepsiade accourt en criant au meurtre; & implorant du secours contre son fils qui le maltraite cruellement Le fils le suit, & soutient de sang froid qu'il a bien fait de battre son pere. Il montre qu'il a parfaitement retenu & pratiqué les leçons de l'*Injuste :* car il renouvelle cette scène, & à chaque injure, d'infame, de parricide, &c. que lui dit son pere, il répond tranquillement: *vous me comblez de joye, vous me couvrez de roses.* Il fait en un mot le Philosophe *, comme

* PLUTARQUE (*Tr. de l'Educat. des enfans, trad. d'*AMYOT) dit, « ne se courroucer point » du tout, c'est une vertu bien singuliere ; » mais il n'y a que ceux qui sont parfaite- » ment sages qui le puissent du tout faire, » comme étoit Socrate ; lequel ayant été fort » outragé par un jeune homme insolent & » téméraire, jusqu'à lui donner des coups de » pied, & voyant que ceux qui se trouvoient » lors autour de lui s'en courrouçoient ame- » rement, & en perdoient patience, & vou- » loient courir après : comment, leur dit-il, » si un âne m'avoit donné un coup de pied, » voudriez-vous que je lui en redonnasse un » autre ? Toutefois il n'en demeura pas im-

l'*Injuste* l'avoit fait à l'égard de ſon rival qui l'outrageoit. Phidippide fait plus avec ſon air tranquille & Socratique : car en prenant le Chœur à témoin, il prétend prouver en forme à ſon pere, quelque moyen qu'il choiſiſſe des deux que Socrate enſeigne, que c'eſt avec juſtice qu'il l'a frappé.

Le pere raconte la cauſe de la querelle. C'eſt que Phidippide au lieu de chanter à table, (comme on l'en prioit) quelques vers de Simonide, a traité cet uſage de ridicule *, & Simonide de méchant Poëte :

» puni, car tout le monde lui reprocha tant
» cette inſolence, & l'appella-t'on ſi ſouvent
» le regimbeur & donneur de coups de pied,
» que finalement il s'en pendit & étrangla
» lui-même de regret. Et quand Aristopha-
» ne fit joüer la Comédie qui s'appelle *les Nuées*
» en laquelle il répand ſur Socrate toutes les
» ſortes & manieres d'injures qu'il eſt poſſible,
» comme quelqu'un des aſſiſtans à l'heure qu'on
» le farçoit & gaudiſſoit ainſi, lui demanda,
» ne te courouces-tu point, Socrate, de te
» voir publiquement blaſonner ? Non certai-
» nement, répondit-il, car il m'eſt avis que
» je ſuis en ce Théâtre ne plus ne moins
» qu'en un grand feſtin, où lon ſe gaudit joïeu-
» ſement de moi ».

* Ce mot eſt dit contre Euripide, qui dans ſa *Médée* fait dire à la confidente de cette Princeſſe, que la Muſique devroit être inter-

que de plus il a eû l'insolence de préférer Euripide à Eschyle; cet Euripide qui a osé parler d'incestes dans * ses Tragédies, Strepsiade avoue qu'il n'a pû y tenir. La dispute s'est échauffée; des paroles on est venu aux coups: & c'est le fils qui a frappé son pere. Celui ci, au récit de cette insolence, fait de nouveaux reproches à Phidippide, en lui rappellant en détail tous les soins qu'il a eû de son enfance; morceau comique pour parodier ce que dit Phenix à Achille au 9e livre de l'Iliade, ou plutôt ce que dit Euripide dans quelques-unes de ses Tragédies, à l'imitation de cet endroit d'Homere.

» Je m'imagine, dit le Chœur, que » nos petits-maîtres sont dans l'impa- » tience de sçavoir ce que va dire ce » jeune homme, afin de s'en autoriser ».

dite des festins, où la joye est assez naturelle, sans chercher à la ranimer. A l'égard du vieux SIMONIDE, on le traite ici comme le PIBRAC des Athéniens; & apparemment les gens à la mode trouvoient que SIMONIDE n'y devoit plus être. Il étoit pourtant un des plus grands Poetes, & toujours estimé des gens de bon goût.

* Il entend les mariages de frére & de sœur de même mere. ὁμομητρίων ἀδελφῶν. Car les freres & sœurs de meme pere & de différentes meres pouvoient s'épouser par les loix de Solon.

Il prend en effet la parole. » Quel plaisir (dit-il) d'apprendre des nouveautés » & d'être en état de ſe moquer des loix ! » Quand je n'étois occupé que de che- » vaux, je ne pouvois pas dire trois mots » ſans broncher ; mais à préſent que » mon pere m'a guéri de cette manie, » & m'a rendu Philoſophe, je ſuis ſûr » de lui prouver à lui-même, qu'un fils » a droit de battre ſon pere ».

Les raiſons du jeune homme ſont ajuſtées au Théâtre, comme l'on peut croire, afin de faire tomber tout l'odieux de cette pernicieuſe doctrine ſur celle de Socrate, comme s'il enſeignoit ces belles choſes. Phidippide dit, par exemple, qu'un pere bat ſon fils parce qu'il l'aime. Or un fils ne doit-il pas aimer ſon pere & lui prouver ſon amour ? Il ajoute que les vieillards ſont doublement enfans, & qu'ils méritent d'autant plus d'être chatiés, que leurs fautes ſont plus conſidérables ; qu'en vain on allegue les loix ; que celui qui les a portées étoit homme ; qu'il a perſuadé aux autres de les admettre ; que tout homme raiſonnable a les mêmes droits que le Legiſlateur ; & pareils raiſonnemens, tous imaginés pour faire haïr Socrate & ſes ſectateurs. Le pere allegue vainement Ju-

piter & les Dieux. Phidippide lui replique, » Hé c'est de vous même que » j'ai appris qu'il ne faut reconnoître » d'autres Dieux que les tourbillons & » les Nuées ». Le pere desesperé de voir l'esprit de son fils entierement gâté & incorrigible, veut s'en prendre aux Nuées. Elles lui répondent que s'est sa faute, puisque c'est de lui même qu'il s'est porté à faire des injustices criantes, & à ne pas payer ses créanciers.

STREPSIADE.

Hé, que ne m'avertissiez-vous? Pourquoi trompiez-vous un homme simple tel que moi?

LE CHOEUR.

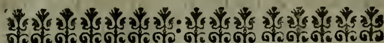
Nous en usons ainsi avec tes pareils, quand ils s'aveuglent jusqu'à devenir injustes & scélérats. Nous les plongeons dans l'infortune, afin de leur apprendre par une triste expérience à craindre les Dieux *.

Voilà Strepsiade puni par la cause, l'occasion, & les complices de son injustice, c'est-à-dire, par son fils, les Nuées, & le commerce avec Socrate.

* Mot remarquable pour faire voir qu'ARISTOPHANE n'étoit pas un Athée déclaré, comme quelques-uns l'ont prétendu. Athènes ne l'auroit pas souffert.

Dans la douleur où il eſt plongé il ſe repent d'avoir abandonné les Dieux pour ſuivre une dangereuſe philoſophie. Il demande grace à Mercure, & feignant d'en être inſpiré, il appelle ſes gens, fait apporter des échelles, des haches & des torches, monte ſur le toît de l'école de Socrate, & y fait appliquer le fer & le feu. Socrate & Chairephon avec une ſuite de Philoſophes en ſortent tout enfumés & tout déſolés. Strepſiade les congédie d'un air comique : les Nuées ſe retirent, & le ſpectacle finit bruſquement pour ne pas donner lieu aux ſpectateurs d'examiner de trop près le peu de vrai-ſemblance qu'il y a dans cet incendie théâtral.





LES

GUESPES,

COMEDIE D'ARISTOPHANE.

Jouée la 9e année de la guerre du Péloponnèse, sous l'Archonte Aminias aux Fêtes Lenéennes, la 2e année de l'Olympiade 89. La date est autorisée par l'ancien sujet Grec, par un Scholiaste, & par Aristophane lui-même dans un discours du Chœur aux Spectateurs.

RAcine a trouvé cette piece si plaisante, qu'il nous l'a donnée sous le nom des *Plaideurs* : mais, à dire la verité, je crois que ce sujet lui a paru plus agréable que la maniere d'Aristophane, au moins par rapport à nos mœurs ; car autant qu'il y a de différence entre notre barreau & celui d'Athènes, autant & plus en trouvera-t'on entre les

Plaideurs & les *Guespes*. Il eſt vrai que Racine a profité de beaucoup de bons mots d'Ariſtophane, qu'il en a pris quelques jeux de Théâtre, & certains morceaux preſqu'entiers; qu'enfin il a ſaiſi l'eſprit de ſon original: mais il ne s'eſt pas aſtreint à le copier, d'autant plus ſage en ceci, comme dans ſes autres imitations, qu'il n'auroit pas manqué d'ennuïer la France avec les mêmes traits qui avoient ſi agréablement amuſé la Grece. Il ne ſera pourtant pas impoſſible en examinant en détail le Poëte Grec, d'y reconnoître le Poëte François, ni de rendre l'un intelligible & agréable par le moyen de l'autre. On perdra beaucoup de traits du premier; car le moyen de trouver le mot pour rire dans pluſieurs plaiſanteries Grecques qui ſuppoſent des uſages de barreau qui ont plus de deux mille ans, uſages obſcurs, ou ignorés, ou imparfaitement connus. On ne rit point quand il eſt beſoin de longues circonlocutions, pour avertir le lecteur qu'il faut rire. Malgré ces difficultés qui nous feront perdre bien de bonnes choſes, ou du moins qui nous empêcheront d'en ſentir tout le ſel, nous tâcherons de tirer des *Gueſpes*, l'ébauche des *Plaideurs*, & de faire

conclurre que la Comédie Grecque étant beaucoup plus perſonnelle dans ſes applications que la Françoiſe, à cauſe de la liberté des anciens à nommer les maſques, a dû extrêmement ſatisfaire la malignité du peuple le plus médiſant qui fût jamais, & le divertir beaucoup à ſes dépens.

Le ſujet d'Ariſtophane conſiſte dans une fiction ingénieuſe d'un Magiſtrat devenu fou de jugemens & de ſentences, mais fou à lier. Il a un fils plus ſage, qui touché de ſon état, imagine un moyen ſingulier de guerir ſon pere en flattant ſa paſſion. Ce moyen expoſé comiquement ſe tourne en ſatyre inimitable contre la folie commune des Magiſtrats & du Peuple qui, ſans s'embarraſſer des ſuites d'une guerre où il s'agiſſoit de la ruine de l'Etat, ne s'occupoit que de jugemens & de condamnations. Racine n'a pas eû, à beaucoup près, ſi beau jeu dans ſes *Plaideurs*. Il falloit être Ariſtophane & avoir terraſſé, comme il s'en vante, un Cléon le plus redoutable & le plus dangereux des Athéniens, pour oſer ainſi berner la République en corps. Certainement ce Poëte ne ſe donne point une louange outrée, quand il fait dire au Roi de

Perse * que ses Comédies étoient l'école du bon sens, où les Athéniens pouvoient apprendre à se réformer, & à triompher de leurs ennemis.

ACTE I.

Sosie & Xanthias, les deux esclaves chargés de garder Philocléon le fou de la Comédie, paroissent couchés à sa porte, & accablés de sommeil. Ils raisonnent entr'eux à moitié endormis, & ils se racontent leurs songes en baillant. Xanthias dit qu'il a vû un oiseau de proye s'élever dans les airs, voler vers le barreau avec un bouclier entre ses griffes; mais que Cléonyme a jetté ce bouclier. C'est une de ces énigmes que les conviés se proposoient à table. Elle signifie, suivant l'explication qu'en donne le Poëte, que Cléonyme étoit un lâche & un voleur. Sosie raconte qu'il a vû une assemblée de moutons avec des manteaux & des cannes *, au milieu desquels étoit une baleine animal vorace qui présidoit avec une voix de

* Dans la Comédie des ACHARNIENS ci-dessus.

** Il peint les vieillards Athéniens dans le sénat.

porc. Xanthias devine bien que c'eſt Cléon dont il s'agit: car il dit en ſe bouchant le nés que ce ſonge ſent bien le cuir.

Autre ſonge énigmatique: Soſie a vû Théorus rempant lâchement aux pieds de la baleine; & il a rêvé qu'Alcibiade * avec ſon affectation à parler gras, s'étoit écrié, » voyez, voyez Théorus » métamorphoſé en flateur » **. C'eſt que *flateur* & *corbeau* en Grec ne différent que d'une lettre qui ſe change aiſément par ceux qui ont la langue épaiſſe. La plaiſanterie eſt continuée ſur cette équivoque qu'on ne peut rendre; & il eſt à remarquer qu'en une cinquantaine de vers qui précédent l'expoſition du ſujet, quatre des principales têtes d'Athènes ſont drapées, à ſçavoir, Cléonyme, Cléon, Théorus, & Alcibiade, belle préparation pour la ſatyre générale. Un des eſclaves ſe tournant enſuite vers les ſpectateurs, expoſe le ſujet en forme de Prologue. Il leur annonce qu'ils ne trouveront dans cette piéce ni les ris impertinens des Mégariens ***, ni les

* C'eſt le grand Alcibiade.

** κόραξ corbeau, κόλαξ flatteur.

*** Apparemment ceux de Mégare rioient niaiſément, ou faiſoient d'impertinentes railleries

bouffonneries des Poëtes qui jettent des babioles * au parterre pour le divertir, ni un Hercule glouton & dupé, ni une seconde satyre d'Euripide ou de Cléon **; mais de bons mots, qui à la vérité ne valent pas tout-à-fait ce que vaut le parterre, mais qui valent mieux qu'une mauvaise Comédie. Ainsi Aristophane apostrophoit comiquement les spectateurs qu'on est aujourd'hui sur le pied de flatter, quand on leur adresse la parole.

Après ce début Xanthias déclare que son maître Philocléon (c'est-à-dire, le partisan de Cléon) a une maladie fort singuliere, & que son fils a chargé les valets de le garder nuit & jour. » Mais » on ne devinera jamais (dit-il) quelle

Peut-être ARISTOPHANE drappe-t'il ici quelque Comédie au sujet des Mégariens.

* Des fruits.

** On n'est pas embarrassé de sçavoir quelle étoit la premiere Satyre contre Cléon: c'est la Comédie des *Chevaliers*. A l'égard d'EURIPIDE, il faut juger qu'il avoit été déja joüé dans quelque piéce d'ARISTOPHANE qui n'est pas venuë jusqu'à nous, ou qu'ARISTOPHANE parle des traits qu'il lui lance en passant dans les ACHARNIENS, car les deux piéces qui nous restent contre EURIPIDE, à sçavoir les Grenouilles & les Fêtes de Cérès, sont certainement postérieures aux Guespes.

» est sa maladie, si nous ne la déclarons.
» Aminias * le joüeur, fils de Pronapus,
» dit que c'est la maladie du jeu; il se
» trompe. Un autre dira que c'est le
» vin; autre erreur ». Les deux esclaves poursuivent cette énumeration, toujours aux dépens de quelque Athénien. Cela suspend la curiosité du parterre en le réjoüissant. Xanthias annonce enfin nettement quel est le mal incurable de son vieux maître: c'est qu'il veut toujours juger, qu'il a jour & nuit l'oreille au guet & l'œil sur l'horloge *, comme s'il étoit au tribunal; que ses doigts sont tournés à force de s'imaginer qu'il manie les petites pierres qui servent de suffrages, comme s'il rouloit un grain d'encens pour le mettre au feu; qu'il se plaint que son coq a été corrompu par argent pour l'éveiller trop tard; ou comme dit Racine:

Qu'il fit couper la tête à son coq de colere,
Pour l'avoir éveillé plus tard qu'à l'ordinaire.

* Ou *Amunias*, c'en est un autre que l'Archonte Aminias: & il se pourroit faire que l'Aminias dont parle souvent ARISTOPHANE, fût toujours le fils de Pronapus, & jamais l'Archonte Aminias.

* Il y avoit une Clepsidre ou horloge d'eau, afin de mésurer le tems accordé aux Avocats, pour haranguer.

Plusieurs traits pareils de folie enracinée sont cause que son fils Bdelycléon (c'est-à-dire ennemi de Cléon) le fait garder à vuë, de peur qu'il ne s'échape, jusqu'à faire exactement fermer portes, fenêtres & soupiraux, tant le juge insensé est adroit à s'évader.

En effet, le fils vient promptement avertir les deux esclaves que son pere est apparemment entré dans la cheminée, par où il pourroit sortir. On badine sur cette nouvelle espéce de fumée, & on l'empêche d'aller plus loin. Toutes les précautions qu'on employe pour garder ce vieillard sont un jeu de Théâtte fort vif. » Laissez-moi, dit-il, laissez-» moi aller juger, ou bien le scelerat » Dracontides * se tirera d'affaire ». Bdélycléon a beau alléguer un oracle de Delphes, user de ruse & de force, Philocléon peste, crie, jure, & fait cent efforts pour se procurer la liberté. Il dit qu'il veut aller vendre son âne, parce que c'est jour de marché. Le fils répond qu'il le fera lui-même, & il ordonne qu'on amene cet animal. Mais craignant que ce ne soit un prétexte à son pere pour s'évader, il va lui-même délier l'âne & l'amene. Il est fort surpris en

* Fameux scélérat.

sortant

sortant d'apprendre que Philocléon s'est attaché au ventre de la bête, comme Ulysse au bélier du Cyclope *, grand sujet de bouffonnerie & de spectacle digne de la Foire. Il y a seulement un proverbe digne d'être observé, à sçavoir, *disputer de l'ombre d'un âne* **. On croit que Demosthène donna lieu le premier à ce proverbe : car comme il haranguoit en faveur d'un homme qu'il vouloit dérober au supplice, ne pouvant venir à bout de se faire écouter du Peuple, il s'avisa de conter cette historiette. J'allois, dit-il, à Mégare sur un âne que j'avois loüé. Au milieu du chemin la chaleur étant extrême, & n'y ayant point d'arbres ni d'ombre aux environs, je voulus me mettre un moment à couvert du Soleil sous le ventre de ma monture. Mais le conducteur m'arrêta en me disant froidement qu'il ne m'avoit pas loüé l'ombre de l'âne. La dispute s'échauffa .... A ces mots les Athéniens ayant prêté silence pour entendre la suite de l'avanture, Demosthène, dit-on, releva éloquemment la puérilité de ses auditeurs, en leur reprochant leur attention

* Dans l'Odyssée, Ulysse se mit sous un belier pour éviter le Cyclope aveuglé.

** SUIDAS.

pour une bagatelle, à une hiſtoire d'âne, tandis qu'ils la réfuſoient lorſqu'il s'agiſſoit de la vie d'un homme.

Bdélycléon fait rentrer ſon pere. Celui-ci appelle Cléon & les Juges à ſon ſecours. On a beau barrer portes & fenêtres, il grimpe comme un rat juſqu'au plancher. Quant au fils il défend à ſes valets de s'endormir: car quoique l'aurore ne ſoit pas encore lévée, il craint que les Juges qui vont paſſer en foule, ne viennent appeller ſon pere à grands cris, ſuivant leur coutume. Les eſclaves propoſent de les écarter à coup de pierres. » Gardez-vous en bien (dit le » jeune maître) cette engeance eſt cole- » re & de la nature des Gueſpes ». Il décrit ici figurément l'humeur acariâtre, dure & infléxible des vieillards qui vont paroître ſur la ſcène. Leur déguiſément indique leur caractere; car ils rempliſſent incontinent le Théâtre ſous la figure bizarre de Gueſpes, maſcarade horrible, mais du goût de l'ancienne Comédie, qui cherchoit autant à faire rire par le ſpectacle que par les bons mots. Après tout, cela devoit rendre extrêmement ridicules les principaux Juges d'Athènes; car quel ſpectacle que des Gueſpes monſtrueuſes avec des manteaux,

des bâtons & tout l'attirail de la Magiſtrature ? Ce Chœur, ou plutôt le Coriphée anime ſes ſuivans, dont il nomme quelques-uns, à vaincre les glaces de l'âge, & à ſe preſſer pour aller au barreau juger le procès intenté par Cléon au riche Lachès *. Il ajoute que Cléon ſouhaite qu'on faſſe proviſion de mauvaiſe humeur pour ne pas épargner le coupable. Il les fait ſouvenir du tems de leur jeuneſſe, où ils couroient avant le jour pour voler les vendeuſes de pain. Comme le jour ne paroît pas encore, leurs petits enfans portent des lanternes pour les éclairer, & les avertiſſent des bourbiers qu'il faut éviter. Les réprimandes comiques que leur font leurs peres en y joignant les coups, peignent au naturel la méchante humeur, la rudeſſe & l'avarice ſordide de ces vieillards. Ils s'apperçoivent que Philocléon leur manque ; & comme ils ſont devant ſa porte, & qu'il aime leur muſique, à ce qu'ils diſent, ils ſe déterminent à lui donner une aubade pour le réveiller. Elle exprime leur ſurpriſe de ne point voir ce Juge rigide qui étoit toujours à leur tête, loin d'arriver le dernier. Ils

* Général Athénien qui avoit commandé en Sicile.

conjecturent que ce doit être goutte ou gravelle, ou faute de pantoufles * qui l'arrête, ou plutôt l'évasion de quelque malheureux qu'il auroit voulu condamner, mais qui pour se sauver aura découvert à la République les secrettes trames des Samiens **. Mais on le console par l'esperance d'avoir bien-tôt à juger un autre criminel qui a trahi la Thrace. Il entend apparemment Cléon qui y étoit

* Allusion à quelque accident comique.

** Vrai semblablement Caryston éluda quelque jugement, en découvrant aux Athéniens les intelligences de ceux de Samos avec la Perse du tems de Périclès. Samos & Milet étoient en guerre pour la ville de Priéne, & les Samiens étoient supérieurs. Mais les Athéniens se firent d'autorité les arbitres de la querelle, & citerent les uns & les autres à leur tribunal. Les Samiens refusent d'obéïr. Périclès va les châtier, abolit le gouvernement des nobles, & prend cinquante ôtages des principaux, avec autant d'enfans. Les Samiens recouvrent leurs ôtages & se revoltent. Périclès revient à eux. On combat vivement près de l'Isle *Tragia*. Périclès serre la ville & commet une faute en se retirant. Son Lieutenant est attaqué. Les Samiens gagnent la bataille, font plusieurs Athéniens prisonniers, & pour leur rendre les outrages qu'ils en avoient reçus dans une autre occasion où les Athéniens avoient gravé sur le front des prisonniers Samiens la figure d'une barque Samienne, ceux-ci mar-

alors à la tête des troupes Athéniennes ; & qui fut tué l'année ſuivante vers Amhipolis.

On voit que dans ce premier acte l'on retrouve celui de Racine : même folie dans le Juge, mêmes précautions pour le garder. Mais Ariſtophane a plus donné dans la farce. Les traits perſonnels qui faiſoient le grand ragoût des ſpectateurs Grecs, n'en étant plus un pour nous, il eſt difficile de comparer ces deux piéces. Quoiqu'elles ſoient les mêmes pour le fonds, elles ſont auſſi différentes pour la maniere & le tour, qu'Athènes & Paris.

ACTE II.

Philocléon répond au Chœur par les

quent le front de leurs captifs d'une figure de hibou, marque ordinaire de la monnoye Athénienne. C'eſt par alluſion aux Samiens ainſi maltraités qu'ARISTOPHANE dit :

Les Samiens ſont hommes fort lettrés.
PLUTARQ. trad. d'AMYOT.

PLUTARQUE ajoute qu'on accuſoit Périclès d'avoir fait décerner la guerre contre les Samiens en faveur de ceux de Milet, à la requête d'Aſpaſie qui étoit Mileſienne. Il prit à la fin Samos & en détruiſit les fortifications.

fentes de ſa porte, que depuis longtems il entend l'agréable concert de ſes confreres, mais qu'il a le malheur de ne pouvoir y joindre ſa voix, ni aller faire avec eux quelque miſérable au Conſeil. Il prie Mercure de le changer en fumée ou en cendre, afin d'échaper par les airs, ou encore mieux de le métamorphoſer en petite pierre noire pour ſervir à la condamnation des plaideurs. Il apprend au Chœur que c'eſt ſon fils qui le retient dans cette triſte captivité; il prie les vieillards de parler bas, de peur de réveiller ce redoutable geolier, qui pourtant ne lui veut d'autre mal, que de l'obliger à vivre heureux & ſans procès, comme ſi l'on pouvoit vivre heureux ſans juger. Il y a ici un trait décoché en paſſant contre Cléon; car le Juge inſenſé dit que ſon fils eſt d'intelligence avec Cléon pour renverſer le gouvernement populaire. Le Chœur cherche dans ſon eſprit quelque artifice pour tirer ſon ami de captivité: mais toutes les iſſuës ſont fermées, & Philocléon ne ſçauroit ſortir de ſa priſon, fut-il un autre Ulyſſe. A ce mot on le fait ſouvenir qu'il a aſſez bien imité dans ſa jeuneſſe les ruſes du Roi d'Ithaque, en volant finement des pains, &

en ſautant adroitement les murs. C'eſt la deuxiéme fois qu'il eſt parlé de ces ſubtilités nocturnes attribuées à la jeuneſſe d'Athènes. Auſſi Philocléon répond-il qu'il étoit jeune alors, & en état d'eſcalader les murs, mais que cet heureux tems n'eſt plus; que d'ailleurs il a une ſentinelle importune qui veille toujours. Réduit à ronger le treillis de ſes fenêtres, & à deſcendre enſuite par le moyen d'une corde, il fait un jeu de farce tant par le ſpectacle que par les bons mots, dont on peut excepter celui-ci, que le priſonnier adreſſe au Chœur. » Au moins, mes amis, ſi je » me romps le cou, enterrez-moi au » barreau ».

Bdélycléon ſe réveille en ſurſaut, & accourant au bruit il trouve ſon pere ſuſpendu à la corde. Aidé de ſes valets il veut le rentraîner dans le logis. Le pere appelle à grands cris ſes confreres. Le Chœur de Gueſpes prend fait & cauſe, s'arme de tous ſes aiguillons, envoye chercher Cléon, fait tant de bruit par ſes menaces réïterées, que Bdélycléon eſt contraint de ſortir avec ſes gens pour tâcher de leur faire entendre raiſon. Mais il ne gagne rien avec des Gueſpes qui le pourſuivent à grands

coups d'aiguillon lui & ses gens; autre jeu comique accompagné de beaucoup de plaisanteries contre les Magistrats & les Juges. Car il se fait un combat risible entre les esclaves & les Guespes pour enlever de part & d'autre Philocléon, non sans un assez bon nombre de traits satyriques qui sont le sel de ce jeu. Théorus y est peint comme un impie & un adulateur parvenu au gouvernement à force d'intrigues & de bassesses. On l'appelle au secours. On y parle d'un Philippe fils de Gorgias comme d'une victime des Juges-Guespes. On y joue sur le nom de *Dracontides* appliqué au Roi Cécrops changé en dragon, sur Eschine comparé à la fumée, sur le Poëte Philoclès & ses vers durs, sur Amynias & son ambition, enfin sur Bdélycléon lui-même, que le Chœur traite de Tyran, d'ennemi d'Athènes, & d'ami de Lacédémone, parce qu'il se révolte contre les Juges, & qu'il empêche son pere de juger *.

Outré de ce reproche Bdélycléon sçait bien leur rendre cet odieux nom

* Le Chœur reproche encore à ce jeune homme d'être ami des Lacédémoniens, à cause qu'il a la barbe longue comme eux. Ils ne se rasoient point.

de Tyran, & leur prouver qu'ils le meritent à plus juste titre, eux qui affectent de juger despotiquement de la moindre bagatelle, eux qui ont si bien établi ce reproche de tyrannie & de conjuration (qu'on ne connoissoit point depuis un grand nombre d'années) que rien n'est plus fréquent au marché même, où si quelqu'un achete une sorte de poisson précieux, l'on dit, voilà un homme qui vise à la tyrannie. » Et moi, ajoute-t-il, » parce que je veux procurer à mon » pere une vie heureuse, comme celle » du Poëte Morichus *, & indépendante » de cette vermine qui ronge les Plai- » deurs **, ils me traitent de conjuré » & de Tyran ». Philocléon répond que chacun a son goût; mais que pour lui il ne voit de félicité que dans le Barreau, & qu'il aime mieux un ragoût de procès, que les mets les plus délicieux. Son fils lui propose de lui démontrer qu'il a tort en tout point, sur tout qu'il est véritablement esclave.

* Faiseur de Tragédies, & grand amateur de la bonne chere.

** ARISTOPHANE exprime cette injure par un mot de quatorze syllabes. Il a plusieurs de ces termes comiques, & PLAUTE l'a imité en cela.

PHILOCLEON.

Moi esclave ! Je prétends bien être Roi.

BDELYCLEON.

Roi de Théâtre sans doute : mais, dites-moi, je vous supplie, mon pere, quel revenu tirez-vous de votre prétendu Royaume.

PHILOCLEON.

Un gain prodigieux. Je prends ces Messieurs pour arbitres.

BDELYCLEON.

J'y consens. Qu'on laisse mon pere en liberté. Si je perds mon procès, qu'on me donne une épée, je me perce à l'instant. A quelle peine vous condamnez-vous en cas que j'aye raison, & que vous recusiez les arbitres ?

PHILOCLEON.

A ne jamais ni boire ni juger.

Le Chœur flaté de se voir établi Juge accepte le parti, exhorte son confrere à bien soutenir la cause commune, & consent, si Philocléon perd, à devenir la fable d'Athènes.

ACTE III.

Philocléon commence & son fils prend des tablettes pour écrire les points capi-

taux & singuliers. Le pere tâche de prouver qu'un Juge est véritablement Roi. Car peut-on imaginer une souveraineté, une félicité, une grandeur pareille à celle d'un vieux Magistrat? A peine est-il au Tribunal qu'il se voit escorté de Licteurs de quatre coudées. » Alors les premiers de l'Etat, (continuë-t-il) s'en viennent me présenter une main qui a volé le Peuple, & tombant à mes pieds ils s'écrient d'une voix soumise, ayez pitié de moi, ô mon pere, si jamais » vous fûtes en cas pareil. Hé bien, si je » ne sauvois ces malheureux, sçau- » roient-ils seulement que je suis au » monde ».

BDELYCLEON.

Les cliens, bon : je noterai ceci dans mes tablettes.

PHILOCLEON.

Sorti du Barreau je ne songe plus à ce que j'ai promis. Poursuivons ; je reçois les prieres de ceux qui veulent éluder un jugement ; & quelles caresses ne fait-on pas à un Juge pour le gagner ? Les uns nous font dépositaires de leurs maux qu'ils augmentent de moitié jusqu'à les égaler aux nôtres. Les autres cherchant à nous égayer nous recitent quelques morceaux du Comédien Esope.

Quelques-uns tâchent de nous dérider par leurs bons mots. S'ils ne gagnent rien par là, ils nous amenent leurs enfans & leurs femmes qui jettent des cris pitoyables pour nous émouvoir, tandis que les peres tremblans nous adorent comme des Dieux, pour tâcher d'obtenir grace..... Cela ne s'appelle-t-il pas regner ?

BDELYCLEON.

Je noterai encore ceci.

Philocléon à ces avantages ajoute celui d'entendre l'Acteur Œagre, ou quelque joueur de flute, qui pour remercier leur Juge, lui donnent chacun un essai de ce qu'ils sçavent faire, l'un en récitant quelque bel endroit de sa Niobe, l'autre en jouant quelque belle piéce de Musique.

Autre avantage plus réel, ou plutôt friponnerie insigne qu'Aristophane reproche aux Magistrats d'Athènes, la voici. » Si un pere en mourant, dit » Philocléon, laisse une riche héritiere, » devenus les maîtres du testament nous » l'ouvrons, & sans égard aux volon- » tés du pere, nous donnons la fille en » mariage à celui qui sçait mieux l'art

» de nous persuader *, (c'est-à-dire au
» plus offrant,) & voilà un privilege que
» n'a nul souverain. Autre avantage en-
» core. Quand le Sénat & le Peuple
» sont partagés sur une affaire importan-
» te, par exemple, sur le jugement de
» quelque criminel, c'est à nous autres
» vieillards qu'on remet la cause. C'est
» alors qu'on voit un coquin d'Evathlus *,
» & un Cléonyme ** lâche & rempant
» nous assurer qu'ils sont à nous, &
» qu'ils ne cherchent que le bien public.
» Enfin nulle affaire considérable n'est
» jugée dans l'assemblée du Peuple,
» qu'elle n'ait pris forme à notre Tribu-
» nal, & c'est véritablement de nous
» que partent les Arrêts. Ajoutez à ceci
» que Cléon lui-même, avec sa voix de
» Stentor, loin d'oser nous contredire,
» nous fait la galanterie de chasser les
» mouches autour de nous, & que Théo-
» rus ce complaisant à gages, qui ne
» le céde en rien à Euphemius, ne dé-
» daigne pas de prendre l'éponge pour
» nettoyer notre chaussure. En feriez-

* En disant ceci, il y a apparence qu'il faisoit le geste d'un homme qui compte de l'argent.

** C'est le même dont il est tant parlé ailleurs.

» vous autant pour un pere? Sont-ce
» là des biens à dédaigner? En jouir
» est-ce être esclave, comme vous osez
» témerairement l'avancer? ..... Mais
» un dernier avantage, & beaucoup plus
» aimable que j'oubliois, ce sont les ca-
» resses que je reçois chez-moi au retour
» du Barreau avec mes trois oboles ».

Il décrit plaisamment l'accueil que lui font sa fille & sa femme à l'aspect de ces trois oboles, comment chacune d'elles s'empresse à lui laver les pieds, à lui préparer à manger, & à le *choyer*. Pour conclusion Philocléon dit que tout Juge est redouté & courtisé, que pour lui il l'éprouve jusques dans sa maison; & qu'enfin Jupiter n'est pas plus Roi que lui. Tous ces détails, & ceux où nous descendrons encore, font connoître la Magistrature d'Athènes; & il n'y a rien à perdre des traits qui caracterisent une Nation telle que l'Athénienne.

Le Chœur de Guespes est enchanté de l'éloquence & de l'exactitude de son confrere Celui-ci goûte cette louange, & jouit par avance de son triomphe, comme si son fils qu'il insulte n'avoit rien à repliquer à un discours de cette sorte.

Le fils commence sa harangue en di-

ſant qu'il eſt fort difficile de guerir une maladie inveterée telle qu'eſt celle des Athéniens, & de ſon pere. Puis il vient au fait. Par la ſupputation des revenus qui vont au thréſor public, il compte deux mille talens; combien en revient-il aux ſix mille Juges qui inondent Athénes, à ne donner que trois oboles par tête, ſans compter les jours de vacation? Il trouve que la ſomme annuelle qui leur revient à tous par indivis ne monte qu'à cent cinquante talens, c'eſt-à-dire, comme l'avoue Philocléon, que les Juges ne touchent pas la dixiéme partie du tréſor public. Au reſte le calcul eſt facile. Car il n'y avoit que dix mois de payement pour les Juges *, les deux autres mois étant employés en fêtes qui interdiſoient toute affaire juridique. Or en donnant trois oboles par tête à ſix mille hommes, on trouvera quinze talens employés par mois; & les dix mois donneront 150. talens: ce qui s'accorde parfaitement avec l'évaluation de la mon-

* Les fêtes montoient au moins à deux mois, apparemment ſans compter celles où l'on ne laiſſoit pas d'éxercer la juſtice par erreur, ou autrement, comme ARISTOPHANE le reproche aux Athéniens dans les *Nuées*. Ce calcul de fêtes évaluées à deux mois eſt pris du SCHOLIASTE.

noye Attique. Car un talent valoit soixante mines, & une mine cent dragmes. Le talent étoit donc de six mille dragmes. Or les six mille Juges recevoient trois oboles, ou une demi dragme chaque jour de Barreau. D'où il s'ensuit qu'ils jugeoient tous les jours en dix mois par chaque année *.

Il est bon de remarquer qu'Aristophane fait cette supputation pour tourner en ridicule 1°, le mauvais gouvernement de l'Etat qui employoit près d'un dixiéme de ses revenus pour payer la justice qui auroit dû se rendre *gratis*: 2°. l'avarice des Juges qui couroient avidement après un honoraire qui n'étoit presque rien pour chacun d'eux, puisqu'il n'alloit qu'à 150. dragmes par an tout au plus, en supposant qu'on ne manquât pas un seul jour d'Audience, & qui étoit considérable, pour l'Etat. 3°. Sur le nombre exorbitant des Juges. Enfin le ridicule tombe en partie sur Cléon, qui le premier avoit fait augmenter cet honoraire d'un obole par jour.

* Suivant l'estimation la plus vrai-semblable le talent valant mille écus, la mine cinquante livres, la dragme dix sols, &c. Il est aisé de conclure que le Juge le plus assidu ne gagnoit que 75. livres par an.

Bdélycléon ſuppoſant toujours que les cent cinquante talens pris ſur le tréſor public ſont une bagatelle, dit plaiſamment à ſon pere, » à qui donc » va le reſte des deux mille talens ».

PHILOCLEOM.

A qui? A ces gens...... mais non, ne révélons pas la honte d'Athènes, & ſoyons toujours pour le peuple.

Il entend ici, par les voleurs du tréſor public, les partiſans & les flateurs du peuple, tels qu'étoit Cléon. C'étoient d'ordinaire les Orateurs, & ceux qui étoient employés dans le gouvernement & dans les armées. Il étoit rare que leur conduite fut nette, quand ils avoient occaſion de s'enrichir par leur crédit ou leurs charges. Auſſi Bdélycléon fait-il ſentir à ſon pere que ce ſont-là ceux dont les vieillards-Juges ſont les eſclaves & les duppes. Car tandis que les premiers à force de ſe rendre redoutables aux villes & aux citoyens s'attirent des reſpects, des ſommes, & des préſens conſidérables, les ſeconds perdent tout leur crédit auprès des Grecs, & n'ont pour toute récompenſe que les reſtes de ces Meſſieurs, c'eſt-à-dire préciſément trois oboles; encore eſt-ce à condition d'arriver à tems au Barreau,

Car le ſignal donné, il n'eſt plus queſtion d'entrer, & par conſéquent point d'oboles, tandis que le fils * de Chairée, un jeune Orateur, ſera introduit, & remportera une dragme pour avoir plaidé ; que s'il reçoit un préſent de quelque riche ſcélérat qui veuille ſe tirer d'affaire, il partagera le gâteau avec les premiers Magiſtrats, de ſorte que l'un portant l'autre on ferme les yeux & l'affaire s'accommode, tandis que le Juge réduit à juger fait ſa cour au tréſorier pour en tirer ſon triobole, ſans s'appercevoir du manége de ces Meſſieurs.

Ainſi parle le fils à ſon pere, qui bien étonné de ces friponneries qu'il avoit ignorées, commence à croire qu'il pourroit bien être plus eſclave que Roi. En effet on lui fait ſentir que l'intérêt des grands eſt de tenir les Juges & le peuple dans la pauvreté & dans l'eſclavage ; qu'ils les flattent toutefois pour s'attirer le titre de bienfacteurs, comme fait Cléon : & que cependant ils épuiſent les villes en impôts, qui ſeroient plus que ſuffiſans pour nourrir le peuple avec la même magnificence qu'on le faiſoit du tems des victoires de Marathon. La ſuppoſition qu'on fait ici eſt remarqua-

* Prononcez *Cairée*.

ble ; c'eſt que ſi les mille * bourgs ou dépendances de l'Attique ſe bornoient chacune à entretenir vingt perſonnes, il y auroit vingt mille hommes entretenus à peu de frais, au lieu que tout le peuple ſouffre malgré les revenus immenſes qu'on tire de tant de lieux.

Bdélycléon finit par dire que quand les brigands publics ſe voyent preſſés par la crainte au ſujet de leur adminiſtration, ils ne manquent pas de promettre au peuple tous les revenus de l'Eubée, & cinquante grandes meſures ** de blé par tête, tandis qu'ils n'en donnent que cinq. Il fait alluſion à une tentative qu'on avoit faite l'année précédente ſur l'Eubée, & à une diſtribution du blé que Pſammetichus Roi de Lybie avoit envoyé aux Athéniens vingt-trois ans auparavant dans un tems de diſette. La diſtribution s'en fit avec épargne, & après avoir ſéparé les étrangers au nombre de 4760. d'avec les citoyens qui montoient à 14240. c'eſt ce qui

* Il y en a qui croyent que le nombre *mille* eſt pris pour un grand nombre indéterminé. D'autres le prennent à la lettre.

** Médimnus, grande meſure Attique contenant 48. chænices, c'eſt-à-dire un minot ſelon AMYOT déja cité ſur cet article.

fait dire à Bdélycléon que ſon pere eut même de la peine alors à ſe faire regarder comme citoyen dans cette odieuſe diſtribution. » Voilà pourquoi, (con-
» tinuë-t'il, je me ſuis déterminé à vous
» tenir renfermé, pour avoir ſoin moi-
» même de votre entretien, & pour
» ne vous expoſer plus à la riſée de
» ces vains prometteurs. Car encore
» une fois, je me ſuis chargé de vous
» fournir tout ce que vous demanderez,
» hormis le triobole qui vous tient ſi
» fort au cœur ». Il falloit qu'Ariſtophane fût bien aſſuré de plaire au peuple, pour oſer ainſi dévoiler le myſtere du gouvernement préſent & paſſé.

Quoique le Chœur fût extrêmement prévenu contre Bdélycléon, il ſe rend à des raiſons ſi fortes, juſqu'à ſouhaiter d'avoir un pareil curateur. Le pere n'ayant rien à répliquer à un fils ſi généreux, ſi ſenſé, & approuvé par les arbitres mêmes, ſoupire, héſite, balance. La force de l'habitude l'emporte chez lui ſur la raiſon. » Quoi, dit-il,
» je ne jugerois plus! Ah, loin de moi
» vos flatteuſes promeſſes. J'aime mieux
» entendre l'Huiſſier crier, *qui n'a pas*
» *encore donné ſon ſuffrage? qu'il ſe*
» *leve*. Oui je ne ſoupire qu'après l'urne

» du Barreau, & le comble de mes » vœux eſt d'y mettre mon ſuffrage le » dernier de tous *. Rappellons mon » courage ébranlé. Je ſuis ſi éperdu, » que dans le Barreau même j'aurois » peine à convaincre Cléon de fripon» nerie ».

Le fils ne pouvant rien gagner ſur un pere auſſi entêté que le *Dandin* de Racine, s'aviſe d'un ſtratagême qu'on voit dans la Comédie des *Plaideurs* **.

LEANDRE.

Hé doucement.
Mon pere, il faut trouver quelque accommodement.
Si pour vous ſans juger la vie eſt un ſupplice,
Si vous êtes preſſé de rendre la juſtice,
Il ne faut point ſortir pour cela de chez vous:
Exercez le talent, & jugez parmi nous.

DANDIN.

Ne raillons point ici de la Magiſtrature,
Vois-tu, je ne veux point être Juge en peinture.

LEANDRE.

Vous ſerez au contraire un Juge ſans appel,
Et Juge du Civil comme du Criminel.
Vous pourrez tous les jours tenir deux Audiences:

* Ceci eſt une parodie du Bellerophon d'EURIPIDE.

** Les *Plaideurs*, Act. III. Sc. XII.

Tout vous ſera chez vous matiere de ſentences.
Un valet manque-t-il à rendre un verre net;
Condamnez-le à l'amende; & s'il le caſſe, au fouet.

DANDIN.

C'eſt quelque choſe: encor paſſe quand on raiſonne.
Et mes vacations qui les payera; Perſonne;

LEANDRE.

Leurs gages vous tiendront lieu de nantiſſement.

DANDIN.

Il parle, ce me ſemble, aſſez pertinemment.

C'eſt à peu près la ſcène d'Ariſtophane, mais tournée à nos manieres. Il y a ſeulement dans la Scène Grecque quelques traits qui marquent beaucoup plus vivement la paſſion, ou plûtôt la fureur du vieillard pour le Barreau. Car Philocléon en conſentant d'être Juge chez lui, veut que tout ait l'air & l'appareil du lieu où l'on juge; & ſon fils lui promet cent avantages ridicules qu'on ne trouveroit point dans ce lieu; par exemple de ſe chauffer, de manger s'il veut, & de ſatisfaire ſes beſoins en jugeant. Philocléon veut de plus qu'on lui apporte une ſtatue ou figure de Lycus: plaiſante imagination. Ce Lycus * étoit un des fils de Pandion qui avoit

* SUIDAS.

l'air d'un loup. Son image ou sa statue étoit placée dans le Barreau. Les Juges se rangeoient dix à dix autour de cette statue; & c'étoit là qu'ils attendoient les présens qu'on ne manquoit gueres de leur apporter pour les corrompre Cet usage d'environner *Lycus* à ce dessein passa en proverbe.

A peine le vieux Juge pour achever de réduire son Tribunal domestique sur le pié du Tribunal public a t-il demandé un sacrifice, suivant l'usage, afin de faire l'inspection des entrailles, qu'on entend chez Racine, les cris des valets qui courent après un chien qui a volé un fromage.

PETIT JEAN.

* Tout est perdu.... Citron....
Votre chien.... vient là bas de manger un chapon.
** Rien n'est sûr devant lui, ce qu'il trouve il l'emporte.

* *Les Plaideurs*, *Act. II. Sc. XIV.*

** RACINE apparemment a voulu imiter ARISTOPHANE jusques dans ses Parodies. Car le Poëte François par ce vers burlesque parodie un des plus beaux morceaux de MALHERBE dans l'Ode à Henri IV. sur le voyage de Sédan.

Tel qu'à vagues épandues
Marche un fleuve impérieux

LEANDRE.

Bon, voilà pour mon pere une cause. Main forte;
Qu'on se mette après lui : courez tous.

DANDIN.

Point de bruit,
Tout doux : un amené sans scandale suffit.

LEANDRE.

ça, mon pere, il faut faire un exemple authentique :
Jugez sévérement ce voleur domestique.

Voilà l'idée d'Aristophane. Mais le Grec la pousse beaucoup plus loin que le François. Celui-ci se soutient par un

De qui les neiges fondues
Rendent le cours furieux.
Rien n'est sûr en son rivage
Ce qu'il trouve il le ravage,
Et traînant comme buissons
Les chênes & leurs racines
Ote aux campagnes voisines
L'espérance des moissons.
Tel & plus épouventable
S'en alloit ce conquérant
A son pouvoir indomptable
Sa colere mésurant.
Son air avoit une audace
Telle que Mars en la Thrace,
Et les éclairs de ses yeux
Etoient comme d'un tonnerre
Qui gronde contre la terre
Quand elle a fâché les Cieux.

épisode

épiſode à notre maniere : celui-là remplit tout le reſte de la Comédie de ce jugement ridicule. Auſſi devoit-il être beaucoup plus agréable pour les Athéniens que pour nous par les alluſions fréquentes que fait Ariſtophane à toutes les formalités du Barreau d'Athènes ſur les moindres bagatelles.

Les préparatifs ſe font avec beaucoup de cérémonies comiques. On apporte diverſes choſes, des tablettes, des vaſes pour les ſuffrages, des branches de myrte, de l'encens, & du feu, toutes choſes qui donnent lieu à des plaiſanteries propres de ce tems-là. On fait une invocation aux Dieux, mais fort maligne. Car on demande pour Philocléon, ou plûtôt pour tous les Juges d'Athènes qu'il repréſente, un eſprit plus doux & moins porté à jouir des larmes des malheureux qu'ils condamnent impitoyablement.

Après cette cérémonie Bdélycléon appelle les Juges, comme ſi la choſe étoit fort ſérieuſe, en menaçant de ne plus recevoir perſonne, quand la cauſe ſera commencée. * Le Theſmothete, c'eſt-

* Les Magiſtrats qu'on appelloit Theſmothetes (nom tiré du pouvoir de porter des Loix) connoiſſoient des accuſations & des plain-

à-dire le valet qui fait le perſonnage de ce Magiſtrat, dit en deux mots. » Ecoutez le crime dont le chien Cidathénien * accuſe le nommé Labès chien » Exonien. Le fait eſt un fromage de » Sicile excroqué. La peine ſe bornera » aux étrivieres »,

Voilà préciſément la formule dont on ſe ſervoit pour établir le délit, & pour commencer la plaidoirie. Il paroit impertinent que des chiens ſoient les Avocats ou les Parties, l'un demandeur, & l'autre défendeur. Mais il ne faut pas croire qu'Ariſtophane s'en tînt à l'écorce. Ces chiens dont le pays eſt nommé étoient deux plaideurs réels que le Poëte avoit en vuë, & que les ſpectateurs connoiſſoient. Sous le nom de Labès il faut entendre Lachès homme important dans l'Etat (comme nous l'avons dit) qui ayant mené des troupes en Sicile, ſe laiſſa, dit-on, corrompre par un préſent de fromages. Le chien accuſateur pourroit bien peut-être déſigner

tes. Ils portoient la parole ſur ces ſortes d'affaires. Mais leur principal office étoit de revoir les Loix chaque année, & de les corriger, ſuivant le beſoin par des interprétations convenables.

* Cidathène, Exone, Bourgs de l'Attique.

Aristophane lui-même qui étoit Cidathénien. Avec cette clef on doit passer au Poëte mille plaisanteries qui n'auroient nul sel sans cela, & qui avec cela même n'en ont gueres pour nous, parce que nous avons perdu la trace de quantité de circonstances & de menus faits qui y donnoient un tout autre prix. Racine n'a pas eu l'avantage d'Aristophane. Le coupable dans les *Plaideurs* n'est réellement qu'un chien. C'est pour cela sans doute que ce morceau a trouvé des critiques, quoiqu'il n'ait pas laissé de réjouir la Ville & la Cour *. Tout le plaisant des *Plaideurs* consiste donc uniquement dans la folie d'un homme de robe qui fait le Juge dans sa maison, comme le Malade imaginaire se fait recevoir Médecin, pour être le sien. Quant au plaisant des *Guespes*, il consiste non-seulement en cela même, mais encore dans le procès allégorique des deux chiens.

Malgré cette duplication d'objets qui renferment des mysteres assez fins, il seroit peu agréable de suivre vers à vers cette Scéne, où un chien jappe & parle, où le Juge boit & mange, & fait des bouffonneries, où les témoins sont des meubles de cuisine, où enfin tout est

* Voyez la Préface de RACINE.

puérile & bas comique en apparence. Un trait remarquable, c'eſt que quand l'Avocat du chien accuſateur fait valoir l'énormité du vol (un fromage, & un fromage de Sicile!) Philocléon trouve ce cas d'autant plus odieux, que le raviſſeur n'a pas fait part du vol à ſon Juge: grande injuſtice! Il y a encore quantité de petites circonlocutions qui font entendre nettement qu'ils s'agit de Lachès, & que ce Général avoit fait ſa main dans la Sicile. Sur quoi Philocléon trouve le fait ſi notoire, qu'il croit en avoir aſſez pour juger ſans entendre l'accuſé. Celui-ci, en effet, ne répond rien & demeure muet (dit le Juge) comme fit autrefois Thucydide. C'eſt qu'un Thucydide, autre que l'Hiſtorien, & fils de Miléſias, homme qui joua un grand rôle à Athènes du tems de Périclès dont il étoit l'ennemi déclaré, fut ſoupçonné & accuſé de trahiſon; & comme il ne dit rien pour ſa défenſe, il fut banni par l'oſtraciſme.

Bdélycléon pour faire les choſes plus régulierement, & ne pas laiſſer périr un accuſé ſans défenſe, ſe fait l'avocat du chien. Il commence par un exorde ſérieux comique, & continuë ſur ce ton, en imitant, comme il y a apparence,

quelque avocat à la mode. Tout ce plaidoyé eſt du même goût que celui de Racine, hormis qu'il ne bat pas la campagne. C'eſt que ce n'étoit pas l'uſage des Orateurs Athéniens. A la fin l'on apporte les petits du chien pour émouvoir le Juge, comme dans *les Plaideurs*. Il feint d'être attendri; mais quand ce vient à jetter le ſuffrage, il demande le vaſe de condamnation *. On lui donne l'un pour l'autre, de ſorte qu'il abſout en croyant condamner.

Le vieillard impitoyable eſt preſque pamé d'étonnement. Il ne ſçauroit revenir de ſa ſurpriſe & de ſa douleur. Avoir fait grace, c'eſt pour lui une tache qu'il ne conçoit pas. Il en demande pardon aux Dieux, & par-là il acheve le comique & le ridicule qui tombe à plomb ſur la dureté des Juges Athéniens. Cependant ſon fils lui perſuade de ſe retirer. » Venez, dit-il, j'aurai ſoin de » vous amuſer par toutes ſortes de plai» ſirs. Vous irez aux feſtins, aux bals, » aux ſpectacles. Laiſſez-là les jugemens, » & ne ſouffrez pas qu'un Hyperbolus » vous duppe déſormais ».

* Il y avoit deux vaſes; dans l'un on jettoit les ſuffrages favorables, dans l'autre les contraires.

Le Chœur fait ici ſa diſgreſſion ou ſon diſcours aux ſpectateurs en les priant d'abord de ne pas prendre dans un mauvais ſens tout ce ſpectacle. Enſuite parlant librement en faveur du Poëte, il dit qu'Ariſtophane a lieu de ſe plaindre de l'aſſemblée *, lui qui s'étoit livré & conſacré au divertiſſement des Grecs, juſqu'à donner ſes piéces à d'autres pour les jouer, lui qui loin de faire ſa cour à perſonne & d'épargner les ridicules, n'avoit paru ſur le Théâtre que pour attaquer le plus redoutable homme de l'Etat; cet homme à voix de torrent, ce monſtre devant qui tout trembloit, & qui n'a pû le corrompre par les préſens, ni le contenir par la crainte, en un mot Cléon **. Ariſtophane, à l'en croire, a tout bravé & tout oſé en faveur du peuple, qui pourtant n'a pas gouté l'*année précédente* la piéce des *Nuées*, une des meilleures au ſentiment du Poëte. Ce morceau confirme nette-

* A cauſe de la repréſentation des *Nuées* qui avoit mal réuſſi l'année précédente. SCHOL.

** Le Poëte ſe compare en ceci à Hercule, qui ſans s'àrrêter aux hommes, a oſé luter avec des monſtres. Il dit la même choſe dans un autre diſcours, & par tout il regarde comme un exploit des plus hardis, ſon audace à attaquer Cléon.

ment le Scholiaste, & l'ancien auteur de la préface Grecque, qui assurent la date des *Guespes* telle que nous l'avons fixée, un an après celle des *Nuées*.

Dans le reste de ce discours, qui comme les autres de ce genre prend différens noms peu nécessaires à sçavoir, le Chœur rend raison de sa mascarade. Les vieillards sont devenus Guespes pour marquer la promptitude des Athéniens à se défendre des ennemis, qui ont osé mettre la main dans la ruche. La Perse a éprouvé leur courage & le danger qu'il y avoit à les irriter. Cette premiere comparaison est flatteuse pour Athènes; mais il en suit une autre qui a bien l'air d'une raillerie. La République, dit-on, n'est en effet qu'un essain. Le peuple est colère comme les Guespes: comme elles les Athéniens ont leurs ouvrages & leurs occupations toutes pareilles. Une partie fait la cour à l'Archonte: une autre s'attache au tribunal des onze *: les uns vont au barreau; les autres se traînent dans la ville comme des vermissaux pour aller à leur tribunal: car tout étoit tri-

* Le tribunal des onze consistoit dans onze Juges, qui connoissoient plus particulierement des vols, des brigandages & des prisonniers de toute espéce.

bunal, à entendre Ariſtophane, & il y en avoit en effet un trop grand nombre. Enfin, il y a, dit-il, des frêlons qui vivent du travail d'autrui; il entend les Orateurs & les intrigans, comme Cléon, & par là il rend complette la comparaiſon des Athéniens avec un eſſain.

ACTE IV.

Comme Philocléon a conſenti de changer ſon train de vie, en s'abandonnant à la conduite de ſon fils, celui-ci conjure ſon pere de quitter ſon vieux manteau de Juge, & de prendre un vêtement plus ſortable; en un mot de ſe mettre comme les honnêtes gens. C'eſt un jeu de Théâtre relevé par des plaiſanteries dont il eſt difficile de demêler le fin, bon ou mauvais. Il en eſt de même de quelques contes que fait le vieillard en s'éxerçant aux manieres du bel uſage. Cela rend ridicule ceux qui ſe donnent pour faiſeurs de contes & pour diſeurs de bons mots, tels qu'on en trouvera dans la ſuite qui en faiſoient profeſſion. Les récits de Philocléon conſiſtent dans des alluſions, & ſentent toujours les manieres du barreau, dont

il ne sçauroit se défaire. Son fils lui explique comment il faut s'y prendre pour briller à table en homme du bel air. Il feint que les convives du festin où on l'attend sont Théorus, Eschine, Phanus, Cléon, & Acesterus mauvais Poëte Tragique. Il exhorte donc son pere à chanter des airs dignes d'eux, & il commnce lui même : ce qui donne lieu de tirer sur Cléon, sur Théorus, & sur chacun des prétendus conviés. Le pere & le fils sortent aussi-tôt pour aller au festin. Le Chœur qui reste fait en peu de mots des satyres violentes contre Amynias, soit l'Archonte, soit l'autre dont nous avons parlé, contre la table somptueuse du riche Léogoras, contre la pauvreté d'Antiphon si grand homme d'ailleurs, contre un Automene & ses trois fils, enfin contre Cléon. La propreté affectée, l'avidité & les débauches horribles sont les traits dont il les note en passant. Racine n'a rien tiré de cet Acte ni du suivant, & il s'est borné à peindre un Juge insensé, au lieu qu'Aristophane lui fait changer de vie dans les deux derniers Actes, où il le rend un débauché & un furieux de grave Magistrat qu'il étoit.

ACTE V.

Bdélycléon eſt bien puni d'avoir voulu guérir ſon pere de ſa folie de juger, par celle de boire : car tout cet acte repréſente un vieillard yvre, avec des couleurs qu'il ne ſied pas d'examiner de près. Un valet roué de coups vient annoncer au Chœur l'yvreſſe où il a laiſſé ſon maître, & tout ce qui s'eſt paſſé dans le feſtin où étoient Ippylus, Antiphon, Lycon, Lyſiſtrate, Théophraſte, & Phrynicus, tous gens gueux & notés, à ce qu'on fait entendre. Il raconte enfin les incartades que fait Philocléon à tous ceux qu'il rencontre dans ſon chemin. Son fils, en effet, qui le ramene a beau faire pour le rappeller au bon ſens, il ne peut en venir à bout ; & le pere rend au fils tout ce que le fils lui avoit dit pour l'engager à ſe donner du bon tems. Pluſieurs perſonnes qu'il a inſultées le ſuivent & demandent juſtice. Euripide eſt de ce nombre. Philocléon ſe moque d'eux & ſe tire d'affaire en petit maître. C'eſt un quadre dont s'eſt ſervi Ariſtophane pour railler plus comiquement les jeunes gens, en mettant toutes leurs impertinences ſur le compte

d'un vieillard, qui prend leur caractere jusqu'à danser dans les ruës. Il n'est pas de la décence d'en dire davantage: & d'ailleurs on ne sçauroit en tirer rien de fort utile; sans compter l'obscurité de quantité de satyres, qui sont des énigmes impénétrables, particulierement au sujet des Poëtes Tragiques.

Fin du Tome V.



